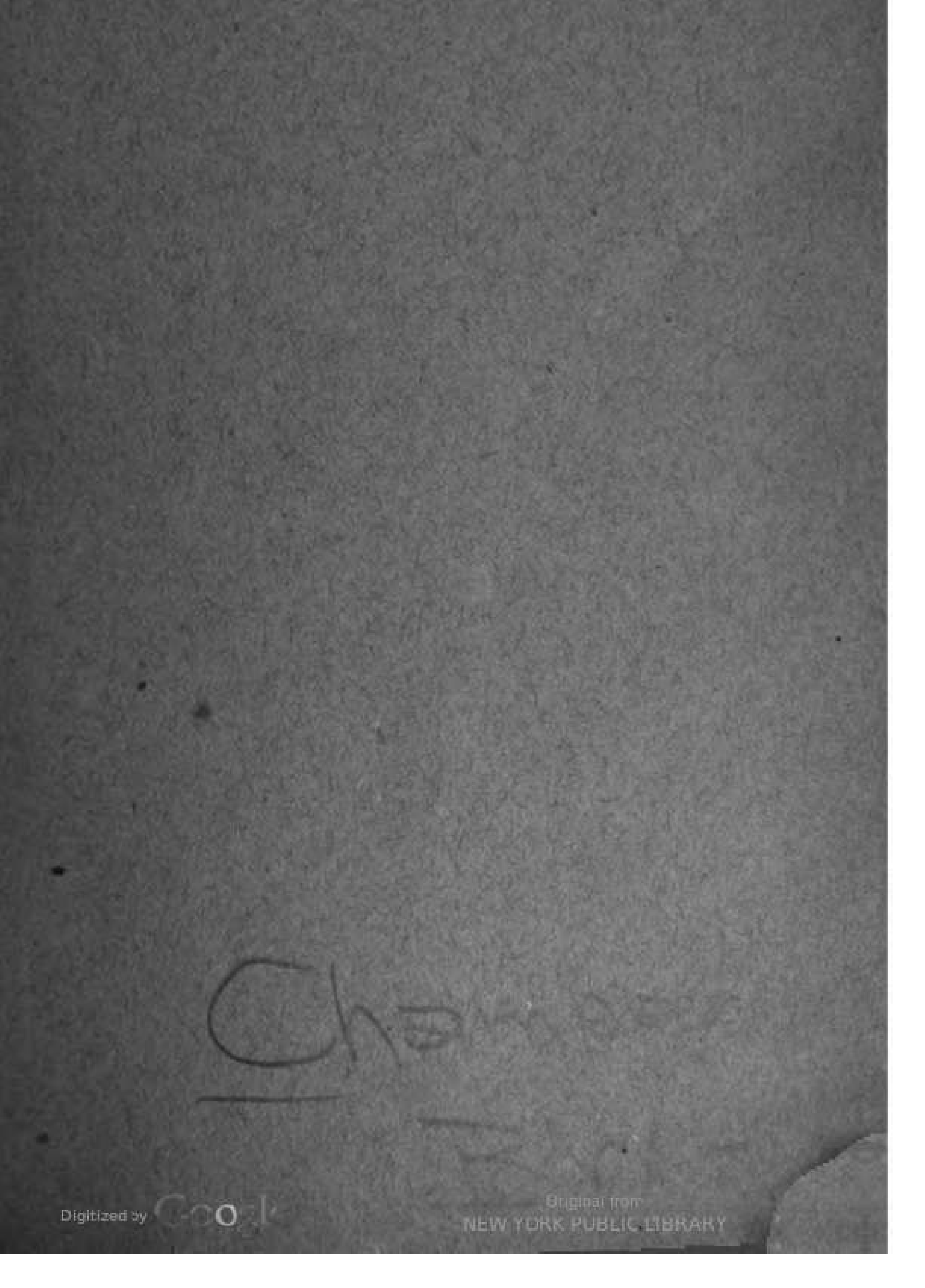




ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME SIXIÈME

ROME

ET

LA JUDÉE

II



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES CÉSARS, Histoire des Césars jusqu'à Néron et Tableau du monde romain sous les premiers empereurs, 4e édition, revue et augmentée. 4 vol. in-8° . . . . 20 fr.

— Le même ouvrage, 4 vol. in-18 anglais. . . . . . 12 fr.

LES ANTONINS (ans de J.-C. 69-180), suite des *Césars* et de *Rome et la Judée*, 3e édition, revue et augmentée. 3 vol. in-8°. . 18 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in-18 anglais . . . . . 10 fr. 50

LES CÉSARS du IIIe siècle. 3 vol. in-8°. . . . . . 18 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in-18 anglais. . . . . 10 fr. 50

LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ, précédé d'une lettre de Monseigneur Dupanloup, deuxième édition, revue et considérablement augmentée. Un beau vol. in-18 anglais. . . . . 2 fr. 50

Abbeville. — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.



ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME SIXIÈME

ROME

ET

LA JUDÉE

AU TEMPS

DE LA CHUTE DE NÉRON

(ANS 66-72 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

PAR

LE C^TE DE CHAMPAGNY

De l'Académie française

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 19 AOUT 1858

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME II

PARIS

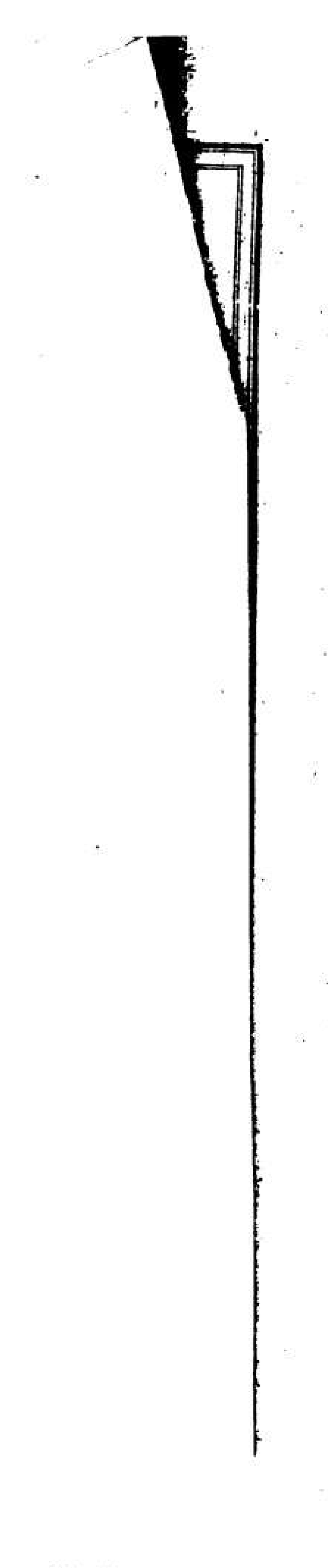
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1876




Trans



ROME

ET

LA JUDÉE

QUATRIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES BARBARES

CHAPITRE XII

MOUVEMENT CONTRE ROME

(68-69)

> Consurget enim gens in gentem et regnum in regnum.
>
> Car on verra se soulever nation contre nation et royaume contre royaume.
>
> (MATTH., XXIV, 7.)

Dans les luttes dont nous venons d'être témoins, l'intégrité de l'empire n'a encore pas été attaquée. On se dispute la monarchie d'Auguste, on ne prétend pas la briser. Vindex s'est soulevé au nom de l'honneur de Rome outragé. Galba, Othon, Vitellius lui-même, Vespasien, sont des Romains, et, en se proclamant chacun à son tour le chef et le libérateur du genre humain,

ils ont entendu que le genre humain demeurerait sous le sceptre de la ville éternelle.

Mais il n'en pouvait toujours être ainsi. Tout était remis à la décision de l'armée. A mesure que les guerres civiles augmentaient le nombre des soldats, l'armée était moins romaine, et de mœurs et d'origine. Elle se recrutait à la hâte, moins de citoyens que de sujets, souvent d'étrangers et de barbares. Sous l'aigle même des légions, figuraient bien des tributaires, et nous possédons les actes qui, la guerre finie, accordent le droit de cité à des non-Romains incorporés dans les cohortes spécialement appelées cohortes romaines[1]. C'était donc une proportion toujours croissante de soldats tributaires ou étrangers qui tranchait les destinées de Rome; c'étaient des Aquitains qui avaient marché avec Vindex; c'étaient des Belges qui les avaient battus sous Virginius[2]; c'étaient des Bataves qui se vantaient d'avoir fait tomber Néron; c'étaient des Gaulois et des Germains qui avaient amené Vitellius à Rome; c'étaient des Dalmates et même des Suèves[3] qui, sous Antonius, avaient fait triompher la cause de Vespasien. Le sort de l'empire se débattait entre des étrangers.

Et, lorsque Vitellius, dans une pensée d'ordre et de

1. Voir ci-dessus, tome I, p. 258 et suiv.

2. Batavo equite protritos Æduos Avernosque; fuisse inter Virginii auxilia Belgas... Galliam suismet viribus concidisse. Tac., *Hist.*, IV, 17.

3. *Ibid.*, III, 5, 21.



paix pour l'Italie, s'était débarrassé de ses tumultueux auxiliaires, et avait renvoyé les Gaulois dans la Gaule, les Bataves sur le Rhin [1], il avait involontairement semé un germe de révoltes prochaines contre Rome. Il avait arraché ces hommes à l'Italie si désirée et à peine entrevue, pour les rejeter ou dans l'obscurité du foyer domestique, ou dans de rudes et pauvres garnisons, en face des tribus germaines. Il avait ainsi semé la Gaule de mécontents armés et orgueilleux, fiers de leur victoire, blessés de leur exil, désabusés de leur respect envers Rome qu'ils avaient vaincue, de leur confiance envers un empereur qui ne voulait plus d'eux. Ces hommes, que Rome elle-même avait aguerris, pouvaient grouper autour d'eux tout ce qui restait de sentiment national, d'aspiration vers l'indépendance, de souvenirs et de ressentiments anti-romains.

Tel était le danger dans l'intérieur de l'empire, et la possibilité d'une révolte. Au dehors de l'empire, il y avait d'autres dangers, et la possibilité d'une invasion. Des auxiliaires barbares avaient franchi la frontière romaine ; des envahisseurs barbares pouvaient franchir après eux cette frontière restée moins forte derrière eux. En effet, les légions, chargées de la garder, appelées ailleurs par la guerre civile, avaient déserté leur poste. Elles avaient laissé seulement, ici quelques

1. Tac., *ibid.*, 69.



vétérans, là quelques recrues ; ailleurs, une nation barbare qui, moyennant un traité et quelques privilèges, s'était chargée de défendre la ligne romaine contre les autres barbares [1] ; on s'était reposé sur la foi mobile de ces tribus. En face de tous ces peuples, alliés douteux ou ennemis indomptables, les aigles demeuraient abandonnées, les forteresses à peine gardées par quelques sentinelles ; les camps destinés à une légion étaient à peine occupés par une cohorte. Des invalides ou des conscrits veillaient presque seuls sur cette ligne danubienne et rhénane, qui allait de la mer du Nord à la mer Noire, et qui, déjà au temps de Néron, était trop faiblement gardée.

Cette situation provoquait les attaques. Sur le Danube, Rome se trouvait en face de Suèves, de Daces, de Sarmates, races plus éloignées encore de la civilisation que ne l'étaient les tribus du Rhin. Les aigles avaient à peine pénétré dans leur pays ; leur indépendance sauvage n'avait été matée ni par un Drusus ni par un Germanicus. Leurs incursions sur le territoire romain étaient annuelles ; presque chaque hiver, les fantassins daces ou les cavaliers sarmates, bardés de fer, passaient le fleuve sur la glace et ravageaient la province de Mésie (Bulgarie). La dernière année de Néron (hiver 67-68), deux cohortes avaient péri, vaincues par ces barbares. Sous Othon, enivrés par ce

1. Sur le Danube, chefs Iazyges admis au *commilitium*. Tac., III, 5.



succès, 9,000 cavaliers de la nation sarmate des Roxolans passèrent le fleuve et valurent au général qui les repoussa les honneurs d'une statue en habit triomphal (68-69). Sous Vitellius, pendant qu'Antonius Primus, envahissant l'Italie au nom de Vespasien, avait dégarni les rives du Danube, les Daces les attaquèrent (69-70). Mucien heureusement arrivait d'Orient et put repousser l'attaque. Même après la victoire de Vespasien, les Sarmates renouvelèrent leurs incursions, et un gouverneur romain fut tué (hiver 70-71 [1]).

Même en d'autres contrées, où la suzeraineté romaine était jusque-là acceptée, on s'enhardissait à la méconnaître. En Bretagne, une reine des Brigantes (Yorkshire), alliée de Rome, Cartismandua, qui avait répudié son époux et l'avait remplacé par un rival, voyait se soulever contre elle l'époux outragé et les sujets mécontents. Il fallut que Rome intervînt, et encore sans pouvoir maintenir sa fidèle alliée sur le trône. « La royauté resta à notre ennemi, dit Tacite ; à nous la guerre [2]. »

A l'autre bout de l'empire, l'affranchi d'un roi de Pont, armant, à ce qu'il prétendait, pour Vitellius, surprenait la ville de Trébizonde, taillait en pièces une cohorte romaine, brûlait plusieurs vaisseaux, couvrait de légers corsaires (*camaræ*) le Pont-Euxin d'où le

1. Voir Tac., *Hist.*, I, 79 ; III, 46 ; IV, 54. — Jos., *de B.*, VII, 12 (4, 3).
2. Tac., III, 45. V. aussi *Annal.*, XII, 40. *Agricola*, 6-8, 16, 17.



service de la guerre civile avait éloigné la flotte romaine [1]. Enfin, presque dans les déserts de l'Afrique, il fallait combattre ; et, avant même que Vespasien fut rentré dans Rome, ses généraux avaient été obligés de remporter une victoire sur ces nomades de l'intérieur que l'antiquité appelait du nom de Garamantes (Gherma) [2]. Ainsi, pendant qu'au centre de l'empire les légions et les meilleures légions combattaient les unes contre les autres ; aux extrémités, les rares soldats qu'avait laissés la guerre civile avaient à se défendre, et sur le Danube, et sur l'Humber, et sur les rives de la mer Noire, et au delà de l'Atlas.

Mais le péril sur les bords du Rhin fut bien plus grave, et là on put craindre la chute de l'empire.

Sur les bords du Rhin, Rome avait affaire à des populations de toute nature et placées à tous les degrés de l'indépendance et de l'asservissement. Sur la rive droite, depuis Mayence jusqu'à la mer, s'échelonnaient des peuples germaniques tout à fait indépendants et ennemis de Rome [3]; c'étaient ceux qu'avait visités César, que Drusus, Tibère, Germanicus, Corbulon avaient combattus ; c'étaient les frères ou les descendants d'Armin.

Mais la rive gauche était la rive de la servitude.

1. Tac., III, 47, 48. — Strabon, CXI.
2. Tac., IV, 50. — Pline, *Hist. nat.*, V, 5.
3. Mattiaques, en face de Coblentz ; Teuctères, en face de Cologne ; Bructères, un peu au-dessous ; Frisons, à l'ouest et au nord du Zuyderzée. Le Zuyderzée (Flevo Lacus) n'était alors qu'un

Soumise à Rome, elle l'était cependant à des degrés divers, comme était diverse l'origine des nations qui la peuplaient. Quelques-unes, germaniques d'origine, avaient envahi la rive gauloise ou y avaient été transplantées par Rome elle-même. Ainsi les Bataves et les Caninéfates, placés entre les diverses branches du fleuve, ne payaient à Rome d'autre tribut que celui de leur épée. Les Sicambres, transplantés par Rome d'une rive à l'autre, gardaient le souvenir de leur indépendance. Les Ubii, au contraire, transplantés également et mêlés de colons romains, étaient devenus Romains de cœur. Plus on s'éloignait du fleuve et de l'origine germanique, plus on rencontrait des peuples qui avaient pris goût aux mœurs romaines et subissaient le joug avec patience. Trèves était riche, civilisée, par conséquent bien près d'être romaine. Là, ce n'étaient plus des Germains, mais des Gaulois ; ceux-ci avaient tout à fait mordu à l'appât, et la rive teutonique du Rhin se raillait de leur mollesse et de leur servitude [1].

lac, beaucoup moins étendu qu'il ne l'est devenu après les inondations du treizième siècle, et communiquait avec la mer seulement par le bras oriental du Rhin (l'Yssel) qui le traversait.

1. Situation de ces peuples : Bataves, de l'Yssel et du Zuyderzée à la Meuse; Caninéfates, sur le bord de l'Océan, entre les bouches du Rhin et celles de la Meuse; Gugerni (peuple Sicambre), sur la Meuse, en remontant jusqu'à Ruremonde; Ubii (Cologne); Tongri (Tongres); Vangiones (Worms); Nemetes (Spire); Caracates (Mayence); Tribocchi (Strasbourg). Tous ces peuples étaient germaniques d'origine.



Contre les peuples indépendants, Rome jusque-là s'était gardée par ses armes; contre les peuples soumis, par sa politique. Sur la rive droite du Rhin, elle avait commencé par faire un désert. La victoire de Drusus avait dépeuplé ou livré à des colons gaulois cette vaste contrée (*Decumates agri*) qui s'étend entre le Rhin, le Mein et le Danube (Bade et Wurtemberg). La liberté germanique s'était ainsi vue rejetée au nord du Mein, sans communication avec les peuples du Danube ; elle avait pour limite au midi un pays dépeuplé ; à l'ouest, sur les bords de son fleuve national, elle se heurtait à une ligne de forteresses et de soldats. Sous les noms d'armée de haute et de basse Germanie, sept légions, du Mein au Zuyderzée, gardaient les citadelles et les camps de Mayence, de Bonn, de Cologne (*Colonia Agrippina*), de Neuss (*Novesium*), de Geld (*Gelduba*), de Nimègue (*Noviomagus*). La flottille romaine, montant et descendant le fleuve, rendait une cette ligne de défense et établissait la souveraineté romaine sur les eaux.

Quant aux peuples soumis de la rive gauche, Gaulois ou Germains, Rome les maintenait par sa politique. Cette politique, indiquée par le sénat, développée par Auguste, avait été, avec des formes différentes, à peu près la même partout. Rome n'avait pas prétendu absorber en elle les nations vaincues. Elle leur avait laissé une bonne part de leur vie propre ; presque partout leurs langues, leurs mœurs, leurs dieux, souvent

leurs gouvernements et leurs lois. Elle leur laissait ainsi une certaine part de liberté ; mais cette liberté qu'ils gardaient servait à les attacher au joug romain. En laissant à une nation son gouvernement, Rome lui laissait ses gouvernants, et c'était par ses gouvernants qu'elle prétendait la tenir. Elle les gagnait, elle se les assimilait, et s'assimilant ainsi l'élite de la nation, elle était maîtresse de la nation elle-même. Dans l'Orient, c'étaient les rois ; dans beaucoup de parties de l'Asie Mineure, c'étaient les prêtres ; dans les villes grecques, les orateurs ; dans l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Gaule, c'étaient les chefs de clans ou de tribus, commandants héréditaires de la cité, chefs féodaux, descendants des races royales [1]. Ces chefs, elle les rattachait à elle-même. En les rapprochant d'elle, en les faisant citoyens romains, en leur donnant des commandements, des charges, des honneurs, en les habituant aux mœurs, aux costumes, à la langue, aux dieux de l'empire, en leur faisant même porter des noms romains, elle les séduisait et séduisait par eux la nation tout entière. Elle faisait les agents de son pouvoir de ceux qui eussent été par droit d'hérédité les généraux de la révolte.

Mais, à l'heure dont nous parlons, et cette ligne de

1. Auguste appela au droit de cité *provinciarum validissimos*. (Tac., *An.*, XI, 24.) Ce sont ceux qu'on appelle *primores*, *principes civitatis*. Voyez le savant livre de M. de Courson, *Histoire des peuples bretons*.



défense au dehors, et cette politique de conservation au dedans, étaient affaiblies. D'un côté, les Césars avaient eu peur de la puissance militaire. Néron, empereur peu guerrier, avait à dessein découragé les généraux, affaibli les légions, relâché la discipline : il ne savait pas que les légions, si affaiblies qu'elles fussent contre l'ennemi, seraient toujours assez fortes pour le détrôner. Mais la guerre civile avait bien autrement énervé la puissance défensive de l'empire. Des sept légions chargées de garder le Rhin et qui devaient former un ensemble de 80,000 hommes (avec les auxiliaires), Valens et Cécina d'abord, puis Vitellius, avaient emmené la meilleure part. Une seule légion restait entière, la treizième; une autre se trouvrait réduite à 3,000 hommes (au lieu de 6,000) ; deux autres comptaient ensemble 5,000 soldats[1]. De plus, ces hommes, c'étaient, les uns des soldats romains qu'on avait jugés trop fatigués pour la guerre civile, les autres des Gaulois ou des Germains de la rive gauche qu'on avait recrutés à la hâte. Et ces débris de deux armées, dont la guerre civile s'était fait donner l'élite, étaient commandés par un seul général, Flaccus Hordéonius, âgé, faible de corps et de caractère, nommé par Galba et, pour ce motif, suspect au soldat, en un temps où d'ailleurs ses chefs lui étaient presque toujours suspects.

D'un autre côté, l'ordre politique avait faibli au

1. Tac., *Hist.*, IV, 19, 22, 26.



dedans comme la puissance militaire avait faibli au dehors. De toutes les provinces de l'empire, la Gaule s'était jetée la première et la plus ardente dans la guerre civile. Elle y avait montré sa force ; mais elle y avait compromis son unité. Vindex, soutenu par une partie de la Gaule, avait été vaincu par une autre. Le midi et le centre, favorisés par Galba, avaient appuyé sa cause ; le nord au contraire, châtié par Galba, avait aidé au triomphe de Vitellius. Lyon, reconnaissante et pieuse envers la mémoire de Néron, avait pour ennemie Vienne, sa voisine, dévouée au souvenir de Galba. Les Lingons (Langres) détestaient les Édues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté) ; Trèves était jalouse de Reims [1]. Au milieu de cette Gaule ainsi divisée, au milieu de ces querelles et de ces passions, le souvenir des aïeux et de la Gaule indépendante, le souvenir de Vercingétorix pour les Celtes, le souvenir de Camulogène pour les Belges ne pouvait-il pas se réveiller ? Les uns ou les autres ne pouvaient-ils pas fortifier et grandir leur cause en faisant d'elle la cause de l'indépendance ? Après s'être révoltés pour Rome et avoir combattu pour elle, ne pouvaient-ils pas se révolter et combattre contre Rome et pour la Gaule ? Néanmoins, tant que la révolte fut purement gauloise et ne fut pas appuyée par l'irruption du dehors, elle fut aisément réprimée. Dans le centre de la Gaule romaine,

1. Voir Tac., *Hist.*, I, 8, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78 ; IV, 17.



un paysan boïen (Bourbonnais), Maric, profita de la perturbation générale et se proclama dieu (printemps 68). Huit mille hommes suivaient déjà ce libérateur des Gaules. Mais la domination romaine était trop bien assise autour de lui. L'aristocratie de la nation éduenne (Autun), opulente, civilisée, vieille alliée des Romains, et qui dans les luttes de l'empire avait soutenu la cause patricienne de Galba, se soucia peu de s'affranchir sous les ordres de ce paysan fanatique. Les Édues marchèrent avec les cohortes romaines. Les révoltés furent défaits ; Maric fut pris et exposé aux bêtes de l'amphithéâtre en présence de Vitellius alors en marche pour Rome. Comme les bêtes ne se hâtaient pas de le dévorer et que le peuple commençait à crier plus que jamais qu'il était dieu, Vitellius le fit achever [1].

Mais le moment approchait où l'insurrection du dedans, plus germaine que gauloise, serait appuyée par l'invasion du dehors ; où, d'une rive à l'autre du Rhin, les Germains indépendants tendraient la main aux Germains et aux Gaulois tributaires ; où enfin le mouvement n'aurait plus à sa tête un paysan comme Maric, mais un de ces chefs héréditaires, fils des rois, qui étaient au sein des cités soumises une force pour Rome, mais qui pouvaient aussi être un danger pour elle.

1. Tac., II, 61.

Le signal de cette révolte commune entre les deux rives du Rhin partit des marais de la Hollande. Il y avait là un peuple germanique d'origine, que des dissensions violentes avec d'autres tribus avaient chassé de son territoire et qui avait été accueilli sur la rive gauloise. Rome en avait fait moins son sujet que son soldat. Le Batave, établi sur ces îles que forment dans leurs embranchements divers les bouches de la Meuse et du Rhin, se faisait honneur de ne payer d'autre tribut que celui de son sang. Son infanterie puissante, sa cavalerie qui passait les fleuves à la nage, étaient célèbres et redoutées. Rome avait employé ces auxiliaires contre la Germanie et contre la Bretagne ; ils avaient combattu pour Néron contre Vindex, et contre Othon pour Vitellius [1].

Il y avait aussi à la tête de ce peuple un de ces chefs héréditaires, fils, disait-on, des anciens rois, et qui servaient de lien entre Rome et leur nation. L'histoire l'appelle Claudius Civilis ; ce nom romain indique que

1. Voyez sur les Bataves et leur île, Tac., *Hist.*, IV, 12, *Germ.*, 12. — César, *de Bello G.*, IV, 10. — Pline, IV, 29 (15). — Ptolémée, *Hist.* — La migration des Bataves est ancienne, puisque César donne déjà leur nom à l'île qu'ils occupèrent. Quant à la détermination de ce qu'on appelait exactement l'île des Bataves, il me paraît difficile, d'après le récit de Tacite (voyez plus bas), de ne pas la faire arriver à l'est jusqu'à l'Yssel, et au nord jusqu'au Zuyderzée. Les autres limites étaient le Wahal, la Meuse et l'Océan. L'île, ou plutôt les îles bataves, comprenaient donc une partie de la province de Hollande, celle d'Utrecht, et une grande partie de Gueldres. César lui donne cent milles de longueur, ce qui est à peu près la distance de l'Océan à Schenkenschantz, point de division du Wahal et du Rhin.

sa famille avait été admise au droit de cité ou par Drusus ou par Tibère ou par Claude : il avait probablement un nom barbare qui nous est resté inconnu. Serviteur de Rome, il était irrité contre elle. Une accusation de complot avait valu la mort à son frère, à lui les fers et une comparution devant Néron. Galba l'avait absous. Mais les légions demandaient sa mort à Vitellius. Chef de l'aristocratie militaire des Bataves, capitaine de ces rudes cohortes qui se vantaient d'être les arbitres de l'empire, privé d'un œil comme Annibal et Sertorius, il aimait à se comparer à eux et à dire que, pareil à ces deux illustres borgnes, lui aussi ébranlerait la puissance romaine [1].

Or c'était l'heure la plus critique des guerres civiles (août 69). Vespasien venait d'être proclamé en Orient ; Vitellius, effrayé, appelait les secours de partout. L'armée romaine était divisée. La cause de Vitellius était celle du soldat ; le soldat, qui l'avait nommé, lui demeurait fidèle. La cause de Vespasien était celle des chefs, de l'aristocratie militaire proche parente de l'aristocratie du sénat, de tant d'officiers qui avaient vécu dans les camps de Vespasien. Le soldat se défiait de ses chefs, le chef cachait son secret au soldat [2].

Civilis comprit cette situation et voulut en tirer,

1. Tac., IV, 13.
2. Haud dubio gregarius miles Vitellio fidus ; splendidissimus quisque in Vespasianum proni. Tac., IV, 27.

avec sa vengeance personnelle, la liberté de son peuple. Des levées se faisaient pour Vitellius ; elles se faisaient avec la violence d'un pouvoir en détresse, avec la rapacité d'une administration corrompue. Et en même temps les chefs militaires, avertis par Vespasien, loin de presser ces levées, les ralentissaient : eussent-elles provoqué une insurrection, ils auraient vu l'insurrection sans trop de déplaisir. C'est alors qu'une nuit, dans l'enceinte d'un bois sacré, Civilis réunit en un festin les chefs barbares, et leur proposa, sous prétexte de se révolter pour Vespasien, de se révolter contre Rome. La détresse du pouvoir romain, la division de l'armée, l'irritation des tributaires, ces levées que pressait Vitellius, que Vespasien ralentissait, que détestait la Gaule, tout rendait le moment propice. On applaudit avec des clameurs et on s'unit par de redoutables imprécations [1].

Le mot d'ordre commença par se propager dans le silence. Les Bataves n'avaient rompu ni les relations de fraternité avec leurs compatriotes de l'armée romaine, ni les relations de parenté avec la Germanie indépendante. Des messagers furent envoyés aux fameuses cohortes bataves, alors en garnison près de Mayence, et n'eurent pas de peine à les gagner. D'autres soulevèrent les peuples voisins, Caninéfates et Frisons. D'autres portèrent la nouvelle sur la rive

1. Tac., IV, 14.



indépendante du Rhin ; et, en réponse à ces ambassades, à mesure que les députés leur parvinrent, tous ces peuples qui depuis un siècle se débattaient contre Rome envoyèrent dans l'île des Bataves des messages de félicitation et d'alliance. Les Chauques, un peuple du Weser, prirent eux-mêmes part à cette guerre [1]. En voyant au premier siècle de notre ère cette ligue des peuples du bas Rhin, je ne puis m'empêcher d'y voir un prélude de cette ligue franke du troisième siècle, qui, cent cinquante ans plus tard, réunissait les mêmes peuplades pour la ruine de l'empire romain.

On éclata. Le chef caninéfate, Brinno, se fit mettre par les siens sur le pavois et prit le titre de roi. Civilis, plus modeste, marcha à la tête des Bataves, pour la cause, disait-il, de Vespasien et par haine pour les recruteurs. Les troupes romaines résistèrent mal; leurs auxiliaires germains, voyant des frères en face d'eux, abandonnaient les aigles à la première rencontre ; les rameurs bataves livraient leurs navires. Au bout de peu de jours, l'île des Bataves, à l'exception de la pointe vers Nimègue, était affranchie, les redoutes romaines brûlées, les vaisseaux pris, les aigles sauvées à grand'peine. Les huit cohortes bataves de Mayence, après avoir quelque peu négocié avec le faible Hordéonius, qui ne sut pas les retenir,

1. Tac., IV, 15.



avaient quitté leur campement et étaient allées rejoindre Civilis. Grâce à elles, Civilis était devenu le général d'une armée régulière. Il remontait le Rhin, couvrant les deux rives de quelques milliers de Germains armés pour lui. La chaleur avait presque desséché les eaux, et, à travers ce fleuve tari, la Germanie indépendante donnait la main à la Germanie révoltée. La prophétesse bructère, la vierge Velléda, du haut de la tour au sommet de laquelle elle habitait, inaccessible à tous, si ce n'est à quelques-uns de ses parents, soulevait toute la Germanie et prophétisait la chute de Rome [1].

En face de cette insurrection qui, grâce au soin de Civilis, portait toujours l'attache de Vespasien et lui prêtait serment, les chefs romains hésitaient, l'armée se divisait. Les généraux, amis de Vespasien, n'étaient pas éloignés de voir des auxiliaires dans ces révoltés ; les soldats, amis de Vitellius, voyaient toujours des traîtres dans leurs généraux. Hordéonius était lent à agir ; ses soldats le poussaient à combattre avec une tumultueuse violence. Les uns par mollesse, les autres par indiscipline, travaillaient ainsi au succès de l'ennemi.

Cependant (novembre 69) arrive la nouvelle du combat de Bédriac où a succombé la cause de Vitel-

1. Sur Velléda, dont le nom serait le mot germanique *Heldin*, héroïne (Reimar, *in Dione*), voyez Tac., *Hist.*, IV, 61, 65 ; V, 22, 24. — *Germ.*, 8.



lius ; Vespasien ne peut plus servir de prétexte à la révolte. Civilis, sommé de déposer des armes désormais inutiles, au lieu de se laisser persuader par l'envoyé gaulois de Vespasien, le persuade et en fait son agent auprès des villes gauloises. Maintenant donc la révolte est ouvertement anti romaine. C'est bien une armée barbare qui s'avance contre les légions. On la reconnaît aux hurlements qu'elle fait entendre ; aux peaux de bêtes dont ses soldats sont couverts ; aux femmes qui la suivent et qui, dans les jours de bataille, rangées en arrière, excitent le courage des combattants ; aux aigles des légions romaines que l'on porte devant leurs rangs comme des trophées.

Dans le camp romain également, les rôles sont changés, mais la fortune de la guerre ne changera pas. L'hésitation passe des chefs aux soldats. Les premiers, qui jugent l'empire assuré à Vespasien, sont maintenant plus ardents à combattre les ennemis de l'empire ; les soldats, au contraire, qui se soucient peu de combattre pour Vespasien, sont plus lents à marcher à l'ennemi. Ils prêtent serment au nouvel empereur, mais à contre-cœur, passant son nom sous silence ou le prononçant à peine ; leur cœur reste à Vitellius. Cet état de discorde multiplie les fautes et les malheurs ; cinq mille hommes, renfermés dans le fort de *Castra Vetera* [1], et qui s'y défendaient mou-

1. Sur le Fürstenberg, près de la ville actuelle de Xanten, sur la rive gauche et à peu de distance du Rhin, au-dessous de Wesel.



rant de faim depuis le commencement de la révolte, sont délivrés un moment, puis le lendemain abandonnés. Les désastres enfantent les crimes : l'armée, mécontente, se jette sur le malheureux Hordéonius et le massacre ; un autre chef, Vocula, s'enfuit déguisé en esclave; on rétablit les images de Vitellius; et il n'y a plus que des centurions pour commander les deux armées du Rhin. Au bout de peu de jours, il est vrai, les soldats se repentent ; Vocula reparaît; passant de l'extrême indiscipline à l'extrême docilité [1], les soldats, après avoir assassiné un chef, se laissent décimer par un autre ; ce sont dans le camp les agitations et les revirements de la place publique. Les révolutions de l'empire avaient leur contre-coup dans ces garnisons à peu près bloquées par les barbares [2].

Mais le premier courrier qui vient de Rome (janvier 70) annonce de nouvelles catastrophes et apporte de nouveaux éléments de discorde. Vitellius a été tué. Rome appartient à Vespasien. Le Capitole est brûlé. On ajoute que la Bretagne est en révolte, la Mésie et la Pannonie envahies par les Daces et les Sarmates.

Jusque-là, le mouvement sur la rive gauche comme sur la rive droite du Rhin était tout germanique. Les cités d'origine gauloise n'y avaient point pris part. Les auxiliaires belges avaient faiblement soutenu ou promptement abandonné les armées romaines ; mais

1. Hæc diversitas licentiæ et patientiæ. Tac., IV, 27.
2. Tac., IV, 31-36.



ils n'avaient pas combattu contre elles. Les cités, je puis dire les républiques gauloises, restaient fidèles à l'empire. Ni les prisonniers d'origine gauloise que Civilis avait eu soin de leur renvoyer ni les agents qu'il leur dépêchait n'avaient pu les séduire. Trèves avait armé contre la révolte. Tout ce qui était gaulois ou de sang ou de mœurs était donc resté en dehors de la lutte et encore soumis au joug de Rome.

Mais la tentation devenait puissante. L'empire, disputé, s'en allait en lambeaux ; le pouvoir romain chancelait non-seulement sur le Danube et sur le Rhin, mais même sur le Tibre. Le Capitole, qui avait résisté à Brennus, le Capitole, ce symbole et ce palladium de la puissance romaine, était en cendres. De plus, bien des cités de la Gaule, Langres, Trèves, presque tout le Nord, s'étaient compromis pour Vitellius : que devaient-elles attendre de Vespasien [1] ?

Alors, dans une maison de la ville de Cologne, plusieurs Gaulois de cités diverses se donnèrent rendez-vous. Julius Sabinus, arrière-petit-fils bâtard de César, à ce qu'il disait, y représenta la puissante cité de Langres. Trèves y était représentée par deux chefs militaires, descendants des rois, et servant alors sous les drapeaux romains, Julius Tutor et Classicus. Là, l'insurrection gauloise fut votée, et des messagers partirent pour y convier toutes les cités. En sortant

1. Tac., IV, 54-55.



de là, Julius Sabinus alla soulever Langres et fit briser les tables des traités de cette ville avec les Romains. Classicus alla prendre les soldats gaulois qu'il commandait et les mena camper en dehors des lignes romaines. Ce ne fut plus alors seulement la Germanie qui se révolta : Trèves et Langres, sans savoir quel serait l'empereur ni quelle sorte d'empire ce pourrait être, proclamèrent l'empire des Gaules ; et de tous les côtés les druides, proscrits depuis plus de vingt ans par la police romaine, sortirent de leurs retraites, chantant la liberté de la Gaule, et prophétisant sur la rive droite du Rhin, comme Velléda prophétisait sur l'autre rive.

Mais ce qu'il y avait de plus grave et de plus humiliant pour la cause de Rome, c'est que ses propres soldats, depuis que la révolte était contre Vespasien, non plus contre Vitellius, depuis qu'elle devenait gauloise au lieu d'être purement germaine, n'étaient pas éloignés de faire cause commune avec la révolte. Bon nombre d'entre eux étaient Gaulois de naissance ; tous, de même que les cités gauloises du nord, s'étaient compromis pour Vitellius. Vitellius mort leur tenait plus au cœur que Rome expirante : et mieux valait, à leurs yeux, être les soldats d'un futur empire des Gaules que les soldats de Vespasien.

Bientôt en effet, de la position voisine où il avait campé, Classicus commence à négocier avec les soldats de Vocula, campé près de Neuss (*Novesium*). Des



déserteurs gaulois aux légionnaires romains, les messagers vont et viennent, les propositions se transmettent, la trahison se complote. Vocula, qui veut braver l'orage, en est bientôt réduit à supplier ses soldats de choisir, s'ils le veulent, un autre chef, mais du moins de rester Romains. On le repousse et on l'égorge [1]. Et le lendemain (Tacite le redit avec honte) le Trévire Classicus entre dans le camp romain, non pas en ennemi, mais en maître et avec les insignes du commandement. La légion romaine qui était là se soumet à lui ; elle ne passe pas seulement sous le joug comme il s'était fait aux Fourches-Caudines ; elle n'est pas seulement captive, mais transfuge ; en présence de Classicus, stupéfait de son triomphe au point de ne pouvoir articuler une parole, elle prête serment à l'empire des Gaules [2].

Dès lors la défection est universelle. Le camp de Bonn était occupé par la première légion : elle capitule comme la treizième l'avait fait à Neuss. Cologne, quoique germanique d'origine, avait toujours été fidèle aux Romains ; elle était obligée d'ouvrir ses portes

1. On a retrouvé à Rome une épitaphe qui semble bien s'appliquer à ce personnage, quoique la légion qu'il commandait y soit qualifiée la 22[e] *duo et vicesima*, et non la 18[e] (*duodevicesima*) comme on lit dans Tacite (IV, 24) ; quant au surnom de *primigenia* donné à la 22[e] légion, il est confirmé par d'autres inscriptions : C. DILLIO A. F. SER. VOCVLAE TRIB. MIL. LEG. I. IIII VIRO VIARVM CVRANDAR. Q. PROVINC. PONTI ET BITHYNIAE TR. PL. PR. LEG. IN GERMANIA LEG. XXII PRIMIGENIAE HELVIA T. F. PROCVLA VXOR FECIT. Muratori, I, 697 ; Henzen, 5426.

2. Tac., IV, 57-59.



aux Germains et de les embrasser comme frères, bien décidée à peu tenir compte un jour de cette fraternité obligée. Trois mille légionnaires environ, assiégés dans le camp de *Vetera* depuis plusieurs mois, s'y défendaient héroïquement, mangeant leurs chevaux, mangeant l'herbe qu'ils arrachaient de leurs remparts, opposant le courage au nombre, l'habileté de la tactique à l'impétuosité de l'assaut : eux aussi se rendent et prêtent serment à l'empire des Gaules. Ce jour-là, Civilis coupe la chevelure teinte de rouge, qu'il avait juré de laisser intacte jusqu'à l'affranchissement de son pays [1].

Du reste ces soldats romains ne gagnèrent rien à leur honte. L'insurrection n'était pas une, et, si la Gaule et l'empire gaulois y tenaient leur place, la barbarie germanique y avait la plus grande part. La garnison de *Vetera*, à peine sortie des murs et désarmée, fut massacrée par les Germains. En même temps, la première et la treizième légions, qui avaient livré à l'ennemi, l'une le camp de Bonn, l'autre celui de Neuss, déjà honteuses et repentantes de leur défection, tristes, sombres, humiliées, avec leurs drapeaux voilés, s'acheminaient, au milieu d'une curiosité insultante, vers Trèves que la défiance gauloise leur avait marquée moins comme séjour que comme prison [2].

1. Tac., IV, 60, 61.
2. Tac., IV, 61, 62, 70.

Quoi qu'il en fût, la ruine de la domination romaine était complète dans la vallée du Rhin. Vocula avait été tué ; un autre chef, prisonnier, et que Civilis envoyait en présent à Velléda, avait été massacré en chemin. Les deux citadelles de Mayence et de Windisch (Vindonissa) [1] seules tenaient encore ; elles exceptées, depuis la chute du Rhin jusqu'à la mer, dans toute cette vallée, germanique de sang et de cœur, pas une citadelle n'était debout, pas une aigle arborée, pas un Romain sous les armes. Certes, de solennelles expiations étaient offertes cette fois aux mânes de Vercingétorix et à ceux d'Armin.

Et c'était le moment où, Vespasien étant encore retenu par les vents à Alexandrie, Rome était livrée au triple et contradictoire gouvernement d'Antonius, de Mucien et de Domitien ; où les proscriptions succédaient à la guerre ; où les dilapidations s'ajoutaient au pillage. A cette heure-là, la péninsule italique était pleine de barbares sarmates ou suèves ; le Danube soulevé était plus barbare que jamais ; le Rhin n'était

1. En Suisse, au confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Linmat qui, réunies, vont à quatre lieues de là se jeter dans le Rhin Il s'y trouve aujourd'hui de nombreux vestiges d'antiquité, et entre autres l'inscription suivante constatant l'érection par les habitants d'un arc de triomphe à Vespasien :

IMP. T. VESPASIANO
CAESAR. AVG. VII COS. (an 76) ARCVM
VICANI VINDONISSENSES
CUR (*antibus*) T VRBANIO MATTONE T
VALER ALBANO L VETTURIO MELOCOTTIO

Trouvée à Brugg près de Windisch. Orelli, 437.



plus romain, les Alpes allaient cesser de l'être. Alaric pouvait être devancé de quatre siècles. En vérité, on pouvait croire que la fortune de Rome était attachée au Capitole, et que, le Capitole brûlé, tout s'écroulait.

Chose singulière ! il n'y avait plus à ce moment dans toute la Gaule du Nord qu'un seul homme qui tînt la campagne pour les Romains ; et cet homme était un étranger, un homme de race germanique, un Batave. Claudius Labéo, rival de Civilis dans son pays, tenu par lui pour suspect et mis en dépôt chez les Frisons, s'était enfui du milieu de ce peuple et était venu se mettre à la disposition des chefs romains. Avec quelques soldats, il tenait encore sur la Meuse après la chute de toutes les armées romaines. Dans ce petit fait, il y a un grand indice des appuis que pouvait avoir encore la puissance de Rome et des chances de salut qui lui restaient [1].

1. Sur Labéo, voy. Tac., IV, 18, 56, 66.



CHAPITRE XIII

RÉTABLISSEMENT DE LA FORTUNE ROMAINE.

La cause de Rome abandonnée par ses soldats, défendue seulement par un chef étranger : là était en effet le péril de la puissance romaine, mais là aussi était le secret de sa force.

Si la puissance romaine dans les Gaules eût été une puissance purement militaire, ce jour-là elle était perdue. Sur toute la ligne du Rhin, sa force militaire était détruite, ses soldats eux-mêmes servaient sous un drapeau ennemi, ses forteresses étaient aux mains de la révolte. Toute la Germanie, sur la rive droite et sur la rive gauche, c'est-à-dire les populations les plus énergiques que Rome eût rencontrées hors de son empire ou dans son empire, étaient presque unanimement soulevées. Ce qui lui restait fidèle, ou plutôt ce qui ne l'avait pas trahie, c'étaient des populations gauloises, populations peu militaires : et qui savait si, à la suite de Trèves et de Langres, l'insurrection

n'allait pas les entraîner toutes ? si le nord-est de la Gaule, la Gaule tout entière, n'allait pas être, non-seulement à réprimer, mais à reconquérir ?

Et cette conquête nouvelle, plus difficile peut-être que la conquête première, avec quelles forces eût-il fallu la faire ? Avec une armée à peine sortie de la guerre civile, encore chaude de toutes les passions désordonnées que la guerre civile avait inspirées ; une armée habituée à l'indiscipline, à l'insurrection, à la violence, au pillage ; une armée dont chaque légion, pour ainsi dire, était devenue à elle-même une patrie et s'était rendue indifférente à la patrie commune ; une armée qui, depuis deux ans, ne faisait que guerroyer contre elle-même ; dans laquelle les races diverses se relevaient avec leurs rivalités, leurs haines, leurs ambitions, leurs espérances de liberté ; une armée propre à faire la révolte bien plus qu'à la réprimer.

Tel eût été le sort d'une puissance qui se serait imposée militairement au monde et n'aurait jamais compté que sur les légions ; qui, même en gouvernant les peuples avec douceur, en leur laissant leur vie et leurs lois, ne se serait pas souciée de les appeler à elle et se serait posée vis-à-vis d'eux, comme les Anglais aux Indes, dans son orgueilleuse et inaccessible originalité. Mais il n'en était pas ainsi ; Rome ne faisait point venir à elle de force, mais elle y appelait ; elle ne contraignait pas les peuples à devenir

Romains, mais elle leur faisait désirer de l'être. Elle ne leur imposait pas sa nationalité comme une nécessité, mais elle la leur faisait souhaiter comme une récompense. Elle avait, en un mot, une puissance d'attraction volontaire et réfléchie qui faisait tout le secret de sa force ; et c'est cette puissance d'attraction qui me semble se manifester d'une manière frappante, quand je vois la cause de l'empire abandonnée par les légions romaines et que soutient seul sur la Meuse le Batave Labéo.

Et, elle-même, l'insurrection qui s'élevait contre Rome, était bien moins germanique, bien plus romaine qu'elle ne prétendait l'être. Ces généraux de la révolte, ces descendants des rois nationaux, ces chefs de clan, ces commandants héréditaires des peuplades germaniques ou gauloises, ces sénateurs de Langres ou de Trèves, ces candidats au futur empire des Gaules, qui étaient-ils ? Des Romains. Toute leur vie, et cela depuis deux ou trois générations peut-être, ils avaient parlé le latin, revêtu la toge, servi sous les aigles, sacrifié aux dieux de Rome, porté des noms romains. Seul dans cette histoire, le paysan Maric porte un nom purement national ; les autres, s'ils ont eu un nom barbare, l'ont dissimulé sous une appellation plus civilisée. Les chefs d'insurrection de la Gaule, depuis Auguste, s'appellent Julius Florus, Julius Sacrovir, Julius Vindex, Julius Tutor, Julius Paulus, Julius Sabinus, Claudius Civilis, Classicus,

Tullius Valentinus [1] : ce qui veut dire qu'ils étaient citoyens romains, et qu'ils portaient le nom des familles impériales Julia et Claudia, par lesquelles leurs ancêtres avaient été admis à cet honneur, comme l'esclave portait le nom du maître qui l'avait affranchi. Rome les avait associés à sa vie, les avait admis dans son sein, et, en leur donnant place dans la cité reine, elle les avait grandis dans leur propre cité.

De plus, que rêvaient-ils ? Un empire gaulois, c'est-à-dire quelque chose de profondément étranger à leurs souvenirs nationaux et aux habitudes de leurs aïeux ; une idée toute romaine, une contre-façon de l'empire des Césars. Le chef trévire Classicus venant recevoir le serment des légions à cet empire des Gaules paraissait devant elles avec les insignes du commandement romain ; le chef lingon Julius Sabinus, soi-disant bâtard de Jules César, en même temps qu'il soulevait sa ville contre Rome, se faisait saluer du titre de César [2].

1. Il y a encore une Claudia Sacrata, ubienne (Tac., V, 22); Claudius Labéo, batave (V. ci-d., p. 26); Campanus et Juvénalis, chefs des Tongres, IV, 67; Julius Auspex, sénateur rémois, IV, 69; Julius Maximus, lieutenant de Civilis, IV, 33 ; Julius Briganticus, Claudius Victor et Verax, neveux de Civilis, IV, 33, 70 ; V, 20; Alpinus Montanus, sénateur de Trèves, et son frère Décimus Alpinus, V, 19 ; Julius Alpinus, helvétien, I, 68. Le nom de Briganticus doit être gaulois d'origine et dérive de *Briga*, hauteur. Le nom d'Eponina ou Epponina, femme de Sabinus, dérive aussi du gaulois *epos*, cheval (en grec ἵππος), d'où est venue *Epona*, déesse des chevaux, et le diminutif à forme latine, *Eponina*.

2. Tac., 55, 67.

Et, si Rome et les choses romaines exerçaient un tel pouvoir sur ceux-là mêmes qui se révoltaient contre elles, qu'était-ce sur des esprits plus calmes ? Là, ce n'étaient pas seulement les habitudes du langage, de la civilisation, des mœurs, des alliances, qui rattachaient les hommes à la cause romaine ; c'étaient les réflexions de la politique et la prévoyance de l'avenir. La Gaule pouvait-elle être indépendante sans être barbare ? Pouvait-elle être une en se séparant de Rome ? Cet empire gaulois n'était-il pas une chimère ? Tant de cités, ou plutôt tant de nations diverses, en guerre les unes avec les autres au temps de leur liberté, en rivalité depuis qu'elles étaient sous le joug ; différentes, comme dit César [1], d'origine, de mœurs, d'institutions, même de langage ; tant de cités qui s'étaient divisées, luttant les unes pour Néron et pour Vitellius, les autres pour Othon et Galba, les unes pour l'indépendance germanique, les autres pour la domination romaine, sauraient-elles s'entendre et s'accorder dans la difficile épreuve, inouïe pour la Gaule et inouïe pour l'antiquité, d'un gouvernement commun entre des peuples également libres ? Avec la barbarie germanique de l'autre côté du Rhin, avec la puissance romaine de l'autre côté des Alpes, toutes deux redoutables et redoutées, ces nations sauraient-elles se défendre et de l'une et de l'autre ?

1. *B. G.*, I, 1.



Aussi, plus la cause de l'indépendance cherchait à se propager vers le midi, loin de la Germanie et loin du Rhin, plus elle se heurtait à des réflexions et des appréhensions de cette nature. Si des cités gauloises, quoique peuplées par la race germanique, s'étaient montrées hostiles à l'insurrection ; si Trèves l'avait combattue avant de s'y joindre ; si Cologne n'y avait adhéré que sous l'empire de la force et en atténuant son adhésion autant que possible : à plus forte raison les cités belges, Nervii ou Betasii (Tournay, Cambrai), longtemps révoltées contre la révolte, ne l'avaient acceptée que malgré elles. A plus forte raison encore, les Gaulois purs, les Celtes et les Aquitains, qui avaient pris parti pour Vindex et pour Galba, hésitaient-ils à se soumettre à l'indépendance semi-germanique que leur apportait un Civilis ou un Classicus. Cette partie de la Gaule, riche, civilisée, agricole, peu militaire, ne se souciait pas beaucoup du contact de ces rudes Bataves et de ces Germains envahisseurs et pillards. La réapparition du druidisme, cette religion sauvage et sanguinaire, la flattait peu. Ils commençaient à découvrir, peut-être pour la première fois, que l'empire romain était plus nécessaire qu'on ne pensait à la Gaule et au monde, et que mieux valait vivre sous cette tutelle que dans la liberté sauvage des vieux Gaulois.

Aussi la Gaule, livrée à elle-même, affranchie de la présence des aigles, se gardait-elle de proclamer avec

Civilis son propre empire et de se jeter impatiemment sur sa liberté. Mise en demeure d'être libre, elle se permettait de réfléchir ; sommée, au nom de la force, de devenir libre, elle se permettait de résister. Le premier acte des Lingons soulevés avait été de se jeter sur leurs voisins depuis longtemps détestés, les Séquanes (Franche-Comté) : telles devaient être cette liberté et cette unité de la Gaule ! Mais les Séquanes avaient repoussé par la force l'indépendance apportée par la force. Ils avaient fait plus, et, pénétrant sur le territoire de Langres, ils avaient replacé cette cité sous le joug romain. Le César gaulois Julius Sabinus avait été obligé de se cacher en se faisant passer pour mort ; et la seule nation d'origine purement gauloise qui eût adhéré à l'insurrection s'en était trouvée détachée par cette victoire.

Mais ces sollicitations d'un côté, ces répugnances de l'autre, allaient amener une décision solennelle. Les délibérations partielles des hommes et des cités allaient se résumer en une délibération de tout le pays. Une diète générale avait été provoquée par la cité de Reims et allait se réunir dans le sein de cette ville. Du temps de l'indépendance, jamais chose pareille ne s'était vue ; la domination romaine seule l'avait rendue possible, et Auguste le premier avait réuni à Narbonne une assemblée de toute la Gaule.

Dans la diète de Reims, en face des députés de toutes les nations, fut posée la question de l'in-

dépendance ou de la soumission, de l'empire gaulois ou de l'empire romain. Le Trévire Tullius Valentinus, orateur habile et fougueux, plaida la cause de la liberté. On l'écouta avec plaisir, on applaudit à son patriotisme et à son éloquence ; on suivit d'autres conseils. La riche et prudente cité de Reims, par la bouche de Julius Auspex, souleva des objections et des craintes. Ce qui trancha la question, c'est que la Gaule eut conscience de son peu d'unité. Il fallait une capitale à cet empire gaulois. Quelle capitale ? Les rivalités se produisirent ; telle nation vantait son antiquité ; telle autre sa puissance. Les rancunes vinrent s'y joindre ; ces peuples, qui, dans les luttes récentes de l'empire, avaient combattu dans des rangs opposés, ne se pardonnaient pas leurs hostilités. « On n'était pas vainqueur, on était déjà divisé. Aussi préféra-t-on le présent à ce douteux avenir », et à ces rivalités, la domination romaine qui coupait court à tout. On écrivit, au nom de la Gaule, une lettre amicale à la cité de Trèves, lui conseillant la paix et se faisant fort d'obtenir sa grâce : la Gaule sentait les embarras de l'empire et sa propre importance.

Trèves persista ; mais toutes les autres nations gauloises demeurèrent en dehors de ce mouvement, fidèles à un empire qui n'avait plus un soldat au milieu d'elles, mais qui avait des milliers de citoyens dans leurs murs [1].

1. Tac., IV, 67, 69.

La même attraction vers Rome se faisait sentir même chez des peuples d'origine germanique et de l'origine germanique la plus récente et la plus marquée. Au temps d'Auguste, la tribu teutonique des *Ubii* avait été transplantée sur la rive gauche du Rhin ; au temps de Claude, une colonie romaine avait été fondée parmi eux, sous le nom d'Agrippine (*Colonia Agrippina*, Cologne) : c'est-à-dire que quelques vétérans avaient été établis dans leur pays; que la bourgade qui en faisait le centre avait été fortifiée, constituée et consacrée comme une cité romaine ; et que, pour faciliter les alliances de ces nouveaux venus avec la population germanique, quelques droits civils, quelques démembrements du droit de cité romaine, avaient été concédés à celle-ci. Cela datait d'une vingtaine d'années seulement; et déjà le lien était tel, les concessions avaient été si vivement appréciées, les alliances avaient été si multipliées, la civilisation romaine avait si bien gagné, que ce peuple et cette cité germanique ne se souciaient déjà plus de leur origine transrhénane et de leurs frères teutons. Il lui avait fallu, il est vrai, après la défection des légions, recevoir les insurgés, se refaire germaine, embrasser comme frères les Teuctères que l'on voyait de l'autre côté du Rhin. Cologne cependant avait su garder ses murs que les Teutons voulaient abattre ; sauver la vie de ses colons romains, que les Teutons lui ordonnaient d'égorger ; tenir fermé le passage du Rhin que les Teutons prétendaient lui faire ouvrir : et nous verrons

plus tard, à la première réapparition des aigles, Cologne se révolter contre la liberté germanique, tuer ses frères teutons, et se retrouver aussi romaine que toute autre cité de la Gaule [1].

Il résultait de tout cela que, malgré l'absence des armes romaines, l'insurrection avait cessé de se propager. Langres ayant été vaincue par les Séquanes, Trèves demeurait la seule cité gauloise de civilisation et de mœurs, qui soutînt le parti de l'indépendance. La lutte était donc purement germanique, et même, on vient de le voir, parmi les peuples germaniques, plusieurs ne marchaient qu'à contre-cœur. Quant à la Gaule, bien plus effrayée des envahisseurs teutons que des dominateurs romains, par la délibération solennelle de Reims elle s'était mise hors de cause.

Cependant Rome, pacifiée par la victoire de la dynastie Flavia, avait commencé à s'occuper des dangers qui la menaçaient sur les bords du Rhin. Deux des légions qui avaient vaincu pour Vespasien ; une de celles qui avaient combattu pour Vitellius, facilement amnistiée par les périls de l'empire ; une légion de Bretagne ; deux autres qui occupaient la Péninsule ibérique, avaient reçu de Mucien et de Domitien l'ordre de s'acheminer vers le nord-est de la Gaule. Annius Gallus avait été chargé du commandement de la Germanie supérieure. Pétilius Céréalis, qui partait pour

1. Tac., IV, 63-65, 79.



gouverner la Bretagne, avait eu ordre de s'arrêter dans la Gaule et de commander la Germanie inférieure, c'est-à-dire de combattre Civilis. Le danger avait paru si grave, que Mucien et Domitien, le lieutenant du prince et de son fils, avaient eux-mêmes fini par se diriger vers la Gaule : Domitien pour s'y donner les jouissances d'un facile triomphe ; l'autre pour tempérer la violence et les empressements téméraires de Domitien [1].

Q. Pétilius Céréalis [2], sur qui tombait le poids de cette campagne, était un parent de Vespasien et un soldat des anciennes guerres. Il avait combattu en Bretagne et en Judée où un des siens combattait encore ; il venait de servir devant Rome la cause de Vespasien. L'empereur commençait ainsi à remplacer par des militaires sérieux, qui seuls pouvaient désormais lui être utiles, les aventuriers d'armée qui dans les guerres civiles avaient contribué à l'élever. Céréalis n'était pourtant pas un vieux Romain : c'était déjà un

1. Tac., IV, 68. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2).

2. Voyez sur Céréalis, Dion, LXVI, 18. Tac., *Hist.*, III, 59, 78, 79; IV, 15, 68, 71 et suiv.; *Ann.*, XIV, 32. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2). Il fit depuis la guerre en Bretagne. Tac., *Agr.*, 8, 17. — Josèphe parle de deux Céréalis qui firent la guerre en Judée : l'un, au temps de l'expédition de Vespasien, en 67, était préfet de la 5e légion, III, 22 (7, 32) ; c'est celui dont il est ici question. — L'autre, que Josèphe appelle Sextus Céréalis, était tribun à cette époque. III, 23 (7, 4). Plus tard, en 69, il commanda dans l'Idumée. IV, 33 (9, 9). Il prit enfin part au siége de Jérusalem comme l'un des chefs principaux. VI, 1 (2, 5), 24 (4, 3). Pendant l'été de 70, à l'époque où son homonyme commandait en Germanie, Josèphe le nomme encore dans la guerre de Judée. *De vita sua*, 75.

héros des temps de décadence ; hardi, prompt, décidé, plein de confiance en sa fortune ; mais étourdi, sans vigilance, débauché et sacrifiant la sûreté de l'armée à ses plaisirs ; facile pour le soldat, peu exigeant en fait de discipline, prompt à amnistier les vaincus et à laver la honte des déserteurs, indulgent pour les autres comme pour lui-même. Ce n'était plus la vieille tradition romaine : c'était l'habitude nouvelle des temps de guerre civile. C'était l'école de César, non celle de Fabius.

Le premier mot de Céréalis, arrivant à Mayence, fut pour rassurer la Gaule et pour se passer d'elle. Des levées avaient commencé à se faire ; il donna ordre de les cesser. « Il n'avait pas besoin d'auxiliaires ; les légions suffiraient à venger la honte des légions. » Il stimulait ainsi l'honneur du soldat romain, flattait ce besoin de repos qu'avait la Gaule, renonçait à des auxiliaires souvent peu fidèles. La Gaule, sûre de porter le joug, mais sûre aussi que ce joug ne serait pas aggravé, achevant de séparer sa cause de la cause teutonique, n'eut plus qu'à se croiser les bras et à demeurer spectatrice du duel qui allait avoir lieu entre Rome et la Germanie.

Le duel fut sanglant, bien que le succès pût en être prévu. A mesure qu'elle recula vers les marais des Bataves, son premier berceau, l'insurrection retrouva une nouvelle vigueur. Le passage du Jura avait à peine été disputé. Une légion qui débouchait par Windisch



(Vindonissa) avait rencontré sur ce point extrême de l'insurrection quelques soldats romains transfuges, quelques auxiliaires gallo-germains (Vangions, Caracates, Tribocches [1]) et un corps de Trévires. A la vue des aigles, les légionnaires repentants étaient revenus à leurs drapeaux, les auxiliaires gallo-germains les avaient suivis. Les Trévires plus compromis s'étaient repliés sur le territoire de leur nation [2].

C'est là que Céréalis les attaqua ; et là aussi il trouva les légions romaines, transfuges ou captives, mais qui venaient de reprendre leur ancien drapeau et de prêter serment à Vespasien. L'armée des Trévires, commandée par leur orateur Valentinus, plus animée par sa parole que bien dirigée par son habileté, fut vaincue en bataille rangée près de Rigomagus [3]. Trèves fut prise, mais au bout de peu de jours presque reprise par une attaque soudaine de Civilis ; elle resta cependant aux Romains. En même temps Cologne, saisissant l'occasion de redevenir romaine, se soulevait contre l'insurrection, massacrait les Germains hébergés dans ses murs, et offrait à Céréalis un double, mais honteux trophée, la famille de Civilis qui lui avait été laissée comme otage, et une cohorte de Germains que, sous prétexte de festin, elle avait brûlés vifs dans un

1. Les Vangions habitaient Worms, les Tribocchi Strasbourg, les Caracates Mayence.
2. Tac., IV, 71.
3. Rheinmagen, sur la rive gauche du Rhin, entre Bonn et Coblentz.

cabaret. De cette manière, l'insurrection, rejetée vers le Rhin, n'eût plus pied nulle part dans l'intérieur de la Gaule.

Mais là aussi, sur les bords du fleuve germanique, ayant sur toute la rive droite la Germanie indépendante pour l'appuyer, elle retrouvait une force nouvelle. Elle se groupait autour du camp célèbre de *Castra Vetera*; elle se cantonnait dans les marais du Rhin alors débordé ; et là, ces Germains, hauts de taille, légèrement armés, habiles nageurs, venaient à travers les eaux insulter et frapper de leurs longues piques le soldat romain qui chancelait sur un sol incertain. En même temps, elle s'élançait sur les eaux de la mer ; les Caninéfates, corsaires hardis, surprenaient et coulaient une flotte romaine. Cependant la fortune de Rome triompha encore. Une bataille qui dura deux jours, à la fois sur la terre et sur le fleuve, entre fantassins, nageurs et navires, rejeta Civilis loin de ces glorieux cantonnements de *Castra Vetera* où il avait espéré vaincre une seconde fois. Si la flottille romaine eût pu agir aussi promptement que l'armée, l'insurrection était détruite ce jour-là [1].

Mais l'île des Bataves restait encore, et, à l'est de cette île, la Germanie indépendante, prête à la soutenir. Pendant que les chefs fugitifs des Trévires parcouraient les vallées teutoniques, pour mendier de

1. Tac., IV, 72-79; V, 14-18.



nouveaux secours auprès de ces nations avides de péril, Civilis choisissait sur le sol même de son pays une position dernière et désespérée. Il brûlait tout ce que possédaient les Bataves à gauche du bras principal du Rhin ; il passait ce bras et se cantonnait dans l'île que formaient le Rhin, l'Océan, l'Yssel et le Zuyderzée [1]. Pour se rapprocher davantage des transrhénans ses alliés, pour se séparer davantage de la Gaule

1. Le récit de Tacite me paraît inexplicable, si l'on n'admet pas que le territoire appelé *île des Bataves* comprenait plusieurs des îles formées par les embranchements du Rhin, et entre autres le territoire qui s'étend au delà de la branche principale, au nord jusqu'au Zuyderzée et à l'est jusqu'à l'Yssel. En effet : 1° Civilis, avant de se retirer *in insulam* (V, 19), brûle *oppida Batavorum*, ou, selon d'autres, *oppidum Batavorum* (aujourd'hui Batenburg). Il y avait donc une partie du territoire batave, située en dehors et nécessairement au midi de l'île dans laquelle il se retira. Batenburg en effet est situé au midi de la branche principale du Rhin et vers la Meuse. 2° Pour se fortifier dans cette île il détruit la digue de Drusus (*ibid.*), et fait couler la masse principale des eaux du Rhin entre les Romains et lui, tandis qu'il ne reste qu'un filet d'eau entre lui et les Germains. Civilis était donc alors limitrophe des Germains, ce qui ne serait pas s'il eût été au midi de la branche principale du Rhin ; car l'existence des travaux de Drusus et de son canal, indépendamment d'autres témoignages, prouvent bien que l'empire romain s'étendait jusqu'à l'Yssel. 3° Civilis attaque la ligne romaine sur quatre points, tous situés sur la branche principale du Rhin (V, 21 ; voyez plus bas). C'était donc cette branche qui le séparait de l'armée romaine. 4° Vaincu, il passe le Rhin et se rend chez les Germains (V, 23) : nouvelle preuve qu'il était limitrophe des Germains, et que le bras qui le séparait d'eux ne pouvait être que l'Yssel, appelé par les anciens le bras oriental du Rhin.

Selon M. Walkenaër (*Géographie des Gaules*), le bras oriental du Rhin, aujourd'hui l'Yssel, portait trois noms : 1° *Fossa Drusiana*, d'Arnheim à Doesbourg; c'était la partie ouverte ou canalisée par Drusus pour faire couler la masse des eaux du Rhin entre les Germains et le territoire de Rome (V. entre autres Suét., *in Claud.*, I. — Tacite, *Annales*, XIII, 53); 2° *Nabalia*, entre



soumise à Rome, il détruisait les travaux de Drusus destinés à rapprocher les Bataves de la Gaule, à les éloigner de la Germanie : le Rhin, débarrassé des digues romaines, coulait de toute l'abondance de ses eaux vers l'ouest entre les Bataves et le sol romain, ne laissant qu'un faible courant dans le bras qui, se dirigeant vers le nord, séparait les Germains et les Bataves. Civilis lançait même sur l'Océan une flotte nombreuse, mais grossièrement construite, comme celle d'un peuple qui n'avait jamais navigué que sur les fleuves, plus pittoresque que puissante et qui empruntait pour faire ses voiles les étoffes rayées dont se vêtissaient ces barbares. Devant cette résistance, Céréalis fut un instant arrêté : les matériaux lui manquaient pour se faire un pont ; sa flottille du Rhin n'était pas suffisante pour envahir la côte batave ; son camp un jour fut presque submergé par le débordement du fleuve [1]. Comme plus tard, au temps de Louis XIV, la Batavie aurait été sauvée par les eaux.

Mais la pauvre Batavie d'alors n'était point cette marchande et cette navigatrice du XVIIe siècle, maîtresse de la mer, et riche en denrées de toute espèce.

Doesbourg et le Zuyderzée (lac *Flevo*), dont les dimensions étaient bien moindres qu'elles ne le sont aujourd'hui. C'est sur un pont du *Nabulia* qu'eut lieu l'entrevue entre Civilis et Céréalis (Tac., V, 26). 3° *Flevus fluvius*, après avoir traversé le lac Flevo et de là jusqu'à la mer. Ce cours d'eau, qui était souvent guéable, est devenu depuis le treizième siècle un large bras de mer, de même que le lac Flevo est devenu un golfe.

1. Tac., V, 19, 23.



Il est probable, quoique Tacite ne le dise pas, que, dans son île envahie à moitié par les eaux, Civilis mourait de faim. Il tenta un effort désespéré contre toute la ligne romaine établie sur la rive opposée. Quatre points furent attaqués le même jour par Civilis, par son neveu Vérax, par les deux chefs trévires Classicus et Tutor [1]. L'attaque fut vive, mais elle fut repoussée. Civilis fut réduit à abandonner son cheval et repassa le Rhin à la nage. Toute espérance cette fois était perdue ; il fallut passer sur le territoire germanique. Et cependant, quelques jours après ce combat, le général romain, plus heureux que sage et prévoyant, descendant le Rhin avec sa flottille que les troupes de terre suivaient sur la rive gauche, était surpris pendant la nuit par les Germains de la rive droite ; les tentes étaient renversées sur les soldats endormis ; les câbles coupés, les navires emmenés ; la nef prétorienne qui aurait dû contenir le général était entraînée sur le fleuve, et conduite à l'embouchure de la Lippe pour être offerte en présent à Velléda. Seulement le général n'y était point ; des voluptés clandestines, qui l'avaient éloigné de son navire et qui avaient en même temps causé son défaut de vigilance, l'avaient mis en péril et l'avaient sauvé.

1. Ces quatre points étaient Arenacum (Arnheim, selon d'autres Arth); Vada (Wageningen); Grinnes (Rheenen); Batavodurum (Wickby-Dursteede); tous placés sur le bras auquel le nom de Rhin est aujourd'hui plus particulièrement affecté.

Malgré cet échec partiel, la fortune romaine triomphait donc; elle triomphait, il faut le reconnaître, sans dureté et sans arrogance. Rome avait conscience de ses périls. L'empire, depuis deux ans, avait été trop de fois mis en question pour marchander à des ennemis en armes les conditions de la paix. Céréalis, homme de l'école de César, avait de César la clémence comme il en avait le désordre. Il n'était pas homme à prétendre écraser des vaincus qui pouvaient renouveler la guerre. Vainqueur de Trèves, il y avait convoqué une assemblée des deux villes gauloises révoltées : et là, dans un discours que Tacite a admirablement recomposé pour nous, il leur avait non pas imposé, mais prêché la soumission, comme à des amis, non comme à des vaincus. Ces Lingons et ces Trévires, persuadés d'avance, ne demandaient qu'à être rassurés ; ils se rattachèrent sans peine à un empire dont ils ne s'étaient détachés qu'avec peine et qui venait à eux avec cette clémence[1].

Céréalis n'avait pas été rigoureux même envers les soldats passés à l'ennemi. On n'était plus au temps de l'ancienne république, et une ignominie plus impardonnable que celle des Fourches-Caudines pouvait être pardonnée comme elle. Cependant les soldats romains qui avaient prêté serment à l'empire des Gaules, réunis à Metz, attendaient tristement leur sen-

1. Tac., V, 21-22.



tence. « Poursuivis par la conscience de leur déshonneur, les yeux fixés vers la terre, ils ne saluaient pas l'arrivée des légions ; ils ne répondaient pas aux paroles de consolation de leurs camarades. Cachés sous leurs tentes, ils semblaient fuir le jour. Les soldats des légions victorieuses, eux, au contraire, avaient les yeux tournés vers Céréalis, et leurs larmes silencieuses imploraient sa compassion pour les transfuges. Quant à lui, il ne parla que pour rassurer la crainte des uns et la pitié des autres : « Tout était dû à la perfidie de « l'ennemi, aux discordes entre officiers et soldats. « Ni lui ni l'empereur ne se souviendraient du « passé [1]. » « Les déserteurs furent reçus dans le camp des légions, et un ordre du jour défendit les incriminations et les reproches [2]. » Il y avait eu trop de défections et de trahisons dans les armées romaines d'alors, pour qu'elles ne dussent pas être enveloppées dans un mutuel et général pardon.

Enfin Céréalis ne désespéra pas même de gagner ceux qui avaient encore les armes à la main. Les Bataves s'agitaient encore ; les Germains de la rive droite, par lesquels il venait de se laisser surprendre, ne se tenaient pas encore pour vaincus ; Civilis cherchait partout des ennemis à Rome. Mais le général romain ne dédaignait de négocier ni avec les Bataves, ni avec les Germains, ni avec Civilis. Aux Bataves, il

1. Tac., IV, 72-74.
2. Tac., IV, 72.

faisait comprendre « quelle petite place ils tenaient dans le monde[1] » et combien l'assujettissement contre lequel ils luttaient était « voisin de la liberté ». Aux Germains, à Velléda elle-même, puisque cette femme était la reine de la Germanie (seule royauté et seule unité que ce peuple romanesque ait jamais reconnue), il envoyait des messagers leur faire comprendre l'inutilité de la guerre. Il ne voulut même pas réduire au désespoir Civilis que les Bataves abandonnaient ; et, lorsque ce chef lui demanda une entrevue, elle fut accordée. On rompit un pont sur l'Yssel (Nabalia), et, des deux côtés de l'arche qui manquait, les chefs s'entretinrent, séparés par les eaux. C'est au milieu de cet entretien, lorsque Civilis rappelle ses anciens rapports d'amitié avec Vespasien, que le récit de Tacite nous manque, brisé par le malheur des temps[2].

Mais il n'en est pas moins probable que, comme tous les autres vaincus, Civilis fut amnistié. La victoire des Romains semble n'avoir été rigoureuse que pour deux hommes : — le Lingon Sabinus qui demeura caché pendant neuf ans, et dont la mort douloureusement célèbre fut une des hontes du règne de Vespasien ; sa prétendue descendance de César fut probablement la cause de sa mort, — et l'orateur trévire, Valentinus, qui pour son malheur avait été

1. Quotam partem humani generis Batavos esse... proximum id libertati. Tac., V, 25.

2. Tac., V, 26.

remis aux mains de Domitien et que Domitien n'eut garde d'épargner. Cet homme qui avait maladroitement combattu mourut avec courage [1]. Ceux qui prennent part aux guerres civiles par les armes de la parole courent moins les dangers du champ de bataille, mais courent davantage les risques de l'échafaud.

Cette victoire, clémente sauf ces deux exceptions, fut en même temps et prompte et durable. Domitien, qui était parti de Rome peu après Céréalis, avec la prétention d'être le pacificateur des Gaules (Dieu sait comment il les eut pacifiées !), Domitien eut le désappointement d'être trop tôt vainqueur et obligé de s'arrêter à Lyon [2]. Et cependant, en ce peu de jours, l'empire romain avait gagné trois choses, des frontières sûres, des sujets soumis, et une armée. Pour l'armée d'abord, au moment où Céréalis commença la guerre, il n'y avait pas d'armée romaine ; il y avait des légions hostiles et indépendantes, guerroyant depuis dix-huit mois les unes contre les autres. Céréalis, en menant ensemble au combat les légions qui avaient combattu pour Vitellius et celles qui avaient soutenu Vespasien, celles qui avaient subi les affronts de la guerre germanique et celles qui venaient en recueillir les triomphes, Céréalis rétablit l'honneur et l'unité de la

1. Tac., *Hist.*, IV, 85.

2. Les poëtes de cour n'en vantèrent pas moins ses exploits :

Jam puer auricomo præformidate Batavo.

Silius Italic., III, 806.



milice ; l'armée fut une, cohérente, romaine. — Pour la Gaule, elle resta plus soumise après cette révolte qu'elle ne l'avait été auparavant. Pendant deux siècles, il n'y eut plus d'insurrection gauloise [1] ; les idées d'empire et d'empereur gaulois ne reparaissent qu'à une époque tardive, où les provinces commencent à se détacher de l'empire, non qu'elles brisent le lien, mais parce que le lien s'en va de lui-même. Les Bataves restèrent sujets romains au même titre qu'auparavant, ne payant que l'impôt du sang, et s'intitulant amis et frères du peuple romain [2]. Enfin, la Germanie resta sous le gouvernement fatidique de Velléda, moins agressive qu'elle ne l'avait été jusque-là [3]. Treize ans se passèrent sans une guerre sur les bords du Rhin, on peut dire cent quatre-vingts ans sans une guerre sérieuse. Les craintes de Rome ne furent plus de ce côté ; les nations rhénanes, occupées à s'entre-détruire, cessèrent d'être menaçantes. Elles ne le re-

1. Les Lingons fournirent même à Céréalis, pour l'aider à achever la guerre, un secours de 70,000 hommes (!), selon Frontin, *Stratagem.*, IV, 3.

2. Tac., *Germ.*, 29. GENS. BATAVORVM. AMICI. ET. FRATRES. ROM. IMP. — CIV. BATAVI FRATRES ET AMICI P. R. Inscriptions douteuses. Gruter, p. 499. Orelli, 176, 177.

3. Quelques modernes ont cru que Velléda avait été faite prisonnière et amenée à Rome. Tacite, *Hist.*, V, 24 ; *Germ.*, 8, ne dit rien de semblable. Le passage de Stace, que l'on cite, peut bien n'être qu'une hyperbole poétique ; et, en tous cas, il s'appliquerait à une époque postérieure, c'est-à-dire au règne de Domitien.

Non vacat Arctoas acies Rhenumque rebellem
Captivæque preces Velledæ...
Pandere... *I Sylv.*, IV, 91.

devinrent qu'au temps de la ligue franque. Alors seulement Civilis eut de dignes successeurs, et l'ombre de Velléda, qui avait fait mettre sur le pavois le Caninéfate Brinno, put applaudir à l'exaltation du Ripuaire Marcomir.

Tels furent les fruits de cette victoire, conquise par l'épée, cimentée par la clémence. Les victoires qui amnistient sont celles qui durent. Il n'est ni aussi facile qu'on le croit d'écraser son ennemi ni aussi difficile de le séduire.

Et comment ne pas rappeler ici ce que nous disions en commençant ce chapitre, de cette puissance d'attraction qui appartenait à Rome, et qui lui donnait force au milieu de ses sujets et au milieu même de ses ennemis? N'éclate-t-elle pas de toutes parts ? N'est-ce pas elle qui forme pour les cités gauloises un lieu tellement nécessaire avec Rome, qu'elles peuvent le tendre mais non le briser ? N'est-ce pas elle qui rend si tardive et si peu spontanée la révolte de Trèves, compromise et entraînée bien plus que persuadée par ses chefs ; si précaire le soulèvement de Langres et la fortune éphémère de Sabinus ; si prompte leur soumission à ces deux cités et leur acceptation des paroles conciliantes de Céréalis ; si prépondérantes les exhortations de Reims ; si unanime la décision de la Gaule ; si obstinée la fidélité de Cologne ? Les chefs du soulèvement eux-mêmes, Sabinus, Classicus, Civilis, ne sont-ils pas évidemment moins des héros de l'indé-

pendance nationale que des Romains révoltés, contrefaisant l'empire de Rome, reproduisant ses insignes, se servant de sa langue, proposant même secrètement au Romain Céréalis de le faire empereur des Gaules[1] ?

Ne sent-on pas en un mot que cette influence romaine est partout ? Civilis la rencontre dans sa propre nation, et la trouve dans le Batave Labéo son plus constant adversaire ; il la rencontre dans sa propre famille, car un de ses neveux combat contre lui sous les enseignes romaines. Elle se fait sentir même de l'autre côté du Rhin, sur la rive indépendante et fière où Armin s'est soulevé contre Varus. Avant que Civilis se fût rendu, les messagers de Céréalis avaient ébranlé la constance germanique et adouci même Velléda.

Et, certes, il fallait qu'elle fût bien grande, même après tant de hontes et de crimes accumulés depuis le temps de Tibère, cette puissance secrète du nom romain, cette force intrinsèque et cachée du lien fédéral qui ralliait, comme on disait alors, « le genre humain » autour de la ville éternelle. Voilà un empire qui, entre Vitellius à peine mort, Vespasien retenu à Alexandrie, Mucien, lieutenant désordonné d'un prince absent, Domitien, enfant dépravé, rêvant de détrôner son père, ne savait quel était son maître : un empire qui, pendant plusieurs semaines, n'eut pas une légion à lui dans toute la Gaule. Et, en quelques

1. Tac., IV, 75.



semaines, cet empire est sauvé par nulle autre chose, sinon par le besoin que le monde a de lui. Jamais cette force de la civilisation romaine n'a été mieux développée que dans le discours si profondément politique que Tacite met sur les lèvres de Céréalis à l'assemblée de Trèves : la nécessité de la tutelle romaine pour les peuples qu'elle civilise et qu'elle protége ; la paix extérieure et intérieure qu'elle a donnée aux nations ; la libéralité de ce gouvernement qui fait entrer ses sujets en participation de tous les droits, de tous les priviléges, de tous les honneurs de la nation maîtresse, et n'admet ni barrière ni exclusion (*nihil separatum clausumve*) ; et enfin la loi de la Providence qui a attaché à la domination romaine la paix et la civilisation du monde. « Les Romains chassés (ce qu'aux dieux ne plaise !) que verriez-vous, sinon la guerre entre tous les peuples ? Huit cents ans de fortune et de sagesse ont été employés à élever cet édifice de la puissance romaine. Il ne tombera pas sans écraser ceux qui le renverseront[1]. » Céréalis ou Tacite était prophète ce jour-là. Seulement, il ne savait pas le secret de la Providence et le but caché auquel elle travaillait en maintenant ainsi la fortune romaine.

1. Tac., 73, 74.

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAIQUE

CHAPITRE XIV

DÉCHIREMENTS DE JÉRUSALEM.

(67-70)

> **Omne regnum divisum contra se desolabitur; omnis civitas, vel domus, divisa contra se non stabit.**
>
> **Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, toute ville et toute famille divisée contre elle-même ne subsistera pas.**
>
> **(Matth., xii, 25.)**

Pendant ces luttes de Rome contre elle-même et contre le monde, qu'advenait-il de Jérusalem ?

Certes, la révolte judaïque avait beau jeu. Si jamais petit peuple avait pu espérer voir se briser pour lui le joug romain, c'était à cette époque où toutes les légions, au lieu de faire face à l'ennemi, faisaient face contre Rome ; où les généraux, au lieu de guerroyer contre les Barbares ou les rebelles, tenaient leurs armes prêtes pour faire des révolutions ou pour s'en



garantir. Vespasien surtout, circonspect de sa nature, dès qu'il avait vu la situation se brouiller à l'Occident, s'était gardé de rien entreprendre de décisif contre Jérusalem. En politique prudent, il avait ménagé cette armée qui faisait sa force et sa sauvegarde ; il l'avait réservée pour l'Italie. Et lorsque, après avoir vu tomber Néron, Galba, Othon, il avait jugé à propos d'intervenir en Italie, le soin de sa propre royauté lui avait fait bien autrement négliger la question toute locale de Jérusalem.

Et quel moment surtout que cette dernière crise, où Rome ignorait elle-même à qui elle appartenait ; où son Capitole était brûlé ; où la Germanie et la Gaule étaient soulevées contre les aigles à peine défendues ; où six mille soldats romains devenaient les soldats de l'empire gaulois ; où, sur le Danube, sous l'Atlas, dans le monde entier, on était en armes ! Quelle heure propice pour la révolution judaïque ! N'était-ce pas le moment pour elle de se relever des premiers échecs que lui avait infligés Vespasien ; de se propager, de s'affermir, de reprendre la Galilée ; de tendre la main aux Juifs si nombreux d'au delà de l'Euphrate, de réveiller même contre Rome les vieux ressentiments de la royauté parthique ; de refouler sur le littoral et de jeter dans la mer ces trois légions romaines, soldats d'un empire déchiré et d'un empereur incertain ; d'appeler à soi les Juifs d'Antioche d'un côté, les Juifs d'Alexandrie de l'autre, puis ceux

de la Cyrénaïque, puis ceux de l'Asie Mineure et de la Grèce, puis ceux de l'Italie ; de soulever, à cette heure où la révolte était partout, tout ce qui avait le sang ou la foi juive ; de faire proclamer dans toutes les synagogues la résurrection d'Israël ; d'ajouter à tant de révoltes de nations et d'armées la révolte de sept ou huit millions de Juifs, présents partout, s'entendant partout, partout indépendants, intrigants, audacieux ?

La révolution judaïque n'essaya pourtant rien de pareil. C'est que la discorde, qui rendait l'empire impuissant pour l'attaque, était aussi à Jérusalem et la rendait impuissante pour la résistance. La discorde était en Judée comme en Italie, chez les insurgés comme chez les oppresseurs, au sein de la rébellion hébraïque comme au sein de l'empire romain.

J'ai déjà indiqué les divisions de Juda. D'un côté, était ce que Josèphe appelle le peuple, c'est-à-dire les pontifes, la tête du sacerdoce ; les anciens, la tête de la cité ; en un mot, les gouvernants naturels de Jérusalem, et avec eux la masse principale de la ville et de la nation. Chez les uns, le respect du temple et de la loi, la soumission traditionnelle de leurs ancêtres ; chez d'autres, le sadducéisme enclin à transiger avec l'idolâtrie et supportant sans trop de peine le joug des païens ; chez tous, l'amour du repos, l'amour des siens et de soi-même leur faisaient, sinon espérer, du moins regretter la paix.

De l'autre côté, étaient les rabbins, ou au moins les plus exaltés d'entre les rabbins ; l'école ou la partie extrême de l'école; le pharisaïsme ou la partie la plus démocratique du pharisaïsme; les bandits et les faux prophètes, les fanatiques d'Éléazar et les sicaires de Manahem. Ceux-là, tourmentés par l'attente infructueuse du Messie, nourris, depuis le temps de Judas le Gaulonite, de démocratie théocratique et de mysticisme révolutionnaire, étaient aveuglément et désespérément pour la guerre.

Et, comme je l'ai dit, comme il arrive toujours, le petit nombre dominait le grand, la force menait les sages, les fanatiques avaient raison contre la raison. Cela s'explique particulièrement dans la nation juive sous l'empire romain : depuis cent ans, elle ne faisait plus le métier des armes; le peuple en masse n'était point soldat ; il n'y avait de force régulière à Jérusalem que les milices bourgeoises formées par Ananus, mal armées, mal disciplinées, mal aguerries. Il n'y avait que les vétérans du brigandage qui eussent une épée et sussent la tenir. Eux seuls avaient la hardiesse de tous les coups de main et l'expérience de tous les succès. Cette oppression de la majorité par la minorité s'explique donc, et elle était méritée : temple et école, pontifes et rabbins, sadducéens et pharisiens, aristocratie et peuple, tous avaient trempé dans le crime du Calvaire ; il était juste que, dans cette multitude maudite, criminelle, affolée, les plus fous, les plus crimi-

nels, les plus maudits, fussent les plus puissants.

Mais, de plus, cette minorité dominante et belliqueuse se divisait elle-même ou devait bientôt se diviser en des partis divers. Faut-il, selon l'usage moderne, rattacher chacun de ces partis à un symbole, à une idée, à une politique différente? Je ne le crois pas, et d'ailleurs les renseignements nous manqueraient pour le faire. Ces partis nous apparaissent dans Josèphe comme étant celui d'Éléazar ou des zélateurs, celui de Manahem ou des sicaires, celui de Jean de Giscala ou des Galiléens; un peu plus tard, celui des Iduméens; un peu plus tard encore, celui de Simon ou des bandits. Chacun de ces partis n'est guère autre chose qu'une bande armée qui porte le nom de son chef. Et, après tout, dans notre révolution dont on a voulu faire l'histoire si savante, les partis n'étaient-ils pas les affidés de tel homme plutôt que les serviteurs de telle idée? Les dantonistes étaient-ils autre chose que les soldats de Danton et les terroristes ceux de Robespierre? Seulement, à Jérusalem, ces factions étaient des factions militaires, ces chefs de partis des chefs de bandes; Éléazar et Jean de Giscala étaient bien un Robespierre et un Danton, mais un Danton et un Robespierre qui, au lieu d'avoir été avocats, avaient été bandits et maniaient l'épée, non la parole. Leur lutte, au lieu de se trancher par les clubs et la guillotine, devait se prolonger par la tactique et par le courage.

Qu'on me pardonne, du reste, ces réminiscences auxquelles je ferai appel plus d'une fois. Je me sers, non des siècles passés pour faire allusion au siècle présent, mais du siècle présent pour éclairer les siècles passés. Aussi je m'en sers librement, ouvertement, sans détour, et autant de fois que j'en ai besoin. Le rapprochement des révolutionnaires juifs avec les révolutionnaires français frappe tout d'abord ; il avait frappé M. de Stolberg qui appelle les zélateurs les jacobins de la Judée [1]. Ce rapprochement justifie Josèphe dont je n'ai pas dissimulé la partialité ni les défauts, mais que notre habitude des révolutions nous aide à contrôler. Nous ne nous étonnons plus, en le lisant, de voir cette main-mise d'une minorité violente sur tout un peuple ; cette conscience de l'impopularité des gouvernants qui se traduit par des proscriptions ; ces luttes à qui opprimera, à qui proscrira, à qui égorgera ; ces combats dans lesquels il faut chercher, non des idées qui se disputent, mais des passions qui se heurtent.

On l'a vu cependant [2] : le premier moment après la victoire inattendue remportée sur Cestius (octobre 66) avait été, jusqu'à un certain point, un moment d'union et de paix intérieure. Lorsque Jérusalem avait commencé à se reconnaître après l'étonnement de son succès, elle s'était vue en face de la puissance romaine

1. *Gesch. der Religion J. Ch.*, t. VII, p. 65.
2. Voir tome I, p. 211 et suiv.

provoquée par cette victoire ; elle avait senti le besoin de la concorde et de la raison ; les hommes d'ordre et de gouvernement régulier avaient été acceptés pour chefs. Les démocrates du pontificat, mais enfin des pontifes, Ananus fils d'Ananus et Jésus fils de Gamala, avaient gouverné.

Mais bientôt, ce qu'avait opéré l'influence d'une victoire que tous sentaient précaire, l'influence d'une défaite le détruisit. L'exaltation de la défaite égare les masses révolutionnaires plus encore que l'étourdissement du succès. La conquête de la Galilée (automne 67) par Vespasien fit affluer de tous côtés vers Jérusalem les soldats vaincus de l'insurrection. Les corps francs de la Galilée, bandits ou insurgés, arrivèrent dans la ville sainte, criant qu'ils s'étaient réservés pour la défendre ; exaltés, les uns par la douleur de leur échec, les autres par l'orgueil de la lutte, ceux-ci par le succès de leur fuite. Tous étaient des auxiliaires naturels pour les partis les plus violents [1].

Aussi le pouvoir échappe-t-il bien vite à la majorité conservatrice et passe-t-il à cette minorité révolutionnaire dont nous avons déjà indiqué les divers éléments. — Hors de Jérusalem, ce sont les sicaires, maîtres du rocher de Massada (Sebbeh), sur les bords de la mer Morte, et dominant la campagne qui l'entoure ; ceux-là, héritiers directs de Judas le Gaulonite, ont été les

1. Josèphe, IV, 10-11 (3, 13). Nam pervicacissimus quisque illuc confugerat, eoque seditiosius agebant. Tac., V, 12.

premiers fondateurs de l'esprit révolutionnaire en Israël. Longtemps commandés par son fils Manahem, lorsque Manahem a été tué et qu'ils ont été chassés de Jérusalem, ils ont eu pour chef un parent de Manahem, Éléazar, fils de Jaïr. C'est toujours la même famille, la même tradition de révolte, de fanatisme et de tuerie. — Dans le temple, ce sont les zélateurs, ayant pour chef un Éléazar, fils de Simon (le premier Éléazar, fils d'Ananus, envoyé en Galilée, a disparu de la scène) : ceux-ci peuvent être considérés comme le type de l'exalté juif, mais de l'exalté devenu bandit, du disciple des rabbins et de l'adepte des faux prophètes transportant sa prophétie sur les grands chemins ; c'est l'école ou la synagogue en armes, le pharisaïsme militant. La guerre a chassé de la campagne ces bandes d'aventuriers, insurgés ou brigands, et Jérusalem leur a ouvert ses portes, ou par patriotisme ou par peur [1]. — Enfin, dans la ville sont répandus les Galiléens fugitifs, amenés au nombre de six mille par Jean de Giscala, et qui bientôt formeront un parti. Ceux-ci sont des Israélites moins purs ; la Galilée, mêlée d'idolâtres, a formé des bandes d'aventuriers de toute sorte, qui souvent accommodent ensemble le fanatisme hébraïque et le libertinage des païens. Chacun de ces partis, disons mieux, chacune de ces bandes, aura son rôle et son jour.

1. Jos., IV, 10 (3, 2-4).



Parmi ces factions, celle des zélateurs est la première qui domine. Cantonnée dans le temple, et par le temple maîtresse de la ville, elle a promptement annulé les pouvoirs publics, écarté le sage Ananus, installé une terreur. C'est une terreur avec tout son accompagnement ordinaire : clôture des portes pour que personne n'aille aux Romains, émeute permanente, cris perpétuels à la trahison, conspiration découverte chaque matin, loi des suspects, emprisonnements, massacres dans les prisons. « Décidés, dit Josèphe, à faire périr les aristocrates prisonniers, ils envoyèrent un certain Jean, surnommé en hébreu fils du Daim. Celui-ci, accompagné de dix complices armés d'épées, mit à mort tous les prisonniers. Ils donnaient, pour justifier ce meurtre, un motif grave, s'il eût été vrai : ces hommes, prétendaient-ils, avaient négocié avec les Romains pour leur livrer Jérusalem. Ils avaient donc, en les tuant, puni des traîtres à la liberté, et peu s'en fallait qu'ils ne se glorifiassent de leur crime comme les bienfaiteurs et les sauveurs de la patrie[1]. »

Ni le sacerdoce ni la religion n'échappent à cette tyrannie. Car ces fanatiques des faux prophètes et des rabbins n'étaient pas les disciples les plus respectueux de la loi de Moïse. Le sanhédrin tombe dans le mépris, le pontificat en suspicion. On crée des pontifes

1. Jos., IV, 11 (3, 5).



sans égard aux droits de la maison d'Aaron consacrés par la loi. On se joue même à faire des grands prêtres. On tire cette dignité au sort ; le sort amène le nom d'un paysan qu'on va chercher à la charrue, à qui, au milieu des risées des zélateurs, des lamentations du sacerdoce, on met l'éphod sur les épaules, en l'instruisant tant bien que mal de son métier. Le temple, changé en citadelle, est profané par les armes et par les cris de guerre ; les zélateurs entrent avec leurs pieds souillés jusque dans le temple intérieur [1]. Ces *jaloux* de la loi se raillent des prophéties de Moïse; quand on leur fait lire dans Daniel leur châtiment annoncé, ils se moquent de Daniel ; ils ont leurs prophéties à eux, qu'ils mettent au-dessus de celles du sanctuaire [2].

Alors cependant le peuple se soulève. Il supportait les proscriptions ; les profanations le révoltent. Sous la conduite d'Ananus, il marche contre les zélateurs établis dans le temple. La première enceinte est forcée. Les zélateurs sont rejetés dans le temple intérieur. Là, un scrupule de mosaïsme arrête Ananus et le peuple : souillés par le combat, ils n'osent pénétrer dans cette enceinte fermée à quiconque est impur ; ils ne veulent pas commettre le sacrilége qu'ils reprochent à leurs ennemis. Ils se contentent de garder

1. Εἰς τὸ ἅγιον. — Voir Jos., IV, 11, 12 (3, 6-7).
2. Jos., IV, 22 (6, 35).

les portes, attendant ou qu'une purification solennelle leur en permette l'entrée, ou que la faim, la peur, le repentir, les ouvrent sans combat.

C'est alors que Jean de Giscala et le parti galiléen commencent à se montrer. Jusque-là Jean flattait Ananus, il se montrait dévoué à la cause du peuple. Il se propose maintenant comme négociateur ; il va du temple à la ville et de la ville au temple : dans la ville, il endort Ananus et lui parle de sa victoire assurée ; au temple, il effraie Éléazar et lui parle de sa perte certaine : et, quand il le voit sans ressource, il glisse à l'oreille des zélateurs le terrible conseil d'appeler à leur secours les Iduméens [1].

Il faut dire ici ce qu'était, non pas cette faction, mais cette race qui entre maintenant sur la scène. Les Iduméens (Édomites) étaient une nation de pâtres et au besoin de brigands, qui occupait primitivement les montagnes du midi de la mer Morte, mais s'était depuis étendue et possédait Hébron, à huit lieues de la ville sainte. Ces demi-sauvages, descendants d'Esaü, prosélytes assez récents et médiocrement instruits de la loi de Moïse, étaient juifs par le fanatisme, païens par les mœurs. « C'était un peuple tumultueux et indiscipliné, toujours enthousiaste de la révolte et heureux des changements. Une flatterie suffisait pour leur faire prendre les armes, et ils couraient au combat

1. Jos., *de B.*, IV, 14, 15 (3, 13, 14; 4, 1).



comme à une fête. » Le nom d'Édom est encore aujourd'hui pour les Juifs un nom de haine qu'ils donnent à tous les étrangers. Éléazar lui-même dut y regarder à deux fois avant de livrer Jérusalem à de tels amis [1].

Il se décide pourtant. Une lettre est adressée aux chefs iduméens et leur dénonce Ananus comme ami des Romains, prêt à ouvrir à ceux-ci les portes de Jérusalem, et bloquant dans le temple les derniers défenseurs de la liberté. Deux hommes dévoués portent cette lettre et y ajoutent d'ardentes paroles. La nouvelle circule bientôt dans toute la race d'Édom. Les chefs, comme des inspirés ou des furieux (ἐμμανεῖς), courent de bourgade en bourgade, dénonçant la guerre sainte. Au bout de peu de jours, vingt mille de ces pâtres, s'il faut en croire Josèphe, sont au pied des murs de Jérusalem, dont les portes se ferment à leur approche. Du haut d'une tour, Jésus, fils de Gamala, parlemente inutilement avec eux. Ils persistent à ne pas se retirer, comme les chefs du peuple persistent à ne pas leur ouvrir.

Une nuit d'orage vint mettre un terme à cette attente. Au milieu de la pluie et des éclairs, les Iduméens, campés aux portes, veillaient s'abritant tant bien que mal sous leurs boucliers [2]. La milice de Jérusalem, simple garde nationale, peu amie des veilles, surtout par les pluies de l'hiver, et dans laquelle les

1. Jos., IV, 15 (4, 1).
2. Jos., IV, 13, 14 (3, 11-12).

riches, fatigués, se faisaient, comme il est d'usage, remplacer par des pauvres qu'ils payaient, veillait ou plutôt dormait couchée sous les portiques aux entrées du temple intérieur : c'est alors que quelques-uns des zélateurs, favorisés par l'ouragan, s'arment des scies et des haches du sanctuaire, ouvrent avec ces instruments les portes de l'enceinte dans laquelle ils sont enfermés, traversent les postes de la milice sans les éveiller, descendent dans la vallée de Tyropœon, située au sud et à l'ouest du temple, la suivent jusqu'à la porte de la ville, forcent cette porte, donnent l'éveil aux Iduméens et rentrent avec eux dans Jérusalem et dans le temple. Il n'y eut plus de combat, il n'y eut qu'une tuerie. Seuls, parmi la milice hiérosolymitaine, quelques jeunes gens des meilleures familles, plus aguerris et mieux armés, résistent un instant et sont taillés en pièces ; le reste jette les armes, s'enfuit en masse, se laisse acculer dans un coin du temple, où la dernière ressource est de se jeter du haut des murs dans la ville et de se briser. Tout cela se passe à la lueur des éclairs, au bruit d'un vent impétueux, aux cris sauvages des Iduméens, aux hurlements des femmes épouvantées. Il était évident, dit Josèphe, que cette nuit-là la nature avait été troublée pour perdre les hommes [1].

La terreur est donc rétablie ce jour-là, et une

1. Jos., IV, 16, 17 (4, 5-7 ; 5, 1).



triple terreur, puisque le gouvernement, s'il faut l'appeler ainsi, se compose des zélateurs, des Galiléens et des Iduméens. Le massacre commencé dans le temple se continue dans la ville. Commencé le jour de l'irruption, il se continue les jours suivants. Les Iduméens cherchent partout Ananus et Jésus qu'on leur a donnés comme les deux grands coupables, les deux grands amis de Rome. Ananus avait à rendre compte à la justice de Dieu d'un autre crime que les Iduméens ne lui eussent pas reproché ; c'était lui qui, au mépris et de la loi judaïque et de la loi romaine, avait martyrisé l'apôtre saint Jacques. Tous deux sont tués et jetés nus, hors de la ville, à la dent des chiens ; quelques-uns de ces jeunes gens qui avaient fait la force de la milice sont emprisonnés et torturés pour extorquer d'eux une rançon ; ils expirent dans les tourments. Les parents des morts n'osent pas les ensevelir, n'osent pas les pleurer ; pendant la nuit et en se cachant, ils jettent un peu de terre sur ces cadavres. Ce refus de la sépulture, qu'on accordait même aux crucifiés, témoignait un bien complet oubli de la loi de Moïse. On sait quelle impureté légale entraînait un cadavre pour celui qui le touchait, pour la chambre et la ville où il était abandonné [1].

1. « Le corps du criminel crucifié ne demeurera pas la nuit sur le bois. Tu l'enseveliras le même jour, et tu ne souilleras pas la terre que l'Éternel t'a donnee. » *Deut.*, XXI, 22. — « Celui qui aura touché le cadavre d'un homme demeurera impur pendant sept jours. » *Num.*, XIX, 11.

Au milieu de ces tueries, un seul homme eut des juges. Mais cette justice fut une ironie amère. Quand les zélateurs voulurent s'attaquer à Zacharie, fils de Baruch, homme riche, populaire et ami de la liberté, il leur prit une fantaisie de légalité. Ils constituèrent un sanhédrin ; soixante et dix juges siégèrent au consistoire Gazith, depuis longtemps abandonné : et là, bien qu'au milieu des épées nues des zélateurs, ils prononcèrent un acquittement. Mais les clameurs des hommes armés protestèrent contre cette sentence ; et, dans le temple même, deux des zélateurs frappèrent Zacharie : « Voilà, dirent-ils, l'absolution que nous te donnons, elle vaut mieux que celle de tes juges. » Ils jetèrent son cadavre du haut du mur dans la vallée de Tyropœon, et renvoyèrent les juges bâtonnés pour enseigner à Jérusalem quelle liberté elle devait attendre de leur parti [1].

Cette tyrannie dura longtemps encore. Au printemps suivant, pendant que les Romains achevaient de soumettre la Galilée, la Samarie, les côtes de la

1. Josèphe, IV, 19 (5, 4). On a cru reconnaître en ce personnage Zacharie, fils de Barachie, dont parle Notre-Seigneur, comme ayant été tué entre le vestibule et l'autel. Il faudrait alors donner un sens prophétique aux paroles de l'Évangile, qui semble bien plutôt parler historiquement. N'est-il pas plutôt question dans ce passage de Zacharie, fils de Joïada, lapidé sous le roi Joas, et dont le sang, selon une tradition judaïque, demeura bouillant sur le seuil du temple, jusqu'au jour où Nabuchodonosor vint le venger par le sac de Jérusalem, et où cette empreinte disparut ? — Voyez Matth., XXXIII, 35. Stolberg, *Gesch. der Religion J.-C.*, 1re époque, 1re période, 1, 16, § 14, t. VII. Le docteur Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, 2e part., VI, 17.

mer ; pendant que la Pérée (sur la rive gauche du Jourdain) subissait leur joug, dans la Judée et dans Jérusalem rien n'était changé. L'insurrection et le brigandage, refoulés partout ailleurs, n'en étaient que plus puissants dans ce coin qui leur restait.

La campagne était toujours dominée par les sicaires. Ce parti, qui n'était guère que le parti du brigandage, était maître de Massada et avait fait sa place d'armes de cette inexpugnable citadelle du roi Hérode. Quand Jérusalem, sous Ananus, avait eu un gouvernement régulier, elle avait un peu contenu ces brigandages ; depuis que Jérusalem, sous Éléazar et Jean de Giscala, était livrée à une double et triple tyrannie, le brigandage marchait la tête haute. En plein jour, à la fête des Azymes (14 xanthicus, 4 avril 68), la ville d'Engaddi avait été surprise par les sicaires ; tous les hommes avaient pris la fuite ; sept cents femmes ou enfants avaient péri ; la cité avait été pillée ; les maisons détruites. Éléazar, fils de Jaïr, était maître hors de Jérusalem autant qu'Éléazar, fils de Simon, était maître dans l'enceinte du temple [1].

Dans la ville, c'était toujours le double gouvernement et la double terreur d'Éléazar, chef des zélateurs, et de Jean, chef des Galiléens. Il est vrai que les Iduméens, mobiles comme toutes les races barbares, avaient fini par se repentir et avaient quitté

1. Jos., IV, 24 (7, 2).



Jérusalem, ou s'apercevant, comme dit Josèphe, qu'on les avait trompés, ou peut-être tout simplement rassasiés. Mais, en forme d'adieu, ils avaient ouvert les prisons, et avaient jeté sur Jérusalem deux mille malfaiteurs délivrés, leurs dignes remplaçants.

Le parti patriotique ainsi grossi continuait à égorger. Les zélateurs proscrivaient, et, comme de juste, la proscription tombait sur les premiers fauteurs de la révolution, maintenant dépassés. Ainsi périt « Gorion, homme d'illustre naissance, mais démocrate et plein d'esprit libéral »[1]. Ainsi Niger le Péraïte, un des héros de la victoire sur Cestius: Niger ne demanda que la grâce d'être enterré ; on la lui refusa, et il mourut, appelant sur ses meurtriers la peste, la famine et les Romains, qui ne manquèrent ni les uns ni les autres à son appel. — Quant aux Galiléens, ils avaient des façons particulières d'agir ; ils assassinaient, mais avec raffinement et élégance. Les guerres civiles dépravent promptement les mœurs ; j'ai dit ce qu'était Rome à cette époque ; on sait ce qu'étaient les mœurs au temps de la Ligue et de la Fronde. Des vices abominables dont les Israélites s'étaient jusque-là préservés et qu'ils se faisaient honneur de détester avaient gagné le parti galiléen. Vêtus en femmes, parfumés, le fard sur le visage, ils erraient par les rues, quand tout à coup un poignard

1. Δημοκρατικος καὶ φρονήματος ἐλευθερίου μεστὸς. Jos., IV, 6, 1.



sortait de dessous leur chlamyde de pourpre et la courtisane devenait assassin [1]. Au milieu de ces angoisses, le pauvre parti pacifique ou modéré, qui avait vu ses chefs mis à mort, sa milice désarmée, sa jeunesse égorgée, était réduit à des femmes, à des enfants, à des vieillards, à des gens ruinés qui ne demandaient que la mort, ou à des riches qui s'épuisaient d'argent et de ruses pour tromper la garde et s'enfuir au camp romain.

C'est alors que l'on conseillait à Vespasien, libre encore des préoccupations de l'Occident, de marcher droit sur Jérusalem et d'anéantir cette rébellion qui se déchirait de ses propres mains : « Non, dit-il ; en les menaçant d'une attaque décisive, nous ferions cesser leurs discordes. Attendons, laissons-les se décimer. Dieu est plus grand général que moi, et Dieu se prépare à nous les livrer sans combat [2]. »

Bientôt, en effet, la terreur judaïque allait se compliquer encore. Chez ces hommes, dont aucun ne sut commander, il y avait une insatiable ambition de commander. Les deux princes hérodiens, Costobare et Saül, avaient voulu se faire rois. Manahem avait eu la même prétention. Son successeur, Éléazar, régnait à Massada. L'autre Éléazar, le zélateur, trônait dans le temple. Jean de Giscala, dans Jérusalem, avait ses

1. Jos., IV, 34 (9, 10).

2. Στρατηγεῖν γάρ ἄμεινον αὐτου τὸν Θεὸν. IV, 21 (6, 2).

gardes, ses sentences de mort, sa royauté. Et un quatrième roi d'Israël, un quatrième parti, une quatrième bande armée, s'élevait déjà. Simon Bar-Gioras, c'est-à-dire fils de Gioras, était le bandit judaïque à sa plus haute puissance. Il avait un corps robuste plutôt qu'une âme intelligente, une audace brutale, et, comme tous les autres chefs de bande, une ambition sans limites. Il avait commencé par quelques brigandages dans l'Acrabatène (au midi de la mer Morte), et il avait été poursuivi alors qu'un peu d'ordre régnait encore à Jérusalem. Il avait demandé asile aux sicaires de Massada ; et ceux-ci, se défiant déjà de son ambition, l'avaient accueilli, lui et ses femmes, non dans la citadelle, mais dans la ville située au pied du rocher. C'est là qu'en se montrant brigand plus hardi qu'eux-mêmes, il avait gagné leur confiance ; il leur avait fait essayer des courses plus lointaines ; lui-même, loin des créneaux de Massada, à Naïn (Béni-Naïm vers Hébron), il avait fini par se bâtir un château-fort à lui, une retraite cachée où il enfouissait dans des cavernes l'or de ses brigandages ; il était devenu, en ce temps et en ce pays de voleurs, le héros de son temps et de son pays. Son parti était nombreux ; car il se formait des proscrits et des fugitifs de tous les autres partis : — riches ruinés par la guerre, — gens menacés et qui s'étaient échappés de Jérusalem, — gens désespérés qui se jetaient aveuglément dans les aventures, — gens honnêtes

que la folie de leur temps transformait en brigands, — esclaves qui prétendaient conquérir leur liberté, — malfaiteurs auxquels les Iduméens avaient ouvert les portes des prisons de Jérusalem ; en un mot tous ces milliers d'hommes, que la révolution avait jetés hors de leur voie et hors de leur bon sens, tout ce que les zélateurs et les Iduméens de nos jours ont appelé le *prolétariat armé*. Josèphe compte que Simon commandait, outre une bande régulièrement équipée, à quarante mille volontaires [1]. Il fallait cette époque pour qu'un tel homme eût une telle popularité !

Mais le vertige était universel ; on avait la folie de la destruction et de la mort. Partout où Simon passait, son armée dévorait tout ; ce qu'elle ne consommait ni ne pouvait emporter, elle le brûlait ; elle foulait la terre aux pieds pour la rendre stérile. Comme une forêt demeure sans feuilles après le passage d'une nuée de sauterelles, le sol derrière eux demeurait sans un arbuste et sans une touffe d'herbes. Simon ravagea ainsi l'Idumée, saccagea la ville d'Hébron ; et Jérusalem vit rentrer dans ses murs, en fugitifs, les Iduméens qui y étaient entrés naguère en dévastateurs.

Les Robespierre de Jérusalem commencèrent alors à s'inquiéter du Babeuf de Naïn. Les zélateurs étaient déjà sortis en plaine contre lui et avaient été vaincus.

1. Δίχα γὰρ τῶν ὁπλιτῶν, τέσσαρες αὐτῷ συνείποντο μυριάδες. Jos., IV, 32 (9, 7).



Ils essayèrent une autre manière de le subjuguer ; au moyen d'une embuscade ils enlevèrent une des femmes de Simon et l'emmenèrent comme otage à Jérusalem. Simon la redemanda, non par la prière, mais par la menace. Il campa sous Jérusalem, sans essayer un assaut ; mais, pareil, dit Josèphe, à une bête féroce blessée qui, ne trouvant pas celui qui l'a frappée, se jette sur le premier venu. Tout ce qui sortait des portes était saisi ; les uns étaient mis à mort ; les autres, envoyés dans la ville les mains coupées, étaient chargés de dire, au nom de Simon, qu'il avait juré devant Dieu, une fois maître de Jérusalem, de traiter ainsi hommes et femmes, enfants et vieillards, coupables et innocents jusqu'au dernier. On eut peur, et sa femme lui fut rendue [1].

Mais ce jour-là (chose étrange, bien qu'elle soit commune dans les temps de révolution), Simon devint le héros du peuple de Jérusalem et l'espérance du parti de la paix. La détresse de cette ville était si grande ! investie au dehors par Simon, opprimée au dedans par Jean et Éléazar ! Qui fuyait pour échapper à ceux-ci tombait aux mains de celui-là. Le parti de la paix, c'est-à-dire le parti de tout le monde, tenta une dernière révolte. Il s'adjoignit les Iduméens fugitifs, ces assassins de la veille qu'il acceptait aujourd'hui pour sauveurs. Une fois encore, zélateurs et Galiléens furent refoulés dans le temple ; mais, fortifiés dans

1. Jos., IV, 32 (9, 8).



cette citadelle, prêts à en sortir au premier moment favorable, on ne pouvait ni les y laisser ni les y forcer. Les pontifes délibérèrent ; ils ne virent d'espérance contre les ennemis du dedans qu'en l'ennemi du dehors ; et Simon, ce type suprême du voleur de grand chemin, fut appelé dans les murs comme un libérateur (3 xanthicus, 13 mars 69). On ne pouvait à cette époque demander aide contre un bandit qu'à un bandit.

Ce fut ici la dernière phase de la révolution judaïque, et la situation définitive, quoique violente, dans laquelle, un an après, elle devait recevoir le coup de grâce. Jérusalem avait eu d'abord le gouvernement régulier des pontifes, puis la tyrannie d'Éléazar ; une première tentative de réaction lui avait valu la double tyrannie d'Éléazar et de Jean ; sa seconde tentative lui valait la triple tyrannie d'Éléazar, de Jean et de Simon.

L'état des choses fut celui-ci : — Simon, appelé dans Jérusalem par les pontifes, caserné avec dix mille de ses bandits et cinq mille Iduméens, sur la montagne de Sion, d'où il assiégeait le temple ; — Jean, avec ses six mille Galiléens, occupant la première enceinte du temple et la défendant contre Simon ; — enfin Éléazar, avec deux mille quatre cents zélateurs, occupant le temple intérieur, le sommet de la sainte montagne, et le défendant contre Jean (car ces deux héros de la révolution judaïque étaient brouillés l'un

avec l'autre, et Éléazar, comme dit Josèphe, avait formé une sédition dans la sédition). Simon avait pour lui le nombre de ses soldats et les dernières espérances du peuple; Éléazar, sa situation dominante; Jean, son indomptable énergie. Jean se défendait à droite et à gauche, au-dessous de ses pieds et au-dessus de sa tête; élevant aux quatre coins de l'enceinte extérieure quatre tours de bois destinées à écraser Simon, et dressant contre le temple intérieur des machines qui envoyaient leurs boulets de pierre à Éléazar. Et quand les zélateurs, enivrés du vin du temple et las des combats de la journée, se laissaient aller au repos de la nuit, Jean, tranquille de ce côté, se précipitait sur Jérusalem, comme un vautour, et avant que Simon eût eu le temps de descendre de son campement de Sion, incendiait un des quartiers de la ville basse.

Entre ces trois partis, ces trois armées, ces trois dominations, cette double guerre, ce double siége, le vrai peuple de Jérusalem, chassé de partout où les gens de guerre avaient besoin de se loger, vivait entassé, tremblant, désespéré, dans la ville basse; se réveillait sans cesse aux cris du combat; voyait ses maisons détruites; ses magasins où le gouvernement des pontifes avait entassé des vivres pour plusieurs années [1], anéantis par la flamme; tout ce qui avoi-

1. Pour vingt et un ans, selon les rabbins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre. *Mas Gittin*, 56, cité par Jost., VII, 19; Jos., V, 3 (1, 4).

sinait le temple, nivelé au ras du sol tantôt par la main de Jean, tantôt par celle de Simon.

Les sacrifices, il est vrai, se faisaient toujours au temple ; par un accord tacite, Galiléens et zélateurs laissaient pénétrer les adorateurs jusqu'à l'autel, avec quelque difficulté s'ils étaient Juifs, sans difficulté s'ils étaient étrangers, parce que, ceux-ci une fois entrés, on les tuait. Mais souvent les pierres lancées par Jean de Giscala interrompaient le sacrifice et écrasaient le prêtre sur l'autel. Le temple était changé en place d'armes ; des catapultes garnissaient le portail sacré. Les cèdres accumulés par le roi Agrippa pour l'embellissement du sanctuaire étaient employés à construire des tours pour l'assiéger. Le temple était souillé de sang et de cadavres ; ses défenseurs marchaient sur des morts que, faute de temps et de place, ils ne pouvaient enterrer.

Cela dura une année entière. Pendant une année entière, et surtout pendant ces neuf mois d'un précieux et complet répit que donna à Jérusalem la guerre de Vespasien contre Vitellius (juillet 69 à avril 70), Simon ne cessa pas de tenir Jean assiégé, Jean de tenir assiégé Éléazar ; et Jérusalem, qui inscrivait sur ses monnaies l'an II ou l'an III de la liberté [1], Jérusalem partagée entre trois tyrans, ne fut pas même assez

1. Ces monnaies sont au nombre de celles qu'on appelle à tort samaritaines. Elles portent d'un côté une feuille de vigne, de l'autre un calice à deux anses (le vin des sacrifices). — Voyez Roland, *de Nummis samaritanis*, dissert. V., et M. de Saulcy, *Études sur l'art judaïque*, X. — C'est sur ces monnaies que, pour

libre pour faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre [1].

Cette lutte n'eut pas de terme, parce qu'en effet à aucun des trois hommes qui se disputaient l'empire il ne pouvait être donné de dominer la révolution qu'ils avaient faite. Dans la révolution judaïque, ni la majorité, ni même la minorité, n'eut jamais dans son sein l'esprit de concert ni l'esprit de commandement. Aucun chef, aucun pouvoir n'en devait sortir. Même à l'heure de son agonie, elle ne comprit pas le besoin d'être unie et d'être commandée.

Il est vrai que l'esprit de commandement défaillait également à Rome; Néron, Galba, Othon, Vitellius, s'y succédèrent en peu de mois. Mais pourtant ils régnèrent : Jean, Éléazar, Simon, luttèrent éternellement sans jamais se dominer. Ils luttèrent jusqu'au jour où ils périrent ensemble et leur révolution avec eux. C'est une terreur où Robespierre n'a jamais vaincu Danton, ni Danton Robespierre.

C'est que l'esprit de commandement est un don de

exprimer le mot de liberté, on a employé un terme inconnu à la langue des Livres saints. Une d'elles porte, avec l'*an* II *de la liberté d'Israël*, le nom de Siméon (ne serait-ce pas Barcochébas au temps d'Hadrien?); d'autres portent, avec l'an VII, le nom d'Éléazar.

1. Sur tout ce qui précède, voyez Josèphe, IV, 34 (12); V, 1-5 (1); et Tacite, résumant et confirmant Josèphe : Tres duces, totidem exercitus. Extrema et latissima mœnium Simo (quem et Bargioram vocabant), mediam urbem Joannes, templum Eleazarus firmaverat. Multitudine et armis Joannes et Simo, Eleazarus loco pollebat. Sed prælia, dolus, incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta. V, 12.



Dieu. « C'est par lui que règnent les rois[1]. » C'est même par lui en un sens que règnent les tyrans et les tribuns. C'est Dieu qui fait ces hommes, auxquels les hommes sentent qu'ils doivent obéissance. Il les donne humains et sages, quand il veut bénir les peuples ; durs et méchants, quand il veut les punir. Quand il veut laisser périr une nation, il cesse de lui donner de tels hommes.

A un certain moment cependant, un cri de tardif repentir s'éleva du sein de ce peuple ; au temps même où Vespasien et son armée étaient encore loin d'attaquer Jérusalem, Jérusalem regretta sa révolte contre Rome ; la conscience de ces hommes ne savait pas remonter plus haut. Femmes et vieillards, qui seuls en dehors des partis armés échappaient à la prison et à la mort, se mirent à appeler l'aigle romaine comme une libératrice, au moins comme une plus douce ennemie. Mais le repentir, le retour vers Rome, la paix étaient les seules choses que tous les partis s'accordassent à éloigner, également fanatiques d'une indépendance impossible ou plutôt de leur propre despotisme. Les portes étaient gardées. Qui voulait s'enfuir était l'ami des Romains, l'ennemi de Simon comme d'Éléazar, de Jean comme de Simon. Tous trois, bien qu'ils s'entr'égorgeassent, étaient des patriotes vertueux, également hostiles aux mauvais citoyens et

1. Proverb., VIII, 15.



disposés à verser leur *sang impur*. Ils ne se disputaient autre chose que le droit de sauver la patrie par le meurtre.

Ainsi se passa cette terrible année 69, année de révolte et de démence universelle. Si, à ce moment, Jérusalem avait trois maîtres ennemis les uns des autres, Rome était de même déchirée entre Vitellius et Vespasien ; l'Italie était dévastée ; Crémone brûlait ; les rives du Rhin étaient en armes ; Maric soulevait la Gaule et Velléda la Germanie, comme envoyés du ciel ou comme prophètes, ni plus ni moins que les inspirés d'Israël. On avait vu Romains contre Romains assiégeant le Capitole, de même que Juifs contre Juifs assiégeant le temple ; on avait vu le Capitole s'écroulant dans les flammes, comme le temple devait bientôt y périr. La fièvre de l'insurrection avait saisi tous les peuples ; mais chez les factieux du judaïsme elle avait quelque chose de fanatique et d'insensé. C'était un accès de *delirium tremens* infligé à cette révolution qui tournait son épée contre elle-même et se déchirait devant l'ennemi.

Mais, pendant ce temps, l'ennemi, quelque préoccupé qu'il fût de ses propres révolutions, ne laissait pas que de gagner un peu de terrain sur la révolution israélite et de lui reprendre fragment par fragment la terre sainte.

Ainsi, dans les deux années qui s'étaient écoulées depuis la soumission de la Galilée, Vespasien avait suivi cette marche lente et circonspecte qui tendait à

détacher peu à peu Jérusalem de tous ses appuis et à y refouler l'insurrection pour l'y écraser par un dernier coup. Chaque campagne avait resserré davantage le cercle autour de la ville sainte.

En 67, la Galilée avait été soumise, et le littoral de la mer repris. Jérusalem s'était trouvée ainsi menacée par l'ouest et par le nord.

En 68, la reddition de Gadara (4 dyster, 12 février) avait ouvert à Vespasien la Pérée, qui forme la rive gauche du Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte. Le tribun Placidus, avec trois mille cinq cents hommes seulement (tant l'insurrection avait de faibles racines dans ces provinces !), avait pourchassé tout le long de cette rive la nombreuse bande d'insurgés qui avait occupé Gadara ; il avait fini par l'acculer au Jourdain, avait comblé le fleuve de leurs cadavres, et avec des barques les avait poursuivis jusque sur la mer Morte [1]. La révolte judaïque s'était trouvée par là refoulée et circonscrite du côté de l'orient. Et, en même temps que Placidus, Vespasien, parti du côté de l'occident, avait complétement contourné Jérusalem, lui enlevant Lydda, Thamna, assiégeant Emmaüs, ravageant l'Idumée, et se retrouvant à Jéricho (3 dœsius, 22 mai) avec son lieutenant, vainqueur de la Pérée. Jérusalem s'était ainsi trouvée investie entre les forts et les campements romains de Jéricho, d'Adida,

1. Jos., IV, 25 (7, 3).



d'Emmaüs, à huit, cinq, trois lieues de distance [1].

Dans la campagne de 69 (commencée le 3 dœsius, 13 mai), les toparchies les plus voisines à l'occident de Jérusalem avaient été soumises ; l'Idumée, au midi, complétement subjuguée ; Vespasien avait chevauché en vue des murs de la ville sainte. Il ne demeurait plus à la révolte, hors de Jérusalem, que trois châteaux-forts voisins de la mer Morte, Hérodion, Massada, Machéronte ; ce n'était plus une guerre qui restait à faire, mais un siége [2].

On en était là (juillet 69) et Vespasien se préparait à entreprendre ce siége, quand sa proclamation à l'empire, son départ pour l'Égypte, l'attente d'une nouvelle révolution dans les affaires romaines, étaient venus suspendre pour quelques mois ses opérations militaires.

On vient de voir comment le patriotisme éclairé des révolutionnaires juifs veilla à ce que cet ajournement ne nuisît en rien aux affaires de Rome. Depuis l'entrée des Iduméens à Jérusalem, Rome eut le temps d'avoir ses quatre révolutions, de voir tomber Néron, Galba, Othon, Vitellius, et d'être enfin pacifiée sous Vespasien, sans que les déchirements de Jérusalem eussent leur terme et sans que les Juifs em-

1. Jos., IV, 26-28 (8, 9, 1).
2. *Ibid.*, IV, 33 (9, 9). — Vespasianus intra duas æstates, cuncta camporum omnesque, præter Hierosolymam, urbes victore exercitu tenebat. Tac., *Hist.*, V, 10.



ployassent ce répit à autre chose qu'à s'entr'égorger. Aussi, au printemps de 70, lorsque les querelles de l'empire furent définitivement terminées ; que Vespasien fut partout reconnu, le Danube tranquille et l'intérieur de la Gaule à peu près apaisé ; pendant que le Capitole commençait à se rebâtir et que sous Céréalis les légions entraient en campagne contre les Germains : Titus, que son père avait laissé en Judée [1], put, libre de toutes les préoccupations de la guerre civile, reprendre, au point où elle en était restée le printemps précédent, la petite affaire, un peu oubliée au milieu de tant de secousses, de l'insurrection de Jérusalem.

1. Suet., *in Tit.*, 5; *Hist.*, V, 1; Jos., IV, 42 (2, 5).

CHAPITRE XV

SIÉGE DE JÉRUSALEM.

I

PRISE DE LA VILLE.

Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus...

Quia dies ultionis hi sunt, ut impleantur omnia quæ scripta sunt.

Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus!

(Luc, xxi, 20, 22, 23.)

Or, quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche.

Parce que ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout ce qui a été écrit.

Malheur aux femmes grosses et à celles qui nourrissent en ces jours-là!

(Bossuet.)

A ce moment-là, une certaine sécurité relative régnait dans Jérusalem. La longue inaction des forces romaines, le péril même du dedans avait fait oublier le péril du dehors. Le temps de Pâques approchait, et les apprêts de la fête amenaient entre les Juifs une sorte de trêve. Les pèlerins arrivaient assez libre-



ment, moins nombreux que dans les années de paix, nombreux pourtant, lorsqu'eut lieu le coup de filet annoncé par les prophètes : Titus se mit en marche de Césarée pour Jérusalem [1].

Son armée pouvait monter à cinquante ou soixante mille hommes, sans les esclaves. Il avait sous ses ordres les trois légions (5e, 10e et 15e) qui avaient fait sous Vespasien la guerre de Galilée, diminuées dans l'intérêt de la guerre civile, mais recrutées par des renforts venus d'Égypte. Il y ajoutait la 12e, celle qui avait été vaincue sous Cestius et qui brûlait de réparer sa défaite ; les troupes des trois rois vassaux ; vingt cohortes des villes syriennes ; des nuées de cavaliers arabes, ennemis habituels du peuple juif. Des volontaires romains, courtisans du nouvel empire, se pressaient autour de Titus, empressés d'assister la dynastie Flavia dans sa première guerre et dans sa prochaine victoire [2]. Ce fut à Gabaath-Saül, à trente stades (une lieue et demie) de Jérusalem, que Titus, venant de Césarée, rencontra la 5e légion qui, après avoir ravagé l'Idumée, arrivait d'Emmaüs, et la 10e, qui avait occupé la Pérée et arrivait de Jéricho. Le rendez-vous avait pu être donné presque aux portes de Jérusalem, tant cette ville était déjà serrée de près [3] !

1. Jos., IV, 42 (II, 5) ; V, 6 (1, 6) ; Tac., *Hist.*, V, 1.

2. Multi quos ex urbe aut Italia sua quemque spes acciverat occupandi principem adhuc vacuum. Tac., V, 1.

3. Les lieutenants de Titus étaient Tibère Alexandre, préfet

Bientôt, des hauteurs de Scopos (Chefat), qui fut le premier campement du siége, la ville sainte commença à leur apparaître (7 xanthicus, 9 avril). Le pays qui entourait Jérusalem ne présentait pas alors cet aspect de désolation et de nudité qui attriste aujourd'hui l'âme des voyageurs et a inspiré de si belles et de si mélancoliques paroles. Cinq siècles consécutifs d'habitation et de culture avaient vaincu l'âpreté du sol ; l'olivier, le figuier, la vigne croissaient partout. Les eaux, habilement ménagées, fécondaient cette terre naturellement stérile; des aqueducs et des conduits souterrains amenaient l'eau à Jérusalem, qui n'en manqua pas au milieu de toutes les souffrances du siége [1]. Au milieu de cette riche campagne et par dessus l'abrupte vallée du Cédron, l'œil atteignait Jérusalem ; et la ville que Pline appelle la plus illustre de tout l'Orient [2] apparaissait ceinte d'une rangée de

d'Égypte; S. Pétilius Céréalis (parent de celui qui faisait la guerre en Germanie), pour la 5e légion; Titus (Calpurnius Piso?) Frugi, pour la 15e; Larcius Lepidus, pour la 10e; Liternius Fronto, commandant militaire en Égypte. — Voir Jos., V, 6 (1, 6); VI, 24 (1, 3). — Inscription qui mentionne les récompenses militaires accordées par Vespasien pendant la guerre de Judée à L. Lepidius Proculus, premier centurion (*Primipilus*) de la légion XII *gemina*. Inscr. de Rimini. Gruter, 1096. Orelli, 749.

Sur ce qui suit, voyez le plan de Jérusalem et les annotations qui y sont jointes, à l'appendice E.

1. Xiphilin., LXVI, 4. Selon lui l'eau manqua aux Romains, ce que Josèphe dément. V, 25 (9, 4). Et Tacite : Fons perennis aquæ, cavati sub terra montes et piscinæ cisternæque servandis imbribus. V, 12.

2. Longe clarissima urbium Orientis, non Judææ modo. *Hist. n.*, V, 14.



tours, qui, ayant plus de hauteur là où le sol était plus bas, arrivaient toutes au même niveau et enchâssaient la cité comme un diadème [1].

Mais quelques faîtes plus élevés surgissaient encore au-dessus de cette imposante couronne. C'était, à droite, et plus éloignée, Sion, la cité de David, le point dominant de la ville, dominée elle-même par les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariamne, dont chacune, massive et resplendissante, semblait taillée dans un bloc de marbre blanc. A gauche, et plus près, c'était la tour Antonia, gardienne du temple [2]. Plus en arrière, au-dessus de la colline de Bézétha, qui coupait le temple à mi-hauteur, apparaissait la partie haute du temple, blanche comme la neige, là où sa blancheur n'était pas relevée par des plaques d'or, et dressant au ciel les mille aiguilles dorées qui en couronnaient le faîte. La ville de David et de Salomon n'était pas alors la cité indigente et mélancolique qui rappelle au pèlerin les pleurs de Jérémie et les douleurs du Calvaire. C'était une ville riche, forte, puissante. Agrippa l'avait augmentée de près de moitié ; tous les Hérodes avaient travaillé à l'embellir ; Pilate lui avait construit des aqueducs ; les rois prosélytes de l'Adiabène avaient des palais dans ses murs ; les Césars

1. Turres, ubi mons juvisset, in sexaginta pedes ; inter devexa, in centenos vicenosque attollebantur, mira specie et procul intuentibus pares. Tac., V, 11.
2. Conspicuoque fastigio turris Antonia. Tac., *ibid.*

l'avaient enrichie de leurs dons. Opulente et prévoyante à la fois, ceinte de tours et pleine de palais, ses citadelles étaient des lieux de délices ; ses tours, hautes de deux cents pieds, dont les créneaux allaient bientôt vomir l'huile bouillante sur les assaillants, contenaient des bains, des piscines, des salles de banquet, des logements pour des centaines de courtisans et d'esclaves. L'éclat du marbre blanc et de l'or dont elle était parée était relevé par le cadre de montagnes sur lequel elle se détachait. C'était, à gauche, au delà de l'aride vallée de Cédron, la montagne des Oliviers, dont le feuillage grisâtre faisait ressortir la blancheur des portiques du temple ; au fond, les montagnes plus lointaines de Thécoa, abruptes, rocheuses, grises, comme les voyageurs les décrivent aujourd'hui. Elles, du moins, n'ont pas changé [1].

Il ne faut pas croire que cette vue laissât insensibles même les païens de l'armée romaine. Pour les Syriens et les Arabes qui en formaient la plus grande partie, Jérusalem était l'antique ennemie, enviée et redoutée depuis longtemps, et qui leur apparaissait dans tout l'éclat de son opulence, au milieu de ses fêtes et de l'affluence de ses pèlerins, comme une proie longtemps désirée et que leur main allait saisir. Mais chez les Romains de Rome, si je puis ainsi parler, soldats plus désintéressés de cette guerre, il y avait des sentiments d'une autre nature. Il y avait là

1. Voir en général Josèphe, V, 13 (4).

plus d'un esprit à qui ne manquait ni l'élévation de l'intelligence, ni même la religion du cœur ; philosophe et frappé de la grandeur du dogme hébraïque ; instruit dans l'histoire et émerveillé de l'étrange destinée du peuple juif; artiste, et, dans son amour du beau, contemplant avec une certaine vénération curieuse ce temple, l'une des merveilles du monde ; peut-être même, en ce temps où le sentiment religieux était dépravé plutôt qu'anéanti, homme religieux ; comme tel, dégoûté des idoles, inquiet du vrai Dieu, ayant reçu un certain reflet de christianisme, arrivant presque en pèlerin au pied du seul temple au monde où il n'y avait pas d'idoles et où le vrai Dieu était adoré. Des Césars eux-mêmes avaient éprouvé ce respect ; pourquoi des tribuns militaires ne l'eussent-ils pas ressenti ? Nous verrons chez Titus, en face de Jérusalem, ce sentiment mêlé de curiosité, d'admiration, de respect, de piété, qui le porta, après avoir vaincu, à se prosterner et à vouloir sauver le temple contre lequel il combattait.

Que se passait-il cependant et dans cette ville et dans ce temple ? Quelles ressources s'y trouvaient pour la défense ? quelles inclinations pour la paix ?

La situation de Jérusalem était naturellement forte. Les deux vallées escarpées de Ben-Hinnom et du Cédron l'enveloppaient, l'une à l'occident, l'autre à l'orient ; puis, se réunissant au midi, formaient autour d'elle comme un large fossé. Il n'y avait de côté ac-

cessible que l'intervalle de sept à huit stades (douze à quinze cents mètres) qui, au nord, séparait les deux vallées. Mais, là comme partout, la main de l'homme avait complété ou remplacé l'œuvre de la nature [1]. Cinq enceintes fortifiées se partageaient Jérusalem. Au sud-ouest, c'était Sion, la citadelle, la cité de David, défendue, du côté de la vallée, par la pente escarpée et rocheuse sur laquelle elle reposait ; du côté de la ville, par les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariamne, hautes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix coudées [2] ; de

1. Urbem arduam situ, opera moleque firmaverant quis vel plana satis munirentur. Tacite, V, 11. — C'est aussi par le nord, comme étant le côté le plus faible, que Pompée attaqua Jérusalem. Jos., *Antiq.*, XIV, 7, 8 (4, 1, 2). Il en fut de même de Nabuchodonosor et plus tard des croisés.

2. *Tour Hippicos* (ainsi nommée du nom d'un ami d'Hérode le Grand) : — carré de 25 coudées de côté ; — massive jusqu'à la hauteur de 30 coudées. — Au-dessus, une citerne de 20 coudées de haut ; au-dessus encore un logement (οἶκος) de 25 ; — enfin parapets et créneaux. — En tout 80 coudées de hauteur.

Phasaël (du nom du frère d'Hérode) : — cube solide de 40 coudées. — Au-dessus, portique de 10, avec parapets et créneaux ; au centre de ce portique, οἶκος et bains, surmontés encore de parapets et de créneaux. — Hauteur totale : 90 coudées.

Mariamne (nom de la femme d'Hérode) : — cube massif de 20 coudées. — Hauteur totale : 55 coudées.

Ce qui subsiste aujourd'hui sous le nom de *tour de David* est un reste de la tour Phasaël.

Le palais du Roi. — Entouré lui-même d'un mur haut de 30 coudées avec des tours et des logements qui chacun pouvaient contenir 100 lits (ἀνδρῶσι τε μεγίστοις καὶ εἰς ξενῶνας ἑκατοντακλίνους).

L'enceinte de Sion (60 tours) était haute de 30 coudées, et formée, s'il faut en croire Josèphe, de blocs de marbre blanc, longs de 20 coudées, larges de 10, hauts de 5.

Voyez Josèphe, V, 13 (5, 4).

tous les côtés, par l'antique muraille de David, haute de trente coudées et garnie de soixante tours[1] : Sion était le point originaire de la cité, sa partie la plus forte ; ce devait être le dernier refuge de ses défenseurs.—A l'est de Sion, et séparé d'elle par le ravin de Tyropéon (des fromagers), qui coupait en deux Jérusalem[2], était Moria, la montagne du temple, sanctuaire et forteresse à la fois[3], vaste plate-forme que la main de l'homme avait nivelée, élevée et escarpée. Du côté du nord, un fossé taillé dans le roc ; à l'est, l'escarpement à la fois naturel et factice qui la séparait de la vallée du Cédron[4] ; au midi, une élévation telle, dit

1. Josèphe, V, 13 (4). Alia intus mœnia regiæ circumjecta. Tac., V, 11, et Xiph., LXXI, 4. — La coudée est, chez tous les anciens, d'un pied et demi, et le stade de 600 pieds ou 400 coudées. Mais la mesure du pied n'est pas la même partout. On peut s'en tenir aux chiffres suivants :

Mesures grecques ou olympiques....	Pied ; 0m,309.	Coudée ; 0m,463	Stade ; 185m,40
Mesures hébraïques ou égyptiennes.	— 0m,350	0m,525	210m,00

On peut se demander maintenant quelles sont les mesures dont Josèphe, Juif, mais écrivant pour des Grecs, a dû faire usage. Mais ni Josèphe ni les historiens anciens n'en sont à cela près en fait d'exactitude numérique, et on peut, dans la pratique, sans crainte d'être plus inexact que lui, compter en nombres ronds la coudée pour un demi-mètre, et le stade pour 200 mètres. Je me dispenserai donc de traduire ces mesures en style moderne.

2. Tacite signale cette coupure : Nam duos colles in immensum editos claudebant muri per artem obliqui aut introrsus sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent. Extrema rupis abrupta. *Ibid.*

3. Templum in modum arcis propriique muri, labore et opere ante alios ; ipsæ porticus, quis templum ambiebatur, egregium propugnaculum. Tac., *Hist.*, V, 12.

4. Les portiques de l'est, selon Josèphe, étaient assis sur une

Josèphe, qu'on ne pouvait regarder en bas sans vertige ; dans tous les sens, une puissante muraille, défendaient le temple. Et de plus, à l'angle nord-est du temple, avait été bâtie la tour Antonia, la citadelle romaine de Jéausalem, élevée de quarante coudées sur un rocher de cinquante ; et l'escarpement du rocher, afin de le rendre plus inaccessible, avait été garni d'un revêtement de pierre : dans les premiers soulèvements des Juifs, quelques portions de cette citadelle avaient été détruites [1] ; mais la tour principale et la partie de l'enceinte qui regardaient la ville subsistaient toujours [2].

muraille de 400 coudées (τετρακοσίων πηχῶν τοὺς τοίχους ἔχουσα). Josèphe veut-il dire 400 coudées en hauteur? Ce serait inadmissible. En longueur? Ce devrait être beaucoup plus, s'il fallait l'entendre du temple agrandi par Hérode. Mais avant Hérode la largeur du temple était en effet de 400 coudées et c'est de cette partie ancienne que Josèphe a voulu exclusivement parler. Voyez *Ant.*, XX, 7 (9, 7) et les explications très-lucides de M. de Vogué, *Temple de Jérusalem*, ch. II.

1. Dans les premiers combats contre les Romains (août 66). V. Jos., *de B.*, II, 31 (17, 7); VI, 31 (6, 4). V. ci-dessus, t. I, p. 197.

2. La tour Antonia (autrefois appelée Baris) occupait l'angle nord-ouest du temple. Elle avait été bâtie ou rebâtie par Hérode; elle s'élevait sur un rocher taillé à pic et couvert d'un revêtement de pierres unies, haut de 50 coudées. Du côté du nord où la déclivité du terrain était en sens opposé, on n'avait obtenu cette élévation que par une profonde tranchée dans le roc. Un mur ou plutôt un parapet d'une coudée et demie surmontait cet escarpement. L'édifice proprement dit avait 40 coudées de haut avec quatre tours aux angles, dont trois de 50 coudées de hauteur, celle du sud-est qui faisait saillie sur l'enceinte du temple avait 70 coudées. Les deux portiques nord et ouest du temple venaient s'appuyer sur la tour Antonia et de cette tour on y descendait par des escaliers. V. Josèphe, V, 15 (5, 8) et ci-dessus, t. I, p. 199. La position de cette tour est établie par les passages suivants de Josèphe : *Antiq.*, XV, 11 (14, 4), *de Bello*, I, 16 (21, 1),

Ces deux enceintes de Sion et du temple, en y comprenant la tour Antonia, formaient la partie la plus forte et la plus haute de la ville. Mais le reste ne laissait pas que d'être défendu. Au pied du temple, s'étendait, à l'ouest, Acra, la ville basse [1], avec une enceinte fortifiée garnie de quatorze tours. Au nord du temple, au nord et à l'est d'Acra, se développait Bézétha, la ville neuve (Cœnopolis), dans laquelle se trouvait compris le Calvaire, réunie par Agrippa à l'enceinte de Jérusalem. La muraille de Bézétha avait été commencée par ce prince sur un plan qui eût rendu Jérusalem imprenable ; les pierres qu'il lui avait données pour assises auraient eu, selon Josèphe, vingt coudées de long et dix de large. Un ordre de l'empereur Claude avait arrêté ce travail ; au jour de l'insur-

V, 13 (4, 2), 15 (5, 8), 19 (7, 3), 32 (12, 4). C'était là la demeure du gouverneur romain, comme c'est aujourd'hui le Serayah ou demeure du gouverneur turc. Le prétoire de Pilate, le lieu de la flagellation, le *lithostrotos* (Gabbatha), devaient se trouver dans son enceinte ou y attenant. La Voie douloureuse y passe.

1. Le nom d'Acra paraît singulier appliqué à la ville basse. Il s'explique cependant par le fait d'un monticule situé jadis à peu de distance de la montagne du temple et plus élevé qu'elle, qui fut jadis fortifié par les Séleucides pour dominer le temple et Jérusalem, puis, après la délivrance, nivelé par les Asmonéens. Josèphe, *de Bello*, V, 13 (4, 1). Est-ce en se référant à cette époque, que Josèphe appelle Acra ἀμφίκυρτος (aux deux pointes) à cause de ces deux élévations, l'une appelée proprement Acra, l'autre qui portait le temple? Ou bien, faut-il admettre qu'en cet endroit il donne le nom d'Acra à toute la partie basse de Jérusalem, laquelle, topographiquement parlant, formait un croissant, les deux quartiers d'Acra proprement dite à l'ouest du temple, et d'Ophel au midi, étant réunis par l'étroite vallée de Tyropéon ?

rection on l'avait repris à la hâte, mais en donnant au mur, sur dix coudées d'épaisseur, une hauteur de vingt-cinq coudées seulement. Quatre-vingt-dix tours, hautes de quarante coudées, le garnissaient [1]. C'était évidemment de ce dernier côté, le moins fort par sa nature et le plus hâtivement fortifié, que Jérusalem devait être attaquée. Mais, Bézétha occupée, Acra se présentait. Après Acra, il fallait prendre la tour Antonia afin de pouvoir assiéger le temple. Le temple pris, Sion restait. C'étaient cinq places à assiéger les unes après les autres.

Jérusalem eût donc été forte; mais elle était encombrée (comme Paris en 1870!). Une population immense et en grande partie inutile se pressait dans ses murs. Tacite y compte six cent mille âmes; d'après le récit de Josèphe, il faudrait pousser l'évaluation jusqu'à

1. Jos., *de B.*, V, 13 (1, 2) (2); *Ant.*, XIX, 5 (7, 2) et ci-d., t. I, p. 127. Le récit de Tacite est un peu différent : Per avaritiam Claudianorum temporum, empto jure muniendi, struxere muros in pace tanquam ad bellum. V, 12. Le mur commencé par Agrippa avait sur 10 coudées d'épaisseur, 20 de hauteur, plus 5 pour les parapets et créneaux.

Les 90 tours étaient formées chacune d'un cube massif de 20 coudées. — Au-dessus un logement (οἶκος) magnifique avec étage supérieur (ὑπερῶον) et citerne.

Mais la tour Pséphina à l'angle nord-ouest était rectangulaire et haute de 70 coudées. On voyait de là, vers l'orient, l'Arabie (c'est-à-dire les pays au delà de la mer Morte), et vers le couchant les confins de la Judée jusqu'à la mer (Josèphe, V, 13, 4, 2 et 3).

Le crucifiement de N.-S., selon la loi, ne devait avoir lieu que hors de la ville ; et le Calvaire en effet était hors de Jérusalem. Il s'y trouva renfermé plus tard, sous Agrippa, par la construction de l'enceinte de Bézétha.



douze cent mille. Ces chiffres ne doivent pas nous étonner. Il ne s'agit pas ici de la population habituelle et sédentaire, qui pouvait se monter à deux cent mille âmes[1], mais d'une population accidentelle et violemment déplacée que la guerre avait jetée dans cette enceinte. Les Romains, maîtres de la Palestine, en avaient refoulé le peuple vers la ville sainte; de tant de bourgs de Galilée où les hommes avaient été massacrés, les femmes, les enfants, les vieillards étaient venus chercher un refuge à Jérusalem ou sous l'ombre de ses remparts[2]. Et en même temps que les bourgades incendiées et détruites envoyaient leurs fugitifs, les bourgades soumises aux Romains et respectées par eux, encouragées par l'armistice tacite qui durait depuis neuf mois, avaient envoyé à Jérusalem leurs pèlerins pour la Pâque. On sait que, dans des années ordinaires, la population de cette ville, au temps de la fête, fut quelquefois de trois millions. Toute cette foule de pèlerins et de fugitifs, qui avait dû camper aux alentours de la ville, à l'approche de l'armée de Titus, se précipita dans l'enceinte comme dans son dernier asile. Elle fourmillait là, entassée, couchant sous les portiques ou même sur les toits, misérable, souffrant déjà les premières atteintes

1. Hécatée d'Abdère dit 120,000. V. ci-d., t. I, p. 130. Mais, depuis son temps, l'enceinte de Jérusalem s'était bien accrue.

2. Magna colluvie et ceterarum urbium clade aucti. Tac., V, 12. — Multitudinem obsessorum omnis ætatis virile et muliebre secus. 13.

de la faim. C'était véritablement la nation juive tout entière sur laquelle Rome allait jeter son filet.

Cette population ne fournissait pas à la défense des ressources proportionnées à son nombre. On comprend que dans cette foule, en grande partie échappée au fer du vainqueur, les êtres sans défense devaient surabonder. Faut-il croire avec Tacite que, sous l'influence du patriotisme, tout ce qui, à la lettre, pouvait porter les armes, les avait prises [1] ? Josèphe nous peint au contraire la grande masse de la population découragée, épouvantée, opprimée, avide de soumission et de fuite ; la milice propre de la ville désarmée ou détruite ; les pontifes et les anciens, les chefs les plus réguliers et les plus dignes, suspects et proscrits, inutiles par conséquent, sinon hostiles à la défense. Il réduit la force armée de l'insurrection, sous les différents chefs qu'il énumère, à deux mille quatre cents zélateurs, six mille Galiléens soldats de Jean, cinq mille Iduméens, dix mille partisans de Simon, en tout vingt-trois mille quatre cents hommes, réguliers ou irréguliers [2]. Faut-il y ajouter un certain nombre de Juifs transeuphratiques ou de prosélytes de l'Adiabène, venus sous la conduite de quelques-uns de leurs

1. Arma cunctis qui ferre possent, et plures quam pro numero audebant. V, 13. — Les six cent mille individus auraient pu donner ainsi cent mille combattants.

2. Τὸ μαχίμον ἢ στασίαζον. V, 16, 6, 1.

princes au secours de Jérusalem [1] ? ou bien encore quelques restes de l'ancienne milice urbaine, armée bon gré mal gré, faibles et suspects auxiliaires ? Toujours est-il que le nombre des défenseurs était sans proportion avec celui de la population désarmée. S'il lui eût été proportionnel ou même supérieur, comme dit Tacite ; s'il y avait eu derrière les murailles une armée de cent mille hommes ; Titus, qui, par les transfuges, connaissait bien l'intérieur de Jérusalem, n'eût probablement pas, avec cinquante ou soixante mille soldats, entrepris le siége ; il ne l'eût certes pas entrepris avec cette confiance dans la facilité du succès que Josèphe laisse voir en lui et que Tacite lui reproche.

De plus, à ces défenseurs, nombreux ou non, les ressources de la guerre manquaient. Ni leur tactique ni leur armure n'étaient comparables à celles des Romains. Ils n'avaient point de cavalerie. La déroute de Cestius et la prise de la tour Antonia les avait mis en possession d'une *artillerie* nombreuse [2] ; mais l'art difficile de la manœuvrer leur fut longtemps inconnu,

1. Dion Cassius, LXVI, 4 ; et Josèphe, VI, 34 (6, 3). — Il parle plusieurs fois des princes de l'Adiabène venus au secours de Jérusalem. VI, 36 (6, 4). — A l'époque de la campagne de Cestius, il nomme Monobaze et Cénédœus, parents du roi de l'Adiabène, Monobaze. II, 38 (19, 2).

2. Trois cents machines propres à lancer des dards (ὀξυβελεῖς) ; quarante propres à lancer des pierres (λιθοβόλους) ; Jos., *de B.*, V, 25 (9, 2).

ou médiocrement enseigné par quelques déserteurs romains. En outre, autour d'eux s'agitait une population immense, parmi laquelle beaucoup de timides, d'affamés, de désespérés, rèvaient la fuite, révaient la soumission, étaient prêts à se révolter pour se soumettre. Les magasins de vivres avaient été détruits ; et, quelques magasins qu'eût possédés Jérusalem, dès le premier jour où une telle multitude la remplissait, elle devait craindre la famine. Enfin, pour comble de douleur, les défenseurs eux-mêmes étaient divisés, guerroyant depuis deux ans les uns contre les autres, assiégeant et soutenant des siéges entre eux, tandis que tous allaient être assiégés par les Romains. Et c'étaient ces vingt-cinq mille hommes, bandits plus que soldats, mal armés, mal aguerris, encore moins disciplinés, sans chefs ou avec des chefs mutuellement hostiles, qui devaient, au dehors, tenir tête, dans une enceinte achevée à la hâte, à une armée de cinquante à soixante mille Romains, pourvue de toutes les ressources de la guerre ; au dedans, contenir des centaines de milliers d'êtres humains inutiles et en partie mal disposés, les dompter jusqu'à la mort, leur imposer l'agonie de la faim pour vivre eux-mêmes; et à travers tout cela, faire face à leurs mutuelles inimitiés, et au milieu de tant de périls s'entre-tuer encore quelque peu. Le fanatisme juif accomplit ce chef-d'œuvre ; il l'accomplit, comme de raison, à force d'atrocité, mais il faut le dire aussi, à force de



courage. Ce fut l'énergie révolutionnaire à sa plus haute puissance ; ces révolutionnaires-là du moins savaient se dévouer.

Il est vrai que ces révolutionnaires-là croyaient à quelque chose. Ce n'étaient point des sadducéens, niant la résurrection et l'autre vie ; c'étaient des pharisiens instruits par leur tradition à croire à une existence future. Rien n'est plus vague et plus incohérent que les opinions rabbiniques sur l'autre vie. Mais je ne sais à quelle époque une pensée s'était produite, bien adaptée à l'intelligence charnelle des Israélites, bien propre aussi à exalter leur fanatisme belliqueux. Tacite l'attribue aux Juifs en général, et Josèphe, par un caprice bizarre, la met dans la bouche de Titus. On prétendait que, « chez les hommes morts de maladie, l'âme, atteinte par la lente corruption de la chair, reste ensevelie avec le corps, et, si purement qu'elle ait vécu, demeure dans les ténèbres, oubliée de Dieu comme des hommes. Les âmes au contraire qu'une mort violente dans le combat ou dans les supplices a délivrées en une fois des liens corporels s'élèvent saines et libres, dans les limpides régions de l'éther, et deviennent des protecteurs pour leurs descendants [1]. » On comprend quel encouragement don-

1. Jos., *de Bello*, VI, 4 (2, 5), et Tacite : Animas prælio aut suppliciis interemptorum æternas putant. Hinc generandi amor et moriendi contemptus. *Hist.*, V, 5. — Du reste, sur les opinions à cet égard parmi les diverses sectes juives, voir Josèphe, *de Bello*, II, 12 (8, 11, 14); VII, 34 (8, 7). — *Ant.*, XVIII, 2 (1, 3, 4, 5).

nait cette croyance au combattant, au supplicié et même à l'homme qui penche vers le suicide. Elle inspirait aux exaltés du judaïsme ce goût de la mort qui rendit leur résistance si longue et si cruelle. Elle formait ces soldats de Simon qui, sur un mot de leur chef, dit Josèphe, se seraient fait une joie de se donner la mort.

Telle était la situation de Jérusalem et de ses défenseurs. Titus, quant à lui, connaissait bien leur faiblesse matérielle ; il savait moins bien leur force morale. Touchant à ce succès qu'avaient préparé les sages lenteurs de son père, il avait hâte de l'atteindre : Rome et ses plaisirs, dont il était sevré depuis longtemps, le retour triomphant auprès de son père empereur, tout cela l'appelait et l'aiguillonnait. Il avait en même temps un certain désir d'en finir sans trop de carnage (car il n'était pas inhumain), et sans trop de désastre pour la cité sainte (car il ne laissait pas que de la respecter). Et, d'un autre côté, attendre d'un blocus la reddition de Jérusalem aurait ennuyé son impatience et humilié son amour-propre [1]. Pour concilier son impatience, son humanité et son amour-propre, il lui semblait que, par un coup de main hardi, accompagné de négociations pacifiques, il épou-

1. Neque dignum videbatur famem hostium opperiri, poscebantque pericula, pars virtute, multi ferocia et cupidine præliorum. Ipsi Tito, Roma et voluptates ante oculos, ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. Tac., *Hist.*, V, 11. — Voir aussi Dion, *apud Theodos.*, LXVI, 4.



vanterait les fanatiques, encouragerait les hommes sages, obtiendrait la reddition d'une ville qui, en majorité, demandait à se rendre ; qu'il aurait ainsi la triple gloire de vaincre promptement, hardiment et sans trop de sang ni de désastres : et il se voyait rentrant bientôt dans Rome, sur le char de triomphe, sous les yeux de Bérénice, les lauriers d'*imperator* sur la tête, rendant à son père la Judée pacifiée, et le temple de Salomon conservé à l'empire des Césars.

Ainsi commença le siége : au milieu des terreurs et des souffrances de la multitude ; de l'obstination exaltée des zélateurs ; de l'impatience cupide des soldats romains ; de l'impatience plus noble de Titus, qui, glorieux et humain à la fois, comptait sur l'ardeur de ses soldats et sur l'éloquence de ses parlementaires, sur son épée et sur sa parole.

Mais le premier succès trompa et ses espérances de victoire et ses espérances de paix. Dès le début du siége, la défense, loin de s'affaiblir, se fortifia par la réunion de deux des partis qui la divisaient. Le jour des Azymes (14 xant., 12 avril), les fidèles se présentèrent au temple. Comme c'était l'usage, les Galiléens, maîtres de l'enceinte extérieure, leur laissaient le passage libre ; les zélateurs, maîtres du temple intérieur, leur en ouvraient les portes. A titre de simples fidèles, et cachant leurs armes, beaucoup de soldats galiléens pénétrèrent dans cette dernière enceinte. Au bout d'un instant, ils se découvrent, jettent le cri

de guerre, frappent la foule de leurs épées Les zélateurs, hors d'état de soutenir le combat, se cachent dans les souterrains du temple. On les y poursuit, mais on leur fait grâce ; aux dépens de quelques victimes parmi les neutres, Jean et Éléazar sont réconciliés, et dans le temple, du moins, il n'y a plus qu'un seul parti [1].

La défense, moins divisée, devint alors plus énergique. La tactique romaine était pesante ; elle marchait comme la politique romaine, lentement et sûrement ; comme la politique romaine, sa grande arme était la patience ; elle punissait de mort l'impétuosité téméraire aussi bien que la lâcheté [2]. Ce courage patient, cette stratégie lente n'était pas faite pour un coup de main rapide comme l'aurait voulu Titus. Elle se laissa troubler par l'ardeur indisciplinée des Juifs. Pendant que les légions élevaient péniblement les murailles de leurs camps, faites, ce semble, pour durer des siècles, ces Juifs, mal armés, ignorants de la guerre, se jetaient sur elles, dispersaient les travailleurs ; et les légionnaires fuyaient comme ils l'eussent fait devant une artillerie puissante ; il fallait que Titus accourût. Dès le premier jour, une reconnaissance imprudente l'avait exposé sans casque et sans cuirasse

1. Jos., *de B.*, V, 11 (3, 1). Joannes, missis per speciem sacrificandi qui Eleazarum manumque ejus obtruncarent, templo potitur; ita in duas factiones civitas discessit. Tac., V, 12.
2. Jos., *de B.*, IV, 5 (1, 6).



à une sortie des assiégeants, et il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval [1].

Les voies pacifiques ne lui réussissaient pas davantage. Un de ses officiers, qui était connu dans Jérusalem, s'étant approché du mur avec Josèphe, et parlant en faveur de la paix, avait reçu pour réponse une flèche dans l'épaule. L'ennemi était donc plus sérieux, et le siége devait être plus long que Titus ne l'avait cru ; il lui fallut employer la grande arme, la patience, se sevrer de Rome pour quelque temps encore, et, au lieu du coup de main qu'il méditait, faire un siége en règle [2].

Le siége d'une ville était la grande œuvre des guerres antiques. Sans doute, on n'en était plus alors à ces siéges qui duraient trois ans, dix ans, vingt ans ; Philippe de Macédoine, Alexandre, Démétrius le preneur de villes, avaient perfectionné l'art de l'attaque. Mais, malgré tout, ne possédant pas la poudre à canon, on ne pouvait, comme aujourd'hui, dompter les villes de loin, et écraser, sans les approcher de trop près, les plus puissantes murailles. A la vue de ces citadelles qui s'élevaient dans la plaine comme d'immenses

1. Jos., *de B.*, V, 7 (2, 2). Est-ce à une de ces actions qu'il faut attribuer la blessure de Titus à l'épaule, par suite de laquelle sa main gauche demeura plus faible, d'après Xiphilin, *ex Dione*, LXVI, 5? Ni Josèphe ni Suétone n'en parlent.

2. Hanc adversus urbem gentemque Titus Cæsar, quando impetus et subita belli locus abnueret, aggeribus vineisque certare statuit. Tac., V, 13.

rochers à pic, inébranlables à toute puissance, infranchissables à toute volonté humaine, meurtrières pour qui en approchait, indestructibles pour qui s'en tenait éloigné, on se demandait : Que faire ? Ce qu'on avait à faire, c'était d'élever, à force de travail et de patience, avec de la terre soutenue par des troncs d'arbres, une chaussée que l'on commençait hors de portée des machines de guerre, que l'on poussait peu à peu plus avant, en la faisant monter plus haut. C'était, pendant ce travail, de se garantir comme on pouvait par des toits portatifs (*vineæ*, *crates*), garnis de cuir ou de métal ; de répondre de son mieux aux flèches de l'ennemi par ses flèches, aux machines de guerre par ses propres machines. Et, quand la chaussée que l'on édifiait ainsi était arrivée jusque dans le voisinage et jusqu'au niveau de la muraille assiégée, c'est-à-dire à une hauteur de quarante, soixante, quatre-vingts pieds [1], il fallait sur cette pente hisser les machines de guerre, afin qu'elles se trouvassent de niveau avec celles de l'ennemi. Il fallait enfin la faire gravir à l'*hélépole* [2]. L'hélépole était une tour roulante, large quelquefois de soixante-quinze coudées à sa base, haute quelquefois de neuf étages ; protégée contre le feu par un revêtement de

1. La chaussée de César devant Bourges avait quatre-vingts pieds de haut sur trois cent trente de large. César, *de Bello gall.*, VII, 24. Elle coûta vingt-cinq jours de travail.

2. Ἑλέπολις, la destructrice des villes. Voir la description de l'hélépole de Démétrius Poliorcète. Diodore, XX, 91, et Plutarq., *in Demetrio*.

métal, contre les pierres et les javelots par des sacs de cuir qui amortissaient les coups ; une tour dans laquelle se logeaient des soldats ; sur laquelle s'établissaient les machines de guerre, afin de combattre l'ennemi de plus haut, de balayer le sommet des remparts et d'atteindre les défenseurs jusque derrière les parapets. Alors, sous la protection de l'hélépole, la tortue et surtout le bélier commençaient à travailler le pied de la muraille assiégée. La *tortue* n'était autre chose qu'un toit formé par la réunion des boucliers et sous lequel les soldats armés de pics travaillaient à ébranler les assises en pierre. Le *bélier* était une poutre énorme suspendue par des chaînes et formant un balancier que des centaines d'hommes mettaient en mouvement, et qui allait heurter de sa tête de fer la muraille ennemie. Alors seulement, après des chocs multipliés, après bien des labeurs, des journées perdues, des hommes sacrifiés, on pouvait espérer faire brèche et lutter corps à corps contre les assiégés.

Titus se rapprocha donc de la partie attaquable de la ville. Il transporta (14 xanthicus) son quartier général de Scopos à la partie nord-ouest de la cité, à deux stades en avant de la tour Pséphina. Une légion placée à l'ouest, en face de la tour Hippicos, surveillait la citadelle de Sion ; la dixième, à l'est, sur le mont des Oliviers, surveillait le temple. Sur toute la face nord-ouest de la ville, de Scopos au monument d'Hérode, le terrain fut nivelé, les arbres abattus, les

maisons détruites, les rochers aplanis, pour faciliter le passage des troupes, des convois et de l'artillerie. Du côté où la muraille d'Agrippa était la moins forte, non loin du tombeau du grand prêtre Jean [1] (15 xanthicus, 13 avril), avec des arbres coupés dans toute la plaine, on commença à élever trois chaussées [2]. Titus avait soin de menacer seulement la partie de la ville gardée par Simon ; il laissait en paix Jean de Giscala et le temple, pour n'avoir affaire qu'à un seul ennemi, et il comptait bien que Jean, libre des périls du dehors, ne cesserait pas toute hostilité contre Simon.

Et pourtant, quand les chaussées furent debout (24 xanthicus, 22 avril) ; quand la redoutable hélépole, que les Juifs appelaient eux-mêmes Nicon (la Victorieuse), monta et s'établit fièrement sur ce piédestal ; quand, du haut de trois tours, élevées de cinquante coudées, les balistes et les catapultes commencèrent avec un fracas épouvantable à écraser les assiégés même derrière leurs parapets : l'imminence du péril opéra un certain rapprochement parmi les

1. Voir Jos., *de Bello*, V, 17 (6, 2) ; V, 19 (7, 3), 25 (9, 2), 30 (11, 4). — Ce tombeau était voisin de Sion, un peu au midi du Golgotha, près de la piscine d'Ézéchias ou piscine Amygdalon (Birket Hamman-el-Batrak).

2. Sur ces positions, voyez le plan et les explications qui y sont jointes. Tacite indique le commencement de ces travaux : Dividuntur legionibus munia, et quies prœliorum fuit, donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres, aut novis ingeniis struerentur. V, 13. Malheureusement ici s'arrête le récit de Tacite tel que nous l'ont conservé les manuscrits.

Juifs [1]. Il n'y eut ni paix ni embrassement ; seulement Simon, plus directement menacé, daigna permettre que les défenseurs du temple vinssent à son aide ; et Jean, non sans une certaine défiance, souffrit que quelques-uns de ses soldats sortissent du temple pour aller défendre l'enceinte de Bézétha. La résistance alors fut vive : Titus eut à payer de sa personne, et, selon Josèphe et Suétone, tua de sa main douze combattants [2]. Dans une sortie, les machines romaines furent incendiées, une tour de bois s'écroula ; mais à ces balistes romaines, qui lançaient à deux stades des pierres de cinquante livres, les Juifs, *artilleurs* inhabiles, ne répondaient que faiblement. Le quinzième jour du siége (25 xanthicus, 23 avril) [3] la brèche fut ouverte, et les Juifs ne la défendirent même pas. La vaste enceinte de Bézétha tomba donc entre les mains de Titus ; et il put planter sa tente dans le lieu où Sennachérib avait eu la sienne, dans l'intérieur même de la cité d'Agrippa.

Mais, Bézétha conquise, il avait Acra à emporter, pour être maître seulement de la partie inférieure

1. C'est à cette demi-réconciliation que Tacite fait allusion : Donec propinquantibus Romanis, bellum externum concordiam pararet. V, 12.

2. Jos., V, 19 (6, 5). Suet., *in Tit.*, 5.

3. Josèphe dit le 7 d'artémisius (4 mai). Cette date est contredite par celles qui suivent, et le 7 d'artémisius était certainement plus que le quinzième jour du siége. Faudrait-il lire le 7 des calendes d'artémisius, c'est-à-dire le 24 xanthicus (22 avril)? Cette locution est peu dans le style de Josèphe.— Voir Jos., *de B.*, V, 20 (7, 2). — Xiphil., LXVI, 5.

de Jérusalem ; et la lutte devenait plus acharnée à mesure que l'on approchait de l'enceinte du temple. Lorsque après cinq jours de combat et cinq nuits d'alerte, la muraille d'Acra eut enfin cédé (1er artémisius, 28 avril), comme celle de Bézétha, les Romains se crurent maîtres de cette enceinte ; ils ne l'étaient pas. Les Juifs tinrent bon dans leurs ruelles, où les Romains se perdaient ; ils les acculèrent dans des passages tortueux connus d'eux seuls. Le lendemain Acra n'appartenait plus aux Romains. Il leur fallut encore quatre jours de combat pour la reprendre et en rester maîtres (5 artémisius, 2 mai)[1].

On en était là, après vingt-cinq jours de siége. La partie la plus vaste de Jérusalem, mais en même temps la partie inférieure et la moins forte, Acra et Bézétha, étaient seules aux mains des Romains ; toute la partie élevée et fortifiée de la ville sainte restait à conquérir. Le temple et la forteresse Antonia étaient toujours occupés par les soldats d'Éléazar et de Jean ; Sion, la haute ville, appartenait toujours à Simon. La révolte gardait donc toutes ses citadelles. Elle occupait trois positions se touchant les unes les autres, où rien n'était plus aisé aux partis insurgés que de s'entendre et de se concerter, le jour où ils voudraient le faire. Elle gardait toujours pour remparts, d'un côté la muraille et les escarpements du temple ; de l'autre les

1. Jos., V, 24 (8, 2).



tours et les précipices qui, au nord, à l'ouest et au midi, bordaient Sion. Si même elle se décidait à abandonner Jérusalem, la retraite ne lui était point fermée : la ville n'était pas encore investie.

Mais le parti de l'insurrection n'entretenait pas une pareille pensée. Chez les hommes armés, et même dans une partie du peuple, le fanatisme juif était loin d'être éteint. Ou par fanatisme, ou par contrainte, ou par peur, la masse de la population s'était retirée, comme les soldats, dans Sion et dans le temple. Le temple surtout avait été pour eux l'asile le plus aimé et le plus sûr. Dussent-ils y périr, c'était encore une consolation que de mourir là [1]. Un des faux prophètes, si nombreux alors, fous ou stipendiés, criait dans Jérusalem que Dieu ordonnait au peuple de monter dans le temple et qu'il lui donnerait là des *signes de salut* (σημεῖα τῆς σωτήριας). Ces signes de salut, peu auparavant, un autre de ces prophètes envoyait le peuple les chercher sur le mont des Oliviers ; mais nul ne se rappelait que, depuis plus de quarante ans, et dans le temple, et sur le mont des Oliviers, et sur le Calvaire, ils avaient été donnés au peuple par Celui qui était plus que tous les prophètes. Celui-là était le seul qu'Israël n'eût jamais écouté.

Il est vrai que la faim et la maladie se faisaient sen-

1. Dion, *apud Xiphil. et Théodose,* LXVI, 4, 6. — Obstinatio par viris feminisque, ac, si transferre sedes cogerentur, major vitæ metus quam mortis. Tac., V, 13.

tir d'une manière cruelle. Que nous admettions le chiffre de population que fait supposer Josèphe, ou le chiffre moitié moindre que donne Tacite, il est clair qu'une telle accumulation d'hommes avait dû enfanter immédiatement une mortalité effroyable. La ville manquait de magasins et avait grand'peine à s'approvisionner. Chaque nuit, un certain nombre de maraudeurs ou d'affamés sortaient par les portes du Midi, se glissaient dans la vallée de Ben-Hinnom, et, au risque d'être égorgés par les cavaliers arabes qui battaient la plaine, allaient ramasser quelques vivres dans cette campagne dévastée. Le pain eût-il été abondant, l'air et le sol devaient manquer à une telle multitude encore plus que le pain.

Il est vrai encore qu'aux souffrances s'ajoutaient les présages sinistres. Si la révolte avait ses prophètes, Dieu avait les siens. Ce Jésus, fils d'Ananus, ce paysan inspiré dont nous avons parlé plus haut, ne cessait pas depuis sept années [1] de parcourir les rues en criant : Malheur à Jérusalem ! Lorsque le siége commença, dit Josèphe, il jugea que les oracles étaient accomplis et qu'il avait droit de se reposer. Après avoir donc crié comme à l'ordinaire : « Malheur à la ville ! malheur au temple ! malheur au peuple ! » il ajouta :

1. Josèphe dit sept ans et cinq mois, mais c'est au moins sept ans et sept mois, la première apparition de Jésus datant de la fête des Tabernacles (septembre), et le siége n'ayant commencé qu'en avril. VII, 31 (5, 3).



« Malheur à moi ! » et une pierre jetée du dehors par une baliste vint lui donner la mort quand la parole était encore sur ses lèvres.

Mais ni ces souffrances de la multitude, ni ces avertissements d'en haut ne touchaient les chefs de la révolte. Il semble même que, se fiant à la disette et à la maladie pour éclaircir la population de Jérusalem, ils souhaitassent peu la voir diminuée par la fuite. Car ils tenaient les portes fermées contre les traîtres qui eussent voulu aller rejoindre le camp romain ; ils n'étaient pas fâchés de garder les pontifes, les riches, les amis de la paix, comme des otages précieux, sinon à leur salut, du moins à leur vengeance. Eux-mêmes et leurs soldats ne souffraient pas encore de la faim. Ce qui était resté de blé dans la ville, ce qu'on avait pu dérober de grains et de légumes dans la campagne, leur appartenait. Ils avaient tous les droits et tous les profits de la tyrannie. Maîtres absolus de Jérusalem, ne craignant rien d'un peuple qui était ou stupéfié par la souffrance et la peur ou fasciné par le fanatisme, tranquilles et fiers derrière les inébranlables murailles de David, d'Hérode et de Salomon, nourris de la disette du peuple et triomphant de la mortalité qui le décimait [1], ces hommes se raillaient de la victoire des Romains, et, après avoir défendu plus ou moins vive-

1. Dès le premier moment, dit Josèphe, grâce au manque d'espace, une maladie analogue à la peste (λοιμώδη φθοράν), et, bientôt après, la faim, se firent sentir. VII, 45 (9, 3).

ment la ville inférieure, se préparaient à soutenir pour Sion et pour le temple une lutte autrement désespérée.

Les Romains, au contraire, après la pénible conquête de Bézétha et d'Acra, étaient fatigués, presque abattus; ce succès avait exalté les vaincus et découragé les vainqueurs. On disait dans leur camp que ce qui restait à prendre était imprenable. Tel était le prestige de l'énergie judaïque, que de nombreux transfuges passaient du camp dans la ville, et, las de l'attaque, se condamnaient à tous les périls de la défense : les assiégés firent trophée de ces déserteurs [1]. Aussi Titus fit-il suspendre les opérations du siége (du 8 au 11 artémisius, 5 au 8 mai), donnant à ses soldats quelques jours pour oublier, aux Juifs pour réfléchir.

Ces jours, d'ailleurs, il voulait les employer à effrayer ses ennemis ou à les séduire. Sous prétexte de payer la solde de ses troupes, il en fit sur le plateau de Scopos une revue solennelle. Du haut du rocher d'Antonia, des galeries du temple, des tours et des maisons de Sion, les Juifs accourus en foule eurent tout loisir pour contempler la plaine reluisante d'acier, d'argent et d'or, les légions sous les drapeaux, les vivres abondants qu'on leur distribuait. Ils purent se rassasier de la vue de ce camp romain, objet d'envie pour les affamés, de regret pour les captifs, de terreur pour

1. Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.

les faibles, mais aussi de haine et de colère pour les combattants.

En même temps qu'il frappait les yeux, Titus essayait de gagner les cœurs. Dans Bézétha et dans Acra, il avait défendu de tuer un homme désarmé, de détruire une maison ; il n'avait abattu que des remparts. Pour achever de gagner les esprits, il envoya Josèphe au pied de la muraille (dans cette guerre, on ne recevait pas de parlementaire) porter des paroles pacifiques à qui il pourrait et là où il pourrait se faire entendre. Josèphe prononça, s'il faut l'en croire, un magnifique et peu vraisemblable discours qui lui valut des injures et même des flèches. Il exalta la tolérance romaine qui, respectueuse pour une religion étrangère, se laissait arrêter par ses ménagements envers le temple ; il promit « la main droite » de César à qui la voudrait prendre ; il avertit qu'au jour de l'assaut la même clémence ne se retrouverait pas. Il toucha sans doute plus d'un cœur touché d'avance, et dès longtemps avide de se voir, heureux esclave, dans le camp romain. Mais il ne toucha pas ces hommes de fer, comme il les appelle, atroces et derniers défenseurs de la patrie juive, et qui se croyaient, peut-être avec raison, exceptés de toutes les amnisties [1].

Enfin Titus essaya de la cruauté. Il jeta sa cavalerie sur ces maraudeurs qui sortaient la nuit de Jérusalem

1. Jos., *de B.*, V, 23 (9). — Xiphil., LXVI, 5.

pour ramasser quelques vivres, et que les soldats romains accusaient d'empoisonner les fontaines [1]. En un jour, furent crucifiés cinq cents malheureux qui la plupart n'eussent pas demandé mieux que de passer au camp romain, s'ils n'eussent eu femmes et enfants dans les murs de Jérusalem. Le bois manqua pour ces croix, terrible punition de la croix du Calvaire. Témoins du haut des murs de ce spectacle, les chefs de la révolte n'en furent pas touchés ; ils firent venir les parents et les amis des victimes et les leur montrèrent en disant : Voilà ce qu'on gagne à passer au camp romain ! — Titus essaya un autre moyen de terreur. Il renvoya dans Jérusalem d'autres captifs, les mains coupées (ce qui dans cette guerre était presque un acte de douceur), porteurs pour Jean d'un message de paix et le suppliant d'épargner la ville et le temple. Mais ces ambassadeurs sanglants et mutilés n'eurent pas plus de succès que Josèphe, l'ambassadeur favori de Titus. On répondit du haut des murs par d'atroces injures contre Titus et contre Vespasien [2].

Prières et menaces étaient épuisées ; il fallut donc reprendre le siége. Mais le siége devenait de plus en plus difficile. Simon et Jean étaient rapprochés, sinon réconciliés ; on ne pouvait plus attaquer l'un sans inquiéter l'autre ; il fallait les tenir tous deux en échec. Les murailles plus fortes, les pentes plus escarpées

1. Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.
2. Jos., V, 28, 29 (II, 1, 2).

exigeaient un plus rude labeur ; il fallut dix-sept jours (du 12 au 29 artémis., 9 au 26 mai) avant que quatre chaussées nouvelles s'élevassent, deux contre Jean et la face nord de la tour Antonia, deux contre Simon et la face nord de Sion, non loin du Calvaire. Enfin les balistes et les catapultes n'étaient plus des armes inutiles aux mains des Juifs ; ils avaient appris à s'en servir. Les chaussées romaines étaient à peine terminées, que Jean, au moyen d'un travail souterrain, fit écrouler celles qui le menaçaient, et les ouvrages des assiégeants s'abîmèrent dans un nuage de poussière, de flammes et de fumée. Du côté de Simon, deux hommes, avec une incroyable audace, sortirent, des flambeaux à la main, et allèrent droit aux machines romaines qu'ils incendièrent ; Romains et Juifs se disputèrent les béliers à demi enflammés. Le camp de Titus fut envahi ; lui-même ne rallia ses soldats qu'avec peine. De toutes parts les terrasses furent détruites, les machines brûlées, le soldat romain découragé, Jérusalem triomphante [1] (vers le 3 dœsius, 30 mai).

Jusqu'ici donc la puissance romaine n'avait fait que se briser contre l'obstination juive. On n'avait pas écouté les paroles de paix de Titus ; on s'était raillé de ses menaces. Sa prétention d'emporter Jérusalem par un coup de main avait été promptement déjouée. Le siége en règle avançait peu et promettait un labeur

1. Jos., V, 30 (11, 45).



où il semblait que les légions dussent succomber.

Alors un conseil de guerre se rassembla dans le camp romain. Les plus ardents proposaient un assaut donné par toute l'armée à la fois, tuerie effroyable, succès douteux, fatal peut-être ; d'autres, la construction de nouvelles terrasses, mais le bois manquait dans ce pays dévasté ; d'autres, le blocus, et il fallut bien que l'impatience et l'amour-propre de Titus acceptassent ce parti longtemps écarté. Ainsi Dieu n'avait permis le succès momentané de la résistance des Juifs que pour amener les dernières douleurs de Jérusalem et le dernier accomplissement de la prophétie.

II

PRISE DU TEMPLE.

> Quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te et coangustabunt te undique.
>
> Car il viendra le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront et te serreront de toutes parts.
>
> (Luc, XIX, 43.)
>
> Non relinquetur hic lapis super lapidem qui non destruatur.
>
> Il ne restera pas ici (dans le temple) pierre sur pierre qui ne soit détruite.
>
> (Matth., XXIV, 2.)

Il fallut donc que Jérusalem fût investie. On traça le plan d'un mur dont Josèphe décrit exactement le circuit. Il partait du quartier général de Titus, situé au nord dans Bézétha [1]; il coupait, en allant vers l'orient, la partie inférieure de Bézétha, parallèlement à cette voie douloureuse que le Seigneur avait suivie pour aller au Calvaire ; puis il descendait dans la vallée de Cédron, et la traversait un peu au-dessus du point où Jésus l'avait traversée la veille de sa mort ;

1. Jos., V, 31 (12, 2).



suivait du nord au midi les cimes du mont des Oliviers; passait sur le mont du Scandale, célèbre par l'idolâtrie de Salomon ; franchissait encore une fois la vallée ; rencontrait, sur la colline du Mauvais-Conseil, le tombeau du pontife Ananus (Anne, beau-père de Caïphe) [1], le champ d'Haceldama, acheté avec les trente deniers, et cette maison de campagne de Caïphe, où avait eu lieu le conciliabule qui décida la mort du Sauveur ; il revenait ensuite du midi au nord, toujours en couronnant les hauteurs, et allait rejoindre le camp de Sennachérib, devenu celui de Titus. Il enfermait ainsi complétement la partie assiégée de Jérusalem.

Comme s'ils eussent eu conscience de la prophétie qu'ils accomplissaient, les soldats romains travaillèrent à ce mur avec une activité surhumaine. « Je ne sais quelle impulsion divine (ὁρμὴ τίς δαιμόνιος) s'était emparée d'eux », dit Josèphe ; expression digne d'être notée, parce que nous allons la retrouver dans une occasion semblable. Chaque légion, chaque cohorte luttait à qui aurait plus vite achevé sa tâche. Il avait fallu dix-sept jours pour élever les chaussées ; trois jours (du 4 au 6 dœsius, 31 mai au 2 juin) suffirent pour achever cette muraille de terre, de pierre ou de

1. Ananus, fils de Seth, grand pontife de l'an 7 à l'an 22. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 3 (2, 1). Il y eut après lui un autre grand prêtre Ananus, dont j'ai parlé. Mais, proscrit et tué par les Iduméens, au milieu des derniers troubles (v. ci-dessus, page 68), il devait à peine avoir un tombeau.



gazon, longue de trente-neuf stades (7 kilom. 800 mètres), et garnie de treize redoutes [1]. Elle passait sur le mont des Oliviers à cette place même, marquée par la tradition chrétienne, où Jésus-Christ, apercevant Jérusalem, avait pleuré sur elle et avait dit : « Des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'une muraille, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de toutes parts [2]. »

Dès lors, toutes les issues furent fermées aux habitants de Jérusalem. Il n'y eut plus entre la ville et la circonvallation romaine que les deux arides vallées auxquelles sont restés les noms lugubres de Géhenne et de Josaphat. Les passages souterrains qui donnaient issue dans ces vallées furent désormais inutiles : plus d'espérance ni de fuite ni d'approvisionnement. Quoique fort éclaircie par la désertion et par la mort, la population hiérosolymitaine réfugiée dans Sion et dans le temple était encore bien serrée. Il pouvait y avoir là deux ou trois cent mille âmes, la plupart femmes, enfants et vieillards, à qui l'adresse ou la promptitude avaient manqué pour fuir. Refugiés de tous les points de la Judée ou pèlerins de tous les coins du monde, par prudence ou par piété, ils avaient apporté de l'or en abondance ; dès le début du siége, les denrées

1. Josèphe ajoute : « Le périmètre de ces redoutes comptait dix stades (Καὶ τούτων οἱ κύκλοι δέκα συνηριθμοῦντο σταδίων). » Chaque redoute aurait eu ainsi environ 150 mètres de tour.

2. Luc, XIX, 43.



s'étaient vendues au double de leur valeur [1]. Mais cet or, leur seule provision, ne leur en donnait aucune autre. Ces deux cent mille hommes manquaient de pain. On donnait tout ce qu'on avait, les moins riches pour un boisseau d'orge, d'autres pour un boisseau de froment ; le boisseau de froment se vendait un talent (6,000 francs) [2]. On mangea des peaux d'animaux, le cuir des boucliers. On fouilla les égouts, on chercha jusque dans la fiente des animaux. Avec cet égoïsme qui caractérise les grandes calamités, le moindre débris qui pouvait être un aliment fut disputé avec rage entre le mari et la femme, entre le fils et le père, entre la mère et l'enfant.

Et encore, le peu qu'on avait recueilli, il fallait le cacher. Les gens armés, qui avaient déjà à leur disposition ce qu'on avait pu sauver des magasins publics, réclamaient pour eux tout le reste. Ils allaient par la ville, épiant quiconque semblait se nourrir, traînant une femme par les cheveux afin de lui arracher la miette de pain qu'elle serrait obstinément dans sa main. Si un visage un peu moins défait, si un peu de

1. Ce qui coûtait auparavant douze drachmes se vendait vingt. Jos., *de B.*, V, 36 (13, 4).

2. Jos., V, 37 (13, 7). — Selon les Talmudistes, la fille du riche Gorion chercha sa nourriture dans la fiente des animaux. La riche Marthe fille de ce Boëthus, qui avait autrefois acheté le pontificat à Jésus, fils de Gamala ou Gamaliel, V. Jos., *Ant.*, XX, c. (9, 4 et 7), n'ayant pu, avec tout son or, se procurer du pain, erra mourante dans les rues, et, ayant aperçu à terre quelque chose qui ressemblait à un aliment, elle se jeta dessus et mourut en le dévorant.



fumée sortant d'un toit, si seulement une porte fermée leur faisait soupçonner une maison où l'on se nourrissait, elle était envahie ; les habitants mis à la torture pour découvrir un lambeau de chair mal cuite ; les enfants brisés contre la pierre pour arracher à leurs dents l'aliment où elles avaient mordu.

On tentait bien de s'échapper ; dans cette ville où l'or abondait, on réunissait un peu d'or, on l'avalait pour le mieux cacher. Et alors, on se jetait à tout risque du haut des murs, ou l'on descendait par un égout, ou l'on se mêlait à une sortie des assiégés pour se rendre en transfuges au camp romain. Mais que de dangers encore! Beaucoup d'affamés, accueillis dans le camp romain, se jetaient avidement sur la nourriture qui, pour leurs estomacs resserrés, devenait un poison. Des milliers d'autres, avant d'arriver au camp, étaient arrêtés par les cavaliers arabes, qui, soupçonnant toutes les entrailles juives de contenir de l'or, égorgeaient ces malheureux pour fouiller dans leurs intestins.

Le plus simple était donc de se laisser mourir. On s'étendait dans les rues ou sur les toits ; on jetait au temple un dernier regard, et l'on attendait que la faim eût fait son œuvre. La maladie y aidait souvent ; mais auprès de la faim elle jouait un si faible rôle, que Josèphe en parle à peine [1]. Les plates-formes des maisons, les places étaient remplies de cadavres ; cer-

1. Jos., VI, 4 (9, 3).



taines maisons devenaient tout à coup silencieuses comme des cimetières, et n'étaient plus habitées que par des morts. On ne pleurait pas, on ne regrettait pas, on n'ensevelissait pas. Ceux qui erraient par les rues, pâles, hydropiques et enflés par la maladie, jetaient un regard d'envie sur ceux qui ne marchaient plus et ne souffraient plus [1]. On avait longtemps payé, avec les deniers de la ville, l'enterrement des pauvres. Selon un transfuge dont Josèphe a recueilli le témoignage, on paya ainsi jusqu'à six cent mille funérailles. Selon un autre transfuge, par une seule porte, dans un espace de deux mois et demi seulement (du 14 xanthicus au 1er panémus), on emporta cent quinze mille huit cent quatre-vingts cadavres [2]. L'or, qui ne manquait pour rien dans Jérusalem, finit par manquer pour cette dépense. Du haut de Sion ou du haut des portiques du temple, on jeta les cadavres nus sur les pentes abruptes des deux vallées. Le païen Titus, qui les vit là pourrissant ensemble sur les bords du torrent, leva les mains au ciel et prit Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable de ces malheurs [3].

Les Juifs, s'ils savaient encore les Écritures, pouvaient se rappeler ces paroles du Psalmiste :

« Ils ont dressé des embûches contre ma vie. Les forts se sont élancés contre moi.

1. Jos., 32 (12, 3), 36 (13, 4).
2. Jos., V, 37 (13, 7).
3. Jos., 32 (12, 3, 4).

« J'étais pourtant sans iniquité et sans crime...

« Mais le soir, ils reviendront à leur demeure ; ils souffriront la faim comme des chiens, et ils rôderont par toute la ville...

« Seigneur, dispersez-les dans votre puissance, et mettez-les sous le joug, Seigneur qui me protégez.....

« ..... Qu'ils soient surpris dans leur orgueil, que l'on raconte partout leur abomination et leur mensonge !

« Perdez-les dans votre colère, perdez-les ; et qu'ils ne soient plus...

« Et le soir, ils reviendront à leur demeure, et ils souffriront la faim comme des chiens, et ils rôderont par toute la ville [1]. »

L'affreux courage des révolutionnaires ne fléchissait pourtant pas. Titus parlait encore de miséricorde : Josèphe errait encore autour des murs pour prêcher une dernière fois la soumission ; Josèphe reçut une pierre qui le renversa. Les derniers survivants du pontificat et de la noblesse pouvaient encore être les négociateurs de la paix ; la proscription fut renouvelée contre eux. Quinze des chefs du peuple, un scribe, deux pontifes, et parmi ceux-ci Mathias, qui avait jadis ouvert à Simon les portes de Jérusalem, furent livrés au bourreau. Mathias ne demanda d'autre

1. Ps. LVIII, 4 5, 7, 12, 13, 14, 15.



grâce que celle de mourir avant ses trois fils ; Simon la lui refusa. Chez ces zélateurs si obstinés à proscrire, à combattre et à mourir, que se passait-il ? Ce n'était pas l'amour de la patrie qui les soutenait : quand on voulait les attendrir sur le sort de leur cité, ils répondaient en raillant que, morts, ils se passeraient bien de patrie. Ce n'était pas non plus la religion du temple : quand on leur demandait d'épargner le temple : Dieu, disaient-ils, a un temple plus beau que celui de Salomon, c'est le monde. Il n'y avait plus en eux que le fatalisme grossier du bandit ou le fanatisme du sectaire déçu. S'immolant ainsi, eux et Jérusalem, à des espérances qu'ils savaient trompées, à de prétendues prophéties auxquelles ils ne devaient plus croire, il semblait, dit Josèphe, qu'ils n'eussent ni corps ni âme ; tant leur corps était insensible à la souffrance, leur âme à la pitié [1] !

Mais le sort de la ville était maintenant décidé. Depuis le labeur de la circonvallation accompli, la situation morale des deux camps était tout autre. Sûrs d'être maîtres de leurs ennemis par la faim, comme les Juifs étaient sûrs de succomber par elle, les Romains se fortifièrent de tout le courage que perdaient les assiégés. Les soldats, par un élan militaire, Titus, par un sentiment presque miséricordieux qui le portait à en finir avec cette épouvantable tragédie, reprirent les

1. Jos., V, 30 (12, 4).



travaux d'attaque. Le bois manquait auprès de Jérusalem ; on alla le chercher jusqu'à quatre-vingt-dix stades de la ville ; et, après vingt et un jours de travail (du 8 dœs. au 1er panémus, 4-26 juin), quatre nouvelles chaussées, plus hautes que les premières, menacèrent la citadelle Antonia [1]. La citadelle Antonia était la clef du temple : qui occuperait ce point dominerait le sanctuaire et en serait bientôt maître.

Et cependant le courage des Juifs, épuisé par la faim, trouva à peine un peu d'élan pour défendre les abords du temple. Ils ne surent ni faire écrouler les chaussées, ni incendier les machines de l'ennemi. La muraille résista seule à leur place, et le bélier la battait en vain ; lorsque quelques soldats, sous l'abri de la tortue, ayant avec le pic et avec la main détaché quatre assises, le mur s'écroula pendant la nuit, et le jour révéla une large brèche. Mais derrière cette muraille en apparut une autre, construite pendant le siége. Il fallut que les débris de la première servissent de marchepied pour escalader la seconde. Mais une nuit (5 panémus, 30 juin), après plusieurs assauts repoussés, vingt soldats, un porte-étendard et un trompette escaladèrent sans bruit la muraille, tuèrent les sentinelles juives, arborèrent le drapeau, sonnèrent de la trompette. Non-seulement alors la tour Antonia appartint aux Romains ; mais les Juifs épouvantés, qui

1. Jos., V, 22 (12, 4); VI, 1 (1, 13).



par des couloirs souterrains se réfugiaient dans le temple, furent poursuivis l'épée dans les reins. On se battit cette fois dans l'enceinte sacrée ; on se battit dans des passages étroits, où, serrés les uns contre les autres, marchant sur les cadavres, foulant les armures brisées, on n'avait que le choix de tuer ou de mourir. Il y eut même un centurion romain qui franchit le portique extérieur et s'élança seul sur ce parvis de mosaïque que jamais combattant paien n'avait souillé ; les Juifs, effrayés par son audace, reculèrent jusqu'à l'angle du temple intérieur. Si les clous de sa chaussure ferrée n'eussent glissé sur le marbre du parvis, cet homme à lui seul eût pris le temple et terminé la guerre [1].

Il fallait maintenant, pour les Juifs, combattre dans le temple et pour le temple ; pour les Romains, entreprendre, après le triple siége de Bézétha, d'Acra et de la tour Antonia, un quatrième siége qui ne devait pas encore être le dernier.

C'est donc le moment de décrire en quelques mots ce temple qui allait périr [2]. Il couronnait, comme on le sait, ou plutôt il enfermait dans son enceinte la colline de Moria, où Abraham avait été sur le point d'immoler son fils. Depuis le temps de Salomon, le

1. Jos., VI, 6 (1, 7).
2. Voir surtout Jos., *de B.*, V, 14, 15 (5). — *Ant.*, VIII, 2 (3-4); XV, 14 (11); XX, 7 (9, 7); le *Traité Middoth*, et les voyageurs modernes cités plus haut.

travaux d'attaque. Le bois manquait auprès de Jérusalem ; on alla le chercher jusqu'à quatre-vingt-dix stades de la ville ; et, après vingt et un jours de travail (du 8 dœs. au 1er panémus, 4-26 juin), quatre nouvelles chaussées, plus hautes que les premières, menacèrent la citadelle Antonia [1]. La citadelle Antonia était la clef du temple : qui occuperait ce point dominerait le sanctuaire et en serait bientôt maître.

Et cependant le courage des Juifs, épuisé par la faim, trouva à peine un peu d'élan pour défendre les abords du temple. Ils ne surent ni faire écrouler les chaussées, ni incendier les machines de l'ennemi. La muraille résista seule à leur place, et le bélier la battait en vain ; lorsque quelques soldats, sous l'abri de la tortue, ayant avec le pic et avec la main détaché quatre assises, le mur s'écroula pendant la nuit, et le jour révéla une large brèche. Mais derrière cette muraille en apparut une autre, construite pendant le siége. Il fallut que les débris de la première servissent de marchepied pour escalader la seconde. Mais une nuit (5 panémus, 30 juin), après plusieurs assauts repoussés, vingt soldats, un porte-étendard et un trompette escaladèrent sans bruit la muraille, tuèrent les sentinelles juives, arborèrent le drapeau, sonnèrent de la trompette. Non-seulement alors la tour Antonia appartint aux Romains ; mais les Juifs épouvantés, qui

1. Jos., V, 22 (12, 4); VI, 1 (1, 13).



par des couloirs souterrains se réfugiaient dans le temple, furent poursuivis l'épée dans les reins. On se battit cette fois dans l'enceinte sacrée ; on se battit dans des passages étroits, où, serrés les uns contre les autres, marchant sur les cadavres, foulant les armures brisées, on n'avait que le choix de tuer ou de mourir. Il y eut même un centurion romain qui franchit le portique extérieur et s'élança seul sur ce parvis de mosaïque que jamais combattant païen n'avait souillé ; les Juifs, effrayés par son audace, reculèrent jusqu'à l'angle du temple intérieur. Si les clous de sa chaussure ferrée n'eussent glissé sur le marbre du parvis, cet homme à lui seul eût pris le temple et terminé la guerre [1].

Il fallait maintenant, pour les Juifs, combattre dans le temple et pour le temple ; pour les Romains, entreprendre, après le triple siége de Bezétha, d'Acra et de la tour Antonia, un quatrième siége qui ne devait pas encore être le dernier.

C'est donc le moment de décrire en quelques mots ce temple qui allait périr [2]. Il couronnait, comme on le sait, ou plutôt il enfermait dans son enceinte la colline de Moria, où Abraham avait été sur le point d'immoler son fils. Depuis le temps de Salomon, le

1. Jos., VI, 6 (1, 7).
2. Voir surtout Jos., *de B.*, V, 14, 15 (5). — *Ant.*, VIII, 2 (3-4); XV, 14 (11); XX, 7 (9, 7); le *Traité Middoth*, et les voyageurs modernes cités plus haut.



travail du peuple et l'or du sanctuaire avaient été employés à agrandir, à aplanir, à escarper la plate-forme qui formait la base inébranlable du temple. Pour l'agrandir, des profondeurs énormes [1] avaient été comblées ; pour la prolonger vers le midi, Hérode y avait ajouté des constructions immenses, dont les voûtes sont encore debout. La colline gardait pourtant quelque chose de sa forme première, et le sanctuaire en était le centre et le point culminant [2].

C'était d'abord, quand vous arriviez de l'orient, et que vous aviez descendu le mont des Oliviers, l'antique muraille de Salomon qui soutenait et enfermait la plate-forme du temple. La porte orientale s'ouvrait dans cette muraille, et, par une rampe ou par des degrés, vous arriviez au delà du portique, qui, couronnant le sommet de la muraille, dessinait avec elle les quatre côtés de l'enceinte sacrée. Ce portique était formé de somptueuses galeries longues de trente coudées, avec des colonnes de marbre hautes de vingt-cinq coudées [3] et des lambris artistement sculptés ; celle du midi, bâtie par Hérode, plus large et plus haute que les autres, avait quatre rangées de colonnes, trois nefs, des piliers que trois hommes avaient peine

1. De 300 coudées (150 mètres), s'il fallait en croire Josèphe, mais ce chiffre est inadmissible.

2. Sur les mesures du temple, voyez l'appendice à la fin du volume.

3. Jos., V, 14 (5, 2).

à embrasser. De cette première enceinte formée par la muraille de Salomon et par le portique, il reste aujourd'hui quelques vestiges : des blocs énormes sont debout de loin en loin, aisément reconnaissables au milieu de la mesquine maçonnerie turque dans laquelle ils sont enchâssés, et entourant encore aujourd'hui la plate-forme sacrée, vénérable aux musulmans comme elle l'était aux Juifs [1].

Ensuite vous franchissiez le portique ; et devant vous s'ouvrait le parvis des Gentils, vaste cour pavée de mosaïque, où le Grec et le Syrien se coudoyaient avec l'Israélite, où, grâce à l'esprit libéral de la loi juive, tous les peuples avaient accès, comme pour attendre le jour où la porte même du sanctuaire leur serait ouverte. Mais, tant que régnait la loi de Moïse,

1. Tacite distingue bien les diverses enceintes du temple : Illic immensæ magnificentiæ templum ; ex primis, munimentis urbis (la muraille de Salomon, qui, à l'orient, forme le rempart extérieur de la ville), dein vigiliis (cour des femmes) ad postremum fœminis clausum (cour des Israélites d'où les femmes étaient exclues), ad fores tantum Judæo aditus, limine præter sacerdotes arcebantur (cour des lévites). V, 10.

L'angle sud-ouest de l'enceinte du temple est formé de pierres dont quelques-unes ont 9^{m},5 de long sur 1 mètre de haut (M. de Saulcy, t. II, p. 211). M. de Vogué en a vu de longues de 12 mètres. Josèphe, V, 14 (5, 6), parle de blocs de 45 coudées (22^{m} 1/2), sur 6 de large et 5 de haut. M. de Saulcy (*Études sur l'art judaïque*, X), tout en ayant peine à admettre cette mesure, rappelle les blocs qu'on trouve à Balbeck, et « qui ne cubent pas moins de 525 mètres, tandis que ceux de Josèphe en cuberaient seulement 196 ». Mais même les plus admissibles de ces mesures ne sauraient être qu'exceptionnelles, et Josèphe exagère quand il veut faire croire à un mur bâti tout entier en pierres pareilles.

le sanctuaire leur était fermé encore ; et, à quelques pas plus loin, une balustrade vous arrêtait : là des colonnes, placées de distance en distance, portant des inscriptions dans les deux langues païennes de la Grèce et de Rome, interdisaient le passage à quiconque n'était pas purifié selon la loi de Moïse. Le Gentil devait s'arrêter là sous peine de mort.

Mais le Juif allait plus loin ; à lui, un sanctuaire plus intime, une enceinte plus vénérée, renfermée dans la première enceinte, le temple intérieur était ouvert. Il montait quatorze degrés [1] ; il passait sous une porte revêtue d'argent et d'or, haute de vingt

1. D'après Josèphe, au-dessus de ces 14 degrés régnait autour du temple un perron large de 10 coudées. Les trois entrées qui donnaient dans la cour des femmes et la cour des femmes elle-même étaient au niveau de ce perron. Mais les dix entrées qui menaient immédiatement de ce perron dans la cour des enfants d'Israël ou dans celle des prêtres avaient chacune un escalier de 5 marches (πεντέ βάθμων κλίμακες). La cour des femmes, à son tour, communiquait avec la cour des enfants d'Israël par un escalier de 15 marches, mais beaucoup moins élevées et équivalant seulement, dit Josèphe, aux cinq marches des autres escaliers (*de Bello*), V, 14 (5, 2).

Toutes ces mesures sont d'accord. Ce qui peut donner lieu à quelques difficultés, c'est l'assertion (*ibid.*) que le mur du temple intérieur avait au dedans 15 coudées de hauteur, et à l'extérieur 40, mais que la différence (25 coudées) était cachée par les 14 degrés (τούτου τὸ μὲν ἔξωθεν ὕψος, καίπερ τεσσαράκοντα πηχῶν ὑπάρχον, ὑπὸ τῶν βαθμῶν ἐκαλύπτετο, τὸ δὲ ἔνδον εἴκοσι καὶ πεντὲ πηχῶν ἦν). *Ibid.* Comment expliquer cette parité établie entre 15 coudées et 14 marches?

Un autre passage mérite encore d'être considéré ici. « Jean, attaquant Éléazar dans le temple intérieur, se servit de poutres qu'Agrippa avait fait préparer pour surélever le temple de 20 coudées. Il en fit faire des tours, ayant remarqué qu'elles étaient

coudées, large de dix [1], et, à travers une seconde rangée de portiques qui dessinait la seconde enceinte, arrivait à la cour des Femmes; c'est de là, en effet, que les femmes prenaient part à la prière et au sacrifice. Il montait encore d'autres degrés ; là s'ouvrait une porte faite en airain de Corinthe, plus somptueuse que les précédentes, la porte de Nicanor, surnommée la Belle porte, et que vingt hommes suffisaient à peine pour fermer [2] ; au delà de cette porte, un vestibule plus large et plus haut, le conduisaient à la cour des Enfants d'Israël. S'il était de la tribu sainte, il montait encore un degré, et il était dans la cour des Lévites, au pied de l'autel.

Là se déployaient toutes les magnificences et se conservaient tous les mystères du culte hébraïque. C'était d'abord l'autel, véritable édifice, haut de quinze coudées, sur une base de trente-deux en carré [3], sur le-

juste de la hauteur nécessaire pour attaquer ceux qui combattaient du haut du temple. Il établit ces tours en arrière de l'enceinte, à l'opposite de l'exèdre occidentale. Cela ne pouvait se faire qu'en ce lieu, parce que tous les autres côtés étaient occupés par des degrés se prolongeant au loin. » V, 5 (1, 5). Il faut donc croire que les 14 degrés ne se prolongeaient pas sur la face postérieure ou occidentale du temple, d'autant plus qu'il n'y avait pas de porte de ce côté, ainsi que Josèphe l'affirme. L'exèdre dont il est question appartenait peut-être au portique extérieur du temple (?).

1. Je suis la *Mischna*, moins exagérée ici que Josèphe, qui dit 30 et 15 coudées.

2. Josèphe, VI, 31 (5, 3).

3. Selon le *Traité Middoth*, sect. 5. Josèphe dit 50. V, 14 (5, 6). — Ézéch. (XLIII, 13) ne compte que 10 coudées de hauteur et 16 à la base.

quel le prêtre montait pour immoler et brûler les victimes. Au delà de l'autel, le pèlerin apercevait le bassin des purifications, qui tenait lieu de la mer d'airain de Moïse, détruite sous Nabuchodonosor. Au delà encore, il voyait s'élever la façade du sanctuaire, haute et large de cent coudées, construite en marbre blanc et revêtue en partie de plaques d'or. Le sanctuaire était enfermé dans le temple intérieur comme le temple intérieur l'était dans le temple extérieur. C'était le centre, c'était le sommet et de la montagne et du temple et de la religion [1].

Dans le sanctuaire, nul, si ce n'est les prêtres, ne pouvait pénétrer. Mais une porte sans battants, une immense ouverture, haute de soixante-dix coudées sur vingt-cinq, faisait plonger le regard dans le vestibule du sanctuaire. Une seconde porte haute de cinquante-cinq coudées sur seize, surmontée d'une vigne d'or dont les grappes pendantes avaient la taille d'un homme [2], séparait le vestibule du Lieu saint : c'est dans le Lieu saint qu'étaient la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des

1. Ista lex domus in summitate montis. Omnis finis ejus in circuitu Sanctum sanctorum est. Ézéchiel, XLIII, 12.

2. Selon les rabbins, une grappe de cette vigne n'eût pu être portée que par trois cents hommes. Le rideau du temple avait une épaisseur égale à la longueur de la main. Le rideau du Saint des saints était formé de huit cent vingt mille fils ; vingt mille vierges y avaient travaillé pendant toute une année, et il fallait trois cents prêtres pour le laver !

parfums. Mais il y avait une enceinte plus vénérée encore : séparé du Lieu saint par un voile tissu de pourpre et d'or [1], le Saint des saints se cachait à tous les regards. Là il n'y avait ni autel ni candélabre; l'arche d'alliance seule y avait demeuré autrefois; l'arche d'alliance disparue, ce lieu n'était plus habité que par le nom et la majesté divine. Dans ce sanctuaire impénétrable, le grand prêtre seul pouvait entrer, et une seule fois dans l'année.

Tout cet édifice, qui se composait ainsi du vestibule, du Saint, et du Saint des saints, quatre-vingt-neuf ans auparavant reconstruit par Hérode, embelli par ses descendants, avait été orné des dons envoyés du bout du monde par Juda dispersé, mais opulent [2]. On voyait là la lampe et la table d'or données par la reine Hélène, prosélyte du judaïsme ; la couronne offerte par le général romain Sosius, premier vainqueur de Jérusalem ; les vases d'or d'Auguste et de Livie ; la chaîne d'or consacrée par le roi Agrippa, égale en poids à la chaîne de fer qu'il avait portée sous Tibère. Les chapiteaux corinthiens dont parle Josèphe, les restes qui se voient encore de diverses portes du temple extérieur prouvent que, grâce à Hérode, les

1. Les quatre couleurs du voile représentaient les quatre éléments : le safran, le feu; le byssus, la terre; l'hyacinthe, l'air; la pourpre, l'eau.

2. Au temps de Crassus, le temple contenait, outre les espèces, un poids de 8,000 talents d'or : ce serait environ 200,000 kilog. Jos., *Ant.*, XIV, 12 (7, 1).

richesses de l'art gréco-romain étaient venues s'ajouter à l'habileté du ciseau judaïque.

Tout cet ensemble du temple extérieur, du temple intérieur, du sanctuaire, formant trois enceintes rectangulaires inscrites les unes dans les autres, était plein de splendeur et de dignité. Au lever du soleil, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le sanctuaire dominant de plus de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc ; quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit et le préservèrent, dit-on, de la foudre ; il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige, s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée ; le païen même se prosternait.

Maintenant, il est vrai, cette splendeur était bien ternie. Depuis plus de deux ans, le temple était une citadelle. Tout ce qui l'entourait avait été saccagé, ou par les Romains ou par les Juifs armés les uns contre les autres. Sur les décombres de la tour Antonia, que les légions romaines travaillaient à déblayer, commençaient à s'élever trois chaussées ; l'une contre la face ouest, l'autre contre la face nord des portiques du temple, la troisième contre l'angle placé entre deux [1].

1. Jos., VI, 13 (2, 7). Le donjon, τὸ κατόπτον, *ibid.*, II (4, 5).



Du donjon encore debout de cette forteresse détruite, le païen Titus pouvait plonger un regard profane dans l'intérieur de l'enceinte sacrée, sur laquelle on n'avait pas permis jadis au Juif Agrippa de jeter un coup d'œil du haut de son palais. Et ce regard, que pouvait-il découvrir ? Ces somptueux portails (exèdres), par où le peuple jadis arrivait en foule au sanctuaire, chargés, comme l'eussent été des tours, de balistes et de catapultes ; ce pavé de mosaïque déchiré par la chaussure de fer des soldats païens ; ces marbres tachés d'un sang qu'on ne prenait plus la peine de laver ; sur les degrés, des morts qu'on ne relevait même plus ; au lieu d'adorateurs, des fugitifs et des soldats ; des enfants et des femmes mourant de la faim et de la peste, à côté des hommes armés qui trébuchaient, ivres du vin du sanctuaire.

Mais surtout une grande douleur avait affligé le peuple et le temple : le 17 du mois hébraïque de Thammouz (17 panémus, 12 juillet), le sacrifice perpétuel avait cessé. La loi de Moïse ordonnait que chaque matin et chaque soir un agneau fût offert au Seigneur par son peuple [1]. Seules, les plus grandes calamités, la captivité de Babylone et la persécution d'Antiochus, avaient interrompu ce sacrifice ; et Daniel, prophétisant le règne d'Antiochus, avait annoncé cette irruption comme la plus grande des douleurs [2].

1. Exod., XXIX, 38-42; Num., XXVIII, 1-8.
2. Daniel, VIII, 11-13; XI, 31.

A l'époque que nous racontons, ce sacrifice cessa, parce que, dans le temple assiégé et affamé, les victimes manquaient[1]. Il cessa pour la première fois depuis deux cent trente-trois ans ; et il cessa pour ne jamais se renouveler. Aujourd'hui encore les Juifs célèbrent par un jeûne solennel l'anniversaire de ce jour, le dernier de leur culte véritable[2]. Ainsi s'accomplissait ce mot d'Isaïe : « Ne m'offrez plus de sacrifices, votre encens est une abomination pour moi. Vos néoménies, vos sabbats, vos fêtes, je ne les supporterai plus ; vos kalendes et vos solennités, mon âme les déteste.... Quand vous étendrez vos mains pour prier, je détournerai mes yeux ; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang[3] ! »

A ces douleurs du temple s'ajoutaient et dans le temple et dans Sion les horreurs de la faim. Après avoir essayé de manger le cuir des boucliers, on essayait de se nourrir de foin desséché. Les gens

1. Je suis la correction de Crevier, qui lit dans Josèphe, VI, 7 (2, 1), ἀρνῶν (*agnorum*), au lieu de ἀνδρῶν (*virorum*). Il est en effet impossible de supposer que le sacrifice manquât *faute d'hommes*. On ne peut même pas entendre que cela signifie *faute de prêtres*. Nous verrons que Titus en trouva un grand nombre dans le temple.

2. Ce jour-là est aussi pour les Juifs l'anniversaire du brisement de la loi par Moïse, de la profanation du temple par les Grecs, de l'incendie fait par eux du livre de la loi, de l'extinction de la lampe qui brûlait continuellement, de la brèche faite aux murs de Jérusalem par les Romains.

3. Isaïe, I, 13-15.

armés qui rôdaient par la ville, enragés comme des chiens, selon l'expression de Josèphe et du Psalmiste, entraient dans la même maison jusqu'à deux ou trois fois en une heure pour la fouiller. Ils fouillaient même les mourants, supposant que leur agonie était feinte et qu'ils cachaient quelque aliment sous leur robe. On n'épargna bientôt plus la chair humaine. Une certaine Marie, fille d'Éléazar, femme qui avait été opulente, dans l'égarement de la faim, tua l'enfant qui était à ses mamelles, le fit cuire, en mangea une partie ; et, quand les patriotes armés, attirés par l'odeur, entrèrent chez elle, elle leur montra ce plat et leur en offrit froidement une part[1].

Ce fait avait été prophétisé par Moïse : « Si tu n'écoutes pas, avait-il dit, la voix du Seigneur ton Dieu... tu seras assiégée entre tes murailles. — *Tu mangeras le fruit de tes entrailles, les chairs de tes fils et de tes filles*, au milieu des angoisses et de la pauvreté que t'infligera ton ennemi. — L'homme délicat et plein de recherches portera envie à son frère et à la femme qui repose sur son sein, de peur d'être obligé de lui donner à manger des chairs de ses enfants, parce qu'il ne lui restera plus rien, grâce à la famine amenée par le siége. — La femme tendre et délicate, qui ne pouvait marcher ni faire un pas sur la terre à cause de la mollesse extrême et de la tendreté de ses pieds,

1. Jos., VI, 21 (4, 4, 5).

A l'époque que nous racontons, ce sacrifice cessa, parce que, dans le temple assiégé et affamé, les victimes manquaient[1]. Il cessa pour la première fois depuis deux cent trente-trois ans ; et il cessa pour ne jamais se renouveler. Aujourd'hui encore les Juifs célèbrent par un jeûne solennel l'anniversaire de ce jour, le dernier de leur culte véritable [2]. Ainsi s'accomplissait ce mot d'Isaïe : « Ne m'offrez plus de sacrifices, votre encens est une abomination pour moi. Vos néoménies, vos sabbats, vos fêtes, je ne les supporterai plus ; vos kalendes et vos solennités, mon âme les déteste.... Quand vous étendrez vos mains pour prier, je détournerai mes yeux ; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang [3] ! »

A ces douleurs du temple s'ajoutaient et dans le temple et dans Sion les horreurs de la faim. Après avoir essayé de manger le cuir des boucliers, on essayait de se nourrir de foin desséché. Les gens

1. Je suis la correction de Crevier, qui lit dans Josèphe, VI, 7 (2, 1), ἀρνῶν (*agnorum*), au lieu de ἀνδρῶν (*virorum*). Il est en effet impossible de supposer que le sacrifice manquât *faute d'hommes*. On ne peut même pas entendre que cela signifie *faute de prêtres*. Nous verrons que Titus en trouva un grand nombre dans le temple.

2. Ce jour-là est aussi pour les Juifs l'anniversaire du brisement de la loi par Moïse, de la profanation du temple par les Grecs, de l'incendie fait par eux du livre de la loi, de l'extinction de la lampe qui brûlait continuellement, de la brèche faite aux murs de Jérusalem par les Romains.

3. Isaïe, I, 13-15.

armés qui rôdaient par la ville, enragés comme des chiens, selon l'expression de Josèphe et du Psalmiste, entraient dans la même maison jusqu'à deux ou trois fois en une heure pour la fouiller. Ils fouillaient même les mourants, supposant que leur agonie était feinte et qu'ils cachaient quelque aliment sous leur robe. On n'épargna bientôt plus la chair humaine. Une certaine Marie, fille d'Éléazar, femme qui avait été opulente, dans l'égarement de la faim, tua l'enfant qui était à ses mamelles, le fit cuire, en mangea une partie ; et, quand les patriotes armés, attirés par l'odeur, entrèrent chez elle, elle leur montra ce plat et leur en offrit froidement une part[1].

Ce fait avait été prophétisé par Moïse : « Si tu n'écoutes pas, avait-il dit, la voix du Seigneur ton Dieu... tu seras assiégée entre tes murailles. — *Tu mangeras le fruit de tes entrailles, les chairs de tes fils et de tes filles*, au milieu des angoisses et de la pauvreté que t'infligera ton ennemi. — L'homme délicat et plein de recherches portera envie à son frère et à la femme qui repose sur son sein, de peur d'être obligé de lui donner à manger des chairs de ses enfants, parce qu'il ne lui restera plus rien, grâce à la famine amenée par le siége. — La femme tendre et délicate, qui ne pouvait marcher ni faire un pas sur la terre à cause de la mollesse extrême et de la tendreté de ses pieds,

1. Jos., VI, 21 (4, 4, 5).

portera envie au mari qui repose sur son sein et lui disputera la chair de ses fils et de ses filles..... Car ils les mangeront EN SECRET *à cause du manque de toutes choses et des souffrances et des dévastations du siége* [1]. »

En face de ces calamités religieuses, de ces horreurs et de ces désastres, au moment de porter au temple le coup qui allait le détruire, Titus se demanda si les Juifs ne pourraient pas enfin être ébranlés. Dès le lendemain de la cessation du sacrifice, il envoyait Josèphe et d'autres après lui au pied des murailles, parler, non au peuple, mais au seul Jean de Giscala, qui était le maître du peuple. Il lui faisait offrir son pardon ; s'il voulait à toute force combattre, Titus lui proposait de sortir avec ceux qui voudraient le suivre, et de laisser au peuple son intégrité et sa paix. « Jérusalem est la cité de Dieu, répondit Jean de Giscala, Jérusalem ne périra point. » Le peuple, témoin de cette entrevue, pleurait en silence ; mais l'homme de fer ne fut pas touché des larmes du peuple, et, subjuguée par son énergie, la multitude songea tout au plus à la fuite, nullement à la révolte, et surtout se résigna à la mort [2]. Quant à Titus, jugeant sa conscience déchargée, il protesta devant Dieu que « c'étaient bien les Juifs qui préféraient à la paix le combat, à la liberté

1. Deutéron., XXVIII, 52-57.
2. Jos., VI, 7 (2, 1).

la servitude, à l'intégrité de leur religion son abaissement, à l'abondance l'aliment horrible dont Marie venait de se nourrir : la ville qui avait été témoin d'un tel crime ne méritait plus de voir le soleil ! »

Le temple touchait donc à son moment suprême. Les Juifs, désespérés, avaient hâte d'en finir, et, prêts à combattre sur les parvis du temple, ils retrouvaient dans leurs cœurs cet héroïque courage qui avait un instant faibli sur les décombres de la tour Antonia. Les assiégeants, qui achevaient à grand'peine leurs chaussées avec des bois rapportés d'une distance de cent stades (cinq lieues), les assiégeants avaient également hâte d'en finir avec ces siéges toujours renaissants, ces Juifs qu'ils détestaient, ce temple qui leur était odieux, ces trésors qu'ils convoitaient. Seul, Titus, dégagé de sa pitié pour les Juifs, conservait de la pitié pour le temple et eût voulu vaincre plutôt que détruire.

Le premier signal fut donné par les Juifs. Les légions romaines étaient encore, la pelle à la main, occupées à leurs travaux inachevés, quand les assiégés sortent, poussés par la faim et le désespoir, se jettent dans la vallée de Cédron, gravissent ce mont des Oliviers où Jésus avait tant souffert et tant prié pour eux, attaquent la circonvallation romaine et sont prêts à la franchir : Titus accourt, et les rejette dans le temple. Ils essayent alors de se concentrer dans le temple intérieur, et ils abandonnent en les embrasant

les portiques du nord et de l'ouest (22 au 28 panémus, 18 au 24 juillet). Les Romains envahissent un de ces portiques, qui leur semble encore intact; mais les lambris sont chargés de matières combustibles, et le dernier Juif, en se retirant, y met le feu : les malheureux soldats qui y ont pénétré sont réduits à se jeter ou dans les bras des Juifs, qui les égorgent, ou sur le pavé de la ville, contre lequel ils se brisent [1].

Mais néanmoins la première enceinte est aux mains de l'assiégeant. Le temple intérieur, avec le sanctuaire qu'il renferme, appartient seul aux Juifs ; et déjà, grâce aux chaussées enfin achevées (8 loûs, 2 août), les béliers montent vers le temple, roulent sur le marbre de la cour des Gentils et viennent battre la muraille sacrée. Mais la muraille du temple semble inébranlable comme l'âme de ses défenseurs. La plus puissante de toutes les hélépoles a en vain battu pendant six jours l'exèdre occidentale ; la pioche, avec un labeur inouï, a en vain détaché quelques pierres de la porte du Nord : la masse n'est point ébranlée. Une escalade tentée contre cette porte est repoussée, et le drapeau romain, un instant arboré sur elle, reste aux mains des Juifs. Il semble qu'un certain respect religieux se soit glissé dans les âmes païennes à la vue de ce sanctuaire qui défie toutes les attaques : Titus a peine à les faire marcher contre le temple [2].

1. Jos., VI, 16, 18, 19 (2, 9; 3, ', 2). — Xiphil., LXVI, 6.
2. « L'abord du temple se trouva ouvert aux Romains par

C'est alors qu'il est question de recourir au feu. Mais le feu, ce n'est pas seulement la victoire, c'est la ruine, c'est la destruction de ce temple que Titus voudrait sauver. Il permet cependant que le feu soit mis au bas d'une des portes. Elle s'allume, cette porte magnifique. Des flots d'argent liquéfié coulent de toutes parts et portent partout l'incendie. Bientôt cette seconde rangée de portiques qui formait le temple intérieur et environnait le sanctuaire est tout entière embrasée. Ses lambris de cèdre propagent la flamme d'un bout à l'autre. Elle brûle vingt-quatre heures et demeure détruite en grande partie.

Il y eut alors un jour de trêve (9 loüs, 3 août). Les portiques brûlaient ; les Juifs, chassés par la flamme, refoulés dans le sanctuaire, ou au pied du sanctuaire, étaient épuisés de forces. sinon de courage ; Titus, dans son respect religieux pour le temple, faisait éteindre par ses soldats l'incendie qu'ils avaient allumé ; il délibérait en conseil de guerre s'il lui était permis de brûler ce sanctuaire, sacré pour les païens eux-mêmes. « Ce n'était plus un lieu sacré, lui disaient ses lieutenants moins timorés. Les Juifs l'avaient profané. Ils en avaient fait une citadelle : qu'on le traitât

l'incendie ; mais une crainte superstitieuse les empêcha d'abord d'y entrer (διὰ τὸ δεισιδαιμονῆσαι). Titus eut peine à les y décider. » Xiphil., LXVI, 6. — Je place ce fait à ce moment-ci plutôt qu'à celui de l'invasion du sanctuaire. C'est ici, ce me semble, qu'il se concilie le mieux avec le récit de Josèphe.



comme une citadelle. » Titus recula encore, et il ordonna un assaut général, pour s'épargner un nouvel incendie[1].

Mais ni Dieu, qui voulait anéantir le sanctuaire, ni les Juifs, qui avaient renoncé à le sauver, n'attendirent l'heure de l'assaut. Les Juifs prirent encore l'initiative par une sortie désespérée (10 loüs, 4 août, jour du Sabbat). Titus la repousse et va se reposer dans sa tente. Pendant qu'il se repose, les Juifs, impatients dans leur agonie, tentent une nouvelle sortie. Elle est repoussée encore, et ils sont rejetés jusque sur la muraille du sanctuaire. Mais, cette fois, Titus n'est plus là : et, « sans ordre de personne, sans remords d'un tel crime, mû par une certaine impulsion divine »[2], un soldat saisit un tison encore allumé de l'incendie qui a commencé l'avant-veille, se fait hisser par un de ses camarades à la hauteur d'une de ces fenêtres d'or qui, du côté du nord, donnaient sur des chambres attenantes au sanctuaire, jette son tison, et la flamme éclate.

A ce moment fatal, les Juifs n'ont de force que pour pousser un cri de désespoir. Titus accourt et trouve son armée acharnée à l'incendie. Il n'y a plus de discipline ; la voix de César se perd dans le bruit ;

1. Jos., VI, 22-24 (4, 1-3).

2. Δαιμονίῳ τινὶ ὁρμῇ χρώμενος, VI, 26 (4, 5). Nous avons remarqué plus haut (p. 118) une expression pareille. Nous la retrouverons plus tard au sujet du suicide de Massada.



ses gestes ne sont pas obéis. Ces soldats cupides, qui voient tout revêtu d'or au dehors et croient tout d'or au dedans, se poussent, se renversent, s'écrasent sur les ruines fumantes. Titus entre un instant dans ce lieu qui n'est plus le Lieu saint. Il lui est donné quelques secondes pour en contempler les richesses et promener ses regards profanes sur ce qu'avait seul vu l'œil du grand prêtre. Au moment où il sort pour crier encore d'éteindre l'incendie, un soldat, derrière lui, met le feu sous la porte qui séparait le vestibule du Lieu saint. Ces soldats avaient mission de Dieu et ne se laissaient arrêter par personne.

Cette dernière heure du temple fut une heure d'épouvantable destruction. Qu'on se figure, accumulés dans cette enceinte du temple et du sanctuaire, équivalente à une trentaine d'arpents, les huit mille hommes de Jean et d'Éléazar, au moins six mille fugitifs, des centaines de lévites et de prêtres; et, se ruant au travers, dix ou vingt mille hommes peut-être, irrités par quatre mois de siége, ivres de cupidité et de colère, exaltés par le carnage et l'incendie, ne reconnaissant plus ni le bâton du centurion ni la voix de César, tuant enfants ou soldats, suppliants ou combattants! Le sol encombré de morts au point qu'on ne pouvait ni marcher sur le pavé ni même le voir! La rampe de cet autel, sur lequel, depuis vingt-neuf jours, le sang des agneaux ne coulait plus, inondée de sang humain! Et, au milieu de tout cela,

l'incendie, propagé avec fureur, achevant de détruire les portiques, le trésor du temple, le sanctuaire, des monceaux d'or et de pierres précieuses ! Il y eut un moment suprême où il sembla à ceux qui voyaient de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria brûlât jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs qui combattaient environnés de flammes, aux clameurs de cette multitude désarmée que les combattants juifs repoussaient vers les Romains et les Romains vers l'incendie, répondit de la montagne voisine de Sion une acclamation de douleur qui retentit, selon Josèphe, jusque de l'autre côté de la mer Morte, dans les montagnes de la Pérée. Alors des hommes agonisants de la faim, et depuis longtemps muets, trouvèrent dans leur poitrine un dernier cri lorsqu'ils surent que le temple périssait.

Cependant quelques survivants luttaient encore. Beaucoup, en voyant le temple embrasé, avaient cessé de combattre, s'étaient jetés dans les flammes ou s'étaient percés mutuellement, heureux de périr dans le temple et avec lui[1]. Mais quelques prêtres s'étaient réfugiés sur un reste de muraille encore debout, épais de huit coudées. Ils y restèrent jusqu'à cinq jours ; la soif les contraignit de se rendre. Titus prononça que le temps de la miséricorde était passé et les fit tous

1. Jos., VI, 28 (5, 1).



mourir [1]. Six mille hommes du peuple, femmes, enfants, vieillards, s'étaient réfugiés sous le portique extérieur du midi, le plus éloigné des attaques romaines. Avant que Titus eût pu décider de leur sort, le feu fut mis au portique, et ils périrent tous dans les flammes. Quant aux débris des bandes armées, ils se réunirent, Jean de Giscala à leur tête ; ils parvinrent, avec une incroyable énergie, à percer les bataillons romains ; gagnèrent le temple extérieur, puis le pont qui, du temple, menait vers Sion ; furent reçus là par Simon, peut-être enfin réconcilié avec eux, pour qu'un peu plus tard Jérusalem livrât son dernier combat avec leur sang.

La ruine du temple était complète ; le peu que l'incendie avait respecté fut bientôt détruit. Des portiques, du temple intérieur, du sanctuaire, selon la parole de l'Évangile, « il ne resta pas pierre sur pierre ». L'idolâtrie insulta même à ces décombres. Ce n'est pas qu'on puisse admettre cette fable rabbinique selon laquelle Titus, entré dans le Saint des saints avec une courtisane, aurait déchiré de son épée le voile du temple et foulé aux pieds le livre de la loi [2] : il y eut assez d'insultes sans un tel sacrilége. Pendant que l'incendie dévorait encore le sanctuaire, les légions romaines réunirent leurs aigles dans le temple,

1. Xiphil. et Theod., *ex Dione*, LXVI, 4. 6.

2. *Ghemare*, *Gittin*, f° 56, 2, apud Roland, *de Spoliis templi Hierosol.*, c. XIII.

et, devant la porte orientale, firent un sacrifice à ces dieux du soldat. Ces décombres fumants, informes, sanglants, profanés ; ce lieu que souillaient les cadavres, les idoles, les idolâtres, et tout ce que la loi déclarait impur : ce lieu ne fut plus dès lors le temple du Dieu vivant ; toute sa sainteté disparut. Ce ne fut plus cette enceinte marquée par David, dédiée par Salomon, relevée par Zorobabel ; ce ne fut plus ce sanctuaire dont le Seigneur avait dit : « Mon nom sera ici »[1], et que la majesté du Très-Haut avait rempli comme une nuée lumineuse[2]. Ce fut un lieu sinistre et désolé ; car alors, plus que jamais, s'était vérifiée la parole de Daniel, et l'abomination de la désolation avait pris possession du Lieu saint.

Les choses sacrées avaient péri comme le temple. L'autel des parfums fut détruit. Les vases et tous les dons que la libéralité des Juifs avait entassés là depuis deux siècles tombèrent aux mains des soldats ; ceux-ci revinrent apportant pour leur part de lauriers leur charge d'or, et la valeur de l'or baissa de moitié en Syrie. Un prêtre, pour racheter sa vie, livra deux candélabres semblables à celui du sanctuaire ; un autre, les vêtements des prêtres et une masse énorme de parfums[3]. Le voile du Saint des saints, le livre de la loi, la table des pains de proposition, le chandelier à

1. Deut., XII, 11 ; III Reg., VIII, 29.
2. Deut., III ; Reg., VIII, 10-12 ; II Par., VII, 1.
3. Jos., VI, 41 (8, 3).

sept branches, la lame d'or qui brillait au front du grand prêtre, tout cela, souillé par des mains païennes, fit partie du butin de Titus.

Aussi l'anniversaire de la chute du temple est-il toujours pour les Juifs un jour de grande douleur. C'est de ce moment qu'ils comptent leur « ère de désolation ». Le neuvième jour du mois d'Ab (loüs), mois néfaste où « rien de bon n'arriva jamais », ils marchent pieds nus dans les synagogues ; ils lisent les *Lamentations* de Jérémie ; ils mangent assis par terre (signe de douleur dans toute l'antiquité). Dès le premier du mois ils s'abstiennent du vin, de la viande, du bain ; ils ne se rasent point. Dès le dixième jour du mois précédent, ils tiennent tous les jours pour malheureux. Ils célèbrent ainsi par un même deuil un double anniversaire, celui de la chute du premier temple sous Nabuchodonosor, celui de la chute du second temple sous Titus, tous deux tombés le même jour à six cent soixante-dix-sept ans de distance, le premier pour soixante-dix ans, l'autre pour tous les siècles [1].

En effet, il faut bien le comprendre : la cessation des sacrifices, la désolation du temple, la profanation des symboles sacrés, ce n'était pas seulement un malheur pour la religion mosaïque ; c'en était la fin. La loi de

1. Josèphe place cette date au 10 et non au 9, mais il admet la coïncidence des deux anniversaires. Voyez du reste Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, 25.



Moïse, en effet, n'était pas, comme celle du Christ, une loi toute spirituelle, indépendante des conditions de race, de temps, de lieu. Attachée au sol et à la pierre, elle tombait avec le sanctuaire qui en était le centre et le foyer. Incorporée étroitement à des emblèmes visibles, elle périssait avec eux. Ni le temple, en effet, ni le portique du temple, ni la table sacrée, ni le chandelier à sept branches, au dire des rabbins, ne pouvaient être remplacés [1]. Or, dans le temple, et dans le temple seul, ou, selon le langage de Moïse, devant l'entrée du tabernacle de témoignage, là seulement pouvaient s'accomplir les sacrifices solennels, l'holocauste, le sacrifice de paix, le sacrifice pour les péchés, le sacrifice quotidien, la purification des femmes [2]. C'était dans le temple, devant l'autel des parfums et le chandelier à sept branches, que l'encens devait fumer tous les jours par la main du prêtre [3]. C'était dans le Saint des saints, et là seulement, que le grand prêtre, au jour des expiations, entrait pour purifier le peuple, les prêtres, le temple, l'autel, le sanctuaire [4]. C'est « au lieu choisi de Dieu », c'est-à-dire devant l'édifice bâti sur le mont

1. Le *Talmud* défend d'élever une maison à la ressemblance de la maison sacrée, un portique à l'instar du portique sacré, un vestibule pareil à celui des prêtres, une table semblable à la table consacrée, un chandelier pareil au chandelier à sept branches. — *Ghemare*, *Rosch-Haschana*, f° 25; *Avoda Zara*, f° 43, 1.

2. Levit., I, 1, 3, 5; III, 2; IV, 7, 14, 18; XII, 6; XV, 14, 29.

3. Exod., XXX, XXXIX, et XL, 11. — Paral., III, 4.

4. Levit., XVI.

Moria, que trois fois par an tout être masculin devait comparaître devant la face du Seigneur [1]. La bénédiction donnée à Abraham n'était universelle ni pour le temps, ni pour l'espace. Elle était circonscrite à une époque, à un peuple, à une cité, à un lieu. Tout, dans cette religion, avait sa place, son jour, son instrument, son ministre ; et, cette place profanée, ce jour interdit, cet instrument anéanti, ce ministre souillé, la religion de Moïse s'arrêtait. Le temple tombé, les sacrifices disparaissent ; le Saint des saints anéanti, le nom de Dieu n'était plus au milieu de Juda ; Jérusalem n'était plus la cité choisie ; les promesses étaient abrogées ; les bénédictions cessaient. C'était la fin de la loi, que le Christ était venu, non pas abolir, mais accomplir, mais que le peuple juif, par son crime et sa démence, avait abolie [2].

Mais il faut toujours en revenir aux prophètes ; écoutons Jérémie : « Elle est donc devenue une caverne de voleurs, cette maison où mon nom a été invoqué...

1. Exod., XXIII, 17.

2. « Moïse, sentant sa religion temporaire, avait ordonné de ne la pratiquer que dans un seul lieu. Il est défendu aujourd'hui aux Juifs de faire les sacrifices de la loi, d'avoir un temple ou un autel, de célébrer les cérémonies, de se purifier d une souillure..., d'obtenir une propitiation. Ils sont tombés sous l'anathème de Moïse, parce qu'ils veulent observer ailleurs qu'à Jérusalem une partie de leur loi, quand Moïse a déclaré exécrable quiconque n'observe pas la loi en toute chose... Selon la prophétie de Moïse, par la venue de Jésus-Christ et par la ruine de Jérusalem, la loi tout entière de Moïse a été mise à fin, et toutes les observances de l'Ancien Testament sont annulées. » Eusèb., *Démonst. évang.*, 1, 6.

Moi qui suis, moi je l'ai vu, dit le Seigneur. Allez à mon sanctuaire en Silo [1], là où dans le commencement mon nom a aussi habité, et vous verrez ce que j'en ai fait à cause de la malice de mon peuple d'Israël. De même, à cette maison dans laquelle mon nom a été invoqué... je ferai ce que j'ai fait à Silo, et je vous rejetterai de ma face comme j'ai rejeté vos frères de la race d'Ephraïm [2]. Ecoutons surtout ce que le Seigneur avait dit à Salomon : « Si vous vous détournez de moi, vous et vos fils, si vous cessez de me servir et d'observer mes préceptes et les cérémonies que je vous prescris..., j'arracherai Israël de la terre que je lui ai donnée, je rejetterai loin de moi le temple que j'ai sanctifié en mon nom. Israël sera la fable et la risée de tous les peuples ; et cette demeure servira d'avertissement ; quiconque passera auprès s'étonnera, et sifflera, et dira : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité cette terre et cette maison ? et l'on répondra : Parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu [3]. »

Si, pour en finir avec le temple, nous suivons jusqu'au bout le sort de la montagne sacrée, nous verrons combien cette menace se vérifie exactement sous nos

1. Sur Silo et sa destruction, voyez Josué, XVIII, 1; XXII, 12. — Jud., XVIII, 31; XX, 8. — I Reg., 1, 3; IV, 4. — Psalm. LXXVIII, 61. — Jérém., XXVI, 6, 9.

2. Jérémie, VII, 11-15.

3. III Reg., 6-9, 11. — Par., VII, 19-22.

yeux. Pour que l'*avertissement* subsistât, l'enceinte du temple est demeurée visible ; les restes de la muraille hérodienne en dessinent presque complétement le contour. Cette enceinte est même demeurée sacrée, et ceux qui l'ont successivement occupée y ont bâti tour à tour, Chrétiens leurs églises, Musulmans leurs mosquées. Mais de tous les édifices qu'au temps des Juifs supportait cette plate-forme, rien ne subsiste; bâtis sur le roc, ils n'avaient pas de fondations ; aussi les fouilles les plus exactes n'en sauraient faire retrouver un vestige ; il n'en est exactement pas demeuré pierre sur pierre. Chrétiens et Musulmans passent en sifflant près de cette enceinte, et conformément à la parole prophétique, ils se disent : « Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité cette terre et cette maison ? » Et, conformément à la parole prophétique, Chrétiens et Musulmans répondent : « Parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu. »

Et, de plus, quels qu'aient été les maîtres de cette enceinte, Chrétiens ou Musulmans, ils se sont accordés pour en exclure le culte et le peuple judaïque ; nul pied juif ne l'a désormais foulée. Le seul Julien l'Apostat a voulu rappeler ce peuple, relever la ville, rebâtir le temple : on sait avec quel succès. Tout ce que les descendants de Salomon et de Zorobabel ont pu obtenir, c'est de s'approcher du mur extérieur, et, aujourd'hui comme au temps de saint Jérôme, de couvrir de leurs baisers et d'arroser de leurs larmes

les quelques pierres encore debout de cette enceinte extérieure qui leur est fermée [1].

Les reliques du temple, elles aussi, ont eu un triste sort. Après avoir figuré à la suite du triomphe de Titus, au milieu de toutes les abominations idolâtriques, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, deux des trompettes sacrées, deux vases destinés à porter l'encens, la lame d'or où est inscrit le nom de Jéhovah, ont été déposés à Rome dans le temple de la Paix. Le livre de la loi et le voile du sanctuaire sont demeurés dans le palais de Vespasien [2]. Aujourd'hui encore, nous voyons l'image de ces saintes dépouilles gravée sur les monnaies de Vespasien et sur les bas-reliefs de l'arc de Titus. Mais ce butin de la victoire n'a pas reposé en paix. Au bout d'un siècle, sous Commode, il a fallu l'emporter à la hâte du temple de la Paix, qu'un incendie a détruit [3]. Plus tard, à la prise de Rome par le Vandale Genséric (450), ces trésors ont été portés en Afrique. A la destruction du royaume des Vandales par Bélisaire (520), ils ont été retrouvés et rapportés à Rome. « Gardez-vous, dit alors un Juif, de déposer dans le palais de l'empereur ces dépouilles du temple. Il n'est permis de les garder

1. Hieronym., *in Daniel*, IX; Jérém., XXXI; Gregor. Nazianz., *Orat.*, 12.

2. Jos., *de B.*, VII, 19 (5, 7). — Sur cette lame d'or, voyez Exode, XXXIX, 29. Lévit., VIII, 9. Jos., *Ant.*, VII, 2. *Ghemare*, *Succa*, f° 5, 1.

3. Hérodien, I, 14.

qu'au lieu où Salomon les plaça; leur présence, contraire à la volonté de Dieu, a livré tour à tour Rome à Genséric et le royaume de Genséric aux Romains. » L'empereur Justinien fut averti de ce propos, et, timoré comme le Juif, envoya ces trésors à l'église chrétienne de Jérusalem [1]. L'histoire n'en parle plus; ils auront péri dans la cité pour laquelle ils avaient été faits.

Ainsi ont disparu jusqu'au dernier les symboles du culte mosaïque et toutes les traces de la bénédiction de Dieu sur Israël, afin de vérifier cette prophétie qui renferme toutes les autres, en même temps qu'elle renferme une espérance : « Les enfants d'Israël demeureront pendant bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans téraphim. Et ensuite les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi, et ils honoreront le Seigneur et les dons du Seigneur au dernier jour [2]. »

Cependant Jérusalem n'était pas encore conquise tout entière. Sion restait debout après le temple.

1. Anastase le Bibliothécaire. — Procop., *de Bello Vandal.*, II, 9. — Reland, *ibid.*
2. Osée, III, 4, 5.

III

PRISE DE SION.

> Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.
>
> Et voilà que votre maison demeurera déserte.
>
> (MATTH., XXIII, 37.)

Sion, en effet, était la citadelle de Jérusalem. Des précipices abrupts la séparaient au midi et à l'ouest de la vallée de Ben-Hinnom. Au nord, la muraille de David, flanquée des trois tours hérodiennes, la séparait de la cité. Ces tours, élevées chacune sur un cube de maçonnerie de vingt-cinq, trente, quarante coudées, construites sur des assises dont quelques-unes avaient vingt coudées de long, dix de large, cinq de profondeur, étaient faites pour défier toutes les hélépoles et briser tous les béliers.

C'était derrière cet imprenable rempart que le roi Hérode avait abrité son palais et que s'abritait maintenant l'agonie de la liberté judaïque. Sauf les trois châteaux situés au loin dans les montagnes, Hérodion,



Massada et Machéronte, encore occupés par la rébellion, tout ce qui restait de Juifs indépendants était dans Sion. Simon et Jean étaient là, réconciliés enfin à leur dernier jour ; après tant de luttes, tant de souffrances, tant de soldats, de parents et d'amis tués auprès d'eux, ils étaient à bout de forces, non de courage.

Ils étaient là avec quelques soldats et une population désarmée, très-nombreuse encore, qui encombrait les maisons, mêmeles rues. C'étaient les derniers de ces réfugiés que tous les coins de la terre sainte avaient envoyés à Jérusalem. C'étaient ceux qui avaient survécu aux six cent mille morts dont Josèphe nous parle ; c'étaient ceux qui, après tant de désertions, n'avaient pas voulu ou n'avaient pas osé fuir, les plus acharnés à vivre et les plus acharnés à ne pas se rendre. Tout cela achevait misérablement de mourir, enviant ceux qui avaient eu le bonheur de périr dès le début du siége, ou la consolation de succomber avec le temple.

Du reste, l'histoire de cette agonie ne sera pas longue. Le fanatisme juif s'affaiblissait : son temple détruit, sa religion morte, sa ville perdue, pour qui combattait-il ? Même parmi les combattants, beaucoup songeaient à fuir. Jean et Simon sentirent leur faiblesse, et demandèrent une entrevue à Titus. Elle eut lieu sur le pont qui passait au-dessus du ravin de Tyropéon, joignant le temple à la citadelle. La naissance de l'arche de ce pont est encore visible dans la

muraille extérieure du temple[1]. Ils s'abordèrent là, Jean et Simon d'un côté, Titus de l'autre ; derrière ceux-là, une multitude de Juifs, haletants et inquiets ; derrière celui-ci, des soldats romains irrités et que César avait peine à empêcher de lancer leurs javelots contre les Juifs. Titus parla le premier par un interprète. Il parla beaucoup de la mansuétude romaine, attribua à un sentiment d'humanité la lenteur calculée des opérations de son père, proposa un dernier pardon et offrit sa main droite en signe de paix. « Nous n'accepterons pas ta main, dirent les deux Juifs, nous avons juré de ne jamais la prendre. Ouvre-nous seulement un passage, pour que nous, nos femmes et nos enfants, nous puissions nous retirer dans le désert. La ville te restera. » Titus, blessé de leur arrogance, rompit l'entrevue, et fit proclamer par un héraut qu'il ne tendrait plus la main à personne, et qu'il fallait maintenant se défendre ou mourir. En même temps, il permit à ses soldats d'incendier le quartier d'Acra, respecté jusque-là, et les cris des malheureux qui y périrent vinrent apprendre aux habitants de Sion qu'il n'y avait plus de miséricorde dans le camp romain[2].

1. Voir M. de Saulcy, t. II, p. 214, et M. de Vogué qui a reconnu la naissance de l'arche de ce pont. — Williams voudrait placer ce pont ailleurs, mais par suite de raisonnements qui tiennent à l'ensemble de sa théorie sur le temple, inacceptable aujourd'hui.
2. Jos., *de B.*, VI, 34 (6, 2, 3).

Ce fut alors dans Sion une terreur et un abattement presque universels. Le fanatisme, que de telles menaces eussent dû exalter, succomba devant elles. En dépit de Titus et des refus de pardon qu'il annonçait, en dépit des chefs juifs et des javelots qu'ils faisaient lancer aux déserteurs, on ne pensa plus qu'à se jeter à tout hasard dans le camp romain. Jusqu'à ces redoutables chefs iduméens, jusqu'aux princes courageux de l'Adiabène, mendièrent le pardon de Titus. Au risque d'être accusé d'inconséquence, il ne leur refusa pas sa pitié, garda les princes comme otages, ce que Rome ne manquait jamais de faire ; il fit vendre comme esclaves les captifs les plus suspects, rendit aux êtres inoffensifs leur liberté [1].

Il ne restait donc sous les armes qu'un groupe de fanatiques isolés, mourant eux-mêmes de faim, et, à ce dernier moment, fanatiques de pillage plus que de liberté. Leur seul coup de main hardi fut d'aller au milieu d'Acra embrasée, s'emparer du palais de la reine Hélène; ils le savaient plein de Juifs fugitifs qu'ils mirent à mort, plein d'or qu'ils pillèrent ; ils se retirèrent, riant et laissant les Romains brûler le reste à leur aise. Ces brigands d'autrefois, devenus pendant quelques jours d'héroïques patriotes, avaient dépensé tout leur héroïsme, et, voyant la patrie sans espoir, redevenaient brigands comme devant. Dans les rues de Sion,

1. Jos., VI, 39-41 (7 et 8).

ils pillaient ; ils allumaient l'incendie, puis massacraient comme déserteurs ceux qui se jetaient dans les fossés pour échapper aux flammes ; ils fouillaient leurs victimes, afin de trouver sur elles quelques aliments qu'ils mangeaient ensanglantés et ensuite ils jetaient le corps sans sépulture. Toute leur pensée était, au premier cri de victoire des assaillants, de s'enfuir, chargés d'or, dans les souterrains pratiqués sous la ville. Cette insurrection patriotique expirait en achevant de déchirer la patrie ; cette insurrection religieuse s'achevait par des scènes dignes de l'enfer.

Cependant la lenteur avec laquelle les chaussées se construisaient prolongea cette situation pendant près d'un mois. Les légionnaires à l'ouest du côté de la vallée, les auxiliaires à l'est du côté du temple, élevèrent leurs ouvrages, que cette fois aucune attaque, aucune tentative d'incendie ne troubla (du 20 loüs au 7 gorpiœus, du 14 au 31 août). A l'approche des hélépoles, bien des combattants quittèrent les murailles pour s'aller cacher dans les souterrains ou se glisser furtivement dans Acra. Au moment où le bélier eut achevé son œuvre et ouvert la brèche, la brèche se trouva sans défenseurs. « Le mur d'occident est renversé ! les Romains entrent ! les Romains sont là ! » Ce cri détermina un sauve-qui-peut universel. Jean et Simon, troublés eux-mêmes, ne songèrent pas que les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariamne ,

pouvaient leur offrir un asile à peu près imprenable ; ils eurent peine à rallier quelques soldats, se jetèrent dans la vallée du midi, espérant forcer la circonvallation romaine, furent repoussés, et allèrent se cacher, chacun de son côté, dans les souterrains [1].

Les Romains entrèrent donc dans Sion, l'épée à la main, et la rage dans le cœur. Mais la faim et la maladie avaient cruellement avancé leur tâche. En entrant dans certaines maisons, les pillards reculèrent d'horreur ; elles étaient pleines de morts et ne servaient plus que de cimetières. Mais Sion renfermait à la fois et un peuple de vivants et un peuple de morts. On fouillait les maisons ; celles qui n'étaient pas pleines de cadavres étaient encombrées de fugitifs. On descendait dans les souterrains ; ils rendaient par milliers des captifs et des morts. Une seule grotte renfermait deux mille corps ; l'infection fit d'abord reculer les plus hardis ; mais on savait ces Juifs chargés d'or, et la cupidité l'emporta. Ailleurs, c'étaient des hommes affamés, pâles, moribonds, que l'on ramenait par centaines de dessous terre. La foule des vivants était épaisse comme celle des morts, et, s'il y avait quelque pitié pour ceux-ci, il n'y en avait aucune pour ceux-là. On massacra dans ces ruelles étroites de Sion tant qu'on rencontra un peu de chair humaine au bout de son épée. En même temps, on brûlait, mais le sang,

1. Jos., VI, 42 (8, 4, 5).



dit Josèphe, éteignait l'incendie ; à la nuit, seulement, quand on eut massacré tout le jour, le feu reprit le dessus, et le lendemain matin (8 gorp., 1er sept., jour du Sabbat), tout était en flammes.

Titus entra dans Jérusalem, surpris de la facilité de cette dernière victoire. Cette guerre juive était enfin terminée : elle venait de s'achever le jour anniversaire de la naissance de sa fille ; ses soldats l'avaient proclamé *imperator* ; son père l'avait désigné pour le consulat. Mais Titus ne laissa pas que d'abaisser sa gloire devant l'évidence de l'intervention divine : à la vue des trois tours hérodiennes, seules intactes au milieu de la destruction générale, et dans lesquelles l'ennemi eût pu si aisément se défendre : « Jamais force humaine, s'écria-t-il, n'aurait vaincu de telles murailles : c'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs de leurs remparts [1]. »

Il s'occupa d'arrêter les massacres. Il eut grand'peine à sauver la population désarmée, et encore ne put-il pas sauver bien des vieillards, dont le soldat jugeait la conservation inutile. Ce qui n'excitait pas trop de colère et pouvait avoir quelque valeur sur le marché fut poussé dans l'enceinte du temple et enfermé dans ce qui avait fait autrefois la cour des Femmes. Un triage fut fait. Ceux qui furent reconnus pour avoir porté les armes furent mis à mort, à l'ex-

1. Jos., *de B.*, VI, 43 (9, 1).



ception de quelques beaux jeunes gens réservés pour orner le triomphe. Ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent gardés pour les mines et pour l'amphithéâtre. Le reste fut vendu comme esclaves. Quelque sommaire que fût l'examen, sa durée fut telle, que beaucoup [1] qui refusaient la nourriture, ou à qui on la refusait, moururent de faim pendant l'attente.

Un mot des chefs de la révolte. Josèphe ne dit pas la fin d'Éléazar. Jean, caché dans une caverne, finit, mourant de faim, par mettre sa main dans cette main romaine tant de fois repoussée. Quant à Simon, les soldats qui gardaient l'enceinte du temple virent tout à coup sortir de terre une figure vêtue d'une tunique blanche et d'un manteau de pourpre. Ils eurent un premier mouvement d'étonnement ; puis ils s'approchèrent, et Simon se fit connaître. Lui aussi, la faim le chassait des souterrains. Tous deux furent gardés pour que Titus décidât de leur sort.

On peut d'après Josèphe résumer ainsi les calamités de Jérusalem. En temps ordinaire, la population qui se pressait à Jérusalem et autour de Jérusalem pour les fêtes de la Pâque pouvait être de trois millions ; dans cette dernière année, malgré la guerre, il dut s'y trouver réunis au moins douze

1. Josèphe dit 11,000, mais ce nombre est inadmissible. La cour des femmes, large de 135 coudées, sur une longueur égale, ne pouvait guère contenir plus de 11,000 personnes en tout.



cent mille âmes, habitants, fugitifs ou pèlerins. Sur ce nombre, quarante mille, originaires de la ville, firent leur soumission avant la fin du siége et reçurent leur liberté ; un grand nombre d'autres fut vendu comme esclaves : voilà le compte des survivants. Quant aux morts, Josèphe, on se le rappelle, en compte six cent mille enterrés aux frais de la ville (cent quinze mille huit cent quatre-vingts par une seule porte et dans l'espace d'un mois et demi) ; il faut y ajouter les riches dont les familles payèrent les funérailles, ceux qui demeurèrent sans sépulture, ceux qui périrent dans les combats ou les massacres ; et il ne craint pas de porter à onze cent mille le nombre total des victimes pendant le siége [1].

Cela ne me semble pas impossible. La guerre, dans l'antiquité, même lorsqu'elle était conduite par un Titus, se faisait sans pitié. Les dix-huit mois de répit que les luttes intérieures des Romains avaient laissés aux Juifs avaient contribué à accumuler autour de Jérusalem et dans la faible partie du sol hébraïque qui était encore libre tout ce qu'il y avait, d'un bout de la Palestine à l'autre, d'effrayés, de dépossédés et d'insoumis. Tout cela fut pris comme en un piége lorsque Jérusalem fut assiégée. Toute cette masse, rapidement éclaircie par la faim et la maladie, s'enfuit

1. Voir Jos., VI, 41 (8, 3) ; 44 (9, 3).



d'abord de la campagne dans la ville, puis de Bézétha dans Acra, d'Acra grimpa sur l'aire du temple et dans Sion, fut massacrée dans le temple, fut massacrée surtout dans Sion, plus nombreuse là et plus serrée que nulle part ailleurs.

Quarante ans auparavant, il avait été dit auprès de la porte Judiciaire qui menait d'Acra dans ce qui s'appela depuis Bézétha : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt un jour où l'on dira : « Heureuses les stériles, heureuses les en« trailles qui n'ont pas engendré et les mamelles qui « n'ont pas nourri ! » Alors ils commenceront à dire aux montagnes : « Tombez sur nous » et aux collines : « Couvrez-nous[1]. »

Restait maintenant pour Titus, après avoir statué sur les habitants, à statuer sur la ville. Après cette lutte de cinq mois, ce quintuple siége, ces chaussées construites à cinq différentes reprises, ces incendies multipliés, il ne pouvait guère rester que des ruines où les soldats romains cherchaient de l'or. Titus, qui, le temple une fois sacrifié, préférait que la nation juive n'eût plus en Jérusalem le foyer de ses espérances et de ses rêves, fit raser tout ce qui restait et du temple et de la ville. Il excepta une portion de muraille à l'Occident pour servir d'abri aux troupes

1. Luc, XXIII, 28-30.

qu'il laissait sur cette terre maudite ; il excepta aussi les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, comme des *témoins* de ce qu'avait été Jérusalem. Selon les écrivains chrétiens, la maison où le Christ avait fait la Cène avec ses disciples et où le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres resta aussi debout, ainsi que quelques synagogues situées comme elle sur la montagne de Sion [1]. Selon quelques auteurs, le pinacle du temple sur lequel Jésus avait été porté par le tentateur, ou du moins la tour qui formait l'angle S.-E. demeura intacte jusqu'au cinquième siècle [2]. De nouveaux désastres devaient effacer même ces ruines. Aujourd'hui les assises de cet angle S.-E. quelques tombeaux, des fragments de l'enceinte extérieure du temple, les jambages de la porte que les modernes appellent Dorée, murée et à moitié détruite, quelques restes de portes également murées dans cette enceinte, quelques fondations de murailles et de portes rasées, quelques colonnes romaines à peine visibles sous le plâtre turc, la place et le revêtement de quelques piscines, sont tout ce qui reste de l'ancienne Jérusalem.

1. Epiph., *de Ponderib. et nummis*, 14.

2. Prudence, *Enrichid.*, et le pèlerin de Bordeaux. Encore peut-on supposer que le pinacle dont parlent ces deux écrivains était d'une construction plus récente. En tout cas ce ne pouvait être la cime principale du temple, mais un édifice bâti à un des angles de l'enceinte extérieure.

Quelques mois plus tard, Titus, prêt à partir pour l'Italie, repassait une dernière fois à Jérusalem. Il trouvait achevée l'œuvre de destruction qu'il avait ordonnée. La dixième légion campait au milieu de ces décombres, occupée encore à fouiller ce sol, et se faisant montrer par les prisonniers des cachettes qui lui rendaient encore quelques richesses. De pauvres vieillards, qu'on avait laissés par pitié sur ces ruines, pleuraient sur les cendres du temple. De malheureuses femmes, devenues le jouet dégradé du soldat, étaient, avec eux, le seul reste de la synagogue [1]. Quelques chrétiens peut-être, revenus de leur fuite de Pella, avaient commencé à se réunir et à reprendre obscurément leurs assemblées dans le cénacle. Sauf ces rares habitants, et les trois tours hérodiennes, isolées au milieu de ce désert, il n'y avait plus trace de cette ville, qui avait été avant le siége une ville de plus de cent mille âmes ; qui, au temps du siége, avait compté dans son sein plus d'un million de fugitifs ou de combattants [2]. « Il semblait que ce sol n'eût jamais été habité » [3], dit Josèphe, ou, pour parler comme Notre-Seigneur, dont cet historien est si souvent le copiste involontaire : « Les ennemis de Jérusalem l'avaient renversée, elle et ses enfants qui étaient au milieu

1. Josèphe, VII, 34 (8, 7).
2. Jos., *de B.*, VII, 1.
3. Jérusalem, cette ville qu'un empereur romain a entièrement détruite. Pausan., VIII, 17.

d'elle; ils ne lui avaient pas laissé pierre sur pierre [1]. »

La campagne environnante, dépouillée à cinq lieues de distance par les travaux du siége, foulée par les pieds des soldats, sous le sabot des chevaux et sous les roues des machines, rendue par l'absence de culture à son aridité naturelle, avec ses aqueducs détruits, avec le Cédron mis à sec pour jamais, avait pris cet air de tristesse désolée qu'elle ne devait plus quitter. « Dans les jours du rabbin Jochanan » (contemporain de ces événements), « la terre, disent les Juifs, a pris une autre forme [2]. » Titus, le premier pèlerin de Jérusalem déchue, en eut le premier la mélancolique impression. Il fit un retour sur lui-même et vers ce Dieu, que, pareil aux Athéniens, il adorait et ignorait. Il mit de côté l'orgueil du vainqueur, il pleura, détesta sa propre gloire, prit le ciel à témoin qu'il ne se glorifiait pas d'avoir été l'instrument d'un supplice aussi rigoureux [3]. Un païen ajoute que, lorsque plus tard les villes d'Orient lui offrirent des couronnes d'or, il les refusa, disant que ce n'était pas lui qui avait vaincu

1. Luc, XIX, 44.
2. *Talmud* de Jérusalem. Sota 12.
3. Jos., VII, 15 (5, 3). — Josèphe nous donne la première description de Jérusalem déchue, analogue à celle de M. de Chateaubriand : « Tout le pays avait été dévasté dans un rayon de 90 stades. L'aspect en était déplorable; tous les arbres avaient été coupés, et cette terre, ornée autrefois de bois et de jardins, présentait l'image d'un désert. L'étranger, qui avait vu jadis la Judée et les magnifiques campagnes qui environnaient Jérusalem, n'aurait pu s'empêcher de verser des larmes... Quiconque, connaissant Jérusalem, y eût été subitement transporté, n'eût pu la reconnaître, et eût cherché la ville sur son propre emplacement. »

et qu'il n'avait fait que prêter son bras à Dieu irrité contre les Juifs [1].

Un mot d'un grand homme équivoque, tiré d'un livre apocryphe, peut bien nous représenter le sentiment populaire au sujet de Jérusalem, et combien son malheur avait, aux yeux des païens, quelque chose de néfaste et de surnaturel. Philostrate, racontant la vie de son Apollonius, prétend que Vespasien l'invita à venir le trouver en Judée : « Non, répondit le philosophe, je n'entrerai pas dans cette terre souillée ; ses habitants l'ont profanée et par ce qu'ils ont fait et par ce qu'ils ont souffert [2]. »

Du reste, ni Titus, ni Apollonius, ni les païens, n'étaient peut-être pas aussi étrangers que nous le pensons aux prophéties qu'ils voyaient s'accomplir. Titus, à qui Josèphe avait fait lire dans Michée l'élévation de son père, avait pu lire bien plus clairement dans Daniel et ailleurs la chute de Jérusalem et la véritable cause de cette chute : « Après soixante-neuf semaines, avait dit Daniel, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un peuple avec son prince viendra détruire la ville et le sanctuaire, et leur fin sera la désolation, et, après la guerre, une ruine qui ne cessera pas.... L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin des jours [3]. »

1. Philostr., VI, 29.
2. Ὅιστε ἔδρωσαν, ὅιστε ἔπαθον. Philostr., *in Vit. Apoll.*, V, 27.
3. Daniel, IX, 26, 27.

CHAPITRE XVI

DERNIERS COMBATS.

(70-72)

> Et ad terram prosternent te, te et filios tuos qui in te sunt.
>
> Et ils te détruiront entièrement toi et les tiens qui sont au milieu de toi.
>
> (Luc, XIX, 44.)

Hâtons-nous d'achever cette histoire des malheurs d'Israël.

Le mouvement de pitié que les ruines de Jérusalem avaient inspiré à son vainqueur pouvait être le fait d'un Romain, d'un César, de Titus. Les païens de l'Occident pouvaient bien avoir quelque compassion pour des Juifs ; mais il n'en était pas de même de ces idolâtres arabes, syriens, phéniciens, voisins du peuple de Juda et ses ennemis depuis quinze siècles. Ceux-là répondirent par des acclamations de joie aux hurlements de douleur de Sion. Lorsque Titus apparut au milieu d'eux avec le double trophée de sa victoire, c'est-à-dire des trésors et des captifs, chacune des étapes

de son voyage fut un triomphe. Dans les deux Césarées, à Béryte, à Antioche, le peuple se précipita sur ses pas, les villes lui offrirent des couronnes; des jeux, des spectacles et des supplices célébrèrent son passage. A Césarée de Philippe, lieu où il célébra le jour natal de son frère (24 octobre), deux mille cinq cents Juifs furent ou brûlés, ou dévorés par les bêtes, ou contraints de s'égorger dans l'amphithéâtre. A Béryte, le jour de naissance de son père (17 novembre), il y eut aussi une grande tuerie à la santé de Vespasien : le clément Titus célébrait ainsi ses fêtes de famille. A Antioche, sénat et peuple vinrent au-devant de lui à trente stades de distance, lui demandant de nouvelles rigueurs contre les Juifs. A Zeugma, sur l'Euphrate, frontière extrême de l'empire, le roi parthe Vologèse envoya une couronne d'or au vainqueur de ces Juifs, ennemis communs de Rome et de Ctésiphon. Tout le paganisme oriental se réjouissait ainsi de la chute de Jérusalem. Les soldats syriens étaient fous d'orgueil et de joie : « Reste avec nous, disaient-ils à Titus, ou emmène-nous tous avec toi. » Il n'eût tenu qu'à lui de se séparer de son père et de fonder un empire d'Orient. Vespasien en eut la crainte, et ne fut rassuré que lorsque Titus, débarqué à Pouzzoles et se hâtant de calmer les soupçons paternels, vint le surprendre en lui disant : « Me voici, mon père, me voici [1]. »

1. Suet., *in Tit.*, 5.



Titus César, prince de la jeunesse, *imperator*, consul, associé à l'empire de son père [1], arrivait ainsi en Italie, où un triomphe plus solennel encore l'attendait (printemps 71). Josèphe décrit, avec peu de fierté nationale, il faut en convenir, ce triomphe qui était le convoi funèbre de Jérusalem. Titus eut cette gloire particulière qu'un empereur vint au-devant de lui. Vespasien partit dès la veille pour rencontrer son fils, et, à l'aube du jour, tous deux rentrèrent solennellement dans Rome. Le cortége, selon l'expression emphatique de Josèphe, était comme un fleuve non interrompu [2] d'argent, d'ivoire, d'or, de riches étoffes ; de couronnes d'or garnies de pierres précieuses, de dieux portés sur les brancards sacrés, d'animaux de l'Orient avec leurs guides et leurs caparaçons habituels ; de curiosités, telles que l'arbre du baume, qui passait pour appartenir à la seule Judée, et que les Romains se vantaient d'avoir défendu contre les Juifs eux-mêmes [3]. A la suite de ces trésors, plus glorieux butin, marchaient les prisonniers, ou plutôt l'élite des

1. Xiphil., LXVI, 7. — Tacit., *Hist.*, IV, 38. — L'association de Titus à l'empire est établie par les monnaies et les inscriptions, où, du vivant de son père, il est désigné par le mot *Imperator*, placé avant son nom. — Suétone (*in Tit.*, 6) l'appelle *participem atque etiam tutorem imperii*. — Valerius Flaccus : *Æquatum patris imperio*. — Pline dit : *Imperatores Cæsares Vespasiani*. *Hist. natur.*, III, 5; XII, 25. — Voyez aussi Pline le jeune, *Panegyr.*, 8. — Selon le peu croyable Philostrate, en arrivant à Rome, Titus aurait appris son élection à l'empire. V, 30.

2. Ῥέοντα ποταμόν. VII, 17 (5, 5).

3. Pline, *Hist. n.*, XII, 25.

prisonniers, couverts de vêtements magnifiques, comme pour dissimuler leur épuisement et leur douleur. Sur quelque cent mille captifs que la guerre avait donnés, on en avait trié sept cents, les plus beaux par la figure et par la taille, les plus beaux aussi par la renommée de leur courage ; et, à leur tête, marchait Simon, fils de Gioras, portant au cou le lacet qui allait servir à l'étrangler ; on le menait en le flagellant comme on avait mené Vercingétorix devant le char de César. Suivaient les représentations des villes prises, hautes de trois ou quatre étages; des bas-reliefs incrustés d'argent et d'ivoire, figurant toutes les scènes, même les plus affreuses, de la guerre. On portait jusqu'à des vaisseaux. On portait enfin ces dépouilles du temple que j'ai tant de fois nommées, les candélabres, les coupes d'or, le voile du temple, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, le livre de la loi. Et, à la suite de tous ces trophées, les deux princes venaient sur le char triomphal, sous les lauriers et sous la pourpre, Domitien à cheval auprès d'eux [1].

Il y eut un temps d'arrêt avant d'arriver au temple de Jupiter Capitolin. Jupiter ne permettait pas qu'on se présentât devant sa demeure sans avoir fait couler pour sa satisfaction quelques gouttes de sang. On s'arrêta donc sur le forum, devant la prison Mamertine,

1. Jos., VII, 16-19 (5, 4-7). — Suet., *in Vesp.*, 8; *in Tit.*, 7.

sanctifiée quatre ans auparavant par le séjour de saint Pierre et de saint Paul, et l'on jeta Simon, fils de Gioras [1], dans le Tullianum, cachot où avaient péri avant lui, Jugurtha, Lentulus, Céthégus, Vercingétorix. Un instant après, on vint dire aux Césars qu'il avait vécu et que le programme de la fête était rempli. Le peuple poussa un grand cri de joie; les prières solennelles se firent; les princes étaient maintenant dignes du dieu. La journée s'acheva dans les festins; seul, le vieux Vespasien trouva la cérémonie bien longue: « Je suis puni, dit-il, de la sottise que j'ai eue, vieux et plébéien, d'ambitionner le triomphe [2]. »

Ces triomphes prouvent quelle était l'importance de la victoire. On avait eu beau mépriser ce petit peuple juif, il n'en avait pas moins tenu la puissance romaine en échec pendant quatre ans. Le temple de Janus fut fermé. Titus et Vespasien prirent le titre d'*imperatores*. Le *triomphe d'Auguste* fut inscrit sur les monnaies [3]. Treize ans après, cette victoire était rappelée par un

1. Jos., VII, 18 (5, 7), et Dion, *apud Theod.*, LXVI, 7. — Dion appelle Simon Barporès, ce qui peut vouloir dire adultère ou étranger.

2. Voir Suet., *in Vesp.*, 8, 12; les monnaies TRIVMP. AVG., avec le captif nu et garrotté, qui suit le quadrige triomphal; et surtout l'arc de Titus.

3. IVDAEA CAPTA. — IVDAEA DEVICTA. — DE IVDAEIS. — TRIVM. AVG. — PAX AVG. — MARS VICTOR. — ΙΟΥΔΑΙΑС ΕΑΛΩΚΥΙΑС. — VICTORIA NAVALIS (combat sur le lac de Génézareth). La Judée est figurée par une femme assise au pied d'un palmier. La plupart de ces monnaies portent la date de 71, année même du triomphe. Mais les monnaies *Judæa capla* sont de 77 ou 78, ce qui prouve que la victoire judaïque était célébrée encore au bout de plusieurs

monument demeuré l'un des types les plus purs de l'architecture romaine sous l'empire. L'arc de Titus, placé en face de l'amphithéâtre de Vespasien, retrace toutes les scènes du triomphe, les dépouilles sacrées, le Jourdain vaincu et Rome conduisant le triomphateur. Les Juifs de Rome se faisaient, dit-on, une loi de ne pas passer sous cet arc de triomphe, monument de leurs souffrances et de leur châtiment. C'est par de tels monuments que la victoire de Titus était encore célébrée sous Domitien, meurtrier de Titus et ennemi de sa mémoire [1].

années. On remarque cependant que ni Titus, ni Domitien, ne prirent le titre de Judaïque (Dion, LXVI, 7). Mais longtemps après la victoire judaïque fut l'objet des flatteries des poëtes courtisans.

..... Sic fera gentis
Bella Palestinæ primo delebis in ævo (Titus).
Silius Ital., III, 603.

..... Solymo nigrantem pulvere fratrem
Spargentemque faces et in omni turre furentem,

dit Valérius Flaccus (*in princip.*) à Domitien.

Deux inscriptions, l'une de Turin en l'honneur d'un commandant des *alæ Gætulorum*, l'autre en l'honneur d'un centurion, mentionnant la guerre judaïque. Orelli, 748-749.

1. Inscription de Rome en l'honneur de Titus : SVBLATIS POP. ROM. HOSTIBVS PERNICIOSISSIMIS. Gruter, 244. De même à Interamne, *ibid.*, 245. — Inscription votive d'un prêtre d'Hercule : PRO SALVTE REDITVS DIVI TITI, à Rome. Gruter, 113. Orelli, 756. — Gruter rapporte une autre inscription où les Juifs sont nommés, et qui est beaucoup plus prolixe; mais il ne dit pas où elle a été trouvée, et elle est à bon droit suspecte (Gruter, 244; Orelli, 759, et Grævius, *Thesaur. Antiq.*, t. III, p. 111). — Stace, dans ses vers louangeurs pour Domitien, sa famille et ses affranchis, rappelle plus d'une fois la guerre de Judée. *Silv.*, III, 3; V, 2; V, 138, 139.

Cependant, au moment du triomphe de Titus, la guerre n'était pas encore complétement finie. Titus avait laissé derrière lui trois points encore occupés par l'insurrection : Hérodion, dans l'intérieur de la Judée ; Massada, sur la rive occidentale de la mer Morte ; Machéronte, sur l'autre rive : trois citadelles, palais et arsenaux, bâtis par le roi Hérode pour être les abris de son despotisme, et qui devenaient les derniers abris de la liberté.

Lucilius Bassus, chargé de gouverner la Palestine, soumit promptement Hérodion (71). Machéronte, quoique sa position fût très-forte, résista peu. Les insurgés qui l'occupaient étaient las de la guerre ; maîtres du château, ils rachetèrent leur vie en livrant la ville au pillage et les habitants au massacre [1].

Il n'en fut pas de même de Massada. C'était un rocher à pic de toutes parts, haut de douze cents pieds du côté de la mer Morte, de neuf cents environ du côté de la terre ; accessible seulement par des sentiers étroits, dangereux, escarpés, où il faut poser le pied juste où l'a posé celui qui vous précède, et où la tête tourne dès qu'on regarde au-dessous de soi. Sur le plateau qui couronne ce rocher, et qui n'a pas moins de sept stades (quatorze cents mètres) de circuit, les rois asmonéens avaient bâti une citadelle ; Hérode l'avait enceinte d'un mur, avec des tours de

1. Jos., VII, 25 (6, 4).



soixante coudées, et, comme à son ordinaire, y avait ajouté un palais, des thermes, des pavés de marbre et de mosaïque. Il y avait laissé, pour l'usage futur des révolutionnaires juifs, des armes pour dix mille hommes, une immense quantité d'eau dans les citernes, de vastes magasins où, au bout d'un siècle, le vin et le blé étaient intacts ; il y avait de tout, jusqu'à des terres en culture[1].

Ce nid d'aigles, je l'ai dit, était occupé par les sicaires. Un descendant de Judas le Gaulonite, Éléazar, fils de Jaïr, avait établi là sa bande armée, rançonnant le pays d'alentour, indifférent aux luttes de Jérusalem et se tenant fièrement debout après qu'elle fut tombée[2]. Il n'avait plus là qu'une poignée d'hommes ; mais leur courage et la puissance de leur situation les rendaient redoutables, et ce ne fut que la seconde année après la victoire de Titus que Flavius Sylva, successeur de Bassus, vint attaquer Massada (72).

Le siége se fit dans toutes les règles. Établis sur le rocher de Leucé, qui servait comme de marchepied pour escalader Massada, les Romains comblèrent le ravin qui séparait ces deux hauteurs, au moyen d'un remblai de trois cents coudées ; ils élevèrent peu à peu ce remblai sur une largeur de cinquante coudées jusqu'à la hauteur des murailles ; ils y amenèrent

1. Jos., VII, 31, 32 (8, 3, 4).
2. Voir Jos., *de B.*, II, 32 (17, 9); IV, 24 (7, 2).

l'hélépole et les béliers. En même temps, une circonvallation tracée dans la plaine enlevait aux assiégés toute espérance de fuite; ils purent apprendre là que la pelle du soldat romain valait au moins autant que son épée.

Aussi, quand le premier mur eut été renversé par le bélier; quand une seconde muraille, élevée pendant le siége, eut été détruite par le feu; quand les Romains, après une nuit d'attente, à l'aube du jour, s'approchèrent des murailles (15 xanth., 22 avril), ils ne virent personne. Ils franchirent la muraille : tout se taisait; seulement le feu brûlait dans la citadelle. Ils jetèrent alors un cri comme celui dont ils accompagnaient les mouvements du bélier; deux femmes seulement, sortant des couloirs souterrains où elles s'étaient cachées, vinrent à ce cri.

Elles racontèrent ce qui s'était passé pendant la nuit. Éléazar avait rejeté toute idée ou de fuite ou de résistance. Il avait rassemblé ses hommes, et leur avait proposé d'en finir par le suicide. On avait hésité; on avait versé quelques larmes; l'éloquence d'Éléazar l'avait emporté. Ses auditeurs l'avaient interrompu; « saisis comme par une impulsion irrésistible et livrés à un démon [1] », ils s'étaient hâtés à qui accomplirait le premier ce tragique dessein. Ils avaient

1. Ἀνεπισχέτου τινὸς ὁρμῆς πεπληρωμένοι καὶ δαιμονῶντες. Jos., VII, 35 (9, 1).

embrassé leurs femmes, donné à leurs enfants un dernier baiser, et, tout en pleurant de désespoir, comme s'ils eussent obéi à une force étrangère, ils les avaient percés de coups. Pas un homme n'avait eu la pensée d'épargner ceux qu'il aimait. Ceux-là morts, on avait eu soif de les rejoindre. Ces hommes avaient donc entassé toutes les richesses du palais pour les incendier, tiré au sort dix d'entre eux chargés d'égorger le reste, s'étaient étendus sur le sol à côté de leurs femmes encore palpitantes, avaient embrassé leurs cadavres et tendu la gorge à l'épée. Après avoir bravement tué tous leurs compagnons, les dix meurtriers avaient tiré au sort une seconde fois ; celui que le sort désigna avait tué les neuf autres ; et, sa tâche finie, s'étant assuré que personne ne restait vivant autour de lui, il avait mis le feu au palais, s'était percé de son épée et était tombé sur tous ces morts. Neuf cent soixante créatures humaines avaient péri ainsi. Deux femmes qui, par bonheur pour elles, n'avaient là ni père ni mari, cinq enfants échappés à la sollicitude paternelle, s'étaient cachés dans les souterrains ; et ce fut par eux que les Romains connurent cette horrible tragédie.

L'insurrection judaïque se terminait ainsi par une scène digne de son courage, digne aussi de sa frénésie. Un descendant de Judas le Gaulonite fermait par sa mort la carrière de révolte et de meurtre que ses ancêtres avaient ouverte quatre-vingts ans aupa-

ravant. Les Romains admirèrent ceux qui les avaient ainsi déçus; et Josèphe, ce déserteur de la cause judaïque, admire ceux qui étaient restés si désespérément fidèles à cette cause [1]. Oubliant tous ses raisonnements de la caverne de Jotapat, il se prosterne en admiration devant le suicide, et le suicide des hommes qu'il déteste le plus. Tant à cette époque, tous, même les Israélites, étaient séduits par le funeste héroïsme des morts volontaires !

M'est-il permis de m'arrêter ici pour remarquer combien l'histoire est parfois justifiée par la topographie? Des voyageurs modernes, en petit nombre et tardivement, ont reconnu la plage dangereuse de la mer Morte, et visité le rocher qui, avec son château, a perdu son nom de Massada (forteresse), et s'appelle simplement Sebbeh. Ils ont gravi, non sans péril, quoique nul sicaire ne fût là-haut pour faire rouler des pierres sur eux, l'un de ces sentiers dont parle Josèphe, et l'ont trouvé au moins aussi difficile qu'il le dit [2]. Ils sont arrivés sur le premier plateau, auquel la pierre calcaire dont il est formé avait fait donner le nom de Leucé (blanc). De là ils ont gravi

1. Jos., VII, 34, 35 (8, 9).

2. M. de Saulcy, t. I, p. 200 et suiv. — J'ai cependant peine à croire que le sentier par lequel cet intrépide voyageur est monté sur le plateau de Sebbeh soit celui que Josèphe appelle la *Couleuvre*. Josèphe désigne deux sentiers, l'un arrivant par l'occident et s'appuyant sur le rocher de Leucé; l'autre arrivant de l'orient, du côté de la mer Morte, et plus escarpé encore : c'est celui-ci qu'il nomme la *Couleuvre*.

le plateau de Massada, marchant sur la crête, bien amincie par les pluies et les éboulements, du remblai que les Romains élevèrent, il y a mille sept cent quatre-vingt-cinq ans. Arrivés sur la plate-forme hérodienne, ils ont reconnu le palais avec ses mosaïques, la citadelle asmonéenne de Jonathas, le mur d'enceinte, des citernes, des magasins creusés dans la partie verticale du rocher et accessibles seulement par des passages souterrains. Ils ont fait rouler de douze cents pieds de haut les pierres hérodiennes sur les sables de la mer Morte. Et, de cette hauteur, ils voyaient le mur de circonvallation de Silva, en grande partie reconnaissable, construit en fragments rocailleux, garni de quatre redoutes, et qui s'ouvre pour saisir le rocher de Massada, comme les deux branches d'une tenaille. Les historiens antiques ont un renom d'inexactitude qui ne laisse pas que d'être parfois mérité ; mais parfois aussi la terre et la pierre fournissent à leur récit des pièces justificatives singulièrement authentiques.

J'ai hâte d'arriver au terme de tous ces meurtres et de toutes ces douleurs. Cependant, je n'ai parlé jusqu'ici que de la Palestine, et il y avait des Juifs par toute la terre. Ce qui arriva à ceux qui habitaient hors de l'empire romain, nous ne le savons pas ; mais il n'est pas probable que ce roi parthe Vologèse, qui envoyait une couronne à Titus, ait manqué l'occasion de maltraiter les Juifs opulents de ses États,

parmi lesquels il s'était trouvé des auxiliaires pour la défense de Jérusalem. Quant aux Juifs de l'empire romain, ils étaient en général demeurés paisibles. Plus éloignés du centre religieux, plus refroidis par leur prospérité commerciale, plus en contact avec les païens, les prophéties ne les tenaient pas autant en éveil. Mais la chute de Jérusalem, qui aurait dû les épouvanter et les abattre, les excita et les souleva. La victoire de Titus jeta sur le monde une foule de fugitifs israélites. Tous les sicaires n'étaient pas à Massada ; et de ce parti, le plus ancien et le plus tenace des partis révolutionnaires juifs, bien des victimes, bien des missionnaires, bien des héros apparurent dans les synagogues de l'empire romain. Leur doctrine, que Dieu est le seul souverain, se propagea davantage au moment où la main du souverain terrestre pesait plus lourdement sur la Judée.

A Alexandrie, où les chefs de la synagogue, dans leur prudence, cherchèrent à l'étouffer, elle n'amena que des querelles entre Juifs, et une persécution des sicaires fugitifs livrés par la synagogue elle-même à la justice romaine. Mais à Cyrène, un tisserand nommé Jonathas persuada à la populace israélite de le suivre dans le désert, lui promettant, comme tant d'autres, des miracles et des apparitions [1]. Le préfet Catulus poursuivit et tailla en pièces ces malheureux ; mais,

1. Σημεῖα καὶ φάσματα δείξειν ὑποσχνούμενος. Jos., VII, 38 (11, 1).



comme ce n'étaient point là des sévérités lucratives, il imagina de mettre en cause l'aristocratie judaïque, qui avait au contraire dénoncé les révoltés. Bon nombre de Juifs opulents périrent ; bon nombre de patrimoines furent confisqués. Vespasien cependant intervint et disgracia Catulus en même temps qu'il fit brûler Jonathas.

Ailleurs, d'autres causes amenèrent d'autres persécutions. Vespasien, qui connaissait les prophéties relatives au roi fils de David, fit rechercher les descendants de la famille royale hébraïque, et en mit quelques-uns à mort, non sans laisser à ses successeurs Domitien et Trajan l'héritage de cette défiance et de ces rigueurs.

Là s'arrête, pour un temps du moins et sauf les lacunes de l'histoire, la série des calamités du peuple juif. Il est difficile de la résumer par des chiffres. Josèphe nous donne le nombre des morts de Jérusalem : il ne donne pas celui des morts de toute la nation ; il dut être immense. Dans les guerres antiques, la mort contre la population virile, l'esclavage contre la population désarmée était de droit ; la servitude pour les premiers, la liberté pour les seconds était une grâce : les Romains eux-mêmes, plus libéraux en ce genre que la plupart des peuples de l'antiquité, accordèrent souvent cette grâce à des vaincus, mais rarement à des rebelles. En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents en-

droits de son ouvrage [1], nous arrivons à un chiffre de plus de treize cent mille hommes, qui serait encore bien au-dessous du total réel.

Par contre, Josèphe nous donne le nombre des prisonniers. Il l'estime à quatre-vingt-dix-sept mille pendant toute la guerre [2], et il ajoute que les marchés

1. Tués par Florus à Jérusalem, II, 25 (14, 9).	3,600
Tués à Césarée, II, 33 (18, 1)	20,000
A Scythopolis, II, 34 (18, 3).	13,000
A Ascalon, II, 34 (18, 5).	2,500
A Ptolémaïs, *ibid*.	2,000
En Égypte, VII, 34 (8)	60,000
A Damas, *ibid*. (Ailleurs Josèphe dit 10,000.) II, 41 (20, 2)	8,000
A Joppé, II, 37 (19, 10)	8,400
Sur la montagne d'Asamon, II, 37 (19, 11) .	2,000
Dans un combat à Ascalon	10,000
Dans les embuscades.	8,000
A Japha, III, 31 (7, 31)	15,000
Sur le Garizim, III, 23 (7, 32)	11,600
A Jotapat, III, 23 (7, 36)	40,000
A Joppé, III, 29 (9, 3).	4,200
A Tarichée, III, 35 (10, 9).	6,500
Prisonniers de Tarichée tués à Tibériade, III, 36 (10, 10).	1,200
A Gamala, IV, 6 (1, 10).	9,000
A Giscala, IV, 9 (2, 5).	6,000
A Jérusalem, par les Iduméens, IV, 19 (5, 3).	12,000
Dans l'Idumée, IV, 26 (8, 1).	10,000
A Gerasa, IV, 28 (9, 1)	1,000
A Machéronte, VII, 25 (6, 4)	1,700
Dans le bois de Jardès, VII, 26 (6, 5) . . .	3,000
A Massada, VII, 25 (6, 4).	960
A Cyrène, VII, 38 (11, 1)	3,000
A Jérusalem, VI, 45 (9, 3).	1,100,000
	1,362,660

2. Καθ' ὅλον τὸν πόλεμον, dit-il, tandis que les chiffres de morts qu'il donne dans le même passage s'appliquent seulement au

syriens furent encombrés de ces captifs. Trop nombreux pour être chers, trop indépendants pour faire de bons esclaves, les Juifs étaient une pauvre denrée ; et il y a assez de vraisemblance dans la tradition chrétienne qui raconte que ces Juifs, à qui le Seigneur avait été vendu pour trente deniers, étaient eux-mêmes vendus trente pour un denier. Somme toute, si l'on compte les prisonniers et les morts, il n'est pas improbable que sur trois millions d'habitants la Palestine en ait perdu deux millions. On peut donc dire avec Josèphe : « Jamais peuple depuis le commencement du monde n'avait vu autant de crimes, jamais cité n'avait tant souffert [1], » ce qui revient aux paroles de l'Évangile : « Et ces jours de tribulation seront tels qu'ils n'ont pas été depuis le jour où Dieu a créé le monde jusqu'à présent et qu'ils ne seront jamais [2]. »

On s'étonnera peut-être que tant de massacres aient été accomplis sous le règne de Vespasien, l'un des plus modérés d'entre les Césars, et par l'ordre de

siége de Jérusalem, κατα πᾶσαν τὴν πολιορκίαν. On n'a pas toujours remarqué cette différence. VI, 45 (9, 3).

Voici en outre quelques chiffres partiels donnés par Josèphe

A Japha, III, 21 (7, 31).	2,130 prisonniers.
A Jotapat, III, 23 (7, 36)	1,200
A Tarichée, III, 35 (10, 9) . . .	36,400
A Giscala, IV, 9 (2, 5)	3,000
Dans l'Idumée, IV, 26 (8, 1) . .	1,000

1. Jos., V, 26 (10, 5).

2. Marc, XIII, 19.



Titus, qu'on appela depuis les « délices du genre humain ». Il est bien vrai que Titus, pendant ses deux ans et deux mois de règne, a su demeurer pur de toute cruauté, excepté celles de l'amphithéâtre, qui chez les Romains ne comptaient pas. Mais Titus, sous le règne de son père, ne s'était pas fait faute, comme dit Suétone, d'un peu de tyrannie et de violence ; il faisait demander par le peuple ou par les soldats la tête de ses ennemis ; instruit d'un complot formé par un consulaire, il invita le coupable à souper et le fit tuer en sortant de table. Je ne pense pourtant pas, comme un spirituel érudit de nos jours, que Titus, s'il avait vécu plus longtemps, eût été un Néron ; mais je crois qu'il n'eût jamais été un Marc-Aurèle.

Et surtout il faut dire que les cruautés de la guerre n'ôtaient rien à la réputation d'humanité de qui que ce fût. Josèphe, ce flatteur de Titus, raconte les exterminations de son peuple, sans songer ni à les accuser ni à les excuser. Titus n'en est pas moins à ses yeux le plus clément de tous les princes. Des ennemis, des rebelles, des barbares, des Juifs, étaient un gibier si légitimement acquis au bourreau, au feu et à l'amphithéâtre, qu'on pouvait en tuer onze cent mille sans cesser d'être le plus doux des hommes. On mettait sa clémence ailleurs.

Du reste, les légendes apocryphes qui ont circulé parmi les Juifs, si anti-historiques qu'elles soient, prouvent elles-mêmes leurs souffrances par leurs

rancunes. Tous les Juifs n'étaient pas comme Josèphe gagnés à leur vainqueur et commensaux de sa cour. Pour beaucoup d'entre eux, Titus n'est pas le moins du monde les délices du genre humain. C'est le plus exécrable des réprouvés. Après avoir profané le sanctuaire et déchiré de son épée le voile du temple, il en a vu sortir du sang et il a compris qu'il a outragé la Divinité. Bourrelé de remords, il s'embarque pour l'Italie ; mais son navire est près de faire naufrage. « Le Dieu de ces gens-là, dit-il, n'est puissant que sur les eaux. C'est sur les eaux qu'il a fait périr Pharaon et Sisara (*sic*). Que ne pouvons-nous combattre sur terre contre lui ? » Une voix lui répond : « Scélérat, fils de scélérat, engeance d'Ésaü ! J'ai une petite créature qu'on appelle moucheron, va sur terre et combats contre elle. » La tempête cesse, Titus débarque; un petit moucheron entre dans ses narines. Pendant sept ans, il bourdonne dans son cerveau, lui ôte le sommeil et la paix. Un jour, Titus entre par hasard dans une forge, et s'aperçoit que le bruit des marteaux fait faire silence au mouvement intérieur qui le dévore. Ce remède trouvé, il en use, et fait venir dans son palais un forgeron pour marteler sans cesse auprès de lui. Mais, au bout de trente jours, l'insecte recommence à marteler de son côté, et la souffrance du prince devient abominable. Il meurt enfin ; le rabbin Pinha, fils d'Éruba, assiste à l'ouverture de son corps. On trouva dans son crâne une hirondelle du poids de

deux talents (environ cent livres), d'autres disent une colombe de deux livres qui avait un bec de cuivre et des griffes de fer. L'insecte, en dévorant le cerveau de Titus, s'était grossi à ce point [1]. Puériles rêveries qui témoignent de la pauvreté du génie rabbinique, mais qui témoignent aussi des ressentiments et des souffrances du peuple de Juda !

Ainsi, en bien peu d'années, la nation judaïque avait traversé des phases bien différentes.

Nous l'avons vue d'abord au commencement du premier siècle de notre ère, portant le joug commun, mais jouissant de la liberté, de la sécurité, de la prospérité commune des nations de l'empire romain ; plus en progrès même que d'autres nations, quant au nombre, quant à la richesse, quant à l'importance ; attendant le Messie et l'attendant comme prochain, mais l'attendant en paix et avec confiance.

Tout à coup est venu le crime du Calvaire. Pour accomplir ce crime, les diverses nuances du judaïsme se sont momentanément unies ; mais elles se sont unies pour se diviser de nouveau au bout de peu de temps et se combattre avec plus de fureur. Pour accomplir ce crime, on a abusé du principe de la soumission envers Rome ; et ce qui en sort au contraire, c'est l'esprit de révolte contre Rome. Par ce crime, Israël a rejeté le Messie humble, pacifique, spirituel,

1. Voir Jost.

céleste, qui lui était donné ; et il s'est livré d'autant plus à tous les faux Messies, ambitieux, guerroyants, charnels, terrestres, que le démon ou la folie pouvait susciter. Par ce crime enfin, Israël a prononcé l'anathème contre lui-même, et l'effet de cet anathème se fait déjà sentir.

Sont venues ensuite, entre le crime du Golgotha et la guerre déclarée, trente-quatre années où Israël s'est enfoncé de plus en plus dans l'anathème. Plus divisé, plus insoumis, plus livré aux imposteurs ; persécuteur plus obstiné chaque jour du Christ et de son Église ; plus oublieux des avertissements de sa propre loi ; Israël, qui, par crainte des Césars et par amour, dit-il, pour Moïse, a fait périr le Christ, attaque de plus en plus, par une triple révolte, César, Moïse et le Christ.

Mais enfin le dernier délai est expiré, et nous avons vu éclater la révolte. Les aristocrates, les gens sages, le grand nombre, selon Josèphe, auraient voulu l'éviter ; les démocrates, les insensés, le petit nombre, selon Josèphe, ont trouvé moyen d'y jeter avec eux la cité tout entière : soi-disant patriotes qui poussent leur patrie à sa perte ; hommes religieux qui engagent leur religion dans une guerre fatale contre un pouvoir après tout respectueux envers elle ; ou plutôt sectaires désespérés, satisfaisant malgré eux à l'anathème prononcé contre eux par eux-mêmes ou par leurs pères.

Cependant, après une campagne malheureuse en Galilée, Dieu, dans sa miséricorde, a voulu, par les



guerres civiles de Rome, accorder à Jérusalem un temps de répit. Dix-huit mois se sont passés pendant lesquels la révolte judaïque, toujours refoulée et circonscrite, n'a été encore que faiblement attaquée. Eh bien ! ce temps de grâce n'a été employé ni à ménager la paix ni à se fortifier pour la guerre. Il a été employé à s'entr'égorger. Pleines d'énergie, mais aussi pleines de démence, les factions sont demeurées, toujours dominant dans Jérusalem, y opprimant toujours les amis de la paix, toujours rebelles contre Rome, mais en même temps toujours armées contre elles-mêmes et se déchirant.

Et lorsque Rome, libre enfin de ses querelles intérieures, a pu reprendre les hostilités contre Jérusalem ; ces hommes, s'attachant de tout leur cœur à éliminer les chances de salut qui pouvaient rester pour leur ville et pour eux-mêmes, ont écrasé les soulèvements pacifiques du dedans, repoussé les exhortations pacifiques du dehors ; ils ont proscrit tous les conciliateurs possibles, insulté Josèphe, irrité Titus. Ils ont si bien et si héroïquement fait ; ils ont eu tant d'atrocité et tant de courage ; ils ont tellement prolongé la lutte, qu'ils ont amené une catastrophe où tout a péri, la ville, le temple, le peuple et eux-mêmes. Ils semblent avoir tout combiné pour rendre le malheur aussi grand et aussi complet que possible.

Dans cette transformation si rapide, dans cette révolte si téméraire, dans ces discordes si insensées,

dans cette obstination si aveugle, ne reconnaît-on pas le doigt de Dieu poussant cette nation vers sa perte? Ne peut-on pas dire ici, dans la compassion et dans la douleur, ce qu'on dit ailleurs dans l'admiration et la joie? « Ceci a été fait par le Seigneur et c'est à nos yeux chose admirable [1]. »

Maintenant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, rapprochons les malheurs du présent des avertissements du passé.

Le peuple de Juda était sous le coup d'un triple anathème dont il était ou le dépositaire, ou le témoin, ou l'auteur. Il était le dépositaire des prophéties de l'Ancien Testament, qui lui apprenaient à quelles conditions la vocation divine lui avait été conférée, et quelles peines suivraient l'infraction de cette loi. Il avait été le témoin des prédictions évangéliques, puisque ceux qui assistèrent à la chute de Jérusalem avaient pu entendre ou par eux-mêmes, ou par leurs

1. Jost, rationaliste, et disposé à ne voir en rien l'action de la Providence, laisse pourtant échapper cette phrase : « Il est vrai que la chute d'aucun État ne présente des circonstances aussi singulières, tant d'événements imprévus, des révolutions si subites, et l'action aussi puissante de causes qui partout ailleurs n'auraient eu que des conséquences faibles, superficielles, faciles à combattre. Il est vrai qu'un enchaînement de prophéties, remontant à un millier d'années, faisait d'avance pressentir ces événements, et prévenait tellement l'œil de l'observateur, que, sans pénétrer plus avant dans les ressorts cachés des événements, l'esprit se persuadait immédiatement de cette pensée : qu'il y avait là une puissance supérieure agissant sans intermédiaire sur le monde, et que l'État qui s'écroulait ainsi avait, par le péché de ses habitants, mérité la colère du Père céleste. » VII, 15.



pères la prophétique parole du Sauveur. Enfin, le peuple de Juda était l'auteur de ce terrible et solennel anathème prononcé au pied du tribunal de Gabbatha : « Prends-le et crucifie-le... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants[1] ! »

Les prophéties évangéliques ont été citées assez au long. L'anathème juif est assez clair dans son terrible laconisme ; c'est le suicide d'un peuple voté quarante ans à l'avance. Mais il est bon de rappeler ici les prophéties de l'Ancien Testament.

J'ai déjà cité celle d'Isaïe et d'Osée sur le libelle de répudiation envoyé à l'épouse infidèle par son époux irrité ; celle d'Isaïe et de Jérémie sur le vigneron divin enfin décidé à arracher la vigne stérile ; la verge de l'alliance brisée par Zacharie. Les Juifs pouvaient lire également dans d'autres prophètes du temps passé leur récente histoire ; « leur demeure devenue déserte et leur tabernacle sans habitants » ; leur « dos courbé sous le joug pour de longs siècles » ; la « cessation de leurs joies, de leurs fêtes, de leurs néoménies, de leurs sabbats », et la terrible image de « Dieu les comptant à la pointe du glaive et faisant périr son peuple dans le massacre »[2].

1. Matth., XXVII, 23, 25. — Jean, XIX, 15.
2. Voir sur tout ceci : Isaïe, L, 1-5. Osée, II, 12. — Isaïe, V, 1 — Jérémie, II 21. — Ps. LXVIII, 23-29. — Osée, II, 11, 12. — Isaïe, LXV, 11. Et ci-dessus, tome I, p. 31, 187.

Mais, de toutes les prophéties, nulle n'était frappante comme celle de Moïse. On se rappelle ces bénédictions et ces malédictions solennelles qu'il prescrivit au peuple de prononcer, partagé en deux camps, l'un sur le mont Hébal pour maudire, l'autre sur le mont Garizim pour bénir : « Si tu entends la voix du Seigneur ton Dieu, disait-il, le Seigneur te fera plus haut que toutes les nations...

« Mais, si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur ton Dieu, ni garder et observer ses ordres et toutes ses cérémonies que je te prescris aujourd'hui, sur toi viendront et te saisiront toutes les malédictions que voici :

« Maudit seras-tu dans la ville et maudit dans la campagne !

« Maudit sera ton grenier, et tes réserves maudites !

« Maudit sera le *fruit de tes entrailles* et le fruit de ta terre !...

« Le Seigneur t'enverra *la faim et la disette,* et la malédiction sur toutes les œuvres que tu feras, jusqu'à ce qu'il t'écrase et te perde sans délai...

« Le Seigneur te livrera chancelant à tes ennemis ; tu marcheras contre eux par un chemin et *tu t'enfuiras par sept chemins pour te disperser dans tous les royaumes de la terre.*

« Et *ton cadavre sera la nourriture de tous les oiseaux du ciel* et des bêtes de la terre, sans que personne les chasse...

« Et en tout temps tu supporteras les vexations, et tu seras opprimé par la violence, et nul ne te délivrera...

« Et *tes fils et tes filles seront livrés à un autre peuple* ; et pendant tout le jour ta vue défaillira à ce spectacle, et nulle force ne sera plus dans ta main...

« *L'étranger qui habite le même pays que toi montera au-dessus de toi et sera ton supérieur* ; tu descendras et tu lui seras inférieur...

« Et il y aura sur toi des signes et des prodiges, et sur ta race à jamais.

« Parce que tu n'auras pas servi le Seigneur ton Dieu au temps de ta joie et de l'allégresse de ton cœur et de l'abondance de toutes choses,

« Tu serviras l'ennemi que t'enverra le Seigneur dans la faim, la soif, la nudité et toute espèce de dénûment ; et il mettra un joug de fer sur ta nuque jusqu'à ce qu'il t'écrase.

« Le Seigneur amènera sur toi *une nation venue de loin* et des extrémités de la terre, SEMBLABLE A UN AIGLE qui vole avec impétuosité ; *une nation dont tu ne pourras comprendre la langue* ; une nation *pleine d'arrogance* qui n'aura pas de respect pour le vieillard ni de pitié pour l'enfant.

« Et elle dévorera les petits de tes troupeaux et les fruits de ta terre, jusqu'à ce que tu périsses ; elle ne te laissera ni blé, ni vin, ni huile, ni bœufs, ni brebis...

« Et elle t'écrasera dans toutes les villes ; et, dans tout ton pays, *tes murs hauts et puissants en lesquels tu avais confiance seront détruits.* Tu seras assiégé au dedans des portes de la cité. »

Vient ici la prophétie déjà citée [1] de la famine et de l'enfant mangé par sa mère.

« Et vous resterez en petit nombre, vous qui auparavant étiez nombreux comme les astres du ciel...

« Et, de même que le Seigneur s'est réjoui sur vous en vous faisant du bien et en vous multipliant, de même il se réjouira en vous perdant et en vous exterminant, afin que vous disparaissiez de la terre dont vous aurez pris possession.

« Le Seigneur te dispersera chez tous les peuples depuis le centre de la terre jusqu'à ses extrémités...

« Chez ces peuples, tu ne t'arrêteras pas et il n'y aura pas de repos pour la plante de tes pieds [2].

« Le Seigneur te ramènera sur des vaisseaux en Égypte, par le chemin qu'il t'avait annoncé que tu ne verrais plus. Là *tu seras vendu* par tes ennemis *comme esclave et comme servante*, et IL N'Y AURA PERSONNE POUR T'ACHETER [3]. »

1. V. ci-d., p. 137.

2. Ne semble-t-il pas que la tradition populaire du moyen âge ait pensé à ce passage de Moïse lorsque, dans la fable du Juif errant, elle personnifiait la nation israélite ?

3. Deut., XXVII et XXVIII. — V. aussi les passages analogues dans le Lévitique, XVI : « J'enverrai contre vous mon glaive vengeur... J'enverrai la peste au milieu de vous... Je briserai le

J'aurais vraiment une bien faible idée de la mémoire du lecteur si je prenais la peine de rapprocher en détail cette prophétie de l'événement [1]. Mais il est bon de nous demander quel est le crime auquel Moïse attache de si durs anathèmes ? Ce n'est pas ici, comme en bien d'autres cas, l'idolâtrie seulement, c'est l'infidélité en général, le mépris des préceptes, l'inobservation des cérémonies ; c'est surtout « la voix du Seigneur Dieu qui n'a pas été entendue ». Ces cérémonies négligées, nous le savons, c'est l'ordre du sacerdoce oublié, le sacrifice des étrangers rejeté, le temple souillé de sang. Mais nous savons aussi quelle est cette voix du Sauveur qui n'a pas été entendue : c'est la voix de son « Fils bien-aimé en qui il a mis sa complaisance » [2], qu'il a ordonné d'entendre et qu'on n'a point écouté [3].

bâton de votre paix : dix femmes cuiront dans le même four... Vous mangerez la chair de vos fils et de vos filles. Je changerai vos villes en solitude, et je rendrai déserts vos sanctuaires, et je dévasterai votre terre, et vos ennemis seront dans la stupeur lorsqu'ils viendront pour l'habiter.» (La stupéfaction et la pitié de Titus.) « Je vous disperserai parmi les nations. Ceux d'entre vous qui resteront, je mettrai la peur dans leur cœur ; au pays de vos ennemis, le son d'une feuille qui vole les effrayera, et ils fuiront comme devant le glaive ; ils tomberont sans être attaqués... Vous périrez parmi les nations, et une terre ennemie vous dévorera... Ils se dessécheront dans leurs propres iniquités sur la terre de leurs ennemis à cause des péchés de leurs pères et des leurs. » 25, 39.

1. Voir du reste, dans Bossuet, *Sermon sur la bonté de Dieu envers le pécheur*. — *Sermons*, t. IV, p. 310 (édit. Versailles).

2. Luc, III, 22.

3. Josèphe approchait de la vérité dans ce passage que citent



Cette identité entre les avertissements de la loi ancienne et ceux de la loi nouvelle avait bien été signalée aux Juifs par le Sauveur : « Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuse devant mon Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse en qui vous espérez. Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez en moi, car c'est de moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez point à ce qu'il a écrit, comment croirez-vous à mes paroles [1]? »

Les Juifs étaient donc aveugles vis-à-vis de l'ancienne loi comme vis-à-vis de la loi nouvelle, incrédules à Moïse comme à Jésus, condamnés par les prophéties de leur synagogue comme par celles de l'Église, sujets au triple anathème du mont Hébal, du mont des Oliviers et de Gabbatha ; et, pour me servir de l'expression même de leurs rabbins dans le Talmud : « Dieu pouvait se laver les mains de la destruction du sanctuaire. »

comme lui appartenant Eusèbe (*Hist.*, II, 23) et saint Jérôme (*Catalog. scriptor.*) : « Tout ceci arriva aux Juifs à cause de Jacques le Juste, frère (cousin) de Jésus qu'on appelle Christ, lequel, bien que, de l'avis de tous, il fût très-juste, avait été mis à mort par les Juifs. » Ce passage ne se retrouve pas dans les textes actuels de Josèphe. Nous voyons seulement qu'il blâme la mort de saint Jacques, et l'impute au sadducéen Ananus. *Antiq.*, XX, 8 (9, 1).

1. Joan., V, 46-47.

CHAPITRE XVII

SITUATION FINALE DU PEUPLE JUIF.

> Et cadent in ore gladii et captivi ducentur in omnes gentes, et Jerusalem calcabitur a gentibus.
>
> Et ils seront dévorés par le glaive; et ils seront menés captifs chez toutes les nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations.
>
> (Luc, XXI, 24.)

La guerre était donc finie. Ceux qui l'avaient provoquée, soutenue ou terminée, étaient partagés entre le tombeau, la prison et le palais. Cestius Gallus était mort de chagrin de sa défaite. L'Éléazar de Jérusalem avait probablement succombé dans les derniers combats du temple. L'Éléazar de Massada était tombé au milieu du suicide de tous les siens. Simon, fils de Gioras, avait orné de sa mort la fête triomphale de Titus. Jean de Giscala, traité plus miséricordieusement, je ne sais pourquoi, achevait ses jours en prison. Vespasien trônait bourgeoisement au mont Palatin. Titus, sans moucheron dans la tête, avait enfin



retrouvé Rome, sa gloire, ses plaisirs. Bérénice l'avait suivi à Rome et habitait le palais des Césars d'où la fierté jalouse du peuple romain devait un jour l'expulser. Agrippa à son tour avait suivi Bérénice, sa sœur ou sa nièce, et préférait à sa royauté de Trachonite le séjour de Rome et les insignes de préteur romain que lui avait conférés la faveur du prince [1]. Les autres rois auxiliaires étaient retournés à leurs trônes modestes, Sohème à Émèse, Malch à ses déserts ; Antiochus, roi de Comagène, et ses fils, qui s'étaient distingués dans la guerre par une téméraire ardeur, étaient revenus dans leur palais de Samosate d'où la défiance de Vespasien devait bientôt les faire sortir [2].

Mais que devenait ce grand et immortel vaincu, le peuple juif ?

Son sanctuaire, le Temple, était détruit ; son centre, Jérusalem, était rasé ; son territoire, la Terre-Sainte, ne lui appartenait plus. Titus avait d'abord laissé en paix les cultivateurs juifs ; mais Vespasien, plus dur, deux ans après le siége, ordonna la confiscation de toutes les terres de Palestine appartenant à des Israélites. La nation se trouva ainsi, sinon expulsée, du moins dépossédée.

1. Vespasien lui avait accordé, non la préture, mais les *prætoria ornamenta*, le rang et les insignes de l'homme qui a été préteur. Xiph., LXVI, 15.

2. Jos., VII, 28 (7, 1-3).

Le sol même demeura inculte. Vespasien était avare; sauf huit cents vétérans auxquels il donna des terres auprès d'Emmaüs, sur cette vaste contrée il ne fit de largesses à personne; et, comme il ne se trouvait guère d'acheteurs pour cette terre maudite, elle demeura aux mains du fisc et fut cultivée comme le fisc sait cultiver [1].

Dès lors commença cette dévastation du sol judaïque à laquelle le mahométisme, ce grand destructeur, s'est chargé depuis de mettre la dernière main. La guerre avait déjà bien avancé cette œuvre, et l'on raconte que les Juifs eux-mêmes dans leur désespoir s'étaient mis à détruire, de dessein prémédité, l'arbre qui produit le baume, une des richesses de leur pays [2]. De plus, dans une telle contrée où la chaleur est extrême et où les eaux doivent être ménagées avec un soin excessif, quand la main de l'homme s'éloigne ou devient négligente, la solitude et la stérilité sont complètes. Le Kisson et le Cédron tarirent; les sources minérales disparurent. Les villages se dépeuplèrent; la vie et la fécondité quittèrent promptement cette terre sans eau. Dans bien des vallées jadis peuplées et fertiles, le chacal se glissa sur les pas de l'homme, et la panthère vint prendre possession de son héritage. Les léopards habitent aujourd'hui le Thabor; les cèdres du Liban disparaissent d'année en

1. Jos., VII, 27 (6, 6).
2. Pline, H. N., XII, 25.

année ; la riche Jéricho n'est plus qu'un petit village ; il y a quelques années une seule barque naviguait sur le lac de Génézareth. Il avait été écrit : « Et les voyageurs qui viendront de loin se diront en voyant les souffrances de cette terre et les fléaux dont l'a affligée le Seigneur : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité ce pays et quelle est la cause de cette immense colère [1] ? »

Quant à la race juive répandue dans l'empire romain, il est juste de dire qu'elle garda une certaine liberté. A Antioche où le sénat et le peuple avaient réclamé l'expulsion des Juifs : « Où iront ces malheureux ? avait répondu Titus. Ils n'ont plus de patrie, et nulle part on ne veut les recevoir. » Titus avait maintenu leur droit de cité, et la colonne de bronze sur laquelle il était inscrit était restée debout [2].

Beaucoup de Juifs vendus comme esclaves furent rachetés par leurs frères, surtout par les Juifs opulents d'Ionie. Beaucoup de Juifs de Palestine trouvèrent un refuge dans le royaume judaïque d'Agrippa, au delà du Jourdain ou dans les villes païennes du littoral [3]. En Palestine même, la race, quoique dépos-

1. Deut., XXIX, 22-24.

2. Jos., *de B.*, VII, 14 (5, 2). Origène atteste que, de son temps, les Juifs exerçaient entre eux une certaine juridiction fondée sur la loi de Moïse et qui allait parfois jusqu'à prononcer des sentences de mort, clandestinement, il est vrai, mais non sans une certaine connivence de la part des autorités romaines. *Ad Africanum*, 14.

3. On peut rapporter à cette époque l'implantation de la race

sédée, ne disparut pas ; il y eut des exceptions au principe de la confiscation, et les biens de Josèphe lui furent restitués. Une école rabbinique s'éleva et fleurit à Jamnia, sur le bord de la mer, à quelques lieues de Jérusalem. La race juive ne laissa pas que de retrouver un peu d'unité par le rabbinisme, et beaucoup d'opulence par le trafic.

Mais, quelle que fût sa liberté ou son opulence, la perte irréparable était celle de sa religion. Il n'y avait plus au monde un sanctuaire où l'on sacrifiât selon la loi de Moïse. Le temple de Garizim, en Samarie, impur et anathématisé, devenu même tout à fait païen, avait été détruit deux cents ans auparavant par les Juifs eux-mêmes. Le temple d'Onias en Égypte, construit trois cent quarante ans avant cette époque, à l'imitation du temple de Jérusalem, avait été, au moment des derniers troubles, d'abord fermé, puis dépouillé de ses richesses, enfin détruit par ordre de César. Le temple de Jérusalem enfin n'était plus, je l'ai assez dit, qu'un amas de décombres. Et ce qui était une humiliation de plus, les Juifs payaient encore l'impôt du double drachme pour ce temple dé-

juive en Espagne et dans la Gaule. Ce n'est pas que quelques rabbins ne fassent remonter l'origine des Juifs d'Espagne au temps de Nabuchodonosor ou même de Salomon. Mais d'autres disent que Vespasien porta en Espagne 50 000 familles juives; selon quelques-uns 40,000 de Juda et 10,000 de Benjamin, mais celles-ci passèrent en France. Tout cela est très-douteux. (V. Basnage, *Histoire des Juifs*, II, 6.) Les rabbins sont brouillés avec l'histoire.

truit ; seulement cette contribution joyeuse et volontaire avait été convertie en une taxe honteuse et sacrilége, payée au trésor de Jupiter Capitolin pour reconstruire le temple de cette idole. Cet impôt se proportionnait au nombre de têtes : le Juif était taxé pour la fécondité de sa race qui avait fait sa force, et pour la persévérance religieuse qui avait fait sa gloire[1].

Avec le temple, toute la vie de la religion et de la nation s'en allait. Plus de Saint des saints, plus de grand prêtre, et le paysan Phannias, élu par les zélateurs, fut le dernier successeur d'Aaron. Plus de temple, plus de sacrifice, plus de prêtre. Plus de culte, plus de lévite. Cette race de Lévi et cette maison d'Aaron, mises à part pour Dieu et pour le service du temple, comme il est dit tant de fois dans les saints Livres, n'eurent plus aucune raison de demeurer distinctes. Ces généalogies sacerdotales si précieusement conservées et que du fond même de la Babylonie, tout prêtre, avant de se marier, faisait consulter à Jérusalem, furent dorénavant inutiles [2]. Comment

1. Voir Dion, *apud Xiphil.*, LXVI, 7. — Jos., *de B.*, VII, 27 (6, 6). — C'est le tribut d'un demi-sicle (*Exod.*, XXX, 13), et que N.-S. paya au moyen d'un stater (4 drachmes), pour lui et saint Pierre (Matth., XXVII). — *Libertas vectigalis,* dit Tertullien, *Apolog.*, 18. — Φόρος τῶν σώματων. Appien., *in Syriac.*, 50. — *Fiscus Judaicus.* Suet., *in Dom.*, 12. — Lactance, *de Morte persecutor*, 23, et les monnaies de Nerva. — Ce tribut se payait encore du temps d'Origène (Origène, *ad African.*, 14).

2. Jos., *in Apion.*, I, 7. V. l'ouvrage cité ci-dessus des abbés Lémann, ch. II, § 1, et les citations qu'ils font du Talmud à ce sujet.

eussent pu vivre et le sacerdoce et la tribu de Lévi ? il leur était interdit de posséder la terre, les dîmes et les prémices seules devaient les nourrir ; et Juda, dépouillé de la propriété du sol, n'avait plus de dîmes ni de prémices à leur payer ? Pourtant, on rencontre encore de loin en loin dans les livres talmudiques les mots de lévites et de prêtres d'Israël, de dîmes, d'offrandes aux prêtres. Même chez les Juifs modernes, il y a de prétendus descendants d'Aaron qui se font encore ou se faisaient payer le droit de rachat des premiers-nés ; mais cette descendance au moins douteuse et déchue de tous ses honneurs ne constitue plus un sacerdoce [1].

Or, sans grand prêtre ; sans sacerdoce ; sans le Sanhédrin qui, s'il faut en croire le Talmud, était déjà depuis quarante ans aboli ; sans la distinction des tribus laïques qui disparaissait à plus forte raison lorsque disparaissait la tribu sacerdotale ; sans docteurs vraiment authentiques de la loi, puisque, selon le Talmud, l'imposition des mains avait cessé, et que seul le Messie devait la rétablir [2] ; Juda était un peuple décapité. Depuis longtemps il n'avait plus de puissance temporelle, si ce n'est inférieure, humiliée, subordonnée à la puissance victorieuse et vengeresse de

1. « Ceux qui se prétendent Aaronites le sont par des généalogies incertaines, et n'oseraient manger les bestiaux que la loi leur assigne. » M. Drach, *de l'Harmonie de l'Église et de la Synagogue*.

2. *Traité Sanhédrin*, 13, 2; 14, 1. — *Avoda Zara*, 8, 2.

Rome ; il n'eut plus désormais de pouvoir spirituel, nulle autorité, interprète légitime de la loi de Moïse, nul ministre obligé du culte et de la prière [1]. Juda fut une église sans prêtre, une nation sans gouvernement, une société sans chef, une famille dont le père est mort, dont la maison est détruite et dont les titres sont dispersés.

Et il ne s'agissait pas ici, comme au temps de la captivité de Babylone, d'une simple suspension de la vie judaïque. Pendant la captivité, et la distinction des tribus, et les généalogies des familles, et l'existence séparée des familles lévitiques et sacerdotales, et l'exercice même du grand pontificat avaient subsisté. Par-dessus tout avait subsisté l'espérance assurée et prochaine du retour [2]. Mais aujourd'hui rien de tout cela ne subsistait, et l'espérance moins que tout le reste. Les promesses de l'avenir manquaient comme les traditions du passé. En résumé, la religion de Moïse avait été la religion d'un seul peuple, et ce peuple était dispersé ; d'un seul pays, et ce pays ne lui appartenait

1. « Il n'y a pas d'autorité pour déterminer ce qui est ou non obligatoire chez les Juifs. » (Sylvestre de Sacy. *Lettre à un Conseiller du roi de France*. Paris, 1817.) « Nos rabbins ne sont pas, comme les curés, les ministres nécessaires du culte ; l'office des prières ne s'effectue pas par leur organe. Ils ne sont pas les confidents de nos consciences ; leur pouvoir ne peut rien pour le salut de nos âmes. » (*Des consistoires israélites*, par M. Singer, membre d'un consistoire. Paris, 1829), cités par M. Drach, *Harmonie*, etc., t. I, p. 121, n. 27.

2. Voir IV *Reg*., *cap. ult.* — Josèph. *Antiq*., X. — Euseb., *Demonstr. évang*., III.

plus ; d'une seule ville, et cette ville était rasée ; d'un temple unique, et ce temple était anéanti ; d'un sacerdoce, et ce sacerdoce avait disparu ; d'un grand prêtre unique, et il n'y avait plus de grand prêtre. C'était le temps prédit par le prophète : « Bien des jours passeront pour Israël sans le vrai Dieu, sans prêtre, sans docteur et sans loi [1]. »

Le vrai Dieu, la loi véritable, le sacerdoce légitime, l'hérédité des promesses, où était-elle ? Où se continuait la tradition du Sinaï ? Quels étaient les vrais disciples de Moïse, le véritable Israël, les descendants spirituels d'Abraham dont les Juifs n'étaient plus les enfants que selon la chair ? Qui était le peuple élu, le peuple d'adoption ? Quel était le fils puîné qui venait d'être préféré au fils aîné, comme Isaac l'avait été à Ismaël, Jacob à Ésaü, Joseph à ses frères, Éphraïm à Manassé, Saül aux autres enfants de Cis, David aux autres fils de Jessé ? Où se continuait et sous quelle forme se continuait tout ce qui venait de périr à Jérusalem, la loi, le temple, le sacerdoce, le sacrifice ? C'est ce que nous dirons ailleurs.

1. II Paralip., XV, 3. « Après la prise de Jérusalem, la législation de Moïse s'est trouvée abolie, car elle défendait aux Juifs de pratiquer leur religion ailleurs qu'en un seul lieu. Il leur est donc interdit aujourd'hui de faire les sacrifices de la loi, d'avoir un temple et un autel, de célébrer les cérémonies, de se purifier, d'expier ses péchés, d'obtenir une propitiation; et ainsi ils sont retombés sous l'anathème de Moïse, par cela même qu'ils veulent observer une partie de leur loi, puisque Moïse a déclaré exécrable quiconque n'observe pas la loi tout entière. » Eusèbe, *Démonst. évang.*, I, 6.

Toujours est-il qu'Israël se sentit lui-même hors de sa religion, et abdiqua cette loi qui défaillait entre ses mains. Il ne songea ni à continuer ni à transporter ailleurs son culte et son sacerdoce ; il n'essaya pas de se rebâtir un temple, de se faire des prêtres, de nommer un grand pontife ; il dédaigna (et il faut lui en savoir gré) cette contrefaçon hétérodoxe du mosaïsme aboli. Il se contenta du peu qui lui restait, et du seul débris de son existence religieuse et sociale qui lui était laissé. Il s'en tint à la synagogue au lieu du Temple, au rabbin au lieu du prêtre, au culte secondaire au lieu du culte solennel. Il chercha un peu d'unité dans la suprématie, non d'un pontificat, mais d'une école. L'école, fondée à Jamnia, par la famille de ce rabbin Gamaliel, célèbre dans le Talmud et honoré dans le Nouveau Testament, fut, sous la protection romaine, une sorte de centre pour le peuple juif. On y jugea les cas de conscience du judaïsme, c'est-à-dire les questions de viandes pures ou impures, de souillures contractées ou lavées, de sabbats, de fêtes, de calendrier ; questions vétilleuses qui formaient plus que jamais, depuis que sa vraie religion était tombée, la conscience et la religion du peuple juif [1].

De cette école de Jamnia, remplacée depuis par celle de Tibériade, devait partir la tendance qui *réforma* ou pour mieux dire *re-forma* le judaïsme. Le chef d'école

1. Voyez quelques-unes de ces questions citées par les abbés Lémann (ch. III, § 3), d'après S. Justin et le Talmud.



(*Nâci*) auquel les Juifs modernes ont donné le nom ambitieux de patriarche fut comme le grand prêtre de cette religion amoindrie. Son conseil fut un simulacre de Sanhédrin. La tradition rabbinique condensée dans la Mischna et dans les deux Talmuds fut comme un supplément à la loi de Moïse que l'on ne pouvait plus observer, que l'on avait peine à entendre, et que surtout l'on ne pouvait plus lire sans comprendre qu'elle était abolie. Ce ne fut plus ni la religion ancienne ni une religion nouvelle ; ce fut un débris recueilli tant bien que mal de la religion antique, mais un débris accessoire et secondaire ; un reste inutile du mosaïsme décapité. La religion de la synagogue et des rabbins, après la religion du Temple et du sacerdoce, est une servante demeurée, après la mort de sa maîtresse, seule habitante du logis.

Et en toute chose, en effet, on sent que, pour le Juif, sa religion présente n'est que le débris, et, on peut le dire, le deuil de sa religion passée. Ses glorieuses cérémonies sont remplacées par de simples formules ; ses rites, par des prières qui en déplorent l'absence. Au lieu du sacrifice quotidien qui était la vie du culte mosaïque et la figure du sacrifice chrétien, Juda se borne à la lecture du chapitre du Pentateuque qui prescrit ce sacrifice, et à une prière de regret de ne pouvoir plus, faute de Temple, l'accomplir. Il ne fait l'offrande qu'en paroles et en demandant à voix basse la restauration du Temple. Comme l'agneau

pascal ne pouvait être immolé que dans le Temple, il ne mange plus l'agneau pascal, renonçant à ce qui est le symbole du Christ, en même temps qu'il rejette le Christ lui-même [1].

Aussi le judaïsme prend-il dès cette époque un caractère triste et morose que les siècles, et même des siècles d'opulence et de liberté, n'effaceront pas. Cette religion sans espérance, qui « pleure comme Rachel et ne veut pas être consolée », n'est plus la religion de Moïse, pleine de lumière, d'espérance et de joie. « Tu compteras sept semaines, disait le Pentateuque, et tu célébreras la fête des semaines, et tu feras un festin devant le Seigneur ton Dieu, toi, ton fils, ta fille, ton esclave, ta servante, le lévite qui est dans ta ville, l'étranger, l'orphelin, et la veuve qui habitent avec toi... Tu célébreras la fête des Tabernacles, et tu feras un festin au jour de la fête, toi, ton fils, ta fille, etc... Tu célébreras pendant sept jours la fête du Seigneur ton Dieu, et le Seigneur te bénira et tu seras dans la joie [2]. » Telles étaient les fêtes de l'ancienne loi.

Mais, dans le judaïsme moderne, ces joies sont remplacées par des regrets. Les années se comptent par l'*ère de la désolation*. « Sois triste au matin, est-il dit au fidèle, en pensant à la destruction du temple. Si tu te lèves la nuit, pleure la chute du temple, et Dieu t'en récompensera. Quand tu sors de ta chambre, sors la

1. Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, 10, 18.
2. Deut., XVI, 9-15.

tête basse en pleurant la ruine de Jérusalem. » Les jours de fêtes sont pour la plupart des anniversaires de douleur ; la plupart des jours consacrés sont des jours de jeûne [1]. Il arrive ainsi à Juda égaré et châtié, le contraire de ce que le prophète avait annoncé à Juda fidèle et récompensé : « Le jeûne du quatrième mois et le jeûne du cinquième et le jeûne du dixième seront pour la maison de Juda des jours de joie et d'allégresse, et des solennités magnifiques. Aimez seulement la vérité et la justice [2]. »

Dieu nous garde d'insulter à cette douleur ! Quelque méritée, et, en un sens, quelque volontaire qu'elle puisse être, qui lui refuserait des larmes de compassion, surtout parmi ceux qui savent, par expérience, de quel prix est pour l'âme humaine la possession du vrai Dieu, de la loi véritable et du légitime sacerdoce? Mais ce qu'il y a de plus triste encore pour l'homme qui a le sens des choses religieuses, c'est de voir de quelle façon aujourd'hui la nation d'Israël ou une partie de cette nation croit pouvoir secouer ce manteau de deuil. Affranchie, et nous ne le regrettons pas, par la libéralité des législations modernes ; devenue simultanément la citoyenne de presque tous les États chrétiens ; initiée à la vie commune de toutes les cités;

1. Drach, loc. cit. ; Buxtorf, *Syn. Jud.*, ch. VIII, 18. — On compte dans le calendrier judaïque trente anniversaires douloureux et célébrés par des jeûnes. Huit fêtes seulement rappellent les souvenirs heureux de l'ancienne loi.

2. Zacharie, VIII, 19.

y portant et toutes les qualités natives de l'esprit judaïque et l'originalité d'une nation séquestrée depuis dix-huit siècles ; douée en particulier du génie des affaires, et arrivant aux splendeurs de la fortune plus par la dextérité de l'intelligence que par le labeur de la main ; s'assimilant aux chrétiens, je veux dire aux non-juifs, jusqu'à la négligence de ses propres rits ; interprète fort large du Pentateuque ; à plus forte raison, dégagée des pratiques et des préjugés talmudiques : cette partie du judaïsme se figure ou n'est pas loin de se figurer qu'Israël est maintenant délivré, qu'il a son Messie, que l'ère de la rédemption approche, si elle n'est déjà commencée. La Jérusalem nouvelle serait la Jérusalem de l'argent avec un banquier pour Messie, la cote des fonds publics au lieu du *Sepher thora,* la Bourse au lieu du Temple, et la corbeille des agents de change figurant le Saint des saints. Si Akiba, Moïse Maimonide et les vieux rabbins du moyen âge étaient témoins d'une telle rédemption, ils pleureraient sur cette prétendue délivrance des larmes plus amères qu'ils n'en versèrent jamais sur la désolation de Jérusalem.

Mais, pour en revenir au temps qui nous occupe, la défaillance de la loi religieuse, malgré le reste de vie qu'on pouvait chercher dans le rabbinisme, entraînait pour le peuple juif l'anéantissement de tout le reste. Cette nation n'était rien que par sa loi religieuse ; privée d'elle, elle défaillait. Aux premiers temps sur-

tout après son désastre, Israël semble avoir été dans la stupeur. Ce ne fut plus cette nation intelligente, active, féconde, que nous contemplions naguère. Elle sembla avoir perdu et le souvenir de son passé, et la conscience de sa propre vie, telle qu'un homme à qui une violente secousse a fait perdre et la mémoire de la veille et la connaissance du présent. Dans les villes grecques, les communautés judaïques cessèrent même pendant quelque temps de célébrer le sabbat [1].

C'est une chose curieuse, en effet, que d'observer combien, sous le coup de son désastre, le génie judaïque devint différent de lui-même. Avant sa chute, nous avons vu la synagogue partagée en des sectes nombreuses et célèbres. Après la chute, la synagogue n'est pas plus une, mais la trace des sectes anciennes s'est effacée. Il n'est plus question d'Esséniens, d'Hérodiens ; tout cela a disparu. Le sadducéisme, ennemi de la révolte, a péri dans la révolte. Le nom de pharisien ne subsiste plus. Toutes les écoles s'étaient unies dans le déicide, et toutes se sont perdues par le déicide.

Nous avons vu également le peuple juif lisant, commentant, méditant les prophéties jusqu'à l'excès. Après sa chute, il semble qu'il ne les connaisse plus. Josèphe lui-même est loin de rappeler, en face de ses ennemis les zélateurs, toutes les prophéties qui les condamnent ; il ne cite pas une seule fois celle de

1. Jos., VII, 9 (3, 3).



Moïse, si frappante et si décisive ; on dirait qu'il ne l'a point lue [1]. Il semble que le peuple juif, après avoir demandé aux prophètes des espérances qu'ils ne pouvaient lui donner, ait jeté le livre de désespoir ; qu'il ait renié les prophéties anciennes et authentiques pour écouter plus à son aise des prophéties apocryphes et nouvelles ; que les talmudistes, les kabbalistes, les illuminés, les faux messies aient détrôné, ou peu s'en faut, Moïse et Isaïe. Bientôt il circulera dans les écoles

1. Les citations des prophètes sont rares dans Josèphe, et je les ai rapportées presque toutes. — Ainsi j'ai indiqué l'application qu'il fait à Vespasien de la prophétie de Michée, *de Bello*, VI, 31 (5, 4). — Ailleurs, se rappelant sans aucun doute Daniel, il dit : « La destruction de Jérusalem a été prédite par les anciens prophètes pour le temps où l'exemple aura été donné du meurtre d'un compatriote. » *ὅταν ὁμοφύλου τις ἄρχῃ φονου*, *de Bello*, VI, 8, 21. (Il devrait dire : du meurtre du Christ, car le texte de Daniel, porte : Occidetur Christus et non erit ejus populus qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo. Et finis ejus vastitas IX, 26). — Ajoutons ce passage de Josèphe : « C'était la parole des hommes inspirés d'autrefois que la ville serait prise et le lieu saint incendié en vertu du droit de la guerre, quand il y aurait eu une sédition, et que des mains israélites auraient souillé le sanctuaire de Dieu. » *Παλαιος λόγος ἀνδρων ἐνθέων... στάσις ἐὰν κατασκήψῃ καὶ χεῖρες οἰκεῖαι προμιάνωσι τὸ τοῦ Θεοῦ τέμενος*, IV, 22 (6, 3). Daniel dit : Et erit templum in abominationem desolationis (IX, 27). — Enfin j'ai cité (ci-d., t. I, p. 199) cet autre passage de Josèphe : « Il était prédit que la ville et le temple seraient détruits quand le temple aurait pris une forme carrée. » VI, 31 (5, 4). — Ailleurs, sans indiquer à quel passage des prophètes inspirés il fait allusion, Josèphe ne dénie pas que les prophéties ne fussent nombreuses : « Les Zélateurs se riaient des choses divines et traitaient les oracles des prophètes de tromperies de charlatans. Les prophètes, en effet, avaient donné sur la vertu et le vice des préceptes que les Zélateurs violèrent, et cette violation attira sur notre pays l'accomplissement des menaces prophétiques. » IV, 22 (6, 3).

mille fables injurieuses aux prophètes. Ézéchiel passera pour un valet de Jérémie, qu'on avait surnommé le Méprisé. Daniel, parce que sa vie s'est écoulée hors de la Terre-Sainte, et parce que, dira-t-on, il a fait le commerce impie des pourceaux, se verra disputer le titre de prophète. David sera un bâtard, aux cheveux roux comme Ésaü, incestueux, idolâtre, donnant la lèpre par son regard. On racontera qu'ayant voulu cueillir des pommes un jour de sabbat, il est mort parce que le diable lui a retiré son échelle, et que son corps est demeuré sans sépulture [1]. Ces niaiseries prouvent jusqu'à quel point la synagogue perdait le culte de son passé.

De plus, nous avons vu les Juifs se fatiguer à calculer le temps du Messie. Ces calculs, sans doute, se renouvelleront encore. Après avoir attendu le Messie au bout des soixante-dix semaines, c'est-à-dire sous Auguste ; après avoir reculé ce terme et avoir attendu le Messie en l'an 45 avec l'imposteur Theudas ; on recommencera la computation d'une autre manière. En comptant des jubilés de cinquante ans au lieu de quarante-neuf, on se donnera quatre-vingt-cinq ans de répit [2]. On imaginera un autre moyen, on abrégera l'histoire, et, en resserrant les siècles passés, on se donnera plus d'espace pour les espérances de

1. Bartolocci, *Biblioth. rabbin.* Moses Maim., *More Nevoch.*, p. 2, ch. XLV, *apud* Basnage, *Histoire des Juifs*, VI, 19.
2. D'après la prophétie d'Élie que j'ai citée plus haut (p. 17). Voir *Talmud*, *Traité Sanhédrin*, f° 97, 2. — Le docteur Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, 3e part., ch. XV.

l'avenir [1]. De siècle en siècle, on refera les comptes et on fixera une époque nouvelle pour cet espoir toujours déçu. De prétendus Messies, Barcochébas, en 138 ; Moïse de Crète, en 434 [2]; un autre en 331 ; d'autres

1. En 358, une décision du Sanhédrin de Tibériade abrége les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, met implicitement sa naissance en l'an 3762 du monde, et se donne ainsi soixante-six ans de marge pour attendre le Messie. (Sepp, *ibid.*) Différents textes talmudiques fixent pour sa venue la date de 400 ans après la ruine du temple (an de l'ère vulgaire 471) (*Avoda Zara*, f° 9, 2), ou 4231 du monde, ce qui, selon la computation de Tibériade, revient au même (*Mischna*).

2. Série des faux Messies : — Moïse de Crète, à l'époque fixée par la décision du Sanhédrin dont nous venons de parler, se donne pour le Messie et persuade à beaucoup de Juifs qu'ils vont traverser la mer à pied sec. Ils s'y noient. (Socrate, II, 38.)

Julien en Palestine, en 531.

Un Syrien sous le règne de Léon l'Isaurien, en 721.

Sérénus en Espagne, 724.

Un autre faux Messie en France, en 1137. (V. Moïse Maimonide.)

Un autre en Perse (1138). (V. Salomon-ben-Virga. *Schevet Juda*.)

Un autre à Cordoue, en 1157. (V. Moïse Maimonide.)

Un autre, vers le même temps, à Fez. Maimonide, à cette occasion, consulté par les Juifs ses frères, rejette les temps du Messie à l'an 1216.

Peu après, un autre vers l'Euphrate.

Un autre en Perse, 1174.

David Almusser en Moravie, vers le même temps.

David, ou Eldavid, en Perse, vers la fin du XIIe siècle. (Salomon-ben-Virga, Benjamin de Tudèle, etc.)

Annonce du Messie dans les synagogues d'Espagne, 1258.

Vers 1260, le R. Abraham, en Espagne, d'après des calculs astronomiques, annonce le Messie pour l'an 1464.

Un autre faux Messie en 1280, contemporain du R. Salomon-ben-Adrath.

Ismaël Sophi, en Mésopotamie, 1497.

Le R. Lemlen, en Autriche, 1500.

Le R. Chardaï, ainsi qu'Abarbanel, recule le Messie jusqu'en 1530, et en effet, vers 1530, apparait David Moïse, espagnol.

En 1574 (époque fixée par certains rabbins), Isaac Suria en Orient.

Un autre, dans les Indes Orientales, 1615.

Un autre, en Hollande, 1624.

même en des temps plus modernes abuseront de la crédulité de quelques Juifs. D'autres Juifs au contraire seront frappés de la vanité de ces calculs toujours recommencés : ne pouvant méconnaître que le Messie a dû naître en effet vers le temps marqué par les premières computations, ils diront qu'il est déjà né ; qu'il est né à Bethléem, le jour de la destruction du temple; mais qu'il reste caché, enchaîné selon les uns dans le paradis, selon d'autres habitant aux portes de Rome et y exerçant la charité, jusqu'à ce que le jour de sa manifestation arrive et qu'Élie vienne le couronner[1] :

En 1656, trois rabbins, l'un d'Asie, l'autre de Prague et le dernier d'Amsterdam viennent à Londres pour s'enquérir de la généalogie du protecteur Cromwell, que les Juifs d'Asie supposaient pouvoir être le Messie. Leti, *Histoire de Cromwell*, t. II, p. 412.

En 1666, Zabbathaï Tsevi, fils d'un marchand d'œufs de Constantinople, se fait passer pour le Messie, reçoit des offrandes des Juifs d'Allemagne, de Portugal, de France, et finit par se faire turc. (V. Richard Simon, le chevalier d'Arvieux, Ancillon, résumés par M. Floquet dans sa *Vie de Bossuet* LVIII, tome I, p. 277 et s.)

On a encore fixé la date du Messie futur en 1714 et 1840. D'après les mêmes calculs, on pourrait la fixer également en 1910, 2403, 2531.

Voyez le Dr Sepp, *Gesch. Jesu*, 4e vol., I, 16, p. 287, et les frères Lémann (II, § 4), chez lesquels on peut voir plus en détail l'indication des sources. Ils comptent vingt-cinq faux Messies.

On peut encore ajouter comme tentative analogue, quoique faite en dehors du judaïsme, la tentative d'un Juif devenu chrétien, le Dr Zimpel qui parut en Suisse en 1825, annonçant le second avénement de N.-S., et cherchant à rassembler tout le peuple d'Israël. La requête au gouvernement de Lucerne dans le *Volksblatt* de Stuttgard, 12 août 1855.

1. S. Justin, *Dial. cum Tryph.*, 8. — *Commentaire juif sur Daniel*, XII, 11. — *Midrasch Ruth rabba*, f° 41. — *Bammidbar rabba*, sect. 2, f° 211. — *Sanhédrin ch. Chelek*, f° 98; cités par le docteur Sepp, ch. XVI.

ce temps d'obscurité et de silence sera, disent-ils, de quarante, quarante-cinq, quatre-vingts ans.—Mais enfin le moment viendra où l'on jettera là tous les calculs; où le Talmud prononcera cet aveu résigné, que tous les temps sont passés ; où l'on priera solennellement contre ceux qui calculent les temps du Messie, pour que leur ventre crève et que leurs os soient brisés [1].

Et enfin, nous avons vu jusqu'ici Israël fidèle à la foi et au culte des saintes Écritures. Mais peu à peu cette vénération va diminuer. Cela est tout simple, puisque les saintes Écritures ne l'instruisent pas selon son bon plaisir, et lui montrent, au lieu d'encouragements pour ses espérances, l'annonce et la justification de son châtiment. Des maîtres nouveaux, des écoles nouvelles, des livres nouveaux, ou qui du moins altéreront par bien des mélanges la tradition du passé, surgiront au milieu de Juda dispersé et exilé, et prendront le pas sur Moïse. Lorsque l'école de Tibériade aura rédigé sa Mischna (189), explication et supplément du Pentateuque, la Mischna sera préférée au Pentateuque.

1. Tous les temps déterminés sont passés. R. Rava. *Sanhédrin*, f° 97, 2. — Puissent se rompre les os de ceux qui supputent les temps du Messie et disent : Le temps est passé ! R. Jochanan. — Que l'enfer les engloutisse ! R. Abarbanel *Roschamaa*, 1, f° 5, 2. — Périsse l'âme de ceux qui supputent les années, que leur cœur éclate et que leurs calculs s'évanouissent ! Maimonide, *Iggereth hatteman*, f° 125, 1 : cités *ibid.*, et bien d'autres imprécations dans le livre des abbés Lémann, ch. III, § 2.

Néanmoins l'article 13 du symbole et Maimonide disent : **« Je crois avec une entière conviction à la venue du Messie, et, bien qu'il tarde, je n'en espère pas moins sa venue de jour en jour. »**

Lorsque plus tard auront été rédigées les deux Ghémares de Jérusalem et de Babylone (422 et 505), commentaires d'un commentaire, la Ghémare, à son tour, sera préférée à la Mischna. Pour un grand nombre, les obscurités de la Kabbale seront préférables à tout le reste. Cette prétendue infériorité de la lettre biblique est plusieurs fois rappelée : « La Bible est l'eau, la Mischna est le vin, la Ghémare l'hypocras. » — Ou bien : « La Bible est le sel, la Mischna le poivre, la Ghémare les aromates. Qui pèche contre Moïse peut être absous ; qui pèche contre les docteurs mérite de mourir *in stercore bullienti*. Qui s'occupe de l'Écriture fait quelque chose d'indifférent ; qui s'occupe de la Mischna mérite récompense ; qui s'occupe de la Ghémare fait de toutes les actions la plus méritoire [1]. »

Ainsi le Juif, bien différent de ses ancêtres, ne garda plus ni le respect de son livre sacré, ni le culte de ses prophètes, ni la confiance en son Messie. Ce ne fut ni le peuple de Dieu ni le peuple de Moïse et de la Bible ; ce fut le peuple du Talmud.

1. *Traité Bava-Metzia*, apud Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.* « Le fils de cinq ans à la Bible, le fils de dix ans à la Mischna, le fils de quinze ans au Talmud », disent les rabbins. — Voir de plus Basnage, t. IX, 3. — Voyez encore un article, du reste, très-favorable aux Juifs, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1856. — Les Pères de l'Église font plusieurs allusions à cette Deutérose ou tradition secondaire des Juifs, qu'on désigne dans son ensemble sous le nom de *Talmud*. — Entre autres, saint Justin, *in Tryphon.*, saint Jérôme, saint Augustin.

Les conditions de sa vie politique s'abaissèrent avec les conditions de sa vie religieuse. Dépouillé de son culte et de son sacerdoce, indifférent aux souvenirs du passé, déçu dans ses espérances d'avenir, Juda put encore être libre ; il put être riche, car il n'était encore ni proscrit ni persécuté. Mais, pour des siècles du moins, il demeura disséminé, affaissé, inquiet, humilié. Sa liberté était triste. Ces Juifs de Rome, dont le crédit jadis effrayait Cicéron et qui venaient au nombre de huit mille faire entendre leurs demandes au tribunal d'Auguste, commencent alors à n'être plus qu'un peuple de mendiants, habitant le quartier malsain du Vatican, ou couchant sur du foin dans la vallée d'Égérie, vendant des allumettes, procurant ou expliquant des rêves pour deux oboles, gens de toute industrie et de toute intrigue [1]. Leurs habitudes se dégradent. De plus en plus étrangers à la milice, lorsqu'ils ne s'arment pas pour la révolte ; éloignés de plus en plus de la charrue, depuis que le sol de la Palestine leur est interdit ; éloignés des sciences et

1. Nunc sacri montis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat silva Camœnis.
. . . . Cophino fœnoque relicto
Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem.
. . . .
Qualiacumque tibi Judæi somnia vendunt.
JUVÉNAL, sat. III.

A matre doctus nec rogare Judæus
Nec sulphuratæ lippus institor mercis.
MARTIAL, XII, 46.

des lettres humaines par l'influence talmudique qui n'admet d'autre étude que celle de la loi, c'est-à-dire des subtilités rabbiniques ; condamnant la navigation ; n'aimant pas le travail manuel : le commerce c'est-à-dire le petit commerce, avec son âpre cupidité, ses gains misérables, ses fraudes, est leur occupation, leur richesse, leur force, leur vengeance. Ils sont brocanteurs plus que marchands, usuriers plus que banquiers ; ils agissent en proscrits là même où leur reste le droit de citoyen [1]. Ils s'entassent de plus en plus dans quelque recoin d'une ville ; ils y vivent sans air, sans liberté, sans plaisir, quoique non pas sans opulence ; mais voisins, resserrés, se coudoyant, prenant l'habitude et le goût de ces *ghettos*, dont aujourd'hui même on a peine à les retirer.

Les légendes mêmes qu'ils content au sujet de leurs rabbins, seule poésie de cette nation appauvrie, témoignent assez de la désolation de leurs âmes. Ils ont beau faire de ces docteurs des hommes vénérés, riches, en crédit même auprès des païens et auprès des empereurs, comptant des milliers de disciples et possédant des centaines de villes ; ni leur richesse, ni

1. Les Juifs, même après l'édit de Caracalla qui déclare citoyens romains tous les sujets de l'empire, ne semblent pas avoir été acceptés comme Romains. — « Ils subsistent partout et ils sont Juifs partout; ils n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étaient. Cette nation, tout en passant sous le joug des Romains, a conservé sa constitution judaïque. Soumis aux lois de Rome, ils gardent leurs lois qui sont les lois de Dieu. » (Augustin, *Enarr. in psalm.*, LVIII. Sermo II, 1.)

leur science, ni leur gloire, ne les rendent heureux. Le Talmud est plein de leurs dissentiments, de leurs querelles, de leurs excommunications mutuelles. Le rabbin Éliézer meurt excommunié par le R. Josué ; aussi ses disciples n'osent-ils pas entrer dans sa chambre, et, assis à la porte, conversent de loin avec lui. La tristesse et la défiance mutuelle apparaissent dans les paroles des rabbins : « Réchauffe-toi, dit le R. Éliézer, aux rayons des sages, mais prends garde au feu de leurs charbons. Ils sont cruels comme la bête féroce, ils piquent comme le scorpion et mordent comme le serpent. » « N'habite jamais, dit à son fils le R. Akiba, accablé par les nouveaux malheurs de sa nation, n'habite jamais un lieu où dominent les disciples des sages... Associe-toi à ceux à qui le destin sourit. » Telles étaient les paroles que l'imagination populaire prêtait à ces docteurs, et ainsi était faite l'imagination populaire dans le judaïsme [1].

Mais il y a, ce me semble, une preuve meilleure encore de l'accablement et de la stupeur dans laquelle ont vécu ces premières générations judaïques après la ruine du temple. C'est le peu de souvenir qu'elles ont laissé à leurs descendants. La période de plus d'un

1. Le Talmud dit lui-même : « Depuis que le temple est tombé, les sages n'ont été que des scribes, les scribes des écoliers, les disciples ont été comme le vulgaire qui ne sait ce que c'est que la loi. Le peuple est devenu sordide et vil parce qu'il n'y a personne qui prenne soin de lui. » *Sota*, p. 343.

siècle qui s'écoule entre les écrits de Josèphe et la rédaction de la Mischna ne nous présente aucune œuvre du génie hébraïque. Et cependant cette période comprend la ruine du temple par Titus ; une nouvelle révolte et de nouveaux massacres sous Trajan ; sous Hadrien, une guerre d'extermination où le nom même de Jérusalem périt ; de nouvelles agitations sous Antonin, sous Marc-Aurèle, sous Septime-Sévère : de tout cela, rien ne nous est connu un peu historiquement que par les païens. Le Talmud, rédigé dans les deux siècles qui suivirent, ne conserve de ces grands événements que les souvenirs les plus vagues, les plus puérils, les moins historiques.

Toute cette lacune de son histoire s'est remplie pour Israël par les noms de quelques rabbins, leurs œuvres surnaturelles, leur prétendue science universelle, leurs richesses incalculables quoiqu'ils aient vécu persécutés, leurs relations impossibles avec des empereurs qui ne connurent jamais leurs noms. C'est le R. Josué, à la prière duquel Dieu fait entendre sa voix à Rome et à César ; César tombe de dessus son trône ; les femmes grosses avortent, et tous les Romains perdent leurs dents molaires. C'est le R. Éliézer qui possède mille villes sur la terre et mille vaisseaux sur la mer. C'est le R. Akiba, plus saint que Moïse selon les uns, voleur et parjure selon d'autres, qui avait vingt-quatre mille couples de disciples [1], et

1. *Nedarim*, 50, 1. *Jevamoth*, 62, 1.

dont l'écuyer était plus riche que le roi de Perse, quoique lui-même ait fini par être écorché sous Hadrien. C'est un autre rabbin qui est écouté et protégé par Imrah, fille de Trajan, quoique Trajan n'ait jamais eu d'enfants.

Quant à la ruine de Jérusalem, elle est due à une rancune du R. Kamsa. Irrité d'avoir été exclu d'un festin, il a mutilé le veau que l'empereur romain envoyait au temple pour y être immolé. Les prêtres ont été obligés de refuser cette victime imparfaite. César, irrité de ce refus, a envoyé Néron contre Jérusalem. Néron a lancé des flèches vers les quatre points cardinaux, et toutes sont revenues contre la ville sainte. Néanmoins, persuadé que celui qui frapperait Jérusalem serait lui-même frappé, Néron, au lieu d'attaquer les Juifs, s'est fait juif, et est devenu l'aïeul du R. Méiir [1]. A la place de Néron, César (*sic*) a envoyé Vespasien qui a assiégé Jérusalem pendant trois ans. Pendant le siége, et au moment où il était occupé à se chausser, Vespasien a reçu la nouvelle que les grands de Rome l'ont fait empereur. Chose étrange ! dès ce moment il ne peut plus ni chausser son pied nu, ni déchausser l'autre ; tant la joie a fait enfler ses pieds ! Heureusement, un rabbin célèbre qui s'est enfui de Jérusalem, caché dans un cercueil, conseille au nouvel empereur de faire appeler

1. *Gittin*, p. 56.

un homme qui lui déplaisait ; le désagrément opère dans le sens opposé, et Vespasien peut achever de se chausser. Selon d'autres, c'est Auguste qui, pour punir les Juifs, auteurs du mariage d'Antoine avec Cléopâtre, aurait pris deux fois et détruit Jérusalem [1].

Je ne crois pas que jamais peuple au monde ait chanté d'un façon aussi puérile l'épopée de ses malheurs. Tout cela est bien loin de Jérémie, et de ses lamentations sublimes sur la première chute de Jérusalem. Et c'est un peuple intelligent, instruit, civilisé, libre même (car sous l'empire romain, sauf ces jours de grands désastres, il n'était point proscrit), qui ne retrouve dans sa mémoire, au sujet de sa ville détruite, de son temple ruiné, de ses aïeux massacrés, de ses filles conduites en esclavage, autre chose que ces sottes fables, que ces tours de force en fait d'ignorance, que ces grossiers rêves d'argent accrochés toujours à ceux qu'il appelle ses savants et ses saints ! Tant le génie de ce peuple s'était rapetissé, sa science éteinte, son imagination racornie ! Israël ne semble-t-il pas, pendant ces cent ou cent cinquante ans, avoir été comme un homme frappé de stupeur, qui, sortant de son cauchemar, ne garde de tout ce qui a traversé cette nuit de son intelligence qu'une mémoire maladive et pleine de rêves ?

1. Salomon-ben-Virga. *Tribus Juda*, p. 1, 2. — Apud Basnage, II, 5.



N'est-ce pas là cette stupeur et cette épouvante que nous avons lue dans la prophétie de Moïse : « Ceux d'entre vous qui resteront, je mettrai la peur dans leurs cœurs tandis qu'ils habiteront le pays de leurs ennemis ; le bruit d'une feuille qui vole les épouvantera, et ils la fuiront comme le glaive... Le Seigneur te frappera de démence et d'aveuglement et de fureur, et tu iras à tâtons en plein midi, comme fait un aveugle dans ses ténèbres... et tu demeureras stupéfait de terreur au spectacle de ce qu'auront vu tes yeux... Le Seigneur te donnera un cœur tremblant, et des yeux prêts à défaillir, et une âme anéantie par la douleur. Et ta vie sera comme pendante devant tes yeux ; tu craindras nuit et jour, et tu ne croiras pas à ta propre vie. Tu diras le matin : « Qui me donnera le soir ? » Et le soir : « Qui me donnera le matin ? » à cause de l'épouvante de ton cœur [1]. »

Cette décadence religieuse, et par suite morale et intellectuelle, du peuple juif nous explique le changement de langage des païens à son égard. Ce n'est plus ce peuple et ce culte qu'ont respectés César, Antoine, Auguste, Livie, Tibère, Titus ; devant lesquels Varron, Sénèque et Strabon s'inclinaient ; dont l'ami d'Horace observait pieusement les sabbats ; dont Cicéron, plaidant pour un magistrat accusé d'avoir été leur ennemi, ne parle cependant pas sans un certain mé-

1. Levitic., XXVI, 36. — Deut., XXVIII, 28, 29, 34, 65-67.

nagement. Aujourd'hui non-seulement Domitien dépouille les Juifs : mais Pline ne voit en eux qu'une « nation célèbre par son mépris pour les dieux » [1] ; Plutarque, des superstitieux ; Juvénal, des mendiants, des adorateurs des nuages et des diseurs de bonne aventure; Martial n'a pour leurs jeûnes, leurs serments et leurs sabbats que de grossières railleries [2]. Quintilien parle du « premier auteur de la superstition judaïque comme d'un coupable qui, en formant une nation funeste à toutes les autres, a mérité un éternel reproche [3]. » Tandis que Trogue-Pompée racontait sur les Juifs beaucoup de fables, mais nulle calomnie [4], Tacite débite sur leur compte les plus injurieuses sottises; Tacite (le premier, si je ne me trompe, parmi les auteurs qui nous sont restés [5]) leur impute l'adoration d'un âne, conte absurde, mais qui devint populaire chez les païens [6].

1. Gens contumelia numinum insignis. *Hist. nat.*, XIII, 14.

2. Ecce negas, jurasque mihi per templa tonantis,
Non credo; jura, verpe, per Anchialum,

dit-il à un Juif qui est prêt à jurer par tous les dieux, mais qui ne lui inspirera confiance qu'en jurant par le Dieu de sa nation. Anchialus, d'après les commentateurs modernes de Martial, serait une corruption de la formule hébraïque *An-chi-El* (*non vivit Deus?*). V. l'édition de Schrevelius. Ludg. Batav. 1665.

Autres railleries de Martial sur la circoncision des Juifs, VII, 82; sur la mauvaise odeur qu'il leur attribue, IV, 4.

3. *Instit. orat.* III, 7.

4. V. Justin, XXXVI, 2-3.

5. A moins cependant que l'on n'admette le *Banquet* de Plutarque comme plus ancien que le livre des *Histoires* de Tacite : le culte de l'âne y est aussi mentionné. IV, 5.

6. Du reste, Tacite se contredit singulièrement; car il parle un peu plus loin de « cette ville et de ce temple sans idoles », parce que, dit-il, « les Juifs n'admettent qu'un seul Dieu et le conçoivent

Tacite avait vu le ghetto de quelque ville asiatique, où la cupidité, souvent la richesse, se cachait sous les apparences d'une misère infecte ; il avait entendu le chant lamentable et vu les physionomies sinistres de quelque synagogue, quand il disait : « C'est à tort que l'on veut faire remonter à Bacchus la religion des Juifs. Le culte de Bacchus est brillant et joyeux. Celui des Juifs est absurde et immonde [1]. » Ceci encore avait été prédit par Moïse : « Tu seras la fable et la risée de tous les peuples chez qui t'aura amené le Seigneur [2]. »

Cette triste situation du peuple juif ne devait plus désormais que s'aggraver. Les synagogues de la Terre-Sainte s'étaient les premières laissé entraîner à la révolte, et elles y avaient péri. Les synagogues du dehors, plus résignées ou plus différentes, s'étaient jusque-là mieux préservées de l'esprit de faction. Mais il allait bientôt en être tout autrement. Tandis que l'école de Jamnia dans la Palestine, protégée par les Romains, prêchait désormais l'obéissance et la soumission, c'étaient au contraire les synagogues de la dispersion qui à leur tour nourrissaient cet esprit d'indépendance et de révolte par lequel leurs sœurs de la Terre-Sainte avaient péri.

par la seule intelligence. » Judæi mente sola unumque Deum intelligunt; igitur nulla simulacra urbibus suis, nedum templis sinunt.

1. Judæorum mos absurdus sordidusque. *Hist.*, V, 5.

2. Deut., XXVIII, 37.

Les synagogues de la dispersion en effet avaient recueilli des sicaires fugitifs, missionnaires et martyrs de cet illuminisme factieux qui avait perdu la Judée. On racontait leur héroïsme dans les combats ; on était témoin de leur courage dans les supplices ; parmi eux, tous jusqu'aux enfants enduraient les plus cruelles tortures, plutôt que d'articuler ce seul mot : *César maître* (Καίσαρα δεσπότην) [1] ; fidèles ainsi à cette doctrine de leur secte que Dieu était pour Juda le seul Seigneur, et qu'à lui seul on devait obéissance ; courageux sans doute, de ce courage qui, joint à la vérité et à la patience, fait les martyrs, mais qui, joint à l'erreur et à la révolte, fait les sectaires.

Or ces synagogues asservies auxquelles ils parlaient d'indépendance, ce peuple humilié auquel ils parlaient de gloire, ce peuple déjà enivré de prophéties qu'il ne comprenait plus, de calculs toujours déçus et toujours recommencés, d'enseignements rabbiniques plus obscurs et plus multipliés chaque jour, recueillait avec avidité ces paroles et ces exemples. Les Juifs de la dispersion se préparaient ainsi à suivre l'exemple des Juifs de Palestine et à perdre dans leurs rêves d'indépendance et de gloire ce qui leur restait de liberté, d'aisance et de paix. C'est ce que devaient voir les générations suivantes sous Trajan et sous Hadrien ; car la ruine de Jérusalem par Titus n'est que la première étape de la nation juive dans sa carrière de calamités.

1. Jos., VII, 37 (10, 1).



SIXIÈME PARTIE

ÉTAT DES ESPRITS

CHAPITRE XVIII

LES HÉRÉSIARQUES.

> Videte ne seducamini : multi venient in nomine meo dicentes quia ego sum et tempus appropinquavit. Nolite ergo ire post eos.
>
> Prenez garde de ne pas être séduits, car beaucoup viendront en mon nom, disant que c'est moi et que le temps approche. Ne les suivez pas.
>
> (Luc, XXI, 8.)

Les prophéties étaient donc maintenant accomplies. Une génération entière ne s'était point passée ; la race des contemporains du Christ ne s'était pas éteinte sans avoir vu de ses yeux la vérité des paroles divines. Les persécutions, les hérésies, les faux prophètes et les faux christs, les calamités publiques, les guerres et les soulèvements des peuples, les douleurs de Jérusalem, son investissement, ses angoisses, sa destruction, le massacre et la captivité de ses fils ; tout était venu à l'heure marquée. Pas un iota de la parole



divine et sur Jérusalem et sur le monde n'avait manqué de s'accomplir.

Maintenant le monde respirait. Rome avait été pacifiée par la victoire de Vespasien et plus encore par sa venue ; l'Occident, par les armes et la politique de Céréalis ; l'Orient, par l'épée de Titus et l'épouvantable châtiment du peuple juif. Le Capitole commençait à se relever ; les dieux et les lois de Rome sortaient de leurs cendres. Le trésor, épuisé par les frais de tant de guerres civiles, se remplissait, grâce à l'économie, on peut dire à l'avarice du prince. En mémoire de ces longues douleurs et de ce repos enfin reconquis, Vespasien élevait non loin du Forum un temple magnifique. L'univers, tant de fois dépouillé, fournissait pour l'orner de nouvelles dépouilles et de nouveaux chefs-d'œuvre. Les vases d'or du temple de Jérusalem y étaient déposés, et l'empereur donnait à cet édifice fastueux, qui devait malheureusement peu durer, le nom de temple de la Paix [1].

Cependant il demeurait encore comme une certaine oscillation après cette grande secousse qui avait agité le monde.

1. Voir Suét, *in Vesp.*, 9. — Hérodien, I, 14. — Pline, *H. n.*, XXXIV, 8 ; XXXVI, 5 ; XLV, 10. — Josèphe, *de B.*, VII, 59 (5, 7). — Dion, LXVI, 15. — Ce temple fut achevé par Domitien (*Stace, Sylv.*, IV, 3, 16). Les savants s'y réunissaient (Galen., *de Libris suis*). Incendié sous Commode (Gal., *ibid.* Trébellius Pollio, 31 ; Dion, Hérodien). — Il paraît avoir été placé sur l'emplacement où sont aujourd'hui les restes de la basilique de Constantin.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Les calamités avaient été tellement multipliées, que les convulsions mêmes de la nature, pestes, tremblements de terre, disettes, avaient pu passer pour de simples présages. En vingt-deux mois, quatre révolutions : cinq princes renversés et mis à mort ; Néron et Othon finissant par le suicide ; Galba, Pison, Vitellius, par une mort ignominieuse suivie d'insultes pour leurs cadavres ; l'Italie envahie deux fois ; Rome deux fois prise, et, la seconde fois, prise d'assaut ; l'ébranlement, une fois donné au centre, retentissant jusqu'aux extrémités ; les provinces se soulevant comme Rome, les populations comme les armées, les barbares comme les sujets de l'empire ; la Gaule en révolte, la Germanie en armes, la Judée couverte de sang et de ruines ; la guerre sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Humber, sur la mer Noire, au pied de l'Atlas, en même temps que sur le Tibre ; à la fois guerre civile, guerre sociale, guerre étrangère ; révolte du peuple sujet contre le peuple maître, de la province contre la métropole, du soldat contre son drapeau, du barbare contre le civilisé ; jamais peut-être, pour des causes aussi diverses, on n'avait vu s'agiter autant de nations, souffrir autant de contrées, mourir autant d'hommes. Est-il étonnant que l'ébranlement durât encore lorsque la secousse avait cessé, et que le monde tremblât toujours du tonnerre qu'il n'entendait plus ?

Aussi le désordre de la guerre civile durait-il en certains lieux après la guerre civile. On soupçonnait des prétendants à l'empire. On entendait parler de faux Nérons, et plus d'une fois encore, sous ce nom, toujours populaire pour la honte de ce siècle, des aventuriers surent se faire un parti [1]. Enfin, cette crise de vingt-deux mois laissa de si formidables souvenirs, que, neuf ans après, lorsque Julius Sabinus, le révolté lingon, fut découvert dans la caverne où sa femme l'avait caché, Vespasien, clément d'ordinaire, ne crut pas possible de lui faire grâce.

Et surtout ces calamités avaient un caractère particulièrement néfaste qui ajoutait à la douleur une sorte d'effroi religieux. Le Capitole anéanti était pour Rome plus qu'un malheur ; c'était un opprobre, un présage fatal ; c'était la plus grande douleur, dit Tacite, que depuis sa fondation Rome eût éprouvée. La soumission de plusieurs légions à un empire barbare était une tache pour ainsi dire inexpiable. Les abominations de Jérusalem, où un million d'hommes avait péri et où une mère avait mangé son enfant, n'étaient pas seulement la douleur d'une ville assiégée ; c'était le stigmate d'une ville maudite. De plus, tant de prodiges avaient été racontés, tant de présages avaient annoncé ces révolutions, tant d'actes néfastes les avaient appelées ; elles semblaient si évidemment

1. Tac., *Hist.*, II, 8, 9. — Suet., *in Ner.*, 57. — Xiphil., LXIV. — Zonaras, *Annal.*, II.



le fruit de la colère divine, qu'il en demeurait dans les âmes une impression profonde de cette peur mystérieuse à laquelle les Romains appliquaient particulièrement le mot de religion.

En outre, nul n'ignorait que quelque chose de semblable avait été prédit aux chrétiens par la parole de Notre-Seigneur, aux Juifs par leurs prophètes et par Moïse, aux païens par cette voix universelle de l'Orient que les écrivains attestent. Pour chacun, avec plus ou moins de clarté, une attente douloureuse avait donc précédé la douleur. Pour chacun aussi, avec plus ou moins de clarté, une certaine espérance s'était mêlée à cette attente ; ç'avaient été pour Israël ces espérances si amèrement déçues d'émancipation et de gloire ; pour l'Orient, la perspective d'une révolution qui devait le relever et le glorifier ; pour bien des peuples soumis à Rome, l'espoir de la liberté ; pour bien des chrétiens, l'attente du dernier avénement du Sauveur ; pour quelques-uns même, celle de son règne visible sur la terre. Tout s'était donc réuni pour troubler les âmes, la crainte, la douleur, l'espérance, une crainte et une espérance mystiques que les événements avaient exaltées et qu'ils n'avaient pas satisfaites.

Aussi tout se pacifiait, sauf les âmes. Le monde respirait, mais comme le malade respire, encore tout ému de la crise où il a failli périr. L'esprit humain ne rentre pas dans ses limites aussi promptement que la

mer. Les oscillations des âmes sont de plus longue durée que les oscillations des empires, et pendant longtemps le contre-coup moral de cette courte secousse révolutionnaire se fit sentir chez les peuples.

C'est ce contre-coup dont je veux parler. Je dois examiner cette action, pour ainsi dire spirituelle, des événements politiques sur les trois classes de la société : Juifs, Chrétiens et Gentils.

J'ai peu à revenir sur le judaïsme. Là il est déjà clair qu'il y avait eu une profonde douleur, une douleur pleine de menaces surnaturelles, et une folle espérance cruellement déçue. Malheureusement Israël n'avait pas recueilli les fruits de cette amère leçon. Il n'avait appris ni le repentir ni même la patience. Il était vaincu et accablé, sans que sa force fût brisée, encore moins son cœur soumis. L'attente désespérée du Messie, la fausse interprétation des prophéties, le désir impatient de liberté et de domination qui l'avait conduit à sa ruine, devaient l'y conduire encore. Ces pensées voilées couvaient sous la cendre : ces fugitifs errants de contrée en contrée, ces esclaves que l'on vendait pour quelques oboles sur tous les marchés de l'Orient, ces captifs qui étaient la pâture de l'amphithéâtre, ces mendiants du bois d'Aricie, n'avaient pas renoncé à être les maîtres du monde. La suite devait le faire voir. Le peuple juif vaincu croyait même aux prophètes de la révolte plus facilement que le peuple juif, heureux et libre, ne s'était laissé entraîner à y

croire. Il appartenait d'avance à tous les prétendus *fils de l'étoile* qui pourraient surgir dans ses ténèbres, depuis qu'il avait méconnu l'étoile des Mages et le véritable Orient. Il allait avec eux, s'éloignant de plus en plus de son intérêt véritable, de sa tradition première, de la voie de ses pères et de la loi de son Dieu.

Arrêtons-nous davantage sur ce qui se passait dans l'Église ou du moins chez un certain nombre de chrétiens. Là aussi, bien que la prophétie eût pour eux une clarté tout autre, il y avait eu, outre la douleur d'assister à de telles scènes, outre le sentiment de respect et de crainte que devait inspirer le spectacle de ces justices de Dieu, il y avait eu une espérance déçue, par suite un trouble dans ces âmes. J'ai dit ailleurs [1] quelles étaient leurs espérances, autrement héroïques et autrement fortes que ne sont les nôtres. Elles avaient lu dans les Évangiles le second avénement du Sauveur annoncé en même temps que le châtiment de Jérusalem, et, ne distinguant pas assez les deux prophéties l'une de l'autre, elles s'étaient mises à espérer comme prochain le second avénement, en même temps qu'elles attendaient comme prochaine la ruine de Jérusalem. Quand Jérusalem fut tombée, elles s'étonnèrent de ne pas voir le Christ venir ; chaque année devait rendre l'attente plus vive

1. Voir ci-dessus, t. I, p. 23 et s.

et la faire arriver jusqu'au murmure. Nous voyons une trace de cette attente dans l'épître attribuée à saint Barnabé et qui a dû être écrite peu après la chute de Jérusalem [1]. Elle admet d'abord, il est vrai, l'opinion des rabbins qui fixait à six mille ans la durée du monde, et d'après laquelle en ce siècle-là on n'aurait pas dû croire encore le monde près de sa fin ; mais elle ajoute ensuite que « la tentation suprême dont parle Daniel », en d'autres termes, que « l'Antechrist approche » ; que « Dieu a abrégé les temps et les jours pour hâter l'entrée de son bien-aimé dans son héritage ». Elle voit dans les dix Césars, depuis le grand Jules jusqu'à Vespasien, y compris Vespasien et ses trois prédécesseurs éphémères, se réaliser ce qu'a dit le prophète des dix qui régneront sur la terre, qui seront réduits à trois, et ces trois à un. Et elle conclut : « Le temps n'est

1. Voir 4, 15, 21. Daniel, IX, 24, 27. — Consummata enim tentatio, sicut scriptum est, sicut Daniel dicit, adpropinquavit. Propter hoc enim Dominus intercidit tempus et dies, ut accederet Dilectus illius ad hæreditatem suam. Dicit sic propheta (Daniel, VII, 24) : « Regna in terris decem regnabunt et resurget retro pusillus et deponet tres in unum. » De hoc ipso, dicit iterum Daniel : « Et vidi quartam bestiam nequam et fortem et sæviorem cæteris bestiis et apparebant illi decem cornua, et ascendit aliud cornu breve in medio illorum, et dejecit cornua tria de majoribus cornibus. » (VII, 7, 8). Intelligere ergo debemus. Ep. S. Barnab., 4. — Ουκοῦν, τέκνα, ἐν ἓξ ἡμέραις ἐν τοῖς ἑξακισχιλίοις ἔτεσι, συντελεσθήσεται τὰ πάντα... *Ibid.*, 15. — Ἐγγὺς γάρ ἡμέρα ἐν ᾗ συναπολεῖται πάντα τῷ πονηρῷ. Ἐγγὺς ὁ Κύριος, καὶ ὁ μισθὸς αὐτοῦ, 21. On sait que nous ne possédons l'ensemble de cette épître que dans une version latine ancienne. C'est grâce à des citations faites par différents auteurs ecclésiastiques que nous possédons le texte grec original de certains passages.

pas loin où tout doit finir avec le mal ; le Seigneur n'est pas loin, et avec lui la récompense. »

Chez les chrétiens d'origine judaïque, ce sentiment prenait un autre caractère. Non-seulement ces hommes qui pleuraient leur patrie avaient hâte que Dieu leur en rendît une autre, et que la Jérusalem des cieux leur fût ouverte ; mais à ces élans de la foi et de la douleur s'ajoutait une pensée, sinon de vengeance, au moins de rétribution sévère. N'y avait-il pas aussi un arrêt contre Rome qu'on avait vue elle-même si près de périr, contre cette Rome, commune ennemie des Juifs et des chrétiens, qui avait profané le temple de Jérusalem et inondé le Vatican du sang des martyrs? D'ailleurs, la chute du genre humain pouvait-elle avoir lieu sans que la chute de Rome la précédât ? Rome était tellement devenue le centre nécessaire, et l'empire romain, la forme nécessaire des choses humaines, que l'on ne comprenait pas plus le monde sans Rome que Rome sans le monde. Rome résumant en elle tous les vices du monde, le monde souillé des crimes de Rome, étaient responsables l'un pour l'autre. Le châtiment de Rome et la ruine du genre humain étaient des événements qui pendant longtemps ne se séparèrent pas, soit dans les craintes, soit dans les espérances des fidèles.

Telles étaient les pensées qui agitaient bien des âmes chrétiennes. Dans une certaine mesure, elles pouvaient être innocentes ; poussées trop loin, elles

pouvaient enfanter le murmure, la rébellion, l'hérésie ; et l'Église en ce moment, si elle n'eût eu confiance que dans les précautions humaines, si elle ne se fût sentie préservée d'en haut, pouvait se croire bien exposée aux coups de l'hérésie. Depuis six ans, elle était proscrite ; elle ne vivait plus au grand jour ; les assemblées des fidèles étaient rares, nocturnes, souterraines, abrégées par la crainte, interrompues par le péril. Souvent l'évêque était obligé de se cacher ; les prêtres se dispersaient. Ce n'était plus par des réunions libres, nombreuses et fréquentes ; c'était d'homme à homme, de bouche à bouche, par des visites secrètes et rares, que la foi s'entretenait. Elle avait ses voyageurs dévoués, ses pieux et clandestins visiteurs, reconnaissables aux signes secrets dont ils faisaient usage, aux lettres mystérieuses dont ils étaient porteurs. La prédication se faisait ainsi de province en province, de contrée en contrée, de maison en maison, de l'hôte à l'hôte, de l'ami à l'ami ; ou tout au plus dans quelque assemblée subitement et nuitamment convoquée autour d'un passant qui était arrivé le soir, qui allait repartir le matin [1].

Mais, on le sent, cette prédication individuelle et clandestine, cette vie de pieuses visites pouvait favo-

1. Voir les épîtres de saint Jean (II, 7-11. III, 3, 5, 6-12), les Constitutions apostoliques sur les *Litteræ formatæ*, et surtout l'épître de saint Clément *sur la Virginité* (II, 1-5).

riser, non-seulement l'oisiveté et le bavardage de quelques fidèles, mais l'hypocrisie et la fraude de bien des faux docteurs. Le levain n'a jamais manqué même au milieu de la farine la plus pure. Le chrétien voyait arriver certain frère auquel il ne savait trop s'il devait ouvrir ou fermer sa porte, mais qui venait de loin, poudreux, épuisé. Introduit dans une maison, le nouvel arrivé pénétrait de là dans une autre ; il s'établissait auprès d'une vierge pour lui lire les saintes Écritures ; il s'approchait d'un frère souffrant qu'il avait la prétention d'exorciser ; il rencontrait des veuves qui depuis des années n'avaient pas goûté le pain de la parole ni entendu les prières d'un confesseur de la foi [1]. Il apportait avec lui de saints livres, rares et précieux trésors ; mais, au milieu de ces saints livres, se trouvaient de faux évangiles, de prétendues lettres des apôtres, des révélations apocryphes. Il arrivait ainsi en dessous [2]; après avoir gagné la confiance d'une veuve ou d'un malade, il gagnait celle de la communauté ; supplantait l'évêque prisonnier ou fugitif ; se faisait attribuer les dignités de l'Église, déjà flatteuses pour l'ambition ; se faisait chef de la parole sainte pour en trafiquer. Le denier de l'autel, la collation prélevée sur la pauvreté des saints grossissaient son trésor. Souvent,

1. Clément, *Ad Virg.*, I, 2.

2. *Subintroierunt*, dit saint Jude, 4. — « Ces hommes sortent du milieu de nous ; mais ils ne sont pas de nous. » I Joan., II, 19. V. encore les deux premiers chapitres de l'*Apocalypse*.

on était éloigné, et par la distance et par le péril, de cette hiérarchie qui avertit, juge, préserve ; et, si quelque messager arrivait d'une église lointaine et respectée, l'évêque intrus empêchait qu'il ne fût reçu. C'est ainsi que le christianisme vivait dans ce demi-jour de la retraite, de la solitude, de la proscription, favorable, si la protection d'en haut avait manqué, aux fausses lueurs de l'imposture.

Il ne faut donc pas s'étonner que, dans cette situation humainement si périlleuse, au milieu d'une époque si troublée, et en un siècle si fécond en impostures, les faux docteurs se soient de loin en loin produits dans l'Église. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, vous avez entendu que l'Antechrist doit venir, et aujourd'hui, en effet, il se fait beaucoup d'antechrists. Beaucoup de séducteurs et de faux prophètes se sont produits dans le monde. » Des femmes même se faisaient prophétesses, nouvelles Jézabel qui enseignaient l'adultère et le mépris de la loi de Dieu. Chaque église, pour ainsi dire, avait son faux prophète contre lequel elle devait lutter [1].

Et nous retrouvons ici toujours subsistant ce que nous avons remarqué ailleurs, ce double courant d'hérésies, l'un judaïque, l'autre antijudaïque, qui faisaient remonter les chrétiens égarés, ou vers la synagogue, ou vers le temple des idoles.

1. I Joan., II, 18, 19 ; IV, 1, 11. — II Joan., 7. — Apoc., *loc. cit.*



Les événements mêmes dont on était témoin donnaient à cette pente une force nouvelle. Les chrétiens qui étaient juifs de naissance ou enclins au judaïsme se rattachaient avec plus de passion à la synagogue expirante et captive ; ils exaltaient d'autant plus ce culte qui avait cessé, ce sacerdoce disparu, ces rites abandonnés ; et, à force de grandir la loi de Moïse qui était morte, ils arrivaient à diminuer la loi vivante du Christ. Ce fut au milieu des désastres du judaïsme, à Pella, lieu de refuge des chrétiens de Jérusalem, que naquit la secte des Ébionites, appelée ainsi ou du nom de son auteur, ou d'un mot hébreu qui signifie *pauvre,* à cause de la pauvreté dont ils se faisaient gloire [1]. D'autres sectes, Nazaréens, Osséens, Minéens, pullulèrent à l'entour. Pour eux tous, comme pour ces judaïsants que saint Paul avait déjà combattus, la loi de Moïse était toujours la loi suprême ; Jérusalem était la ville sainte ; la circoncision et les œuvres de la loi étaient les moyens indispensables du salut ; la virginité, un sacrifice inutile ; la polygamie, un droit ; le sabbat, un devoir obligé pour tous, quoiqu'ils célébrassent en même temps le dimanche. Saint Paul, qui avait tant poussé l'Église à sortir des pratiques juives, saint Paul n'était plus pour eux qu'un réprouvé et un apostat : né païen, prétendaient-ils, il avait souhaité épouser la

1. Origène (*Philocalia*, 1, 17) donne une autre explication de ce nom, mais qui me semble peu probable.

fille d'un prêtre juif et s'était pour cela soumis à la circoncision ; puis, déçu dans son attente, il était devenu l'ennemi de la circoncision et de la synagogue. Saint Pierre, au contraire, qui un instant, nous le savons, avait paru céder aux prétentions judaïques, saint Pierre était l'apôtre sur lequel ces sectaires prétendaient s'appuyer. L'évangile de saint Matthieu, écrit sous l'influence de saint Pierre, était celui auquel ils s'attachaient à l'exclusion des autres évangiles, mais non sans l'augmenter et l'altérer [1]. Ainsi, amoindrissant, comme leurs prédécesseurs, la réforme chrétienne, ils amoindrissaient comme eux la personne du Christ. Selon eux, Jésus n'avait été qu'un homme, fils de Marie et de Joseph, mais qui, par le parfait accomplissement des œuvres de la loi, avait seul mérité d'être justifié, et sur lequel, au moment de son baptême, la vertu divine, le Christ, était descendue sous la forme d'une colombe. Quiconque accomplirait parfaitement les œuvres de la loi serait justifié comme lui et serait Christ à son tour. Cette doctrine, on le voit, n'était qu'un judaïsme à peine christianisé [2].

1. Les Ébionites et les Nazaréens paraissent avoir répandu, chacun en l'arrangeant à sa façon, une version syro-chaldaïque du texte araméen de saint Matthieu, que les Pères de l'Église appellent *Evangile selon les Hébreux*. Le texte nazaréen paraît avoir été assez conforme au texte de saint Marc. — Voyez Hégésip., *apud* Eusèb., III, 20; IV, 22. Hieronym., *de Vir. illustr.*, 3; *adv. Pelag.*, III, 1. — Euseb., *H. E.*, VI, 17. — Epiphan., *Hær.*, XXIX, 9.

2. Ici s'applique le passage de saint Jean : Qui se dicunt Judæos esse et non sunt, sed sunt synagoga Satanæ. *Apoc.*, II, 9.

D'autres chrétiens, au contraire, nés dans la gentilité et antipathiques au judaïsme, triomphaient ces douleurs d'Israël, s'écriaient que Dieu l'avait réprouvé et rejetaient tout ce qui venait de lui. Ils flétrissaient dans la synagogue, non-seulement le présent, mais le passé ; non-seulement Jean de Giscala, mais Moïse : non-seulement les rites devenus inutiles, mais les dogmes toujours vrais. Ils se jetaient ainsi avec une ardeur nouvelle dans les voies que les hérésiarques de la génération précédente avaient ouvertes.

C'est ainsi que le magicien Simon était continué par Ménandre, Samaritain comme lui ; magicien comme lui et, selon les Pères, plus que lui ; pour ces motifs, doublement réprouvé par la loi judaïque. C'était cette même haine des Juifs, de leurs livres saints, de la foi au Dieu créateur conservée dans le judaïsme. Ménandre, comme Simon, était venu combattre les mauvais anges, auteurs et maîtres du monde ; il « était la force envoyée de Dieu ». Il était le suppléant de la

V. aussi I Tim., IV, 3. I Joan., II et IV. II Joan. Voyez sur tout cela : *Philosophumena*, VII, 34. — Epiph., *Hær.*, XIX, 5; XXIX, 7; XXX, 13, 18, L. — Irénée, 1, 26; III, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 48; *de Carne Christi*, 14. — Ignat., *Epist. ad Philadelph.* — Euseb., *Hist.*, III, 4, 27. — Hieronym., *in Matth.*, XXV, 12; *Ep.*, 89. — Stolberg, *Histoire de la religion*. 2e part., 3e époque, 1, 82 (t. VII, p. 393). — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. II (Paris, 1694) ; *sur les Nazaréens*, id., p. 113 et suiv. ; *sur les Ébionites*, 116 et suiv.— Du reste, dans le langage des saints Pères, le nom de Nazaréens s'appliquait souvent à des Juifs de naissance, chrétiens orthodoxes, mais conservant licitement les observances juives. Epiph., *loc. cit.* Hieronym., *in Isaï.*, 51.

Vertu première, demeurée, elle, dans les ténèbres impénétrables qu'elle habite, et il était descendu ici-bas pour sauver les hommes. Il leur apportait, par son baptême, non-seulement la rédemption, mais l'immortalité ; le disciple de Ménandre ne pouvait ni vieillir ni mourir : déception qui dut être courte ! Aussi la secte ménandrienne dura-t-elle peu [1].

Simon se continuait encore par une autre secte, plus suivie, parce qu'elle était plus dépravée. Nicolas, un des sept premiers diacres de l'église de Jérusalem [2], avait été le fondateur peut-être involontaire de cette secte. On avait abusé d'une parole équivoque et d'une action indiscrète de ce personnage, vénéré d'ailleurs, et la secte naissante avait pris le nom de Nicolaïtes. Pour elle aussi, la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, du dieu du septième ciel, Sabaoth ; la régénération était l'œuvre de la Vertu suprême. Christ, fils du Dieu suprême, s'était uni à Jésus, fils du Dieu inférieur,

1. Ménandre était du bourg de Caparathéa en Samarie. V. sur lui : *Philosoph.*, VII, 28. — Irénée, I, 21, 23. — Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — Epiph., *Hær.*, XXII. — Tertull., *de Anima*, 50. — Euséb., *H. E.*, III, 26. — Origène, *in Celsum*, VII, 28.

2. Act., VI, 5. D'après quelques modernes, le diacre Nicolas serait plus étranger encore à la secte à qui on a donné son nom. Ce nom ne serait que la traduction grecque du nom du prophète Balaam donné par les chrétiens à ces nouveaux sectaires. Saint Jean rapproche en effet ces deux noms : Habes illic tenentes doctrinam Balaam (mangeur des peuples) qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israël, edere et fornicari : ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaïtarum (Nicolas, vainqueur des peuples). *Apocal.*, II, 17. Saint Pierre rapproche aussi ces hérétiques de Balaam. II *Petr.*, II, 15.

pour venir sur la terre et délivrer les hommes ; mais à l'heure de la souffrance et de la mort ils s'étaient séparés : Jésus était demeuré en ce monde pour y être crucifié ; Christ était remonté dans la plénitude de son immutabilité divine. Mais, si la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, destinée à être régénérée par un Dieu plus haut, par suite aussi, toute loi morale, et la loi de Moïse en particulier, n'était qu'une loi inférieure qu'une autre loi devait remplacer. On protestait ainsi, et au profit des rêveries contre l'ordre physique du monde, et au profit des passions contre l'ordre moral. La divinité supérieure, la déesse du huitième ciel, l'équivalente de l'Épinoïa simonienne, Barbélo (fille du Seigneur), appelée aussi du nom infâme de Prounikos, changeait la morale humaine, déclarait sans mérite les actions qui passent pour vertueuses, sans tache celles qui sont réputées mauvaises. Elle abolissait le mariage, elle instituait la communauté des femmes ; elle plaçait toutes les abominations à côté de toutes les folies [1].

Telles étaient ces hérésies, bien plus dangereuses que les hérésies judaïques ; ramenant au paganisme par sa porte la plus honteuse, par la débauche ; dis-

1. On peut encore rapporter aux Nicolaïtes ce passage adressé à l'église de Thiatyre : Mulier Jezabel quæ se dicit prophetam, docere et seducere servos meos fornicari et manducare de idolothytis. *Apoc.*, II, 20. Et celui-ci : Altitudines Satanæ, quemadmodum dicunt (*Ibid.*, 24), qui caractérise admirablement tout le gnosticisme. Voyez, sur les Nicolaïtes : *Apoc.*, II, 12, 15. — Irénée, I, 27 ; III, 11.—Clemens Alexand., *Stromat.*, II, 20 ; III, 4.—

pensant également et de la vertu et du martyre ; et surtout, par la divination, par les oracles, par la magie, réveillant dans l'âme de celui qui avait été païen les souvenirs les plus puissants de son enfance et les instincts dominants de son époque. Aussi les âmes faibles se laissaient-elles en grand nombre tomber dans cet abîme ; elles se relevaient parfois, puis retombaient encore. Il y avait là une des attractions les plus dangereuses et du paganisme et de ce temps [1].

Mais, en face de cette double et contraire impulsion, l'une judaïque, l'autre païenne, par laquelle l'esprit de mensonge cherchait à égarer les fidèles, on essaya (chose étrange !), sinon de concilier, du moins de réunir les deux erreurs opposées dans une suprême erreur.

Pendant que les Nazaréens se répandaient dans la Pérée au delà du Jourdain ; pendant que Ménandre enseignait à Antioche ; pendant que les Nicolaïtes assiégeaient les églises naissantes de Smyrne et de Pergame ; Cérinthe dogmatisait à Éphèse, à côté de l'apôtre saint Jean devenu comme l'évêque supérieur des églises d'Asie Mineure. Cérinthe était Juif d'origine,

Eusèb., *Hist.*, III, 29. — Epiphan., *Hær.*, XXV. – Ignace, *ad Tralian.* — Théodoret, *Hær.*, III. — Stolberg, 2e période, 2e époque, I, § 68. — On peut appliquer à cette secte les passages des saintes Écritures contre les hérétiques qui interdisent le mariage (I Tim., IV, 3), prêchent la communauté des femmes (II Petr., II) ou nient la nécessité des œuvres (Jac., II, 14-26).

1. *Hermæ pastor*, I, 10.



mais Juif d'Alexandrie, instruit dans les sciences d'Égypte, fait pour être le point de jonction entre les hérésies judaïques et les hérésies païennes. A Simon il empruntait l'idée d'un dieu inférieur, créateur du monde, séparé du Principe suprême et ne le connaissant même pas [1]; aux Ébionites, leur distinction entre Jésus et le Christ, l'un homme, l'autre Dieu, momentanément réunis du jour du baptême au jour de la passion. Tels étaient ses blasphèmes, que saint Jean, se rencontrant un jour au bain avec lui, se serait écrié : « Fuyons d'ici, de peur que le toit ne s'écroule sur Cérinthe et sur nous [2]. »

Mais surtout Cérinthe, le premier, à ce qu'il paraît, donna une forme doctrinale à ces rêves de la fin des temps, devenus, depuis la chute de Jérusalem surtout,

1. Ουχ ὑπο τοῦ Πρωτοῦ γεγονέναι τὸν κόσμον, ἀλλ'ὑπο δύναμεως τίνος κεχωρύσμενης τῆς ὑπερ τοῦ ὁλοῦ ἐξουσίας, καὶ ἀγνουσης τοῦ ὑπερ τὰ πάντα θεοῦ. *Philosophumena.*

2. Irénée, III, 3. — Voyez sur Cérinthe, Irénée, I, 25, 26; III, 11. — *Philosoph.*, VII, 33 (qui copie saint Irénée). — Tertull., *de Præscr.*, 48. — Euseb., *Hist.*, III, 28, et VII, 25 (d'après le prêtre Caius et Denys d'Alexandrie, *de Promissionibus*, II) — C'est cette secte qui paraît être désignée sous le nom de « religion des anges » (*Coloss.*, II, 18), et qui est combattue dans les deux premières épîtres de saint Jean. C'est contre elle principalement qu'il aurait écrit son Évangile. L'Évangile exclusivement adopté par les Cérinthiens était celui de saint Marc. — Voyez aussi Stolberg, t. VII, § 82, p. 5, 6. — D'après saint Épiphane (III, 28) Cérinthe aurait été chrétien dès l'époque de l'admission dans l'Église du centurion Corneille. Cela serait difficile à accorder avec Théodoret (II, 3), qui le place sous Domitien, et impossible avec Tertullien, qui le fait contemporain d'Hadrien; mais ce dernier avis est inadmissible.

l'attente inquiète de bien des chrétiens, la consolation de bien des Israélites. Il la donna terrestre et grossière, telle qu'elle convenait aux plus faibles d'entre les chrétiens, aux plus charnels d'entre les juifs. Un ange, disait-il, lui était apparu, sous la dictée duquel il s'était empressé d'écrire. D'après cette révélation, le Christ devait un jour régner sur la terre, souverain visible des hommes ressuscités ; Jérusalem serait le centre de cet empire divin, et mille années se passeraient en fêtes, en banquets, en réjouissances [1]. C'est là ce règne de mille ans, cette royauté temporelle de Jérusalem, traduction mal comprise des prophètes, interprétation charnelle des promesses évangéliques, éternelle chimère du peuple juif, rêverie séculaire de bien des chrétiens.

Telles étaient ces erreurs. Nous dirons plus tard par quelles voies et de quel pas marchait l'Église entre ces sentiers impurs qui s'ouvraient à sa droite et à sa gauche. Mais, pour le moment, ce qu'il nous importe de remarquer, et ce qui caractérise cette époque, c'est que toutes ces erreurs, païennes ou juives d'origine, étaient enseignées avec une prétention à l'inspiration

1. Caius presbyter *apud* Euseb., *Hist.*, III, 28, et Niceph. Callist., III, 14. — Théodoret, *Hæret. fab.*, II, 3. — Denys d'Alex. *apud* Euseb., II, VII, 25. — Tillemont, *Mémoires sur l'Hist. eccl.*, t. II, p. 329 et suiv., *sur les Millénaires.* L'opinion du millénarisme, mais sans le caractère grossier que lui donnait Cérinthe, se retrouve dans Papias, évêque d'Hiéropolis, contemporain des apôtres (Euseb., H. E., III, 39. Irénée, V, 33). dans Tertullien, *de Spe fidelium.* Lactance, *Div. Instit.*, VII. Saint Irénée, etc..

directe. Tous ces docteurs étaient des prophètes, sinon des dieux ; leurs livres, des révélations. Simon était dieu ; Ménandre, une émanation de Dieu ; les Nazaréens avaient leur évangile de saint Pierre ou des Hébreux [1] ; les Ébionites avaient leurs prétendus voyages de saint Pierre racontés par saint Clément ; Cérinthe avait son Apocalypse ; les Nicolaïtes, leur évangile selon les Égyptiens, où ils lisaient leur maxime de prédilection, « qu'il faut abuser de la chair ». Voilà jusqu'à quel point les âmes étaient troublées, et quel effort tentait l'esprit de mensonge pour ressaisir le sceptre du monde. Tant de révolutions politiques, accomplies en quelques mois, avaient rompu l'équilibre des âmes, et les avaient préparées à ces conceptions à la fois insensées et gigantesques, que saint Jean appelle admirablement « les hauteurs de Satan »[2]. Les faux oracles pullulaient : dans l'Orient surtout, terre désignée par les prophètes, surgissaient, au sein même des Églises, de ces docteurs soi-disant inspirés ; les uns païens, qui « enseignaient à commettre l'adultère et à manger la viande des idoles » ; les autres judaïsants, qui « se disaient Juifs et qui ne l'étaient pas, mais qui étaient de la synagogue de Sa-

1. Théodoret, II, 2. — On ajoute qu'ils conservaient l'Évangile de saint Matthieu dans l'original syriaque. — Epiphane, XXIX, 7. — Hieronym., *Vir. ill.*, 3. — Sur les faux *Actes des Apôtres* des Ébionites, Epiph., XXX, 15, 16, 23. Sur l'*Apocalypse* de Cérinthe, Caius et Théodoret, *loc. cit.*

2. *Apoc.*, II, 20.

tan »[1] : tous « nuages sans eau, emportés par le vent ; arbres sans fruit, deux fois morts ; flots d'une mer tumultueuse jetant autour d'eux la confusion comme l'écume ; étoiles errantes, réservées dans l'éternité aux ténébreuses tempêtes de l'enfer »[2]. Tous avaient quelques adeptes qui les acceptaient pour des astres miraculeux et bienfaisants. C'était bien une de ces époques où l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et dans lesquelles, « si Dieu n'eût abrégé les jours d'épreuve, les élus même eussent été séduits[3]. »

1. *Apoc.*, 9.
2. Jud., 12, 15.
3. Marc, XIII, 20, 22.

CHAPITRE XIX

IMPOSTEURS PAIENS.

Exurgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos.

Car il surgira de faux christs et de faux prophètes, et ils opéreront des signes et des prodiges pour séduire, s'il se peut, même les élus.

(MARC, XIII, 12.)

Si les âmes étaient ainsi troublées au sein de l'Église, à plus forte raison devaient-elles l'être dans le paganisme.

Là, sans doute, toute superstition trouvait sa place, et cette place était large, surtout depuis le commencement de l'empire. A cette époque, après avoir un peu philosophé sous la république, on s'était repris, je ne dirai pas à croire fidèlement aux dieux, tant s'en faut, mais à épouser volontiers toutes les superstitions. De plus, une certaine philosophie pythagoricienne, ou soi-disant telle, commençait à apparaître ; elle, plus régulièrement dévote, cherchait à séparer, s'il se pou-



vait, la tradition de la rêverie, à restaurer et à purifier le culte ; et elle eût fait, s'il eût été possible, une théologie, un rituel, un catéchisme à l'usage de l'empire romain. Seule, la philosophie stoïcienne, qui s'était relevée sous Néron, au point même de former un parti politique, plus raisonnante et cependant plus religieuse, plus froide sur le culte des dieux, mais plus ouverte à la pensée de Dieu, avait combattu en une certaine mesure les entraînements superstitieux de l'époque. C'était dans le monde païen le seul côté par où la raison fût un peu libre, le seul mouvement droit et spontané de l'âme vers Dieu.

Mais, quand vint le coup de tonnerre des guerres civiles, le stoïcisme ne joua plus qu'un faible rôle. Il avait su rester debout devant Néron, il ne sut pas rester debout devant les révolutions. Tacite nous peint son chef le plus illustre et le plus digne, Musonius Rufus, philosophe, mais qui n'était ni politique ni homme de guerre, député avec d'autres sénateurs au camp d'Antonius Primus, dissertant hors de propos devant les soldats sur le juste et l'injuste, la paix et la guerre, ennuyant les uns, raillé des autres, menacé, maltraité même par les plus brutaux, jusqu'à ce que, sur le conseil de sages amis, il renonçât pour le moment à cette philosophie intempestive [1]. Il en fut du

1. *Hist.*, I, 82. — Sur Musonius Rufus, chevalier romain de Bolsène, voyez Pline, III, *Ep.*, II. — Tac., *Ann.*, XIV, 59 ; XV, 71 ; *Hist.*, IV, 10, 40. — Dion, LXII, LXVI, p. 714, 751. —

stoïcisme comme de son chef; doctrine de cabinet, il ne tint pas au grand air et au fracas de la guerre civile; il ne trouva pas les âmes assez fortes pour soutenir, avec son seul appui, un tel ébranlement. Il fallut qu'il les abandonnât à leur tendance et les laissât courir vers le séduisant abîme de la philosophie superstitieuse. Le stoïcisme ne parlait que de Dieu, de la raison et de la vertu; le pythagoréisme parlait dieux, prodiges, oracles, divinations, démons [1]: le pythagoréisme l'emporta. Dès cette époque, la philosophie théurgique, quel que fût son nom, tint dans l'esprit des peuples une place tout autre qu'elle n'avait tenue dans les siècles précédents. Mais, au delà du pythagoréisme, au delà de toute philosophie un peu rationnelle, de toute théologie un peu régulière, s'élançait le mouvement de superstition, irrationnel, confus, universel, populaire, dont les esprits mêmes les plus illustres étaient saisis. J'ai rapporté çà et là assez de traits de cette superstition; il n'est pas nécessaire de les rappeler. Ce sont des présages entrevus partout, redoutés avant l'événement ou reconnus après. C'est, je l'ai fait voir vingt fois, l'astrologie, cette superstition des athées, qui est, plus que toute autre, la

Philostrate, IV, 12, 16; V, 6; VII, 8. Aulu-Gell., V, 1. IX, 2. — Epictète, *apud Arian.*, I, 1, 8, 10; III, 6, 15, 23. — Stobée, *passim.* — Saint Justin, *Apol.*, 11, 8. — Origène, *in Cels.*, III, 66.

1. Déjà Xénophon appelait la philosophie pythagoricienne τερατώδη, féconde en prodiges. *Ep. ad Æschin.*, apud Euseb., *Præp. evang.*, XIV, 12.



superstition du peuple, des grands, des Césars. C'est la magie, dominante et populaire, presque autant que l'astrologie elle-même : Néron a immolé des hommes à ses expériences, et saint Paul à Éphèse a fait brûler pour une somme de cinquante mille deniers des livres relatifs aux sciences occultes. Ce sont enfin les dieux eux-mêmes qui ne viennent guère qu'en troisième ligne après les magiciens et les astrologues, mais qui sont encore honorés, consultés, redoutés. Les oracles, malgré leur fréquent silence et leurs impertinentes réponses, sont encore recherchés : Vespasien consulte l'oracle du Carmel et envoie son fils à celui de Paphos; j'ai dit sa dévotion au dieu égyptien Sérapis [1]. Car, parmi les dieux, ce sont toujours les dieux étrangers qui ont le plus de crédit chez les Romains. Othon, à Rome, est prêtre bénévole d'Isis, et lui fait des sacrifices en habit de lin [2]. C'est sous le costume vénéré des prêtres d'Isis que Domitien a pu fuir du Capitole incendié et assiégé. Au combat de Bédriac, on voit une légion s'arrêter tout à coup au milieu de l'action et adorer le soleil levant : elle venait de l'Orient et en conservait les pratiques religieuses [3].

1. Tac., *Hist.*, 3, 4, 78; IV, 82. — Suet., *in Vesp.*, 5; *in Tit.*, 5.

2. Suet., *in Oth.*, 12.

3. Tac., *Hist.*, III, 24. — On adorait le soleil en tournant sur soi-même et en portant la main à ses lèvres. Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 2. — Voyez Job, XXXI, 26. — Ézech., VIII, 16. — L. Vitellius, père de l'empereur, avait introduit à Rome cette forme d'adoration qu'il appliquait à Caligula. Il se voilait la tête devant le prince, tournait sur lui-même et se prosternait. Suet. *in Vit.*, 2.

Comme on le voit, les fortunes les plus hautes ne se mettaient pas au-dessus de ces faiblesses vulgaires ; les plus grands esprits n'y échappaient pas non plus. Pline, athée ou peu s'en faut, croit à mille contes de bonne femme qui nous ébahissent. Son neveu parle « du songe qui vient de Jupiter ». Les plus esprits forts étaient fatalistes, et par conséquent, croyaient au moins à l'astrologie. S'ils négligeaient les présages, c'est parce qu'ils croyaient le destin inévitable [1]. En thèse générale, pourquoi l'athée serait-il moins superstitieux que le croyant ? Pour lui aussi, il y a de l'inexplicable, par conséquent du mystère, par conséquent du surnaturel ; et un surnaturel dont il a une peur plus grande, parce qu'il n'a rien à lui opposer; sur lequel il voudrait agir par l'incantation, d'autant plus qu'il ne peut agir par la prière.

Mais tout ceci n'est guère que la pâture habituelle des âmes païennes, le courant ordinaire de la superstition antique, grossi par l'orage de la guerre civile. Ce qui me paraît en ce siècle, non pas nouveau sans doute, mais dominant, c'est l'idée d'une communication plus fréquente et plus directe de l'homme avec l'Être divin, ou du moins avec l'être surnaturel ; pour parler la langue d'alors, avec le *démon*.

Il faut bien savoir ce que l'antiquité païenne entendait par ce mot. Pour le peuple, il signifiait à peu près

1. Galba, contemptor talium, ut fortuitorum, seu *quæ fato manent, quamvis significata, non vitantur*. Tac., I, 18.



la même chose que le mot dieu. Mais les philosophes, platoniciens ou pythagoriciens, pour purifier un peu la mythologie, avaient imaginé de distinguer les dieux et les *démons*, plaçant ceux-ci à un rang inférieur et leur mettant sur le corps toutes les turpitudes, toutes les sottises que l'on mettait sur le compte des dieux.

Plutarque, contemporain de Vespasien, nous donne, et à plusieurs reprises, cette théorie des *démons,* que rappellera Marc-Aurèle, que répétera Apulée, que l'école néo-platonicienne chérira jusqu'à son dernier soupir. Les *démons* sont des êtres placés entre l'homme et le dieu ; mêlés, comme l'homme, de corps et d'âme, de ténèbres et de lumière, de mal et de bien ; mortels comme lui, ils ont, avec un peu plus de puissance et une vie neuf fois séculaire, toutes les passions, toutes les diversités, toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'être humain. Bons, ils excitent à la vertu, ils protégent l'homme de bien, ils écoutent les saintes prières, ils propagent les cérémonies pieuses et les sacrifices purs. Mauvais, ils propagent, au contraire, les rites sinistres, les dévotions honteuses, les sacrifices sanguinaires ; ils soufflent à l'oreille de l'homme les pensées mauvaises ; ils le corrompent ou le perdent ; ils lui conseillent le crime ou lui infligent la souffrance.

Car les *démons*, placés entre l'Olympe et la terre, entre les immortels et les hommes, communiquent avec la race humaine ; mauvais, par des voies se-

crètes et impures ; bons, par des voies pieuses et avouées. Par les pratiques secrètes de la magie, par les impiétés du sortilége, par les incantations ténébreuses que les mauvais *démons* lui enseignent, par des immolations souvent homicides, l'adepte des sciences occultes réjouit les esprits mauvais, écarte les *démons* bienfaisants, commande à la nature, évoque les morts, fait violence même aux dieux. Par d'autres moyens, plus difficiles mais plus purs, le sage entrera en communication avec les *démons* bienfaisants : c'est une vie pure et virginale, c'est une austère frugalité, c'est l'abstinence du vin et de la chair, c'est l'aversion des sacrifices ensanglantés, c'est la piété de sa prière, c'est son zèle pour les autels et les dieux, qui l'aidera à franchir l'espace placé entre l'homme et le *démon*.

« L'homme vulgaire, dit Plutarque, n'entend la voix des dieux que dans les rêves, alors que son âme, troublée pendant le jour par les sens et par les passions, rencontre un peu de paix dans le sommeil et peut ouïr la parole intérieure de l'esprit. Mais ce que peut l'homme vulgaire dans le sommeil, le sage le peut même dans la veille ; son âme, attachée à son corps, n'y tient que par un faible lien ; les bruits de ce monde s'éteignent dans la sérénité de sa pensée ; ses passions refoulées ne le troublent pas. Comme un nageur vigoureux, qui non-seulement ne se laisse pas engloutir par les eaux, mais maintient sa tête haute et

ses épaules dominantes au-dessus du niveau du fleuve, ainsi l'âme du sage surnage librement au-dessus du tourbillon de sa nature corporelle. La partie inférieure, qui est au-dessous des flots et se rattache forcément aux choses du corps, s'appelle proprement son âme (ψυχή). La partie supérieure est immortelle, qui ne vit que pour les choses spirituelles, s'appelle intelligence (νους). Cette partie n'est pas de l'homme, c'est un *démon*, c'est un astre du ciel qui se reflète dans l'homme comme dans un miroir. Est-il étonnant que, lorsque les liens qui l'unissent à la terre sont dénoués par la vertu, ce *démon* s'entretienne avec les *démons*, que cet astre vive parmi les astres ? »

« Il y a plus, ajoute Plutarque, et quand le moment sera venu, quand cette intelligence aura rompu ses derniers liens, elle sera tout à fait *démon* au milieu des *démons :* et alors, libre des peines de ce monde, mais toujours occupée de ceux qui les supportent, au moins quand ils sont dignes d'elle, elle s'approchera d'eux, elle les aidera, elle leur tendra la main, pour les faire arriver au rivage où elle est enfin parvenue. Ainsi, pourvu que l'homme sache donner du calme à son âme, et par la sobriété de sa vie réduire ses sens au silence, les *démons* bienfaisants iront vers lui, et, comme Socrate, il aura un ami intérieur pour l'arrêter et pour l'éclairer [1]. »

1. Plut., *de Genio Socratis*, ch. IX, XV, XVIII, XIX, XXI-XXXIII,

Il y avait ainsi deux écoles opposées, deux enseignements hostiles, un double mysticisme, une double porte pour communiquer avec le monde supérieur. « Il y a, dit le pythagoricien Apollonius, une double science : un art de la divination, s'il faut l'appeler un art, légitime et divin ; un autre art qui n'est qu'une fourberie honteuse, qui nous fait voir ce qui n'est pas et méconnaître ce qui est [1]. » D'un côté, c'est le pythagoricien, ami des dieux, leur véritable prêtre, et qui travaille partout à relever leur culte ; frugal, austère, et ne voulant, même dans son vêtement et dans sa chaussure, rien qui ait appartenu au corps d'un animal : il parviendra par la pureté de sa vie et de ses prières à la contemplation de la Divinité et à une vue plus lucide de toutes choses ; il prédira même l'avenir, ou du moins il le devinera, grâce à la claire vue qu'il a du présent : c'est là le mystique bienfaisant et vertueux [2]. D'un autre côté, le magicien, grâce au pouvoir qu'il a acheté des *démons* mauvais, troublant la nature, agitant les âmes, affolant les esprits, excitant et satisfaisant les passions, sera le mystique impie et malfaisant. L'un a une puissance plus pure, l'autre une puissance plus éclatante ; l'un enseigne, l'autre

p. 579, 583, 585, 586, 588-594, édition Xylander. — Voir aussi *de Oraculorum defectu, et alibi passim.*

1. *In Apolog.*, § 3, *apud* Philostrat., *Vit. Apollonii,* VIII, 7. — Je cite, non le récit de Philostrate, rarement croyable, mais le texte de l'Apologie d'Apollonius, citée par lui, et qui a un caractère plus historique.

2. *In Apolog.*, 5, 7 et 9.

étonne ; l'un a pour lui la religion publique des temples et des cités ; l'autre a les sanctuaires cachés, les dévotions secrètes, les palpitations inquiètes de presque tous les cœurs. L'un est accueilli par le prêtre et prôné par le philosophe ; l'autre est repoussé de l'autel et de l'école, mais c'est à lui que le peuple va.

Cette théorie, en effet, se réalisait dans la pratique. On vivait ou l'on croyait vivre au milieu de ces deux mysticismes, du reste faciles à confondre l'un avec l'autre. Ce monde était plein de *démons,* d'évocateurs ou d'expulseurs des démons, de possédants, de possédés et d'exorcistes. A Corinthe, Apollonius trouve un malheureux jeune homme séduit par un fol amour et prêt à épouser celle qu'il croyait aimer ; Apollonius lui révèle que cette femme n'est qu'un vampire qui l'épouse afin de sucer le sang de ses veines. A Éphèse, il rencontre la peste qui a pénétré dans la ville sous les traits d'un vieux mendiant ; il la démasque et ordonne de lapider le mendiant ; l'épidémie cesse, et sous le tas de pierres on trouve le *démon* réduit à sa forme première, c'est-à-dire un chien mort la gueule encore pleine d'écume [1]. Mais les Juifs surtout sont de meilleurs exorcistes que les pythagoriciens ; qu'ils soient seulement plus hardis, ou que la connaissance du vrai Dieu leur donne une vertu réelle, ils vont de

1. Je cite toujours d'après l'*Apologie*, § 9. — Philostrate raconte ce fait ailleurs, IV, 10, 25, et bien d'autres faits pareils, si on veut le croire, III, 38 ; IV, 20.



par le monde, exorcisant au nom de Salomon dont la renommée magique dans l'Orient avait commencé dès cette époque; et, avec une bague sous le chaton de laquelle est une racine désignée par Salomon, ils font sortir le démon des narines des possédés [1].

Mais c'est surtout en face de la vérité chrétienne et sur son chemin que ces faits se manifestent davantage. La thaumaturgie divine devait se heurter partout avec la théurgie infernale. A Samarie, le diacre Philippe s'est rencontré avec Simon que l'on appelait déjà « la grande puissance de Dieu ». Dans l'île de Chypre, auprès du proconsul Sergius, saint Paul rencontre le faux prophète et magicien juif Bar-Jésus, autrement

1. L'habitude des exorcismes chez les Juifs, et surtout chez les disciples du pharisaïsme, est constatée par les Livres saints. Matth., XII, 27. Luc, XI, 15. — Plusieurs Juifs, sans être disciples de Jésus-Christ, se mettent à exorciser en son nom. Marc, IX, 37. Ainsi les fils du pontife juif Sceva. Act., XIX, 13, 14. — Josèphe fut témoin d'un exorcisme pratiqué par un Juif nommé Éléazar, devant Vespasien et son état-major. *Ant.*, VIII, 2 (2, 6). Il donne la description d'une racine qu'on emploie dans ce but, qui croît près de Macheronte, et la manière superstitieuse de la recueillir. *De B.*, VIII, 24 (6, 3). — Saint Justin cite les formules d'exorcisme employées par les Juifs. *Tryphon.*, 85. Voyez aussi Lucien, *Epigr.*, p. 112. *Philopseudes*, 16, p. 833 B (éd. Bourdelot). — Origène rapporte qu'ils interpellaient les démons au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (invocation qui, dit-il, se trouve souvent dans les livres de magie) (*Contra Cels.*, IV, 33); que souvent aussi ils employaient les mots : Israël, Adonaï, Sabaoth, termes qui eussent perdu toute leur force transportés dans une autre langue que l'hébreu (*Ibid.*, V, 45). — Pline (*Hist. nat.*, XXX, 1) parle aussi de la secte de magiciens sortie de l'école juive de Moïse, de Jamné et de Jotapé, plus récente que celle de Zoroastre, mais plus ancienne que celle de Chypre.



appelé Élymas, qui lui résiste et cherche à détourner le proconsul de la foi. A Philippes, une fille esclave, possédée par un esprit divinateur et qui par ses pronostics rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres, suit Paul et Barnabé en criant : « Ces hommes-là sont les serviteurs du Dieu très-haut qui vous annonce la voie du salut » ; et Paul chasse le démon qui lui rendait cet hommage involontaire. A Éphèse, saint Paul trouve des possédés en grand nombre, des livres de magie par milliers : il y rencontre même, si le récit de Philostrate a quelque vérité, le philosophe et le faux prophète Apollonius, luttant par ses enseignements et ses prestiges contre les enseignements et les miracles de la foi chrétienne : aussi est-ce Éphèse, la ville de la grande Diane, le sanctuaire habituel du grand Apollonius, qui soulève la première insurrection païenne contre la foi [1]. Et enfin, pour continuer ce perpétuel antagonisme, les dernières années de Néron réunissaient à Rome, selon l'histoire apostolique la plus certaine, saint Pierre et saint Paul ; selon un grand nombre de Pères, Simon le Magicien ; selon Philostrate, Apollonius. C'est là qu'entre Simon et les apôtres une lutte célèbre aurait eu lieu, dans laquelle l'imposteur succomba sous la puissance du nom de Jésus-Christ et vint mourir aux pieds de Néron [2]. En ce

1. Sur tout ceci, voyez Act., VIII, 9-24 ; XIII, 6-12 (Le nom d'Élymas en arabe veut dire magicien.); XVI,16-19; XIX, 13-19.
2. Voir Arnobe, II, 7. — S. Cyrille de Jérus. — S. Ambroise,

siècle donc, si les apôtres, si les prophètes, si les vrais inspirés abondaient, les faux inspirés, les devins, les pythonisses n'abondaient pas moins.

Mais ces communications mystérieuses prenaient un caractère plus marqué encore. Non content de communiquer avec les êtres surnaturels, l'homme prétendait s'identifier à eux. Il lui fallait leur manifestation vivante et durable sur la terre, le dieu (ou le *démon*) devenu homme, l'homme devenu dieu. Depuis longtemps, si je ne me trompe, on n'avait pas avec un aussi fervent enthousiasme humanisé les dieux, divinisé l'homme. Je ne parle pas ici du culte politique des Césars morts, parfois du César vivant : c'était là affaire de droit public, de bienséance ou de flatterie ; la foi n'y était pour rien ; la peur et la cupidité faisaient tous les frais de ce culte. Mais je parle d'apothéoses plus libres, non moins révoltantes, plus sincères sans être plus légitimes, qui témoignent combien toute cette génération avait besoin de ce qu'un païen appelle « un dieu manifesté sur la terre ».

Hex., IV, 8. — S. Augustin, *Hær.*, 1, 6. — Théodoret, *Hær.*, I, 1. *Constit. apost.*, VI, 9. — *Les Philosophoumènes*, VI, 1. — Les actes apocryphes de saint Pierre et de saint Paul par le faux Marcellus, dans Thilo et Tischendorf. - Grégoire de Tours, *Miracul.*, I, 28. — On peut rapprocher ces témoignages de quelques passages analogues dans les écrivains païens. Suet., *in Ner.*, 12. — Dion Chrysost., *Orat.*, 1, 21. - M. de Rossi (*Bulletin d'archéol. chrétienne*, septembre 1867, p. 70 et suiv.) discute ces témoignages. Le fait se serait passé sur le pavé de la voie Sacrée.

Je n'ai ici qu'à rappeler des faits déjà cités.

Dans l'Occident barbare, ce sont les vierges fatidiques Velléda et Aurinia qui poussent la Germanie à la guerre et gouvernent ses destinées ; elles ne sont pas seulement des prêtresses, des prophétesses, des héroïnes, mais presque des divinités [1]. A Velléda, Gauna succède, et la suite des femmes déifiées ne s'interrompt pas. Dans la Gaule, le paysan boïen Maric, au moment de la guerre de Vitellius contre Othon, se fait appeler le dieu libérateur des Gaules [2] ; et lorsque après la défaite de ce fanatique, Vitellius le fait jeter aux bêtes, et que les lions se refusent à le déchirer, la multitude crie qu'il est invulnérable.

Dans l'Orient civilisé, c'est Simon le Magicien, et après lui son rival Ménandre. Simon ne fut pas seulement fauteur d'hérésie parmi les chrétiens, il fut dieu pour les idolâtres. Simon, éclectique à sa manière, fut tour à tour prophète pour les Samaritains, messie pour les Juifs, Christ pour les Chrétiens, Jupiter pour les Gentils. Jamais homme ne s'est plus formellement et plus insolemment divinisé que cet homme qui se fait appeler à la fois Père, Fils et Esprit-Saint : la puis-

1. *Velléda* est le mot allemand *Heldin* (héroïne), selon Reimar, *in Dion.* — Tac., *Hist.*, IV, 61 ; *Germ.*, 8. Stace, *Sylv.*, I, 41, 90. — Dion, LXVII, 6. — Vetere apud Germanos more, quo plerasque feminarum fatidicas et, augescente superstitione, arbitrantur deas. Tac., *Hist.*, IV, 61. In feminis aliquid sanctum. *Germ.*, *ibid.*

2. Simulatione numinum... assertor Galliarum et deus (nomen sibi indiderat). Stolidum vulgus inviolabilem credebat. Tac., *Hist.*, II, 61.

sance, la parole, la beauté de Dieu. Et ces blasphèmes furent acceptés autour de lui, de son vivant, après sa mort. Un siècle durant, il lui demeura des disciples qui l'adoraient comme Jupiter, et son Hélène comme Minerve. Un siècle durant, Rome garda sa statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *A Simon, le dieu saint* [1].

Enfin, pour l'empire romain tout entier, le dieu manifesté fut Vespasien. La politique ne pouvait se passer de l'apothéose. Pour dénouer le nœud des guerres civiles, on avait besoin d'un dieu, ou au moins d'un thaumaturge. Il fallut donc qu'en dépit de tout et presque de lui-même, malgré son âge, ses habitudes mesquines, son existence médiocre, son caractère prosaïque, ses antécédents bourgeois, ses parents maltôtiers, sa figure vulgaire, Vespasien se laissât affubler d'une auréole semi-divine. Et ce ne fut pas, nous l'avons fait voir, un simple convenu officiel, une apothéose commandée et décrétée comme tant d'autres l'avaient été. On crut à cette mission. Elle fut bénie

1. Justin, *Apol.*, I, 26, 56 ; *Dial. cum Tryphone*, 120. — Cyrill., *Catech.*, VI, 14. — Irénée, I, 20, 23. — Tertull., *Apol.*, 13. — Euseb., *Hist.*, II, 13, 14. — Théodoret, *Hist.*, I, 1. — Clement., *Recognitiones*, II, 9. — On a supposé un malentendu de la part de saint Justin, qui aurait pris pour une statue de Simon celle d'un dieu sabin, *Semo Sancus*. En effet une statue a été découverte dans l'île du Tibre avec cette inscription : *Semoni Sanco deo Fidio sacrum*. Gruter, I, p. 9 . Ce Sémon, dieu des traités, est en effet mentionné dans Ovide, *Fast.*, I, 217 ; VI, 213. Lactance, *Div. partit.*, 15, et dans une inscription de Reate (Gruter, *ibid.*). Mais voyez la réponse de Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, t. II, in-4° (note sur Simon).



par le juif Josèphe, par les oracles païens, par le pythagoricien Apollonius [1]. Elle fut confirmée par les guérisons opérées à Alexandrie. Toute cette fantasmagorie, cette théurgie, ou cette *démoniurgie*, eut sa grande part dans la fortune du moins fantastique et du moins mythologique des empereurs.

Parmi ces prétendues manifestations divines, nous devons encore compter Apollonius de Tyanes. J'ai cité deux ou trois fois ce personnage dont la biographie sans doute nous est suspecte, mais dont l'existence ne me semble pas contestable. Il est vrai que, sauf un passage insignifiant d'Épictète, aucun contemporain ne le nomme ; que Tacite n'en parle pas ; que Plutarque même, qui était, sciemment ou non, son imitateur, Plutarque pythagoricien, païen dévot, réformateur du paganisme comme lui, érudit et curieux par-dessus le marché, ne nomme pas une seule fois Apollonius [2] ; que Dion Chrysostome, qui aurait été son ami, puis son adversaire, et aurait siégé avec lui dans les conseils de Vespasien, ne le nomme pas non plus. On ne peut douter pourtant qu'il n'ait laissé une renommée populaire : un siècle après lui, le dévot

1. Apollonius, dans son *Apologie* (Philostr., VIII, 7), se vante d'avoir fait Vespasien empereur.

2. Marc-Aurèle cite un Apollonius (I, 8, 17), et Plutarque un Apollonius médecin (*Quæst. natur.*, p. 912, D.), un Apollonius stoïcien (*in Catone*, p. 791, C.), et un Apollonius péripatéticien (*de Pietate erga fratres*) ; mais ils sont différents d'Apollonius de Tyanes. — Voir du reste, sur celui-ci, l'appendice à la fin du volume.

Apulée en parle comme d'un magicien illustre; le sceptique Lucien, comme d'un fourbe et d'un comédien ; la différence n'est pas bien grande. Il existait de lui plusieurs écrits et Eusèbe en cite un passage important et grave. Avant Philostrate, Méragène avait écrit son histoire. Le livre même de Philostrate, si mêlé qu'il soit de fables absurdes, cite trop de faits publics, mêle Apollonius à trop de grands événements, invoque trop souvent la tradition des temples et des cités pour que tout y soit rêverie. L'apologie d'Apollonius devant Domitien, citée par Philostrate, a un caractère plus grave, plus sobre, plus historique que ne l'est en général le récit de cet auteur. Les quatre-vingts lettres d'Apollonius qui suivent le récit ont le même caractère et peuvent avoir fait partie du recueil que l'empereur Hadrien aurait formé de la correspondance de ce philosophe.

Disons donc qu'Apollonius a vécu ; que, s'il n'a pas été en tout le héros, le prophète et le pythagoricien idéal qu'a prétendu nous montrer Philostrate, il a été philosophe, pythagoricien, restaurateur et réformateur du culte païen, comme Plutarque a prétendu l'être après lui ; qu'il a très-probablement été persécuté par Néron et par Domitien, ennemis de toute philosophie ; qu'il a été, au contraire, protégé par Vespasien et par Titus, qui aimaient à s'appuyer sur tous les mystiques de leur temps ; qu'il a mêlé sa philosophie et sa dévotion d'une dose quelconque de sorcellerie, de thau-

maturgie et de prophétie, ce qui était alors presque indispensable ; que, si nulle part il ne s'est donné comme dieu, presque partout, excepté dans sa ville natale de Tyanes, on l'a traité de dieu ou d'égal des dieux (ses lettres le disent), et qu'il a accepté ce titre sans trop de peine, parce que, selon la doctrine pythagoricienne, tous les gens de bien sont des dieux [1].

Enfin (et c'est ce qui rend plus probable le rôle joué par Apollonius), le zèle de l'apothéose était tel qu'il allait s'adresser à ceux-là mêmes qui s'en souciaient le moins. Quand saint Paul et saint Barnabé viennent à Lystres, en Lycaonie, une guérison miraculeuse qu'ils opèrent émeut la foule ; elle élève la voix, « criant en langue lycaonienne : « Les dieux, « devenus semblables à l'homme, sont descendus « vers nous » [2] ; et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était celui-ci qui était chef de la parole. Et le prêtre de Jupiter, dont le temple était en avant de la ville, amenant devant la porte des taureaux chargés de guirlandes, voulait avec le peuple leur offrir des sacrifices. Ce qu'ayant entendu, les apôtres Barnabé et Paul déchirèrent leurs vêtements et

1. Voir Épict., *in Arian.*, IV, 13. — Apulée, *Apol.*, II. — Lucien, *Alexand. seu Pseudomantis*, p. 476 (éd. Bourdelot). — Passage d'Apollonius, dans Eusèbe, *Præp. evang.*, IV, 12-13. — Sur le recueil de ses lettres fait par Hadrien, Philostrat., VIII, 8. — Sur ses autres écrits, Philostr., I, 3 ; III, 15, 41 ; IV, 19 ; VII, 35 ; VIII, 19, 20. Suidas, *in* Μουσωνιῳ, *in* Σκοπελιανῳ, *in* Βασσῳ. — Stobée. — Sidoine-Apollinaire, *Ep.*, VIII, 3.

2. Οἱ Θεοὶ ὁμοιωθέντες ἀνθρώποις.



s'élancèrent au milieu de la foule, criant et disant : « Hommes ! que faites-vous ? Nous ne sommes que des « hommes semblables à vous, et nous venons vous « apporter la bonne nouvelle, pour que vous puissiez « vous affranchir de ces vaines divinités pour vous « tourner au Dieu vivant » et, disant ces paroles, ils eurent peine à apaiser la foule pour qu'elle ne leur sacrifiât point [1]. »

Or c'est, à ce qu'il me semble, une remarquable coïncidence que celle d'un Jean de Giscala et de tant d'autres faux prophètes chez les Juifs ; d'un Simon et d'un Ménandre chez les Samaritains ; d'un Cérinthe chez les chrétiens égarés ; d'une Velléda et d'un Maric chez les barbares ; d'un Vespasien et d'un Apollonius chez les païens de l'empire : tous surgissant en même temps ; tous prétendant à une part d'inspiration, de puissance ou même d'origine divine ; prophètes, thaumaturges, magiciens ; troublant, séduisant, gouvernant les âmes. Il faut comprendre qu'à cette époque où le christianisme n'avait pas encore popularisé le bon sens dans la race humaine, les esprits vivaient dans un trouble étrange, surtout quand les ébranlements du dehors venaient s'ajouter à leurs agitations intérieures. Placés entre les *démons* propices et les *démons* malfaisants (ceux-ci bien plus puissants et bien plus nombreux) ; entre les prêtres et les incantateurs, entre les philosophes et les énergumènes, entre les pythago-

1. Act., XIV, 7-17.



riciens et les magiciens, entre les possédés et les exorcistes ; vivant dans un contact continuel, vrai ou supposé, avec le surnaturel et un surnaturel inconnu, redoutable, hostile, irrémédiable ; tout cela au bruit du Capitole en flammes et du temple de Jérusalem qui s'écroulait ; que pouvait-il rester à ces hommes de paix dans le cœur et de bon sens dans le cerveau ? Que devenait cette pauvre race humaine, que la grâce de Dieu n'éclairait point ; parfois emportée et hardie, plus souvent servile et pusillanime ; flottant de dieux en dieux, de faux prophète en faux prophète, du judaïsme agonisant au paganisme réchauffé : cette race à qui on disait : « Le Christ est à Éphèse ; il s'appelle Apollonius et il vient de faire lapider la peste sous la forme d'un chien noir ; — il est à Autun, il s'appelle Maric et il soulève les Gaules ; — il est à Rome, il s'appelle Simon et il vole dans les airs ; — il est à Alexandrie, il s'appelle Vespasien, il a guéri un manchot et un aveugle ! » N'était-ce pas bien là l'ère des faux prophètes, des faux christs, des faux miracles, des fausses inspirations, des faux dieux ; cette ère dont parle l'Évangile : « Si quelqu'un vous dit : « Voici le Christ ; il est là, » ne le croyez pas... Si on vous dit : « Le voici dans le désert, » ne sortez pas. « Le voici dans les lieux retirés de la maison, » ne le croyez pas, « et prenez garde à ne pas être séduits » [1] ?

1. Matth., XXIV, 4, 5, 23-27. — Marc, XIII, 5-6, 21-23. — Luc, XXI, 8.



Certes, depuis cent ans, le monde avait bien changé. Cent ans avant le dénoûment de cette guerre civile en faveur de Vespasien, une autre guerre civile, et bien plus longue, s'était dénouée en faveur d'Auguste [1]. Cette fois aussi les souffrances avaient été terribles, les angoisses redoutables, les âmes puissamment ébranlées. Non-seulement pendant vingt mois, mais pendant près de vingt ans à partir du passage du Rubicon, on avait connu toutes les folies de l'ambition, toutes les anxiétés de la peur, toutes les souffrances de la mort, tous les enivrements de la victoire, toutes les corruptions de la fortune. La superstition païenne ne s'était certes pas éteinte dans les esprits ; les hommes souvent les plus illustres en gardèrent la trace. Mais cependant elle ne s'était pas réchauffée au feu des guerres civiles. C'était bien plutôt le scepticisme et le doute qui étaient sortis de cette fournaise par où les âmes avaient passé. Les dieux en étaient sortis discrédités, et une des tâches d'Auguste fut de les réhabiliter ; le paganisme en était sorti plus affaibli ; la raison humaine, sinon plus forte, du moins plus hautaine et à certains égards plus lumineuse. C'est à cette époque que Cicéron, une des plus belles intelligences et une des âmes les plus religieuses de l'antiquité, avait écrit contre les chimères de la théurgie païenne ces traités

1. La chute de Vitellius est du 20 décembre 69 après Jésus-Christ (822 de Rome) ; la bataille d'Actium est du 2 septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ (723 de Rome).



tant de fois cités par les Pères de l'Église et auxquels le paganisme agonisant sous Dioclétien fit l'honneur de réclamer pour eux le même bûcher où il brûlait les Évangiles [1].

De plus, le dénoûment lui-même des guerres civiles de la république nous indique où était la force à cette époque. Sans doute, ni les poëtes ni les courtisans du pieux Auguste ne se sont abstenus d'entourer sa tête d'une auréole divine ; mais le symbolisme religieux qui l'environne est exclusivement celui de Rome, de la patrie, de la civilisation, de l'Occident. Sur les eaux d'Actium, « Auguste conduit au combat les Italiens, ayant avec lui et le peuple et le sénat, et les pénates et les grands dieux. L'astre qui brille sur sa tête » n'est pas un météore mystique de l'Orient ; c'est « l'étoile patricienne de César ». Antoine, au contraire, conduit, avec les armes bigarrées, les dieux et les superstitions de l'Orient, le chien Anubis, les dieux monstres de l'Égypte, et un monstre plus abominable encore, « une épouse égyptienne ». La guerre est donc entre le monde policé de l'Occident et le monde barbare de l'Orient, entre l'Olympe et le sanctuaire ténébreux de Memphis, entre la religion claire,

1 « Cum sciam esse non paucos qui aversantur et fugiant libros ejus... cumque alios audiam mussitare indignanter et dicere oportere statui per senatum ut aboleantur hæc scripta quibus religio christiana comprobatur et vetustatis opprimitur auctoritas. » Arnobe, III, 4. Il ne s'agit donc pas ici, comme on le dit souvent, d'un arrêt formel du sénat ordonnant la destruction des écrits de Cicéron.



sobre, accessible, humaine du Capitole, et la superstition mystérieuse, obscure, impénétrable, théurgique des bords du Nil. Aussi, grâce à Apollon, au dieu de la lumière, la barbarie est vaincue, l'Orient rejeté dans ses ténèbres ; Cléopâtre, ses soldats et ses dieux vont chercher un refuge « entre les bras du Nil et se cacher sous les plis sinueux de la robe azurée qu'il ouvre pour les recevoir »[1].

Mais combien différente est la victoire de Vespasien ! Lui, c'est l'Orient qui le soutient et qui l'accompagne ; le dieu syrien du Carmel, le dieu alexandrin Sérapis sont les premiers oracles qui aient encouragé son ambition ; les prophètes de la Syrie lui ont applaudi ; les traditions de l'Orient se sont levées à son aide ; le magicien Apollonius a presque mis la pourpre

1. Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar
Cum patribus populoque penatibus et magnis Dis.
. . . . patriumque aperitur vertice sidus.
Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra trahit, sequiturque (nefas !) Ægyptia conjux.
. . . .
Regina in mediis patrio vocat agmina sistro.
. . . .
Omnigenûmque Deûm monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam
Tela tenent. . . . .
Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper. . . . .
Contra autem magno mœrentem corpore Nilum
Pendentemque sinus et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosaque flumina victos.
VIRGILE. *Æneid.*, VIII, *in fin.*

sur ses épaules ; et c'est entre deux Grecs, Apollonius et Euphrate, qu'on nous le peint délibérant s'il acceptera l'empire, comme Auguste entre Agrippa et Mécène. Qu'importe qu'il ait pour lui Rome, le peuple, le sénat et les grands dieux ; mieux vaut Sérapis que Jupiter, la théurgie que la politique,le rôle d'Antoine que celui d'Auguste. Si la bataille d'Actium se fût donnée à cette époque, Antoine, appuyé sur les croyances barbares de l'Orient, accompagné des dieux et des prophètes de Memphis, mari d'une reine et d'une enchanteresse égyptienne, Antoine eût vaincu le sobre, le raisonnable, le Romain Octave.

C'est que, cette fois-ci, l'ébranlement des guerres civiles, au lieu d'affaiblir la superstition, l'avait rallumée ; au lieu d'aiguiser le fil de l'intelligence humaine, l'avait émoussé ; au lieu de décréditer même les dieux de Rome, avait exagéré jusqu'à la démence le culte des dieux de l'Orient ; au lieu de faire une génération de sceptiques, avait fait une génération de superstitieux. Et le Cicéron de cette époque, ce sera Plutarque, païen attardé, dévot à ses dieux (je dis dévot, je ne dis pas croyant), s'épuisant en efforts pour réhabiliter, réformer, restaurer, réchauffer le paganisme.

D'où vient cette différence ? Pourquoi, à deux générations de distance seulement, le même empire, le même peuple, avec les mêmes lois, les mêmes mœurs, la même langue, nous présente-t-il ce contraste ?



Un mot suffit pour l'expliquer : au temps d'Auguste, le monde était, en ce qui touchait sa rédemption, dans l'ignorance ou dans l'attente ; au temps de Vespasien, il en était à l'inquiétude et à la recherche. C'est ce que nous allons montrer plus en détail.

---

sur ses épaules ; et c'est entre deux Grecs, Apollonius et Euphrate, qu'on nous le peint délibérant s'il acceptera l'empire, comme Auguste entre Agrippa et Mécène. Qu'importe qu'il ait pour lui Rome, le peuple, le sénat et les grands dieux ; mieux vaut Sérapis que Jupiter, la théurgie que la politique,le rôle d'Antoine que celui d'Auguste. Si la bataille d'Actium se fût donnée à cette époque, Antoine, appuyé sur les croyances barbares de l'Orient, accompagné des dieux et des prophètes de Memphis, mari d'une reine et d'une enchanteresse égyptienne, Antoine eût vaincu le sobre, le raisonnable, le Romain Octave.

C'est que, cette fois-ci, l'ébranlement des guerres civiles, au lieu d'affaiblir la superstition, l'avait rallumée ; au lieu d'aiguiser le fil de l'intelligence humaine, l'avait émoussé ; au lieu de décréditer même les dieux de Rome, avait exagéré jusqu'à la démence le culte des dieux de l'Orient ; au lieu de faire une génération de sceptiques, avait fait une génération de superstitieux. Et le Cicéron de cette époque, ce sera Plutarque, païen attardé, dévot à ses dieux (je dis dévot, je ne dis pas croyant), s'épuisant en efforts pour réhabiliter, réformer, restaurer, réchauffer le paganisme.

D'où vient cette différence ? Pourquoi, à deux générations de distance seulement, le même empire, le même peuple, avec les mêmes lois, les mêmes mœurs, la même langue, nous présente-t-il ce contraste ?



Un mot suffit pour l'expliquer : au temps d'Auguste, le monde était, en ce qui touchait sa rédemption, dans l'ignorance ou dans l'attente ; au temps de Vespasien, il en était à l'inquiétude et à la recherche. C'est ce que nous allons montrer plus en détail.

CHAPITRE XX

CARACTÈRES DE CES MANIFESTATIONS.

> Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me; si alius venerit in nomine suo, illum accipietis.
>
> Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez.
>
> (JOAN., V, 43.)

On sait assez, et il est, je crois, généralement admis, que les promesses et les espérances de la rédemption, sous une forme plus ou moins vague, n'étaient pas étrangères au paganisme. Au temps d'Auguste en particulier, puisque nous avons été amenés à parler de ce temps, ce n'était pas Israël seulement qui attendait. A l'époque même où ce prince naquit dans l'obscure famille Octavia, des pronostics avaient annoncé que « la nature était en travail pour enfanter un roi au genre humain »[1]. Des oracles attribués aux sibylles circulaient parmi les peuples et inquiétaient

1. Naturam regem humano generi parturire. Suet., *in Aug.*



le prudent Octave qui en fit brûler quelques milliers. Ces prophéties annonçaient un renouvellement du monde qui devait suivre de près la ruine des cités étrusques ; et l'Étrurie, en effet, venait d'être ruinée par Sylla. Virgile se faisait l'écho de ces croyances, et, dans un chant involontairement inspiré, plus véridique probablement qu'il ne croyait l'être, il annonçait que « les derniers temps des oracles de Cumes étaient venus... que les grands mois allaient commencer... qu'un enfant descendu du ciel viendrait effacer les dernières traces de l'iniquité humaine. » Il peignait « le monde dans l'attente, tressaillant sur son axe ébranlé et s'élançant plein de joie vers ce siècle à venir »[1]. Le paganisme avait eu ainsi un vague, mais un joyeux pressentiment de l'avenir qui était annoncé aux Hébreux sous une forme plus grave et plus définie.

Mais, que l'attente fût alors plus ou moins positive, au temps de Vespasien, l'inquiétude lui avait succédé. Si le monde païen avait attendu comme Israël, comme Israël il devait se croire déçu. Il avait vu trente, quarante, cinquante ans se passer, presque un siècle

1. Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo...
..... et incipient magni procedere menses...
Jam nova progenies cœlo demittitur alto...
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras...
Aspice convexo nutantem pondere mundum
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum!
Aspice venturo lætentur ut omnia seclo!

EGLOG., IV.

L'hypothèse la plus probable, c'est que Virgile avait en vue,



s'accomplir ; la grande année de la sibylle était depuis longtemps déterminée ; l'Étrurie pleurait sans fin sur ses villes détruites. Il y avait près de soixante-dix ans qu'on avait annoncé à Tibère, en des termes étranges et par suite d'une révélation mystérieuse, « que le grand Pan (qu'était-ce que le grand Pan?)était mort »[1]. Nul dieu nouveau n'était pourtant apparu ; nulle révélation éclatante ne s'était faite dans le monde, pour ceux du moins qui, s'attendant au berceau resplendissant de gloire que leur avait décrit Virgile, n'avaient pas voulu regarder à la paille et à la crèche de Bethléem. Au lieu d'être gouverné par le fils d'un dieu, on l'avait été par un Tibère, par un Caligula, par un Claude, par un Néron.

Alors il en fut des païens comme des Juifs : ne voyant pas venir le Messie, ils le cherchèrent ; avec moins d'exaltation et de désespoir sans doute, parce que les pronostics pour eux étaient moins positifs. Néanmoins le monde païen se mit en quête d'un dieu nouveau. Il écouta toutes les rumeurs, il prêta l'oreille à toutes les impostures, il se prit à croire à tous les

non un fils de Pollion qui n'est mentionné là que comme consul de l'année qui va commencer, mais l'enfant dont était enceinte Scribonia, alors femme d'Auguste (cet enfant fut une fille, et cette fille fut la trop célèbre Julie). Mais ce qui est certain, c'est que, royal ou non, jamais enfant né ou à naître n'a été enguirlandé de telles prédictions. La flatterie a pu prophétiser à des fils de roi des victoires, des conquêtes, des triomphes de tout genre. Elle ne lui a jamais prophétisé une telle métamorphose du monde, un tel renouvellement de l'humanité.

1. Plutarque, *de Oraculorum defectu*, p. 419, B.



fantômes. Chercher le Messie véritable dans l'humble cénacle des chrétiens ; là où aucun bruit ne se faisait ; où aucune poésie emphatique ne célébrait le Fils du ciel ; où aucune auréole de gloire humaine ne resplendissait ; où les miracles étaient des guérisons, non des épouvantes, des bienfaits, non des spectacles : cela ne venait pas à la pensée. On le cherchait bien plutôt dans la personne d'un magicien illustre comme Simon, d'un libérateur armé comme Maric, d'un César comme Vespasien : « Je suis venu au nom de mon Père, avait dit le Sauveur au monde, et vous ne me recevrez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez [1]. »

Cette pente des esprits était favorisée par une cause d'une autre nature. Il y avait au monde, comme il y a toujours eu, un agent invisible, mais réel, de ces superstitions et de ces impostures. Celui que les Évangiles appellent prince de ce monde ; celui qui avait fondé l'idolâtrie et qui la soutenait ; celui qui, deux fois, avait obtenu le pouvoir de mettre le Sauveur à l'épreuve, et l'avait tenté, disent quelques docteurs, au désert et sur la croix [2] ; celui-là ne se tenait pas encore pour vaincu. Il eût voulu empêcher le Désiré des nations de se manifester davantage ; il eût voulu détourner au profit du mensonge cette attente des nations qui s'adressait à la vérité. Il pressentait que son

1. Joan., v, 43.
2. Bossuet, *sur l'Agonie de Jésus-Christ.*

jugement était proche ; ses mystères commençaient à être révélés, ses oracles à être réduits au silence. Mais, s'il eût pu susciter au monde un prétendu régénérateur, accomplir les prophéties à sa façon, s'approprier cette universelle attente du genre humain, il eût prolongé son règne de quelques années, peut-être de quelques siècles. Satan, « singe de Dieu » comme l'appellent les écrivains chrétiens, cherchait donc à faire prendre le change au genre humain, opposait aux miracles les prestiges ; aux vérités, les fantômes ; aux apôtres, les séducteurs ; aux vrais prophètes, les faux prophètes ; au Christ, les faux christs.

Par ce besoin des âmes, par cette puissance secrète qui l'exploitait au profit du mensonge afin de le détourner de la vérité, s'expliquent ces égarements et ces impostures multiples : fausses prophéties chez les Juifs, hérésies chez les chrétiens, fausses divinités chez les gentils ; tous faux christs, imitateurs du Christ véritable. Et il est aisé de reconnaître les traces de cette imitation.

La plupart de ces imposteurs viennent de l'Orient, pour se conformer aux prophéties qui circulent par le monde et pour imiter le Messie, dont il a été dit : « Orient est son nom [1]. » C'est de la Palestine et non des colonies juives de l'empire que sortent tous les Juifs soi-disant inspirés. Simon paraît à Samarie, Mé-

1. Zacharie, VI, 12.



nandre à Antioche ; Apollonius naît en Cappadoce, et, selon Philostrate, il s'enfonce bien plus avant vers l'Orient pour apprendre la sagesse sur les bords du Gange. C'est vers l'Orient que se tournait la statue de César pour appeler Vespasien du fond de la Judée, et Vespasien commence par aller chercher aide en Égypte, dans les sanctuaires les plus antiques et les plus vénérés de l'Orient.

Presque tous aussi abusent, en se les appliquant, des prophéties de la Rédemption. Les imposteurs de Jérusalem ne font pas autre chose. Vespasien se fait appliquer par Josèphe la prophétie de Michée ; Simon et Ménandre, Samaritains, se font christs et messies dans le sens de la Bible ; j'ai dit avec quelle audace sacrilége Simon attribue à sa personne les miracles de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Passion. En un mot, ces oracles, dont Tacite, Suétone, Josèphe attestent la popularité, et qui annonçaient à l'Orient un chef sorti de son sein, ont été pour tous ces hommes le titre de leur mission et le fondement de leur succès.

Tous, de plus, se donnent le nom de dieu sauveur ou libérateur. Maric s'intitule dieu libérateur des Gaules. Velléda est également la libératrice de la Germanie. Simon et Ménandre sont une émanation de la vertu suprême descendue pour sauver le monde de la tyrannie des mauvais anges. Apollonius de Tyanes est venu délivrer le monde des *démons* mauvais, et, dans

son apologie à Domitien, il explique bien quel est pour le monde ce besoin d'un libérateur divin et humain à la fois : « Au milieu de ce désordre du monde, dit-il, il est une certaine harmonie qu'il appartient au sage de maintenir, et pour laquelle, ô roi ! tu conviendras toi-même qu'il faut un homme semblable à un dieu... Oui, au milieu de ces âmes ballottées par leurs passions, il faut un homme, un dieu venu du sein de la sagesse suprême pour rétablir l'harmonie des âmes[1]. » Et c'est une chose digne de remarque, que, même ces hérétiques, sortis du christianisme et si complétement éloignés de lui, Simon, Ménandre, les Nicolaïtes, Cérinthe, au milieu des rêves pythagoriques et des monstruosités orientales par lesquelles ils revenaient à l'idolâtrie, ont toujours conservé deux choses qui pouvaient justifier leur nom de chrétiens : le dogme de la Rédemption, du Dieu devenu homme et libérateur des hommes ; le signe de la Rédemption, le baptême, symbole et instrument de cette délivrance. Tant ce siècle avait la conscience qu'il devait être racheté, et racheté par un homme-Dieu ! Tout le monde sentait que le nœud des affaires humaines en était venu à ce point où un Dieu avait dû apparaître pour le délier (*dignus vindice nodus*).

Enfin, dans la plupart de ces histoires, le détail

1. Ἄνδρος δεῖσθαι θεῷ εἰκασμένου... Δεῖ ἄνδρος ὅς ἐπιμελήσεται τοῦ περὶ αὗτας (ψυχής) κοσμοῦ, θεός ἀπὸ σοφίας ἥκων. *Apol.*, § 7. — Philostr., VIII, 7.

trahit une main de copiste, que cette main soit celle du héros ou du conteur. Même le Gaulois Maric, jeté aux bêtes et respecté par elles, nous rappelle Daniel dans la fosse aux lions, et sainte Thècle la première martyre. Vespasien, surtout, semble avoir été arrangé par les historiens pour être une contrefaçon du Christ : comme Jésus, réalisant la prophétie de Michée, est sorti de Bethléem pour devenir le roi pacifique de toutes les nations : de même Vespasien, à qui on applique cette même prophétie, sort de la Judée pour être le dominateur pacifique d'un empire qui s'appelait le monde : Jésus fait des miracles ; Vespasien en fera à son tour. Jusque-là, les prétendus miracles du paganisme se faisaient le plus souvent sans la main de l'homme ; l'homme en était le témoin, l'interprète, le prôneur, le préparateur caché plutôt que l'agent direct et libre : ici il n'en sera plus ainsi ; Jésus guérissait les infirmes, Vespasien se fera amener des infirmes. Le plus souvent, dans le paganisme, les guérisons prétendues merveilleuses s'opéraient dans un songe qui indiquait le remède au malade; aujourd'hui, c'est à un médecin surnaturel que le songe renverra le malade. Jésus guérissait un aveugle avec sa salive ; Vespasien prétendra guérir un aveugle avec sa salive. Jésus a guéri un paralytique ; Vespasien guérira un paralytique. La contrefaçon est évidente [1].

Elle l'est bien autrement chez Apollonius, si nous

1. Voir Marc, VII, 33. — Joan., IX, 16. — Les historiens de Vespasien cités plus haut, tome I, p. 348 et suiv.

acceptons comme historique ou semi-historique le récit de Philostrate. Ce sont des miracles à sa naissance, une vie virginale, une prédication constante, la connaissance des pensées secrètes, la prédiction de l'avenir ; il guérit les malades, il chasse les démons (et un de ces derniers récits semble, dans ses expressions mêmes, avoir été calqué sur l'évangile de saint Luc [1]). La résurrection d'une jeune fille, que Philostrate, du reste, représente comme douteuse, offre plusieurs traits qui rappellent la fille de Jaïre [2]. Les disciples quittent leur maître au jour du danger ; le maître, au contraire, marche au péril, malgré les supplications et les larmes des siens, avec une complète prescience de l'avenir. Seulement Apollonius ne se laisse pas crucifier. Quand il est las de l'épreuve, il s'y dérobe avec une puissance surnaturelle qui lui ôte un peu le mérite de l'épreuve. Philostrate n'était pas homme à inventer, ni même à copier une chose aussi paradoxale qu'un Dieu crucifié par amour pour les hommes. Mais la fin d'Apollonius ressemble à l'ascension du Sauveur, et il disparaît tout à coup du milieu des hommes sans que personne ait jamais retrouvé sa dépouille.

Il y avait donc en ce temps-là un singulier besoin de rappeler ou de contrefaire l'Évangile. Ces dieux de contrebande, qu'ils en eussent ou non la conscience,

1. Luc, VIII, 28. — Philostr., IV, 20-25. — Et ci-dessous l'appendice G, § 3.

2. Matth., IX, 18-25. — Marc, V, 22-24, 41, 42. — Philostr., IV, 45.

marchaient plus ou moins dans l'ornière du vrai Dieu, s'appropriaient ses prophéties, usurpaient son nom, contrefaisaient ses miracles. Il fallait à ce siècle un *Dieu avec nous*, un Emmanuel ; la première moitié du siècle s'était passée à l'attendre ; la seconde se passait, après l'avoir méconnu là où il était, à le prendre là où il n'était pas. Le monde était plein de faux Emmanuel ; à l'encontre ou dans l'ignorance du Dieu fait homme, l'homme se faisait dieu.

Quelqu'un demandera-t-il, entre l'Évangile du Christ et les Évangiles des faux christs, quelle est la copie, quel est le modèle ? La réponse est bien facile.

L'imitation se trahit par son infériorité, et plus évidemment encore par la postériorité de sa date. Je n'ai pas besoin d'expliquer comment l'Évangile est supérieur à la vie d'Apollonius ou à celle de Vespasien. Je n'ai pas besoin de dire non plus que les faits évangéliques ont une date certaine ; une date antérieure à l'hérésie de Simon, puisque Simon lui-même a commencé par être chrétien ; une date antérieure de vingt ans au moins à l'apparition d'Apollonius (selon la chronologie de son historien), de trente-six ans au moins à celle de Vespasien et de tous les autres.

De plus, il y a une autre réponse non moins sûre, et qui peut mener à des considérations plus instructives. On juge de l'arbre par ses fruits. Pour mieux comprendre ce qu'étaient ces héros du judaïsme, de l'hérésie, du paganisme, il faut voir ce qu'ils ont ap-

porté au monde. Jetons un coup d'œil sur les temps postérieurs ; voyons ce qu'ont été, et du vivant de ces hommes et après leur mort, leur renom, leurs doctrines, leurs disciples, leurs bienfaits.

Quant aux prophètes du judaïsme révolté, j'ai dit combien leurs rêves ont été horriblement déçus. Ce peuple qu'ils prétendaient émanciper, ils l'ont perdu ; ces prophéties qu'ils répandaient ont été démenties ; leurs chimères de gloire nationale sont demeurées ensevelies sous les ruines de leur temple. Eux-mêmes enfin ont péri dans les égouts de Jérusalem, sur les arènes de Béryte, dans les cachots de Rome, parmi les suicidés de Massada, sans qu'il restât pour leur mort un hommage et un regret ; martyrs sans culte et sans honneurs, parce qu'ils ont été les martyrs de leur propre orgueil ! Et, bien loin de léguer quelques bienfaits posthumes à leur peuple, ils ne lui ont légué que souffrances et malédiction, nouvelles exterminations, nouveaux désastres. Ils lui ont légué une servitude de siècle en siècle plus dure, une dispersion plus complète, l'abaissement de son caractère, le rétrécissement de ses idées ; il n'a pas germé une seule grande chose au milieu de toutes les ruines qu'ils ont faites.

Nous pouvons en dire autant des hérésiarques. Ceux d'entre eux qui retournaient vers le judaïsme ont laissé en général peu de traces dans l'histoire, les noms de leurs sectes se confondent et bientôt s'é-



teignent [1]. Ceux qui retournaient vers le paganisme n'eurent pas non plus, au moins sous leur propre nom, de longue durée. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu de Cérinthiens après Cérinthe. Au temps d'Origène, il n'y avait plus que trente Dosithéens : il n'y en avait jamais eu beaucoup [2]. Au temps de saint Justin, il y avait encore quelques Ménandriens ; au temps de Tertullien, il y en avait fort peu [3]. Les Nicolaïtes laissèrent moins de traces encore. Quant à Simon, sa religion eut plus de gloire : populaire à Samarie, répandue ailleurs, honorée jusque dans Rome, garantie des périls du martyre par sa condescendance envers le pouvoir, elle était cependant bien réduite au temps d'Origène, qui ne connaissait plus de Simoniens. Il y en avait pourtant encore, et il y en eut après lui, mais honteux de leur nom, se confondant, autant qu'ils le pouvaient, avec les catholiques, recevant le baptême avec eux, tâchant de les séduire. Au commencement du IVe siècle plusieurs d'entre eux furent découverts et chassés de l'Église ; depuis, on n'en parle plus [4].

1. Il y avait cependant encore, du temps de saint Augustin, des Nazaréens, soit à Pella, berceau de leur secte, soit à Cobabe, dans le pays de Bazan, soit à Bérée, dans la Célésyrie (*in Faust.*, XIX, 18). Il y a quelques traces d'ébionitisme au moyen âge : concile de Limoges en 1031 (Labbe, p. 869-890).

2. *Contra Celsum*, V, 11.

3. Eusèb., III, 26. — Irénée, I, 21. — Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — Tertull., *de Anima*, 50.

4. Orig., *C. Cels.*, V, 11 ; VI, 1. — Eusèbe, *H. E.*, II, 13.— Les Simoniens habitaient surtout dans la Samarie, d'après saint Justin

Mais cependant, de Simon et de ses imitateurs il resta quelque chose, une grande chose même, si rien peut être grand dans l'erreur et dans le mal. Leur doctrine grandiose, quoique absurde, dépravée, mais hardie, ne devait pas être perdue pour le genre humain ; la tradition de la folie ne se perd pas plus que celle du bon sens. Elle fut la base première de ces doctrines diverses qui sous le nom commun de gnosticisme ont exercé un si grand empire sur les âmes, qui ont si profondément affligé le christianisme, qui ont appelé à elles tant de chrétiens, païens de cœur. La haine de l'Ancien Testament, la méconnaissance du Dieu créateur, la réprobation du monde créé, bien d'autres traits de la doctrine de Simon et de Ménandre se reproduisirent après eux. Ce n'est pas sans raison que les écrivains ecclésiastiques ont appelé Simon le père de toutes les hérésies.

Les idées, ou plutôt les rêveries de ce genre, à la fois insensées et immorales, sont repoussées aujourd'hui par toutes les sectes et toutes les écoles ; mais Simon peut se vanter, grâce au gnosticisme et au manichéisme ses continuateurs, d'avoir régné pendant quelque mille ans sur des centaines de milliers de fous, et d'avoir fondé un système d'absurdité et de dépravation des plus insoutenables, mais des plus durables.

(vers l'an 160), *Apol.*, I, 26, et Clément d'Alexandrie (vers l'an 200), *Stromat.*, II, 11.



Parlons maintenant des dieux païens et de leurs succès. Ni Maric ni Velléda, on l'a vu, ne laissèrent la Gaule émancipée ou la Germanie triomphante. Quant à Vespasien, son succès politique fut complet ; mais, pour sa mission divine, il semble avoir pris à tâche d'en désabuser le monde. Rien de moins céleste que le règne de ce vieux prince, honoré d'ailleurs par son humanité et sa justice, mais avare, fiscal, publicain sous la pourpre, mettant un impôt sur les urines, et, au moment de sa mort, disant, par une allusion railleuse à sa prochaine apothéose : « Je crois que je deviens dieu [1]. » Lui et son fils Titus donnèrent cependant, il faut leur rendre cette justice, onze ans de paix à l'empire ; mais Vespasien lui donna son fils Domitien, abominable tyran pendant quinze années. Telle fut la mesure du bien et du mal qu'apportait au monde l'avénement de cette famille Flavia, inaugurée par tant de prophéties et de prodiges.

Reste Apollonius, de tous ces personnages le plus obscur pendant sa vie, le plus important après sa mort. Son histoire posthume mérite que, par curiosité au moins, nous nous y arrêtions un moment.

Cent ans après sa mort, il n'avait guère que le renom d'un grand magicien. C'est comme magicien qu'il s'était vu refuser, ainsi que l'avoue son historien et son panégyriste, l'initiation aux mystères d'Eleusis [2].

1. *Puto, deus fio.* Suet., *in Vesp.*, 22.
2. Philostrat., *in Apoll.*, I, 2, 3 ; V, 12 ; VII, 39 ; VIII, 8.

C'est encore en le traitant de magicien que Méragène avait écrit son histoire. Dion, qui rapporte un fait miraculeux d'Apollonius, ne le nomme pas autrement, qu'un « certain Apollonius de Tyanes, enchanteur et magicien habile »[1].

Mais, du vivant de Dion et cent ans après la mort d'Apollonius, vint un moment où la lutte était vive entre le christianisme et les écoles néo-platoniciennes ou néo-pythagoriciennes, derniers auxiliaires du paganisme. Ces docteurs qui opposèrent au christianisme un paganisme tant bien que mal restauré, aux dogmes chrétiens des dogmes en partie empruntés à l'Église elle-même, cherchaient un homme fait dieu à opposer au Dieu fait homme. La divinité de Simon, celle de Ménandre, celle de Vespasien étaient alors complétement oubliées. On essaya de Pythagore, et, de sa vie déjà peu historique, on fit un thème idéal, le roman du mystique et du sage; mais Pythagore était bien ancien. Tout à coup, par un de ces heureux hasards qui ne manquent jamais, furent découverts les mémoires authentiques de Damis, le disciple chéri d'Apollonius, mais inconnu jusque-là, malgré l'illustration de son

1. « Qui voudra savoir si la magie a quelque puissance sur les philosophes n'a qu'à lire la vie d'Apollonius de Tyanes, magicien et philosophe, écrite par Méragène. Ce Méragène n'était pas chrétien, mais philosophe. Il nomme cependant plusieurs philosophes distingués qui, séduits par l'art magique d'Apollonius, vinrent le consulter comme un devin : entre autres, si je ne me trompe, Euphrate, et un certain épicurien. » Origène, *Contra Cels.*, VI, 61.



maître. Une impératrice bel esprit, Julie, femme de Septime-Sévère (193-212), les donna à un rhéteur, ou, comme on disait alors, à un sophiste célèbre, Philostrate, titulaire de la chaire de rhétorique grecque que les empereurs payaient à Rome, et admis à titre d'homme de lettres dans le cercle intime de l'impératrice. Philostrate lut Damis avec un ravissement dévot ; mais il jugea que ce pieux personnage, Assyrien de naissance, écrivait un grec barbare ; et, au lieu de publier tel quel ce précieux monument, il le refit, empruntant pour l'enrichir tout ce qu'il put trouver d'anecdotes en d'autres livres, de traditions dans les temples, et même de contes de fées dans sa mémoire.

Or ce livre fit une révolution complète dans la renommée d'Apollonius. Damis avait été, disait-on, confident inséparable d'Apollonius, et révélait sur lui ce qu'on ne pouvait savoir d'ailleurs. Jusque-là, on avait pu savoir sans doute ce que ce héros avait fait sur la place publique ; on apprenait maintenant ce qu'il avait fait dans la solitude et l'intimité. On avait pu savoir ce qu'Apollonius avait fait dans les villes grecques ou romaines, dans le monde connu et civilisé ; on apprenait ce qu'il avait fait dans les mondes inconnus. C'était Damis lui-même qui avait été l'introducteur d'Apollonius dans cette antique, fabuleuse, impénétrable Asie. Sur les rives de l'Euphrate, sur la limite où finissaient l'empire et la civilisation de Rome,

Apollonius avait rencontré l'Assyrien Damis ; et Damis avait été son guide d'abord, puis au moins son compagnon, à travers la Perse, l'Éthiopie, l'Hindoustan, les gymnosophistes, les brahmanes, les fakirs, les magiciens, en un mot à travers le monde des *Mille et une Nuits*. Là, Philostrate avait beau jeu pour se livrer à son imagination, je ne dirai pas poétique, mais conteuse, et pour se répandre en rêveries, moins divertissantes pourtant que celles de la sultane Schéhérazade [1]. Là, il pouvait entourer son Apollonius de féerie, de prophétie, d'apothéose, de parodie évangélique, tant qu'il voulait.

Ainsi Apollonius se trouva tout à coup tout autrement grand homme qu'il avait jamais été. Il devint avec Pythagore l'idéal du sage, du mortel déifié, de l'homme ami des dieux et revêtu de leur puissance. On ne manqua pas de trouver que des miracles avaient entouré son berceau : sa mère l'avait mis au monde dans une prairie émaillée de fleurs, au chant des cygnes et à l'éclat d'une céleste lumière ; il avait reçu ensuite l'éducation pythagoricienne, subi les cinq ans de silence, observé toute sa vie l'abstinence de la chair, et n'avait jamais rien porté sur lui qui provînt des animaux [2]. Il avait parcouru toute la terre, deman-

1. « Quoique j'aie toujours aimé les contes de fées, dit naïvement le bon évêque d'Avranches, je n'ai jamais pu goûter ceux là. » Huet, *Démonstr.*

2. Philostrate, V, 15; VI, 4.

dant aux brahmanes de l'Inde et aux gymnosophistes de l'Éthiopie [1] les secrets de leur sagesse, parlant toutes les langues, prédisant l'avenir, devinant les secrètes pensées des hommes, ressuscitant les morts. Il avait partout réformé les mœurs, réhabilité les dieux, fait cesser à Éphèse les jeux et les danses, et, d'un seul mot, ramené à ses anciennes mœurs Lacédémone depuis si longtemps dégénérée. Et enfin, après un siècle ou peu s'en faut d'existence terrestre, il avait disparu du monde sans qu'on sût bien comment et sans que personne pût montrer son tombeau. Apollonius, qui ne figurait pas jusque-là dans l'histoire politique de son temps, se trouva avoir renversé Néron, conseillé Galba, suscité et dirigé Vespasien [2], bravé Domitien, fait élire Nerva (car Apollonius, né, selon Philostrate, quatre ans avant l'ère vulgaire, aurait vécu près d'un siècle). Il se trouva avoir eu des adorateurs et des temples de son vivant [3]. Jusque-là la chasteté d'Apollonius n'était pas très-assurée, et dans un autre livre, un autre Philostrate (ou peut-être le même ?) parle d'un personnage qui avait passé pour être le fils adultérin d'Apollonius [4] ; mais le témoignage de Damis démentait solennellement ces mauvais propos, et rien désormais ne fut plus certain que la virginité invio-

1. Philostrate, II, 15 et s.; III, 6 et s.
2. Philostrate, V, 10.
3. Philostrate, IV, 10-16; VII, 10.
4. Philostr., *Sophist.*, 31.

lable d'Apollonius. La tradition attribuait déjà à Apollonius quelques prodiges ; mais Damis en avait vu et en garantissait bien d'autres. Damis seul avait vu dans la prison Apollonius ôtant et remettant à son gré sa jambe dans l'anneau de fer qui était censé l'enchaîner; c'est aux seuls Damis et Démétrius qu'Apollonius était apparu à Pouzzoles, ayant disparu trois heures auparavant de l'audience de Domitien qui se tenait à Rome. Damis seul savait tout cela, et Philostrate seul, avec la savante Julie, avait lu Damis.

Dès lors Apollonius, qui avait eu jusque-là le renom d'un sorcier et d'un sage, et auquel le titre de dieu avait été donné plutôt par courtoisie, fut tout à fait dieu. Le sophiste Eunape, au cinquième siècle, intitule le livre de Philostrate, la descente d'un dieu sur la terre [1]. L'histoire d'Apollonius, enrichie de traits empruntés à l'histoire même du Sauveur, à celle de saint Paul, et à celle du magicien Simon, à ce qu'il paraît [2], résuma en elle toutes les histoires divines, et fit de lui le meilleur dieu à opposer au Christ, l'*antichrist* le plus parfait, le christ de tous les païens. L'empereur Caracalla lui bâtit un temple [3]. Alexandre

1. Θεοῦ εἰς ἀνθρώπους ἐπιδήμια. Ailleurs il dit : Οὐκ ἔτι φιλοσόφος, ἀλλ' ἦν τι θεοῦ καὶ ἀνθρωποῦ μέσον, quelque chose entre l'homme et le dieu. *In proœmio.*

2. Voir l'ouvrage de M. A. Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, où des rapprochements ingénieux sont établis entre les faits de l'histoire de saint Paul et ceux que Philostrate attribue à Apollonius.

3. Xiphil., LXXVII, 18. (Antonin Caracalla) avait tant de goût

Sévère mit son image dans sa chapelle domestique avec celles d'Orphée, d'Abraham, et celle même de Notre-Seigneur [1]. Aurélien était sur le point de livrer au pillage la ville de Tyanes, quand Apollonius lui apparut en songe, lui ordonnant de respecter sa patrie (dont au reste, de son vivant, il s'était peu soucié) ; Aurélien épargna la ville et bâtit un temple au dieu [2]. Au troisième siècle, Porphyre cite plusieurs fois Apollonius [3]. Au temps de Dioclétien, le sophiste Hiéroclès établit régulièrement le parallèle sacrilége entre Jésus-Christ et Apollonius [4] ; l'empereur Julien mit l'image d'Apollonius sur ses monnaies [5]. Des chrétiens même se laissèrent prendre à cette gloire apocryphe. Au cinquième siècle, le saint évêque Sidoine-Apollinaire, tout en réservant les droits de la foi catholique, parle d'Apollonius avec admiration et traduit pour la cour d'un roi visigoth un abrégé d'un abrégé de sa vie [6]. Isidore de Péluse [7] le cite comme un grand homme persécuté par la calomnie. Enfin, au douzième

pour les magiciens et les enchanteurs qu'il combla de louanges et d'honneurs Apollonius de Cappadoce, magicien et enchanteur habile qui avait fleuri sous Domitien, et lui érigea même un monument comme pour les demi-dieux (ἡρωῶν).

1. Lamprid., *in Alex.*, 24.
2. Vopiscus, *in Aurelian.*, 28.
3. *In Pythag.*, 2; *de Abstin.*, III, 2.
4. Eusèb., *in Hieroclem.*
5. Tristan., III, p. 637.
6. VIII *Ep.*, III.
7. I *Ep.*, CCCLXXXIX.

T. II.  11

siècle, le moine byzantin Tzetzès, admirateur de ce grand magicien (Apollonius à cette époque était retombé à l'état de magicien, comme y était tombé Virgile), ajoute de nouveaux contes bleus aux contes bleus de Philostrate, et parle de cigognes enchantées que l'on montre à Constantinople comme l'œuvre d'Apollonius.

Mais à quoi aboutit cette renommée ? Apollonius eut quelques enthousiastes et quelques autels, peu nombreux en définitive. Il n'eut pas même une secte comme Simon ; il n'y eut jamais d'Apolloniens. Au commencement du quatrième siècle, Apollonius n'avait presque plus d'adorateurs [1] et il ne paraît pas que Julien, dans son zèle de restauration idolâtrique, ait songé à relever ses autels. Seulement quelques charlatans de magie faisaient leurs sortiléges en son nom [2]. Il ne laissa pas une idée, pas une doctrine féconde, pas une action tant soit peu efficace sur la vie humaine. Le mensonge est stérile. Philostrate, en créant à Apollonius une popularité et un culte factices, avait fait un tour de force, explicable seulement par la crédulité du paganisme expirant, mais rien de plus qu'un tour de force [3].

1. Lactance, *Instit.*, V, 3.
2. Eusèbe, *in Hieroclem.*
3. Voyez sur Apollonius, parmi les modernes : Huet, *Démonst. évangél.*, IX, 47. – Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 125 et suiv. (in-4°). Tzschirner, *der Fall des Heidenthums*, p. 130, 131, 405 et s., 460 et suiv. — Amédée Fleury, *Saint Paul*

En définitive, ces manifestations soi-disant divines aboutissaient à l'abaissement de l'esprit humain. Nous venons de voir les inspirés du judaïsme amener leur nation par la perte de sa liberté à la perte de son bon sens ; les talmudistes et les kabbalistes sont le dernier fruit de ce soulèvement prétendu religieux. Nous avons vu les faux inspirés dans l'Église, ces sectaires qui se donnaient le renom de prophètes, Simon, Ménandre, Ébion, les Nicolaïtes, Cérinthe, aboutir à un résultat pareil et enfanter le gnosticisme. Là aussi, c'est le rêve qui aura gagné du terrain sur le bon sens, la chimère sur la raison, l'Orient sur l'Occident ; le gnosticisme est oriental comme la kabbale.

Dans le paganisme, il en sera de même. Les prétendus inspirés ont livré bataille à la raison humaine ; ils ont gagné, et ce succès de la superstition est croissant. Ce qui conserve dans la société païenne un peu de saine raison et de dignité fléchira peu à peu. Le panégyriste d'Apollonius nous montre son héros aux prises devant Vespasien avec le stoïcien Euphrate [1],

et Sénèque, t. I, p. 204 et suiv. ; II, p. 94 et suiv. — On cite plusieurs dissertations : *De Apollonio Tyanensi* per Sigismund Klose. Wittemberg, 1723. — Chauffeyre, *Dissertation sur Apollonius de Tyanes*, Middelbourg, 1808. — Baur, *Apoll. de Tyanes et le Christ, ou les rapports du pythagoréisme au christianisme*. Tubingue, 1832. — On sait assez qu'au dernier siècle les deux premiers livres de Philostrate ont été traduits par Charles Blount avec des notes extraites des papiers de lord Herbert de Cherbury, et qu'une autre traduction a été publiée avec une préface du roi de Prusse, Frédéric II. Une tentative en ce sens a été faite aussi, je crois, par la nouvelle école antichrétienne. (V. l'Appendice.)

1. Sur Euphrate, voyez Pline, *Ep.*, 1, 10; Epict., *apud Arian.*

le poursuivant et poursuivi par lui d'accusations et d'injures. Cette querelle, assez ignoble pour être historique, est jugée par Vespasien en faveur d'Apollonius contre Euphrate, pour le pythagoricien contre le stoïcien, pour le mystagogue contre le philosophe. C'est une image, sinon un épisode du procès qui se jugeait alors dans l'empire. La famille Flavia, soit par prudence politique, soit par reconnaissance envers le mysticisme pythagoricien, ne fut point favorable au stoïcisme ; Vespasien une première fois, Domitien après lui, chassèrent de Rome les philosophes. Même après la chute de la famille Flavia et la résurrection du stoïcisme sous les Antonins, le pythagoréisme et la théurgie continuèrent à lui tenir tête. Le stoïcien Épictète, très-froid sur le culte des dieux, est contre-balancé par Plutarque, le prêtre d'Apollon, l'ennemi des stoïciens, le dévot restaurateur du paganisme. Même quand le stoïcisme avec Marc-Aurèle monte sur la chaise curule des Augustes, il n'y arrive qu'en se mêlant, dans l'esprit vacillant de ce prince, à bien des dévotions païennes que Cléanthe, Posidonius, Sénèque, Épictète, eussent méprisées.

Et enfin, après Marc-Aurèle, il n'y eut plus de stoïciens ; la philosophie ne se fit plus accepter qu'en se mêlant d'une dose toujours croissante de superstition

III, 15 ; IV, 18 ; Dion, LXIX, 8 ; Philostrate, *in Apollon.*, I, 10 ; IV, 7. Eunap., *Proœm.* et *Vitæ sophistarum*. Ce stoïcien peut avoir été un philosophe plus sérieux qu'Apollonius.

et de théurgie. L'influence de l'Orient gagna de plus en plus. Le paganisme marcha dans des voies de moins en moins rationnelles, préférant Plotin à Cicéron, Apollonius à Socrate [1], le mysticisme d'Alexandrie à l'esprit critique d'Athènes, les cultes ténébreux de l'Asie aux cultes plus lucides de la Grèce, Sérapis à Jupiter, l'Orient à l'Occident. Le christianisme seul eut sous sa garde la raison humaine, et seul il la sauva.

Telles furent dans leur folie, dans leur pauvreté, dans leur stérilité, ces contrefaçons du Dieu véritablement manifesté sur la terre.

1. Apollonius mis au-dessus de Socrate, dans Philostrate, I, 2; IV, 2; VII, 11; VIII, 7.

CHAPITRE XXI

DE L'ÉGLISE.

> Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.
>
> Mais qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.
>
> (MATTH., XXIV, 13.)

Le contraste entre l'Église et la société païenne est un thème qui a été mille fois traité. Notre siècle qui se lasse de tout, même des meilleures choses, semble le prendre comme un lieu commun. Je serai donc court sur ce sujet, et je tâcherai surtout d'être précis pour éviter les redites, et d'être simple pour me les faire pardonner.

D'ailleurs, si nous touchons ici à ce qu'il y a de plus beau, nous touchons en même temps à ce qu'il y a de plus simple. Dans la vie chrétienne, tout est simple parce que tout est droit ; tout est grand sans être gigantesque, lumineux sans être éblouissant ; tout est sage et tout est sobre. L'Église reste en dehors de



tout excès, même de l'excès de sagesse. « Sois sage avec sobriété », dit saint Paul [1].

De ces révolutions qui avaient troublé le monde, quelle impression avait reçue l'Église ? Quelle était son attitude vis-à-vis des Juifs ? vis-à-vis des hérésiarques ? vis-à-vis du monde païen ?

Vis-à-vis des Juifs d'abord. La chute de Jérusalem était pour l'Église une éclatante confirmation des promesses qu'elle avait reçues. Annoncée par Moïse et par les prophètes de l'ancienne loi, prédite par le Sauveur avec ses préludes, son achèvement, ses conséquences, rappelée à satiété dans les admonitions des apôtres, cette chute avait justifié toutes les prophéties. Et, pour ajouter en même temps à la confirmation de la foi comme aussi pour donner une consolation aux cœurs chrétiens, ceux-là seuls, parmi les habitants de Jérusalem, avaient échappé au désastre qui, devenus chrétiens, avaient suivi les conseils divins, et, dès les premiers signes de cette moisson redoutable, s'étaient enfuis sur la montagne sans même descendre dans la maison pour prendre leur manteau.

De plus, la synagogue abolie faisait place à l'Église. Les prophètes n'avaient jamais montré un peuple rejeté, sans faire voir l'élection d'un autre ; une bénédiction éteinte, sans la faire voir transportée ailleurs. Le Seigneur dit d'abord à Isaïe : « Tu es mon serviteur

1. Rom., XII, 3.



pour ramener à moi Israël... » Mais lorsque le prophète a en vain épuisé ses forces auprès d'Israël : « C'est trop peu, lui dit alors le Seigneur, que tu sois mon serviteur pour réveiller les tribus de Jacob et convertir la lie d'Israël. Je t'ai placé pour être la lumière des Gentils, afin que tu sois jusqu'aux extrémités de la terre le salut qui vient de moi [1]. » Lorsque ceux qui ont été appelés n'ont pas répondu, le Seigneur leur annonce que « leur nom sera un nom de malédiction » et que « désormais sous un autre nom il appellera d'autres serviteurs ». « Je prendrai parmi eux des prêtres et des Lévites, dit le Seigneur [2]. » En même temps « le Seigneur rendra son jugement par le feu et par le glaive sur toute chair, et des milliers d'hommes périront ; il rassemblera de toute nation et de toute langue d'autres témoins de sa gloire [3]. »

Je n'ai pas besoin de dire comment la même concordance entre les menaces et leur accomplissement se retrouve plus marquée encore dans le Nouveau Testament. C'est le père de famille qui, à la place des

1. Dominus ab utero vocavit... — Et dixit mihi : Servus meus es tu Israel, quia in te gloriabor. — Et ego dixi : In vacuum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi : ergo judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo. Et nunc dicit Dominus formans me ex utero servum sibi, ut reducam Jacob ad eum, et Israel non congregabitur... — Et dixit : Parùm est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Isaïe, XLIX, 1-6 (cité Act., XII, 47).
2. Isaïe, LXV, 12-15.
3. Isaïe, LXVI, 15 et suiv.

conviés ingrats dont il a détruit et dépeuplé les cités, envoie dans les rues et les carrefours recueillir les boiteux, les aveugles, les pauvres, pour les pousser dans la salle du banquet [1]. C'est la sentence qui rejettera les fils du royaume dans les ténèbres extérieures, et appellera de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, des nouveaux venus pour se reposer dans le royaume céleste avec Abraham, Isaac et Jacob [2].

Les promesses en elles-mêmes sont donc éternelles ; elles peuvent être transportées, elles ne périssent pas. Et, à l'époque dont nous parlons, où se continuaient-elles ? Où était le royaume de Dieu puisqu'il n'était plus à Jérusalem ? Qui héritait des promesses après que Juda en était déshérité ? En quel coin du monde étaient réunis, et ces restes de la nation élue que les prophètes montrent toujours surnageant au milieu de son naufrage, et ces nouveaux venus des nations disgraciées, appelés à leur tour pour remplacer ceux qui avaient failli ? La vraie synagogue est immortelle ; où était-elle donc ? La loi de Moïse finie, où était la loi de Dieu ? Le temple détruit, où était le temple ? Le sacrifice aboli, où était le sacrifice ? Où étaient les élus dont la semence ne devait jamais périr? Où est le Seigneur ? disaient et les païens railleurs et les Juifs désespérés.

Or, il y avait alors ce qui n'existait pas quarante ans

1. Matth , XXII, 1-10. – Luc, XIV, 16-24.
2. *Ibid.*, VIII, 11-12. — Luc, XII, 25-30.

auparavant, un peuple placé en dehors de la synagogue mosaïque, mais conservant la foi de Moïse, son dogme du Dieu un et du Dieu créateur, ses Livres saints, sa tradition. Ce peuple, il est vrai, n'était pas un peuple dans le sens charnel du mot, un peuple sorti d'un père commun et uni par une même origine. Ceux qui le composaient étaient venus de toutes les nations ; mais cela même avait été prédit vingt fois par les prophètes : « La loi du peuple de Dieu deviendra la loi de toute la terre... Et par delà la mer, et dans Tharsis (la Cilicie), et chez les fils de Lud (Lydie) armés de flèches, et dans Thubal (Ibérie), et dans Javan (Ionie et Grèce), et dans les îles lointaines (l'Europe), le Seigneur sera nommé à ceux qui ne l'ont pas entendu nommer jusque-là [1]. » Ceux qui composaient ce peuple avaient été, pour la plupart, des païens, des disgraciés, des maudits, c'étaient les derniers devenus les premiers. Car il avait été dit : « Dieu fera miséricorde à celle qu'il avait nommée sans miséricorde. Dans les lieux où il disait jadis : Vous n'êtes pas mon peuple, il dira : Vous êtes les fils de Dieu. Au peuple qui n'était pas le sien, il dira : Vous êtes mon peuple, et ce peuple lui dira : Vous êtes mon Dieu [2]. »

Il est vrai aussi que ce peuple n'était pas uni par le lien de la circoncision charnelle ; mais, au lieu de la

1. Isaïe, LXVI, 18-20.

2. Osée, I, 10; II, 23, 24 (cité Rom., IX, 25, 26. — I Petr., II, 10).

circoncision, il avait été, selon la prophétie d'Isaïe, « marqué du signe sacré par les envoyés du Seigneur »[1]. Il était un spirituellement, comme Israël l'était corporellement ; il avait été consacré spirituellement, comme Israël l'avait été corporellement ; il était fils d'Abraham par la foi, au lieu de l'être par la chair[2].

Il est vrai encore que ce peuple ne gardait plus exclusivement ni le nom, ni la langue du peuple d'Israël. Quoiqu'il se proclamât et pût se proclamer le véritable Israël[3], il ne s'appelait pas Israélite, mais chrétien. Sans se borner à la seule langue de Moïse, fait comme il l'était pour réunir tous les hommes, il parlait toutes les langues humaines. Mais cela aussi avait été prophétisé : « Un nom nouveau te sera donné, ô Jérusalem ! que prononcera la bouche du Seigneur. Le Seigneur appellera ses serviteurs d'un autre nom ; et qui sera béni en ce nom sur la terre sera béni du Dieu de vérité ; qui jurera sur la terre par ce nom jurera par le Dieu de vérité... Dieu parlera à ce peuple avec la parole d'une lèvre étrangère et avec une langue nouvelle[4]. »

1. Isaïe, LXVI, 19.

2. « Dans le Christ Jésus, il n'y a ni circoncision, mais une création nouvelle. — Et pour tous ceux qui ont adopté cette loi, la paix et la miséricorde soient sur eux, et sur l'Israël de Dieu. » Saint Paul aux Galates, VI, 15, 16.

3. Hebr., XII, 22. — S. Justin, *in Tryphone*, 123.

4. Isaïe, LXII, 2; LXV, 15-16; XXVIII, 11. — Voyez I Cor., XIV, 21. Origène explique très-bien comment le judaïsme était appelé à former une nation, à guerroyer, etc... La nation étant détruite, la loi de Moïse est abolie. Le christianisme, au contraire,

Il est vrai enfin que ce peuple n'avait rien d'exclusif ni de fermé. Il n'était pas comme Israël d'une seule race, d'un seul pays, d'une seule cité. Il s'ouvrait à quiconque venait à lui. Ce n'était pas la synagogue d'une race et d'un pays, c'était l'Église du monde. Mais les prophètes justifiaient encore cette abrogation du nationalisme exclusif d'Israël : « Le fils de l'étranger qui voudra s'attacher au Seigneur ne dira plus : « Le Seigneur me séparera par une barrière d'avec « son peuple... » Mais les fils de l'étranger qui s'attacheront au Seigneur, je les réjouirai en ma maison de prière parce que ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples [1]. Vous partagerez votre terre entre vous et les étrangers qui seront venus parmi vous, et ils seront pour vous comme des indigènes [2]. »

C'est qu'en un mot ce peuple, quoique héritant des mêmes promesses, en était investi par une alliance nouvelle. C'est pour cela qu'il portait un nouveau nom, qu'il parlait une langue nouvelle, qu'il sortait d'une source nouvelle. Cette alliance était celle que Daniel annonçait lorsqu'il disait qu'à la soixante-dixième semaine « le Christ confirmerait à plusieurs

qui ne forme pas un corps de nation, a dû lui succéder et est appelé à se répandre sur toute la terre et au sein de tous les peuples, tandis que, s'il se fût soumis à la loi religieuse des Juifs, il se serait par là identifié à la nation juive, et aurait péri avec elle. Origène, *Contra Celsum*, IV, 22; VII, 26.

1. Isaïe, LVI, 3-7.
2. Ézéch., LXVII. 22, 23, et alii alibi.

son alliance [1]... » « Voici que viennent les jours... avait dit Jérémie ; et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, non selon le pacte que j'ai fait avec leurs pères.. ce pacte qu'ils ont brisé et pour lequel je les ai traités en maître [2]... » Et, allant plus loin, le prophète avait peint ce renouvellement de toutes choses : « Comme des cieux nouveaux et une terre nouvelle que je ferais apparaître devant moi, ainsi apparaîtra votre race et votre nom. Ne vous rappelez plus le passé, ne regardez pas aux choses antiques. Je fais toutes choses nouvelles ; elles naissent d'aujourd'hui [3]. »

Seulement, ce peuple nouveau et cette alliance nouvelle reproduisaient, tout en les transfigurant et en les traduisant pour ainsi dire dans la langue des cieux, tous les traits de l'ancienne alliance. Le Juif que Dieu éclairait de sa lumière retrouvait là tout ce qu'il avait perdu. Désolé de la perte de sa terrestre Jérusalem, il retrouvait une Jérusalem nouvelle. Il y retrouvait la synagogue, le lieu d'assemblée, l'Église (car tous ces mots veulent dire une même chose) dans laquelle la prière, la lecture et l'interprétation des Livres saints, l'enseignement de la loi, se faisaient comme dans les

1. Dan., IX, 27.
2. Jérém., XXXI, 31-33 (Voir Hebr., VIII, 8; X, 16).— Sur la prophétie d'une nouvelle alliance, voir encore Isaïe, XLII, 6; XLIX, 8.
3. Isaïe, XLIII, 18, 19; LXV, 17; LXVI, 22. — Voir Apoc., XXI, 1. — II Cor., V, 16.

synagogues du judaïsme. Il y retrouvait bien plus : il y retrouvait son temple détruit ; car, dans l'alliance nouvelle, tout lieu d'assemblée était un temple. Les vrais adorateurs, avait-il été dit, n'adoreront ni sur la montagne de Garizim ni à Jérusalem, mais « l'heure approche et elle est venue où ils adoreront le Père en esprit et en vérité »[1]. En d'autres termes, le culte parfait de Dieu ne devait avoir de limites ni dans le temps ni dans l'espace. Tout lieu d'assemblée était un temple ; car dans tout lieu d'assemblée se célébrait le sacrifice, qui avait cessé d'être célébré dans le temple juif, même avant le jour de sa ruine. Le Juif baptisé retrouvait là le sacrifice, se renouvelant aussi chaque jour ; mais, au lieu d'être limité à un certain pays, à une certaine cité, à un certain autel, il était donné à tous les peuples, présent dans toutes les cités, possible dans tous les lieux : il se retrouvait donc tout autrement saint, pur, efficace, conformément à la prophétie de Malachie : « Ma volonté n'est pas avec vous, a dit le Seigneur aux fils de Juda, et je ne recevrai pas l'offrande de vos mains. Mais du lever du soleil à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et, en tout lieu, on sacrifiera et on offrira en mon nom la pure victime[2]. »

1. Joan., IV, 23.
2. Malachie, I, 10-11. — « Le Seigneur sera adoré dans tous les pays et dans toutes les îles des nations. » Sophon., II, 11. — Voir S. Justin, *in Tryph.*, 106, 107.

Dans ce temple nouveau, le Juif retrouvait encore, sous une forme nouvelle, des trésors mystérieux pareils à ceux du tabernacle mosaïque. Dans le tabernacle, sept objets sacrés demeuraient couverts d'un voile, visibles aux seuls prêtres, maniés par eux seuls: l'arche d'alliance, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, la mer d'airain, les vases du ministère sacré[1]. Dans l'Église aussi, sept sacrements, sept grands mystères, confiés aux mains de l'évêque et du sacerdoce, cachés en ces premiers temps par une prudente réserve, formaient le trésor de la communauté chrétienne. La mer d'airain se retrouvait dans la source baptismale; la table des pains de proposition dans la table mystique de l'Eucharistie; le candélabre sacré n'avait été qu'une figure des lumières de l'Esprit-Saint et des sept dons qu'il porte aux fidèles. Le véritable Israël, celui qui savait le don de Dieu, pouvait donc dire que le sac du temple et le triomphe de Titus ne lui avaient rien fait perdre.

Dans l'Église chrétienne, se retrouvait aussi pour lui et son pontificat anéanti et son sacerdoce perdu et ses tribus effacées. Un autre Grand-prêtre, qui était, lui, le pontife des biens futurs, était à son tour entré dans le tabernacle et avait passé sous le voile du sanctuaire; en ce sens, qu'étant Dieu, il était entré dans

1. Origène, *Hom.* 5, *in Num.*



le tabernacle de l'humanité et s'était caché sous le voile de la chair. Il y était entré, comme le pontife descendu d'Aaron, en versant le sang de la victime; mais cette victime, c'était lui-même, et ce sang était un sang divin. Il avait pénétré dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans le ciel, et il avait montré aux hommes la voie, nouvelle pour eux, qui y conduit. Étranger, il est vrai, à la tribu de Lévi, il n'était pas selon l'ordre d'Aaron; mais il était grand-prêtre de ce sacerdoce éternel et universel, selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacerdoce aaronique n'avait été que la continuation locale et temporaire. Il était le grand-prêtre, « seul créé tel par un serment de Dieu même, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs, plus haut que les cieux, impeccable et offrant une victime pour les péchés des hommes, non pour les siens, mais s'offrant lui-même »[1], prêtre et victime.

Et du Christ grand-prêtre naissait le sacerdoce chrétien, comme le sacerdoce judaïque était né du grand-prêtre Aaron. Seulement au peuple juif, formé par le lien de la parenté charnelle, avait été donné un sacerdoce sorti du sang et de la chair; au peuple chrétien, peuple d'adoption et formé par la génération spirituelle, était donné un sacerdoce spirituellement engendré. Chez le peuple chrétien, la maison d'Aaron et la tribu de Lévi, au lieu de se conserver par le ma-

1. Heb., VII, 20-28.



riage, se multipliaient bien plus abondamment par la paternité spirituelle de la parole. Ce nouveau sacerdoce avait été prophétisé : « Ils vous amèneront de toutes les nations de nouveaux frères en don au Seigneur... et je prendrai parmi eux des prêtres et des Lévites, dit le Seigneur [1]. »

Enfin, outre la tribu sainte, il se retrouvait dans l'Église un souvenir des autres tribus qui dans Israël se perdaient. Les douze apôtres avaient été placés auprès du Christ, roi et grand-prêtre d'Israël, comme les douze chefs des tribus qui jugeaient assis autour du trône royal ; les soixante-douze disciples avaient été comme les soixante-dix vieillards de Moïse, ou les soixante et onze membres du sanhédrin [2]. Le jour où le Fils de l'homme devait apparaître assis sur le siége de sa majesté, ses douze apôtres, assis sur douze siéges, devaient juger les douze tribus d'Israël [3] ; et il était dit qu'au jour de ce jugement solennel, les élus d'Israël devaient être marqués, tribu par tribu, au nombre de douze mille pour chacune [4]. Quel est le sens mystique de cette distinction des tribus dans le peuple chrétien ? Origène, quoiqu'il ne se charge pas de l'expliquer, semble le rapporter à la nature différente des grâces données à certains fidèles [5].

1. Isaïe, LXVI, 20-21.
2. Ps. CXXI, 5-6. — Isaïe, III, 14 ; XXXII, 1. — Ézéch., VII, 27.
3. Matth., XIX, 28.
4. Apoc., VII, 9.
5. Orig., *in Matth.*, XIX, 28. *Autres commentaires sur cet*

Le Juif accablé des maux de sa patrie pouvait donc, s'il comprenait le sens mystique de la loi, retrouver là tout entière sa patrie perdue. Sa synagogue, qu'il avait crue détruite, lui apparaissait là, pure, complète, bénie de Dieu. Il retrouvait là « la montagne de Sion, la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste habitée par les anges ». Il se retrouvait parmi les vrais circoncis de la circoncision du cœur, parmi les vrais fils d'Abraham, fils non par le sang, mais par la promesse [1]. Tout cela, il est vrai, en un sens mystique et sous une forme plus épurée; tout cela transporté de la terre au ciel, du symbole à la chose, de l'ombre au corps, de l'image à la réalité. Tout était identique, mais tout était renouvelé; tout était ancien, bien que tout fût nouveau. Selon la parole de l'Apôtre, ce que la loi avait de muable était transformé ; ce qu'elle avait d'immuable demeurait toujours [2]. Le mosaïsme

Évangile attribués à Origène, et réunis aux œuvres de saint Jean Chrysostôme. Dans le livre d'Hermas, l'Église est figurée par une forteresse bâtie sur le rocher, et dont la porte est gardée par douze vierges. Chacune de ces vierges représente une vertu, et aussi une des tribus d'Israël.

1. Non enim qui in manifesto, Judæus est, neque quæ in manifesto, in carne, est circumcisio.

Sed qui in abscondito, Judæus est, et circumcisio cordis in spiritu, non in littera, cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo est. Rom., II, 28, 29.

Non enim omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israelitæ.

Neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii ; sed in Isaac vocabitur tibi semen.

Id est, non qui filii carnis, hi filii Dei; sed qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine. IX, 6-8.

2. Voir surtout l'épître aux Hébreux :



littéral n'est que le serviteur, l'enfant d'Agar ; le mosaïsme spirituel, le christianisme, c'est l'enfant de Sara, le fils de la maison, le légitime héritier[1]. Le chrétien est le vrai Israélite, le vrai fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le véritable enfant de la promesse, le peuple vraiment enfant de Dieu [2]. Jouissant ainsi de la perfection de la loi, le Juif pouvait enfin se consoler de la chute tant de fois prédite de Jérusalem et de son temple de pierre [3].

Il y avait donc, et dans les souffrances d'Israël une

Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat. Hebr., VII, 12.

Nihil enim ad perfectum adduxit lex. 19.

Qui exemplari et umbræ deserviunt cœlestium. VIII, 5.

Nondum propalatam esse sanctorum viam. IX, 8.

Justitiis carnis usque ad tempus correctionis impositis. 10.

Declarat mobilium translationem tanquàm factorum, ut maneant ea quæ sunt immobilia. Itaque regnum immobile suscipientes, habemus gratiam. XII, 27, 28.

1. Galat., IV, 22-31. — Rom., IX, 7-13.

Cognoscite ergo quia qui ex fide sunt, ii sunt filii Abrahæ. Gal., III, 7.

Si autem vos Christi, ergo semen Abrahæ estis, secundùm promissionem hæredes. Galat., III, 15-27. — V. aussi *Ibid.*, IV, 22-31.

2. Justin, *in Tryph.*, 11, 119, 123, 124.

3. « La destruction irréparable du temple matériel des Juifs coupa le câble qui attachait encore la foi nouvelle au pays où elle avait pris naissance, et la lança sous la main de la Providence, dans sa carrière de conquêtes spirituelles, en même temps que la restauration si vantée du Capitole, par Vespasien, était une vaine tentative pour revenir encore au passé, pour faire revivre ce qui périssait, et pour rattacher une croyance surannée aux conditions nouvelles de la pensée. » Merivale, *Histoire des Romains sous l'Empire*, t. VI, à la fin.

Sur ce judaïsme spirituel des chrétiens et toutes les vérités que nous venons de développer, v. la lettre de saint Augustin à Asellicus. *Ep.* 196.

vérification des prophéties, et dans le salut des fidèles au milieu de ce désastre un affermissement des espérances, et, dans la destruction du temple, comme une nouvelle investiture donnée à l'Église.

Et cependant à ce triomphe de la foi se mêlaient les douleurs de la charité. La nouvelle Sion ne fut pas sans donner des larmes aux souffrances de la première. Un grand nombre de ses fidèles étaient nés dans le judaïsme et en gardaient encore les observances. Les SAINTS DE JÉRUSALEM étaient dans toute l'Église l'objet d'une affection toute particulière. Même envers la synagogue déïcide, incrédule, persécutrice, mais non encore ouvertement rejetée, une sorte de piété filiale se retrouvait parmi les chrétiens. Et quand Jérusalem tomba, cette effroyable chute inspira aux chrétiens une douleur pareille à celle qu'inspire, malgré tout, à une fille pieuse, la mort d'une mère même dénaturée.

On peut facilement s'en apercevoir quand on voit avec quels ménagements et avec quelle douceur les écrivains orthodoxes parlent aux Juifs convertis, qui au sein du christianisme restent encore attachés aux pratiques judaïques. Jérusalem est tombée, visiblement sortie de ses propres voies, visiblement condamnée par le Seigneur. Les pratiques judaïques au sein de l'Église n'ont plus de but ; tôt ou tard elles doivent disparaître. L'Église n'imitera pourtant pas ces hérésiarques qui s'éloignent du judaïsme jusqu'au point de

méconnaître la divinité de son passé ! Pleine de ce respect pour l'antiquité qui est propre aux grandes institutions, au lieu de rompre brusquement avec le judaïsme, elle tiendra, selon le mot des saints Pères, à enterrer la Synagogue avec honneur. Elle laissera les Juifs qui sont au milieu d'elle observer la circoncision, pourvu que la dignité du baptême n'en soit pas diminuée ; le sabbat, pourvu que le dimanche ne soit pas méconnu ; les œuvres de la loi, pourvu qu'ils ne mettent pas les œuvres de Moïse au-dessus de la foi du Christ. Elle les laissera libres, pourvu qu'eux-mêmes laissent libres les autres chrétiens et ne fassent pas un devoir pour tous de ce qui est la libre observance de quelques-uns.

Mais, en même temps, elle cherchera à les faire sortir doucement de cette voie stérile, en leur montrant quel en est le sens caché ; à les faire passer sans violence de la lettre de la loi telle qu'ils la pratiquent à l'esprit de la loi tel que le réalise le christianisme. Elle les initiera par ces interprétations à la loi chrétienne de liberté dont les habitudes serviles du pharisaïsme leur rendaient l'acceptation difficile. Du reste, cette sorte de version de la loi en un sens spiritue avait été pratiquée même par des Juifs. Aristobule et Philon, dans la synagogue encore debout, en avaient donné l'exemple. Dans l Église, saint Paul en avait admirablement posé les bases. On continuait ce labeur, y employant parfois les pensées les plus hautes, quel-

quefois aussi des subtilités analogues au rabbinisme et les erreurs de la science populaire.

Une épître, attribuée, à tort peut-être, à saint Barnabé, mais digne en certaines choses d'une main apostolique, et écrite peu après la chute de Jérusalem [1], témoigne de ce pieux labeur. Elle cherche à consoler ces Juifs chrétiens qui pleurent la perte de Sion ; elle cherche aussi à les détacher de ces minutieuses observances, signes de nationalité devenus plus chers à leur cœur depuis que la nation a péri. Il n'y a plus, dit-elle, de sacrifices au temple ; mais le sacrifice vraiment divin dont les holocaustes n'étaient que l'image s'accomplit et s'accomplira toujours.—Pourquoi faire encore la distinction des viandes pures et impures ? Observons-la dans son sens allégorique, c'est-à-dire évitons le contact du voluptueux qui nous est représenté par le pourceau, du cupide que figure l'épervier, de l'adultère dont l'hyène est l'image[2] (tout cela, il faut le dire, selon la

1. La date de cette épître peut s'induire du passage (voyez plus bas) qui mentionne la ruine du temple, et d'un autre (voyez ci-dessus, p. 234) qui me paraît contenir une allusion contemporaine au règne de Vespasien et de ses trois prédécesseurs éphémères. Cette épître est citée comme appartenant à saint Barnabé par saint Jérome (*Vir. ill.*, 6, *in Ezech.*, 4.), Clément d'Alexandrie (*Strom.*, II, 6, 7, 15, 18; V, 8, 10) et Origène (*Principiis*, III, 2; *in Celsum*, I, 63) où il la nomme Épître catholique. Mais cependant saint Jérôme la compte parmi les apocryphes, et Eusèbe en fait autant (ἐν νόθοις, *H. E.*, III, 25; VI, 14). Les critiques modernes croient à son antiquité, mais sans l'attribuer tous à saint Barnabé.

2. Ch. 7-10. Le texte grec original de la lettre de saint Barnabé a été retrouvé dans ces dernières années par Tischendorf.

zoologie populaire ou la zoologie des rabbins). — A quoi bon l'observation servile du sabbat ? Le sabbat n'est que l'image de ce repos parfait qui, après le dernier avénement, sera donné aux élus. Alors, après les sept grands jours que doit durer le monde, le Seigneur entrera dans son repos le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour d'un monde nouveau. Voilà pourquoi les chrétiens célèbrent le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour de la semaine qui commence [1]. — Tous les rites du judaïsme avaient un sens caché qui, en se montrant, les abroge. Le bouc émissaire était l'image du Christ [2] ; le bâton garni de laine qui sert à jeter au peuple les cendres de la victime est une image de la croix ; le serpent d'airain, les bras étendus de Moïse, en sont aussi des figures ; le baptême est symbolisé dans vingt passages [3].

Ces explications, sans doute, n'ont pas toutes la même valeur ; mais elles ont toutes le même but : faire voir dans le judaïsme un vaste symbolisme dont le sens demeure, après que les symboles ont péri, plus dégagé et plus éclatant. « Les Juifs pareils aux gentils

1. Voir aussi saint Paul. Hebr., IV, 4, 9.

2. Nemo vos judicet in cibo, aut in potu, aut in parte diei festi, aut neomeniæ aut sabbatorum, quæ sunt umbra futurorum, corpus autem Christi. Col., II, 16, 17.

3. Voir Ep. Barnab., 11, 12. — Par suite d'explications alphabétiques dans le genre des rabbins, l'auteur trouve aussi une figure de la croix dans le nombre (318) des serviteurs qu'Abraham a fait circoncire (Gen., XIV, 14; XVII, 23). Trois cent dix-huit s'écrit en grec TIH. Le T figure la croix, les deux autres lettres sont les initiales du nom de ΙΗΣΟΥΣ (ch. IX). Clément d'Alex.

avaient mis leur espérance en un temple matériel. Ils avaient cru enfermer la sainteté de Dieu dans un sanctuaire... Mais ce temple vient d'être détruit par leurs ennemis » ; et, conformément à la parole, « le temple sera rebâti par ceux-mêmes qui l'ont détruit », ces gentils qui ont renversé Jérusalem « vont à leur tour élever à Dieu son véritable temple, le temple spirituel »[1]. Tout périt donc, mais tout revit ; dans le sens extérieur et terrestre où l'entendait la synagogue, le mosaïsme est détruit ; dans le sens intérieur et céleste où l'entend l'Église, le mosaïsme revit. « Jacob a supplanté Ésaü. Dieu a fait comme le patriarche à qui on présentait ses petits-fils à bénir : il a croisé ses mains et donné à celui qui était à gauche les bénédictions de la droite, c'est-à-dire les plus abondantes[2]. » Le judaïsme rendu inutile « évacué »[3], comme le dit admirablement saint Paul, tombe après avoir porté son fruit, comme l'écorce qui se dessèche quand la noix, devenue mûre,

(*Stromat.*, VI, 11) fait la même remarque. Saint Justin, comme l'auteur de l'épître de saint Barnabé, donne de l'Ancien Testament bon nombre d'explications chrétiennes. Ainsi pour les histoires de Noé, Jacob, etc. *In Tryph.*, 138, 140 ; l'agneau rôti (la croix) ; l'oblation de la farine (l'eucharistie), 40, 41 ; les douze sonnettes du vêtement du grand-prêtre (les douze apôtres), la circoncision, 42, 43, etc.

1. Ep. Barn., 16.

2. Ep. Barn., 13.

3. Legem mandatorum decretis evacuans (Christus). Ephes., II, 15. Evacuati estis in Christo qui in lege justificamini. Gal., V, 4. Si enim quod evacuatur (i. e. lex) per gloriam est II Cor., III, 11.



en a été ôtée, comme l'œuf où l'oiseau a été couvé et qu'il brise pour éclore.

Et cependant (telle était la tolérante compassion de l'Église) les pratiques juives, l'abstinence des viandes, la circoncision, l'observation du sabbat, les néoménies, subsistèrent longtemps encore au milieu d'elle. Cent soixante ans après Notre-Seigneur, les Juifs chrétiens les pratiquaient toujours [1]. On leur demandait seulement de ne pas les imposer aux autres chrétiens. Tels étaient, vis-à-vis du judaïsme souffrant dans la synagogue ou converti dans le christianisme, l'attitude de l'Église et son miséricordieux triomphe.

Maintenant, vis-à-vis des hérésiarques et de cette nouvelle effusion de l'esprit de mensonge que les perturbations du monde avaient évoquée, que faisait l'Église ?

Contre ces novateurs, Dieu s'était réservé saint Jean. Il fit échapper miraculeusement le disciple bien-aimé au martyre de la porte Latine ; il le fit vivre près d'un siècle, pour que l'Église troublée pût s'adresser à lui. Quand les Ébionites et les Cérinthiens se mirent à nier l'humanité du Sauveur ; quand d'autres, en Asie, contestèrent la création du monde par la main de Dieu, les Églises de toute l'Asie députèrent au *vieillard*, comme on appelait ce dernier survivant des apôtres. Jean ordonna un jeûne et des prières; puis, sous l'ins-

1. Saint Justin, *Dial. cum Tryphon.*, 46, 47.



piration divine, l'aigle évangélique, le fils du tonnerre (*Boanergès*) écrivit cette magnifique révélation des mystères divins : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait... Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous [1]... » Plus tard, quand il faudra rassurer les fidèles troublés par de prétendues révélations de l'avenir, l'ange reviendra auprès de saint Jean dans son exil de Patmos, et, un jour de dimanche, dans une mystérieuse extase, lui fera entendre sa voix comme celle de la trompette ; il lui dévoilera cette magnifique et effrayante révélation qui termine, par le récit de la fin du monde, la collection biblique dont la création du monde forme le début [2].

Ainsi les trente premières années du christianisme avaient donné au monde, avec les trois premiers Évangiles, les Épîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jacques, premiers monuments écrits d'une foi qui s'était établie surtout par la parole. Et plus tard, pendant les trente années qui suivirent, la seconde génération chrétienne reçut d'en haut, dans les écrits de saint Jean et de saint Jude, pour combattre de nouvelles erreurs et calmer, après la chute de Jérusalem, de nouvelles angoisses, une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint.

1. Voir Hieronym., *in Matth.*
2. Apoc., I, 9, 10.

Ces écrits en effet sont pleins du souvenir des hérétiques qui troublaient alors l'Église. Saint Jude écrit principalement contre les Nicolaïtes, ces hérétiques « livrés à la folie de leurs rêves, qui souillent la chair, qui méprisent la souveraineté, qui blasphèment la majesté » de Dieu [1]. Saint Jean, dans ses Épîtres, condamne surtout ceux qui, comme Ébion et Cérinthe, nient l'humanité du Christ, et veulent que son corps n'ait été qu'un fantôme. Dans son Évangile, il maintient, contre les judaïsants et les paganisants, à la fois l'humanité du Sauveur et sa divinité [2].

Du reste, il discute peu ; saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, discutent davantage. Au moment où saint Jean écrit, la tradition était déjà assez évidente, l'autorité de l'Église assez établie. La doctrine vraie avait été donnée aux chrétiens une fois pour toutes ; il n'y avait plus qu'à y demeurer : « Ceci est un commandement que vous marchiez dans la voie qui dès le principe vous a été enseignée... Celui qui se retire de cette voie et ne demeure pas dans cette doctrine du Christ n'a pas Dieu en lui ; celui qui demeure dans cette doctrine a en lui le Père et le Fils [3]. » Le novateur était ainsi condamné par cela seul qu'il était novateur. Et, comme le danger était pressant, les chrétiens isolés, la séduction facile, la sentence était sévère : « Si quelqu'un

1. Jud., 8.
2. Hieronym., *in Matth.*
3. II Joan., 6, 9.

vient à vous et ne vous apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas : Salut. Celui qui lui dit : Salut, participe à son œuvre mauvaise [1]. »

Il suffisait donc aux apôtres d'opposer à l'hérésie deux choses, un témoignage et un jugement. Comme témoins, ils attestent que la vérité est tout autre: « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché... » (la chair du Seigneur dont on nie la réalité) « la vie qui s'est manifestée à nous... nous l'attestons, nous l'annonçons... Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ ?... Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui détache Jésus » de la chair, « n'est pas de Dieu ; celui-là est l'Antechrist [2]. » Comme juges, ils réprouvent le docteur infidèle ; ils l'excluent de la société des saints : « Mes enfants, il a paru beaucoup d'antechrists. Ces hommes se disent apôtres, mais ne sont pas des apôtres... Beaucoup de séducteurs ont paru qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu en la chair. Celui qui parle ainsi est un séducteur et un antechrist [3]... Parmi nous se sont introduits quelques hommes dont la condamnation est depuis longtemps écrite, des impies... qui nient notre seul Maître et Seigneur Jésus-

1. II Joan., 10, 11.
2. I Joan., I, 1, 3; II, 22; IV, 1-4.
3. I Joan., II, 18. — Apoc., II, 2. — II Joan., 7.

Christ... Rappelez-vous les paroles qui vous ont été dites à l'avance par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient qu'au dernier jour viendront des imposteurs marchant selon leurs désirs dans les voies de l'impiété. Ce sont eux qui se séparent eux-mêmes » de l'Église, « sensuels, et qui n'ont pas l'esprit en eux [1]. »

C'est ainsi qu'entre les hérésies diverses et contradictoires qui l'attaquaient, l'Église restait inébranlable. Mille tombaient à sa gauche, et dix mille à sa droite ; mais le fléau de l'erreur n'approchait pas d'elle.

Restait cependant un point qui agitait la synagogue des Juifs et l'assemblée des fidèles, un point sur lequel les hérétiques de toute espèce semblaient faillir d'un commun accord et qui était pour ainsi dire le trouble commun de toutes les âmes. La pensée de la fin prochaine de ce monde agitait même les païens. Lorsque, quelques années plus tard, la première éruption historique du Vésuve couvrit la Campanie de cendres et de ténèbres, on redouta de nouveau cette nuit éternelle qu'on avait redoutée du temps de César. Un grand nombre, dit Pline, levaient les mains vers les dieux ; d'autres prétendaient qu'il n'y avait plus de dieux et que c'était pour le monde la dernière nuit [2].

1. Jud., 4, 17-19.
2. Pline, Ep., VI, 16-20. — Xiphil., LXVI, 23.

Et, de plus, comme je l'ai dit, cette commune attente était fortifiée chez les Juifs par la pensée d'une vengeance divine sur Rome leur ennemie, chez les chrétiens par les espérances du règne du Christ et de la céleste Sion.

Il faut comprendre du reste en quel sens cette préoccupation devait être particulièrement puissante sur les chrétiens de cette époque. La félicité de l'âme bienheureuse dès le jour où il lui sera permis d'apparaître devant Dieu, telle est aujourd'hui l'idée qui domine le chrétien dans ses vœux et dans ses pieuses espérances. Il n'a pas de peine à dégager par la pensée son âme de son corps, et à la voir paisible et glorieuse auprès de Dieu, tandis que ses membres achèveront de se dissoudre dans le tombeau. Les chrétiens d'alors entraient peut-être un peu moins aisément dans cette pensée. Leur éducation première avait été peu métaphysique ; ni les philosophes de la Grèce, ni les rabbins juifs, si toutefois ces maîtres avaient contribué à former leur enfance, ne les avaient doués de cette facilité d'abstraction qui sépare aisément l'âme des membres, ce qui est idée de ce qui est corps. Leurs langues mêmes, plus concrètes que les langues modernes, se prêtaient mal à ces distinctions. La félicité qu'ils se plaisaient davantage à envisager, c'était la félicité de l'homme tout entier, de l'homme ressuscité ; le jour qu'appelait leur espérance, c'était le jour prochain, ils aimaient à se le dire, où la vie rentrerait dans ces os

desséchés, où l'âme et le corps se réuniraient après la courte séparation du tombeau.

Je l'ai dit aussi, le spectacle du martyre fortifiait encore cette tendance. La pensée de la résurrection soutenait le courage des confesseurs. Ils souriaient avec joie au sein des tortures, en se disant que, de cette chair brisée, rompue, déchiquetée par le bourreau, pas un atome ne périrait ; et que, l'homme tout entier ayant souffert sur la terre, l'homme tout entier refleurirait glorieux dans l'éternité. Ils se raillaient de ces tyrans, incapables de leur ravir, si ce n'est pour un jour, une parcelle de leur chair ou un cheveu de leur tête. C'est là ce qui explique l'importance si grande donnée dans la controverse contre les païens, au dogme de la résurrection de la chair. C'est par lui qu'on encourageait les âmes, qu'on faisait honte au paganisme, que l'on confondait les philosophes, que l'on défiait les persécuteurs.

Mais on comprend alors que le jour de la résurrection fût, pour certaines âmes, l'objet d'une héroïque impatience. C'était le jour qui devait justifier les martyrs, confondre les bourreaux, honorer à la fois et ces âmes qui avaient sacrifié leurs corps pour Dieu et ces corps qui avaient souffert pour lui. C'était le jour du triomphe où la guerre serait enfin terminée, où serait enfin jugé le procès qui se débattait entre le christianisme et le paganisme sur les bûchers et les chevalets. Le chrétien, qui payait de sa chair et de ses membres,

n'attendait sa complète rétribution que pour le moment où sa chair et ses membres, eux aussi, seraient glorifiés. Ne nous étonnons pas si ce jour, le second avénement du Christ, le règne de Dieu, la Jérusalem céleste, étaient ardemment désirés, et chaque soir, dirai-je volontiers, attendus pour le lendemain.

A cette attente souvent impatiente, nous avons dit (t. I, p. 24 et s.) quelle avait été la réponse de saint Pierre et de saint Paul. Lorsque l'hérésie de Cérinthe introduisit l'idée d'un règne de mille ans sur la terre, et d'un règne où les voluptés corporelles auraient leur part, les révélations de Patmos furent la réponse du Saint-Esprit et de l'Église. Nous n'avons pas à nous arrêter longtemps ici sur ce livre, postérieur de plus de vingt ans à l'époque que nous traitons. Mais néanmoins nous pouvons y lire en un seul mot la réponse aux inquiétudes qui agitaient tant de chrétiens.

L'apôtre y parle en effet de la chute de Rome, des prodiges des derniers jours, de la Jérusalem nouvelle, toutes choses que l'imagination hâtive de bien des chrétiens réunissait en un même temps ; il dit même que tout cela aura lieu *bientôt* [1], parce que pour Dieu tous les temps sont courts. Mais il indique aussi que, si l'on compte selon la mesure humaine, il faut s'attendre à des délais : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et

1. Apoc., I, 1.



pour lui rendre témoignage. Et ils jetaient un grand cri en disant : « Seigneur, qui êtes saint et véritable, « jusqu'à quand différerez-vous à faire justice et à « venger notre sang de ceux qui habitent sur la « terre ? » Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que fut complété le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux [1]. » Il y avait donc un délai, un temps d'attente, un ajournement dont l'homme ne pouvait avoir la mesure.

Grâce à ces enseignements, l'attente devenait moins empressée sans être moins vigilante. Le chrétien sut toujours le Christ à la porte et prêt à frapper. Sans se désespérer de ne pas le voir encore, il n'oublia pas non plus son approche. La préoccupation de la fin des temps resta, moins inquiète, moins impatiente, mais toujours utile et salutaire ; tenant les âmes en éveil, à la pensée de cette heure qui pouvait tarder, mais qui pouvait être imminente ; que les apôtres n'avaient pas sue, que les anges ignoraient, et dont le Père céleste garde seul le secret.

Mais, du reste, les impatiences de quelques-uns, les rêveries de Cérinthe, se reproduisirent assez souvent. Cette idée d'un règne de mille ans du Christ sur

1. Apoc., VI, 9, 10, 11.



la terre, dans Jérusalem, capitale des élus ressuscités, s'alliait trop complétement avec les affections nationales de bien des Juifs, avec les pensées un peu terrestres de quelques chrétiens. De siècle en siècle, on en voit dans le christianisme de nombreuses traces. Dans le moyen âge, la pensée de la fin imminente du monde vint plus d'une fois effrayer les esprits ; et, dans le protestantisme surtout, plus d'une secte au XVII[e] siècle, au XVIII[e] et de nos jours, a enseigné le règne de mille ans et la royauté prochaine du Christ.

Quant au paganisme et au monde en général, que dire de l'Église en face de lui, sinon ce qu'il faut dire de l'Église partout et dans tous les temps ?

Seulement ce qui ressort principalement, en face de cette société exaltée et troublée, c'est la simplicité et le calme du christianisme. Il ne s'isole pas comme les Juifs que séparent du reste du monde et leur origine propre et des pratiques étranges et choquantes et un éloignement dogmatique pour les étrangers. Il ne se singularise pas comme les philosophes qui affectent de se distinguer du vulgaire par l'attitude, l'habit, la barbe, le manteau. Il ne ressemble pas à ces groupes de soi-disant inspirés dans le paganisme, qui pratiquent, sous l'empire d'une inspiration fébrile, des cérémonies ténébreuses, souvent obscènes, parfois sanglantes.

Rien de tout cela : et, pour parler avec un chrétien de cette époque, « les chrétiens ne diffèrent point des

autres hommes ; ils n'habitent pas de cités à eux ; ils n'ont point d'idiôme à eux... Habitant, selon le hasard de leur naissance, celui-ci une ville grecque, celui-là une ville barbare, ils suivent dans leur vêtement, leur nourriture, tout l'ensemble de leur vie, les habitudes de leurs concitoyens[1]. » Ils ne fuient point le commerce de ceux qui ne sont pas chrétiens ; ils ne rompent ni les liens de la famille, ni ceux de la société, ni ceux de l'État. Ce sont les moins affectés parmi les hommes. Comment la singularité pourrait-elle s'accorder avec l'universalité à laquelle est appelé le christianisme ?

Il est bien vrai que la persécution leur a imposé la retraite et le silence. Ils ont commencé par vivre au grand air de la publicité et de la liberté ; le christianisme aime le jour[2] ; et plus tard, s'il s'est retiré dans l'ombre, c'est parce que les persécutions l'y refoulaient. Il descendra dans les catacombes, parce que la place publique lui sera interdite ; il aura ses assemblées dans la nuit, parce que l'espionnage le poursuivra dans le jour ; il gardera le silence sur certains points de sa doctrine, parce qu'il sait que, sur ces points, la parole appellerait l'outrage, la calomnie, la persécution. Du reste, il n'accepte les ténèbres, le silence, le secret, que dans la

1. *Ep. ad Diognet.*, 5.

2. « Dieu est lumière, et en lui il n'y a point de ténèbres. Si nous disons que nous sommes avec lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons. » 1 Joan., 1, 5, 6.

mesure où ils sont nécessaires. Comme une plante exilée dans les ténèbres, il pousse autant qu'il peut ses rameaux vers le grand jour.

Cet esprit de rectitude et de paix est bien sensible dans les manifestations surnaturelles du christianisme. La théurgie païenne est violente et maladive, mauvaise et menteuse ; elle opère par le désordre du corps et de l'âme ; le prétendu inspiré est dominé par l'esprit inspirateur ; il ne s'appartient plus, il bondit, il écume. Mais la thaumaturgie chrétienne, parce qu'elle est pure et vraie, opère dans le calme des sens et dans la paix de l'âme. « Le Seigneur n'est pas dans la commotion [1]. » Elle fait des croyants ; elle ne fait pas ce que le langage païen appelle des *enthousiastes* et des *énergumènes*. Un passage de saint Paul, d'une simplicité vraiment surhumaine, règle l'ordre dans lequel les miracles doivent se produire, et fait, pour ainsi dire, la police de l'inspiration. Le prophète chrétien est calme, paisible, sain d'esprit ; il sait parler et il sait se taire ; son inspiration peut attendre : « L'esprit du prophète est soumis au prophète [2]. »

Avec le calme marchait la confiance. Vespasien, avant d'accomplir son prétendu miracle, hésite, discute avec son amour-propre, a près de lui des flatteurs qui l'encouragent, un empire à gagner, un parti politique prêt à tout croire. Saint Pierre et saint Jean rencontrent un

1 III Reg., XIX, 11.
2 Voyez I Cor., XIV, 23-33, 39, 40.

paralytique aux portes du temple. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit saint Pierre ; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche[1]. » Et avec cette simplicité, cette certitude, cette tranquillité, Dieu se manifeste et l'homme est guéri.

On peut donc le croire : les révolutions de ce siècle purent toucher, affliger, effrayer même les vrais chrétiens ; elles ne les troublèrent pas. Ils échappèrent à la pensée superstitieuse qui aggravait pour les autres l'impression des malheurs publics ; ils ne furent agités, ni comme les Juifs, par la recherche désespérée du Messie, puisque le Messie était pour eux depuis longtemps trouvé ; ni comme les païens, par cette crédulité qu'exploitaient tous les imposteurs, puisque pour eux l'imposture était démasquée par avance ; ni comme les hérétiques, par ces retours vers la synagogue ou le temple des idoles, puisque leur route était tracée loin de l'une et de l'autre ; ni comme tous, par cette observation inquiète des astres, des divinations, des présages, dont la vanité leur était connue. A eux aussi avait été donnée la bonne nouvelle d'un Dieu venu sur la terre ; mais cette nouvelle, consolante parce qu'elle était certaine, affermissait eurs âmes loin de les troubler. Chez les chrétiens aussi, et chez eux bien plus qu'ailleurs, se manifestaient des rodiges et des inspirations surnaturelles ; mais ces

1. *Act.*, III, 6.



prodiges rassuraient parce qu'ils étaient divins, et, au lieu d'un délire enthousiaste, amenaient l'admiration, la reconnaissance et la joie. Au milieu des épreuves communes, ils pleuraient avec ceux qui pleuraient ; ils craignaient peut-être avec les timides ; mais ils ne déliraient pas avec ceux qui étaient en délire. Le chrétien gardait le calme de sa raison, parce qu'il avait le calme de sa foi.

Terminons en cherchant les traces de cet esprit dans les monuments qui nous restent du christianisme de cette époque. Outre les écrits inspirés, nous en avons deux qui peuvent passer pour contemporains des événements que nous venons de raconter. L'un est la lettre attribuée à saint Barnabé, un peu postérieure à la prise de Jérusalem, et dont nous avons déjà cité quelques passages. L'autre est l'épître à Diognète, qui serait, elle, antérieure de peu d'années au désastre des Juifs [1].

Ces deux écrits, quoique dans la même langue, sont d'origine différente. L'épître attribuée à saint Barnabé,

1. Elle parle des sacrifices judaïques comme encore usités (ch. III et IV) et du christianisme comme d'une religion nouvelle. Voyez ch. I, II, VII, IX. — L'auteur, dans le chapitre XI, se déclare disciple des apôtres : mais ces deux derniers chapitres, XI et XII, qui se lient peu à ce qui précède, sont d'une authenticité douteuse. Du reste, le style est pur et a un parfum d'antiquité. Je dois dire cependant que le docteur Héfélé dans sa belle édition des *Pères apostoliques* (*Prolegom.*, p. 86 et suiv.) voudrait fixer l'époque de l'épître à Diognète entre les deux guerres judaïques (Ans 70 à 138). Mais il se fonde uniquement sur l'idée, qui ne me paraît rien moins que justifiée, qu'il n'y aurait eu avant le second siècle, chez les chrétiens, ni judaïsants ni ennemis du judaïsme.

bien que destinée à combattre l'esprit judaïque, est évidemment d'origine juive. Il s'y trouve même, je l'ai fait voir, plus d'une trace des allégories subtiles et de la fausse science du rabbinisme. Mais une fois sur le terrain net de la foi chrétienne, que de simplicité et de lumière ! « Il y a deux voies, dit l'auteur : celle de la lumière, celle des ténèbres. La voie de la lumière est celle-ci : Tu aimeras ton Créateur, tu glorifieras celui qui t'a racheté de la mort. Tu seras simple de cœur et riche d'esprit... Tu auras en haine toute dissimulation. Tu ne t'exalteras pas ; tu seras humble. Tu ne t'attribueras aucune gloire... Tu pardonneras à ton frère. Tu ne t'inquiéteras pas de savoir ce qui doit ou ne doit pas arriver... Tu aimeras ton prochain plus que ta vie... Tu ne feras pas périr un enfant par l'avortement ; tu ne le feras point périr après sa naissance... Ton âme ne s'attachera pas aux superbes ; mais tu te rangeras avec les justes et les humbles. Les souffrances qui t'arrivent, reçois-les comme des joies. Tu n'auras ni une double pensée ni un double langage ; la duplicité de la langue est le lacet de la mort. Tu seras soumis au Seigneur. Tu le seras aux maîtres (terrestres), comme aux envoyés de Dieu, dans le respect et dans la crainte. Tu ne commanderas pas avec amertume à ta servante ou à ton esclave qui espèrent dans le même Dieu que toi ; mais tu craindras Dieu qui est au-dessus des maîtres et des serviteurs et qui est venu appeler, sans distinction de personne,

tous ceux qui étaient préparés par l'Esprit-Saint. En toute chose, tu seras en communauté avec ton prochain ; tu ne réclameras rien comme ton bien propre ; car, si vous possédez en commun les biens incorruptibles, à plus forte raison en est-il de même des biens corruptibles... Autant que tu le pourras, tu seras chaste par l'âme... Tu aimeras comme la prunelle de ton œil celui qui t'apportera la parole du Seigneur. Nuit et jour, tu te rappelleras le temps du jugement. Tu chercheras sans cesse le visage des saints ; tu approfondiras leurs discours, et, lorsque tu penseras à exhorter les autres, tu te demanderas comment par la parole on peut sauver une âme. Et tu travailleras de tes mains pour l'expiation de tes péchés. Tu n'hésiteras pas à donner et tu ne murmureras pas en donnant. *Donne à quiconque te demande*[1] ; tu connaîtras plus tard Celui qui te rendra tes dons avec usure. Tu ne susciteras pas de rupture ; mais tu rétabliras la paix entre ceux qui se querellent. Tu confesseras tes péchés. Tu n'iras pas à la prière avec une conscience mauvaise. Telle est la voie de lumière[2]. » Et en finissant : « Tandis que vous êtes encore dans cette enveloppe précieuse (ὡς ἔτι τὸ καλὸν σκεῦος ἐστε μεθ' ὑμῶν), ne manquez à aucune de ces maximes, recherchez-les toutes, accomplissez tous les préceptes. Et tous mé-

1. Matth., V, 1, 2. — Luc, VI, 30.

2. Ep. Barnab., 18, 19. V. sur cette épître, ci-dessus p. 234, 314 et suiv.

ritent d'être observés. Aussi me suis-je étudié, autant qu'il était en moi, à vous écrire ceci, afin de vous réjouir. Salut, fils de dilection et de paix ! Que le Seigneur de toute gloire et de toute grâce soit en votre esprit. Ainsi soit-il[1]. »

L'autre écrit appartient à un chrétien d'une autre origine. Il a été composé avec les habitudes de l'esprit grec, avec cette forme de la pensée hellénique, simple, nette, sobre, lumineuse, qui allait si bien au christianisme, et qui s'est si facilement mariée à l'esprit chrétien. Nulle trace des idées rabbiniques ; il y aurait plutôt une réprobation trop absolue de la synagogue (chap. III et IV). L'auteur écrit au païen Diognète, curieux de connaître les dogmes des chrétiens ; il les lui expose en réservant cette partie intime qui n'est enseignée qu'après le baptême et que nul chrétien ne doit révéler[2]. « Les chrétiens, dit-il, forment sous nos yeux une société admirable autant qu'elle est incompréhensible. Ils habitent chacun leur patrie, mais ils y habitent comme des étrangers. Soumis à toutes les lois comme des citoyens, ils subissent toutes les rigueurs comme des hommes venus du dehors. Tout pays étranger est pour eux une patrie, toute patrie un pays étranger. Comme les autres, ils se marient et ils ont

1. Ep. Barnab., 21.

2. « N'espère pas que nul homme t'enseigne le mystère du culte divin qui est propre aux chrétiens (τῆς ἰδίας αὐτῶν θεοσεβείας μυστήριον). » 4.

des enfants ; mais ces enfants, ils ne les abandonnent jamais. Leur table est commune, leur couche ne l'est pas [1]. Ils vivent dans la chair, mais non pas selon la chair. Ils vivent sur la terre, mais leur patrie est au ciel. Ils obéissent aux lois écrites ; mais leur vie est plus sainte que les lois. Ils aiment tous les hommes et tous les hommes les persécutent. On ne les connaît pas et on les condamne. On les met à mort et, en les faisant périr, on leur donne la vie. Ils sont mendiants et ils enrichissent les autres. Tout leur manque et tout abonde pour eux. On les déshonore et ce déshonneur fait leur gloire. On les accuse et cependant on les justifie. On les maudit et ils bénissent. Ils font le bien et on les punit comme des coupables ; mais, au milieu des supplices, ils se réjouissent comme si on leur rendait la vie. Les Juifs leur font la guerre, les Grecs les persécutent ; mais nul ne saurait dire la cause de cette haine [2].

« Et, pour tout dire en un mot, ce qu'est l'âme dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres, les chrétiens le sont dans toutes les cités. L'âme habite le corps, sans être du corps ; les chrétiens habitent le

1. Le texte de ce passage a été mutilé, mais il semble bien exprimer une pensée analogue à celle de Tertullien : Omnia indiscreta sunt apud nos præter uxores. *Apol.*, 39. Sur l'abandon des enfants, voy. ci-dessus le passage analogue de saint Barnabé.

2. Chapitre v. Comparer tout ceci aux passages de saint Paul. II Cor., X, 3 ; Rom., VIII, 12 et suiv. ; Phil., III, 18-20 ; II Cor., VI, 9, 10 ; I Cor., IV, 12 ; II Cor., VI, 10.



monde, sans être du monde... Le corps est ennemi de l'âme et lui fait la guerre, quoiqu'il n'ait pas été provoqué par elle, mais parce qu'elle lui interdit les voluptés ; le monde que les chrétiens n'ont pas provoqué leur fait la guerre, parce que les chrétiens blâment ses voluptés. L'âme aime le corps dont elle est haïe ; les chrétiens aussi aiment ceux qui les haïssent. L'âme, enfermée dans le corps, conserve le corps ; les chrétiens, enfermés dans le monde comme dans une prison conservent le monde. L'âme immortelle habite un tabernacle mortel. L'âme, lorsqu'elle souffre le jeûne et l'abstinence, devient plus forte ; les chrétiens, lorsqu'on les livre au supplice, croissent en nombre chaque jour. Tel est le poste qui leur a été assigné de Dieu même, et qu'il ne leur a pas permis d'abandonner...

« Or l'enseignement qu'ils ont reçu n'est pas une invention terrestre ; ce n'est pas la pensée d'un mortel qu'ils gardent avec tant de soin ; ce ne sont pas des mystères humains qui leur ont été confiés. Dieu, invisible maître et créateur de toutes choses, a fait descendre du ciel, parmi les hommes, sa Vérité, son Verbe saint et incompréhensible... Celui qu'il a envoyé aux hommes n'est pas, comme on pourrait le croire, un prince, quelqu'un de ceux qui gouvernent le monde terrestre ou exercent une certaine puissance dans les cieux. Mais c'est l'Ouvrier et le Créateur de toutes choses, Celui par qui Dieu a fondé les cieux, enfermé

la mer dans ses limites... L'a-t-il envoyé, comme on pourrait le penser, dans un but de rigueur et d'épouvantement? Non, il l'a envoyé dans sa clémence et dans sa douceur. Il l'a envoyé comme le roi envoie le roi son fils; il l'a envoyé comme Dieu vers les hommes; il l'a envoyé pour sauver, pour persuader, non pour contraindre... Il l'a envoyé dans son amour, non dans sa justice. Il l'enverra un jour pour nous juger, et alors qui pourra soutenir sa venue [1]? »

Je n'ai cru pouvoir mieux faire connaître que par de simples citations ces vénérables monuments de l'antiquité chrétienne. L'un et l'autre, avec des formes différentes, montrent quelle était la rectitude du sens chrétien.

Cherchez ailleurs, à cette époque, chez les philosophes, les sectaires, les hérésiarques, les soi-disant prophètes et les soi-disant dieux, quelque chose de pareil à cette précision dans la doctrine, à cette fermeté brève dans la morale, à cette simplicité dans la vertu.

Ainsi le christianisme grandissait par ses propres épreuves et par les épreuves du monde. L'ambition des chefs et la cupidité des soldats, en amenant les révolutions de l'empire; le fanatisme des Juifs, en soulevant la guerre de Jérusalem; l'esprit d'indépendance des peuples, en excitant la guerre contre Rome; l'im-

1. Chapitres VI, VII.



piété des faux prophètes, l'orgueil des hérésiarques, la mensongère audace des imposteurs, la superstitieuse folie des nations qui se manifestait par de tels égarements ; la puissance elle-même des ténèbres, en suscitant ces impostures, ne faisaient que justifier les prophéties et servir involontairement la cause de Dieu. Les oracles divins avaient été accomplis ; la synagogue avait été abolie au profit de l'Église ; la destruction de Jérusalem, de son temple et de son culte avait rendu plus manifestes que jamais le culte, le temple, la cité spirituelle, destinés à les remplacer. Les hérésies, mal nécessaire, en appelant à elles des chrétiens demeurés juifs ou païens après leur baptême, avaient servi à épurer l'Église et à séparer l'ivraie de la céleste moisson, selon la parole de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin de manifester parmi vous ceux qui auront été éprouvés[1]. » Enfin les folies mêmes de la superstition païenne, les mystagogues, les prétendus thaumaturges, les dieux terrestres, toute cette grande perturbation des âmes, incapables de résister au choc des événements politiques et à la déception de leurs mystiques espérances ; tout cela avait servi à faire ressortir la paix et le bon sens des chrétiens, la sincérité de leurs thaumaturges, la légitimité de leurs inspira-

1. I Cor., XI, 19, et saint Jean : « Ils sont sortis de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car s'ils eussent été de nous, ils fussent toujours restés avec nous. Mais il a fallu qu'il devînt manifeste que ces hommes n'étaient pas avec nous. » I Joan., II, 18, 19.

tions, leur pleine et heureuse possession du Messie reconnu. L'épreuve avait été rude et pour les croyants et pour le monde ; mais elle laissait les croyants plus fermes, et le monde, s'il le voulait, plus éclairé.

FIN

APPENDICES

APPENDICE A

Tome I, page 188 et ailleurs.

DU CALENDRIER DE JOSÈPHE.

Josèphe donne aux mois de l'année les noms que lui fournit le calendrier syro-macédonien, introduit en Syrie par les rois Séleucides, et généralement suivi dans la partie orientale de l'empire romain. Mais il ne me semble pas douteux qu'il se sert de ces désignations uniquement pour remplacer, par des expressions plus familières à ses lecteurs grecs, les noms des mois hébraïques, et que, sauf cette différence de termes, il suit le calendrier de sa nation.

En effet, nous voyons d'abord qu'il identifie formellement : 1° le mois de xanthicus au mois hébraïque nisan. V. *Ant.* III, 10 (10, 5) ; XI (4, 8) ; 2° le mois de dyster à celui d'adar (*Ibid.*, XI, 4 (4, 7) ; XII, 17 (10, 5) ; 3° le mois de loûs au mois ab (*Ibid.*, IV, 4 (7) ; 4° hyperbérétéus au septième mois (*Ibid.*, III, 10 (10, 1), c'est-à-dire thisri ; 5° apellœus à kisleu (*Ibid.*, XII, 7 (5, 3). De plus, le rapprochement de certaines dates témoigne encore de cette coïncidence. Ainsi, — la mort de Marie, sœur de Moïse, est indiquée par Josèphe au premier jour de xanthicus, la mort d'Aaron au 1er loûs (*Ant.*, IV, 4 (6, 7). Or c'est en effet le 1er nisan et le 1er ab que les Juifs célèbrent ces deux événements. — Le 14 xanthicus de l'année 70 est marqué comme coïncidant avec le jour anniversaire de la délivrance des Juifs (*de B.*, V, 11) (3, 1), qui en effet est, comme on le sait, le 14 nisan. — Le sacrifice perpétuel cessa, dit Josèphe (*de B.*, VI, 8) (2, 1), le 17 panémus, et c'est en effet le 17 thammouz que les Juifs célèbrent aujourd'hui l'anniversaire de ce malheur. — L'incendie du temple par Titus eut lieu, dit-il encore, le dixième jour de loûs, jour anniversaire de l'incendie du premier temple par Nabuchodonosor, lequel eut lieu le dixième jour du cinquième mois.

C'est le mois ab, le 5[e] de l'année ecclésiastique juive. (Voyez *de B.*, VI, 26, 27 (4, 5, 8.) Que les Juifs célèbrent aujourd'hui cet anniversaire le 9, c'est un dissentiment de fait entre eux et Josèphe ; il n'en est pas moins certain que le mois de loüs et le cinquième mois judaïque étaient identiques dans l'esprit de celui-ci.

Il est vrai que dans un autre passage (*de B.*, VI, 31 (5, 3), Josèphe, racontant les prodiges qui, en l'an 65, ont annoncé la ruine de Jérusalem, parle d'un premier fait qui a eu lieu « lorsque le peuple était rassemblé le 8 de xanthicus, pour la fête des Azymes. » Or on sait que cette fête avait toujours lieu, non le 8, mais le 15 de nisan et les jours suivants. Mais il faut remarquer que Josèphe ne dit pas *le jour même des Azymes*, mais *au temps des Azymes*, ou en préparation de la fête des Azymes (*πρὸς τὴν τῶν Ἀζύμων ἑορτὴν*) ; or le 8 de nisan était juste une semaine avant la fête des Azymes. Remarquez que Josèphe passe ensuite à un second fait qui a eu lieu, celui-là, « le jour même de la fête » (*καὶ κατὰ τὴν αὐτὴν ἑορτὴν*), et enfin à un troisième qui a eu lieu « peu de jours après la fête, le vingt et unième jour du mois suivant, artémisius » (*μετὰ δὲ τὴν ἑορτὴν ἡμέραις ὕστερον ὀυ πολλαῖς*). Or, si la fête avait eu lieu le 8 xanthicus, l'intervalle de temps serait de quarante-trois ou de quarante-quatre jours.

En résumé, les coïncidences entre les deux calendriers sont trop nombreuses et trop rapprochées de dates pour pouvoir être purement accidentelles. Elles supposent nécessairement l'identité de ces deux calendriers, au moins dans l'esprit de Josèphe, et nous forcent d'admettre que, pour lui, les noms des mois macédoniens ne sont qu'une traduction grecque des noms des mois hébraïques [1].

Le calendrier macédonien de Josèphe se trouve donc ainsi identifié au calendrier juif de son temps ; mais ce dernier calendrier, quel était-il ?

1. Nous savons d'ailleurs que l'ère des Séleucides (datant de 311 avant J.-C.) et leur calendrier étaient familiers aux Juifs d'alors. Ils les employaient dans les usages civils. De là le nom

Le calendrier juif moderne, régulier comme on le sait, et dont la concordance avec celui des chrétiens est bien connue, date seulement du IVe siècle après notre ère (an 360). Quant au calendrier ancien des Juifs, ce qu'on en sait, c'est qu'il était lunaire, chaque mois commençant avec la nouvelle lune; seulement il fallait que le jour de l'immolation de l'agneau pascal (14 nisan) tombât toujours après l'équinoxe du printemps. On arrivait à ce résultat par des intercalations faites après le mois d'adar (dernier mois de l'année), et qui donnaient quelquefois lieu à un treizième mois appelé véadar (nouvel adar).

Il est probable que dans le principe ces intercalations se firent d'une manière fort peu régulière. Les Juifs étaient de médiocres observateurs; ils n'étaient même pas bien sûrs du jour de la nouvelle lune, et, pour ne pas s'y tromper, ils célébraient la néoménie (fête de la nouvelle lune), et certaines autres fêtes, pendant deux jours. Mais il est à croire que, sous l'empire romain, qui employa pendant le premier siècle après César, un calendrier solaire parfaitement régulier, les Juifs durent se rapprocher davantage de ce calendrier et faire plus régulièrement leurs intercalations.

Ce qui me paraît donc le moyen le plus probablement exact de traduire les dates du calendrier de Josèphe, c'est de placer le premier jour de chaque mois au jour de la nouvelle lune, tel que l'astronomie le fait connaître pour la latitude de Jérusalem, et cela, tout en faisant coïncider le 1er nisan avec la nouvelle lune la plus voisine de l'équinoxe du printemps.

On aura ainsi le tableau suivant pour les années qu'embrasse notre travail. Je place les mois dans l'ordre de l'année ecclésiastique juive, qui est celui que suit Josèphe.

d'*Ère des contrats* qu'ils donnaient à cette ère, et le commencement de leur année civile fixé au 1er thisri comme le commencement de l'année macédonienne était fixé au 1er hyperbérétéus. Basnage (*Histoire des Juifs*, VII, 12, § 35) nommait également les mois judaïques sous les qualifications syro-macédoniennes qu'emploie Josèphe.



MOIS HÉBRAÏQUES.	MOIS SYRO-MACÉDONIENS.	CONCORDANCE AVEC LE CALENDRIER GRÉGORIEN.				
1er Nisan.	Xanthicos.	14 mars. 66	2 avril. 67	22 mars. 68	11 mars. 69	30 mars. 70
— Jyar.	Artemisios.	12 avril. —	1er mai. —	20 avril. —	9 avril. —	28 avril. —
— Sivan.	Dœsios.	20 mai. —	31 mai. —	20 mai. —	9 mai. —	28 mai. —
— Thammouz.	Panemos.	10 juin. —	29 juin. —	18 juin. —	7 juin. —	26 juin. —
— Ab.	Loos.	10 juil. —	29 juil. —	18 juil. —	7 juil. —	26 juil. —
— Éloul.	Gorpiœos.	8 août. —	29 août. —	16 août. —	5 août. —	25 août. —
— Thisri.	Hyperberetœos.	7 sept. —	26 sept. —	15 sept. —	4 sept. —	23 sept. —
— Maresshevan.	Dios.	6 oct. —	25 oct. —	14 oct. —	4 oct. —	22 oct. —
— Kisleu.	Apellœos.	4 nov. —	24 nov. —	13 nov. —	2 nov. —	21 nov. —
— Tebeth.	Audinœos.	4 déc. —	23 déc. —	12 déc. —	1er déc. —	20 déc. —
— Schebath.	Peritios.	3 janv. 67	22 janv. 68	11 janv. 69	30 janv. 70	19 janv. 71
— Adar.	Dyster.	2 févr. —	20 févr. —	9 févr. —	28 fév. —	17 févr. —
— Véadar. (Mois intercalaire.)		3 mars. —				

APPENDICE B

Tome I, p. 244 et s., 303, 352, 366, etc.

LES PROVINCES ET LES LÉGIONS AU MOMENT DE LA CHUTE DE NÉRON.

J'ai donné ailleurs (*les Césars,* seconde partie) une description géographique de l'empire romain et une nomenclature des peuples et cités qui le composaient vers le temps de la mort de Néron, avec l'indication de la condition municipale ou politique de chacun d'eux. Je ne reviens pas sur ce travail. Je veux seulement donner ici en résumé l'énumération des différentes parties de l'empire, de leurs gouverneurs et des troupes qui y tenaient garnison à l'époque où commence cette histoire.

ITALIE.

La péninsule italique, comme on le sait, n'était pas considérée comme une province. Ses citoyens étaient tous citoyens romains, et elle formait comme le siége de la nation conquérante, tandis que l'on appelait du nom de provinces les pays conquis.

L'Italie se divisait en onze régions, dont j'ai donné l'énumération ailleurs.

En Italie, Rome seule, au temps de Néron, possédait une garnison. C'étaient les neuf cohortes prétoriennes (9,000 hommes), sous les préfets du prétoire, Sofonius Tigellinus



et Nymphidius Sabinus, et la garde batave ou germaine (2,000 hommes ?). Ces deux corps formaient la garde de l'empereur.

De plus, trois cohortes urbaines, et deux cohortes de *vigiles* formaient, les premières, une sorte de garde municipale de la ville de Rome ; et les autres, un corps destiné principalement à éteindre les incendies.

Vitellius porte à douze le nombre des cohortes prétoriennes, et à quatre celui des cohortes urbaines (Tacite, *Hist.*, II, 93). Depuis, Vespasien réduisit à six le nombre des cohortes prétoriennes, et envoya hors de Rome la première des cohortes urbaines (inscription de l'an 73, à Carouge, Henzen, 6770 ; et d'autres inscriptions de Lyon et de Genève).

Dans les inscriptions, les cohortes urbaines sont le plus souvent numérotées comme faisant suite des cohortes prétoriennes : *Coh. præt.* X, XI, XII, etc.

C'étaient là, à l'état normal, les seules troupes de terre en Italie. Mais, à raison des circonstances extraordinaires, Néron venait de former : 1° une légion Italique, levée dans le pays même, et commandée par Manlius Valens (elle fut envoyée à Lyon par Galba, puis revint avec Vitellius, et prit part au combat de Bédriac ; elle fut, depuis, cantonnée en Mésie. V. Tacite, *Hist.*, I, 59, 64 ; II, 100) ; 2° une légion *Adjutrix* formée des matelots de la flotte de Misène (Sur cette légion, voyez Tacite, I, 6, 31 ; II, 11, 67, 96). Son cantonnement définitif fut la Pannonie inférieure.

Enfin, au moment de la chute de Néron, se trouvait en Italie la 14e légion que ce prince venait d'appeler de Bretagne pour faire la guerre dans le Caucase. Cette légion devait jouer un grand rôle dans la guerre civile. Galba la renvoie en Dalmatie ; Othon la rappelle à son secours : elle se bat à Bédriac, puis est renvoyée par Vitellius en Bretagne ; rappelée de là par l'invasion de l'armée de Mésie, elle combat en Gaule contre l'insurrection de Civilis (Tac., II, 11, 43, 67, 68, 86).

A la 14e légion se rattachaient comme auxiliaires les huit fameuses cohortes bataves qui se vantèrent d'avoir détrôné Néron : leur indiscipline, leurs révoltes à Langres, à Crémone, à Turin ; renvoyées par Vitellius en Germanie, elles trahissent la cause romaine, et se joignent à Civilis à Mayence (Voyez Tac., *Agricola*, 36 ; *Hist.*, I, 59 ; II, 27, 66, 67, 69 ; IV, 5).

PROVINCES.

ILES VOISINES DE L'ITALIE.

I. *Sicile*, province sénatoriale, gouvernée par un préteur.

II. *Sardaigne*, province sénatoriale et prétorienne.

III. *Corse*, sénatoriale et prétorienne.

PROVINCES ALPINES.

IV. *Alpes maritimes, Cottiæ, Graiæ et Penninæ* (Martigny, Embrun, Tarantaise, Nice, Coni).

Province de César gouvernée par les préfets. En 70, un Marius la gouvernait avec le titre de procurateur (*vice-præsidis*) (Tacite., *Hist.*, II, 12).

V. *Rhétie* (Grisons et Tyrol jusqu'à l'Inn), province de César, soumise au procurateur Portius Septimius (Tac., I, 11 ; III, 5).

PROVINCES DANUBIENNES.

VI. *Vindélicie* (Bavière au midi du Danube), province de César.

VII. *Norique* (Autriche et Styrie, au nord de l'Inn et au midi du Danube), province de César sous un procurateur.

VIII. *Pannonie* (Hongrie à l'ouest du Danube, Esclavonie), province de César gouvernée, au temps de Néron, par T. Ampius Flavianus, légat consulaire (Tac., II, 86).

Garnison : Une légion, la 13e *Gemina* ; combat en Italie

aux deux batailles de Bédriac, pour Othon d'abord et pour Vespasien ensuite (Tac., *Hist.*, II, 11, 43, 67, 86 ; III, 7, 21).

Une autre, *Septima Galbiana*, levée par Galba, vient au secours d'Othon contre Vitellius ; renvoyée par Vitellius, reparait en Italie avec Antonius et combat à Bédriac (II, 11, 67 ; III, 7, 9, 21, 25).

IX. *Mésie* (Bosnie, Servie, Bulgarie), province de César : propréteur, M. Aponius Saturninus (Tac., *H.*, I, 79 ; II, 85).

Deux légions :

1° La huitième (Tac., *Annal.*, I, 23, 30. *Hist.*, II, 85 ; III, 10 ; IV, 68) : son chef était Numisius Lupus. Elle figure en Italie pour Othon, puis pour Vespasien, et ensuite en Gaule contre les révoltés.

2° La septième, dite Claudia ; sa campagne en Italie pour Othon et ensuite pour Vespasien (Tac., *Hist.*, II, 85 ; III, 9, 21).

Elles étaient commandées par Fulvius Aurélius et Titius Julianus (Tac., I, 79).

PROVINCES RIVERAINES DE L'ADRIATIQUE.

X. *Illyrie et Dalmatie* (Croatie et Dalmatie actuelles), province de César, gouvernée par le légat consulaire Poppœus Silvanus (Tac., II, 86).

Trois chefs-lieux de juridiction : Scardona, Salona et Narona.

Onzième légion dite Claudia (Tac., II, 11, 67 ; III, 50 ; IV, 68). Elle combattit aussi en Italie pour Othon, et en Gaule contre les révoltés.

PROVINCES GAULOISES.

XI. *Gaule Narbonnaise* ou *Gallia Braccata* (Languedoc, Roussillon, Provence, Vivarais, Dauphiné, et une partie de la Savoie), province sénatoriale, gouvernée, au temps de la mort de Néron, par T. Vinius, proconsul (Tac., I, 48).

Métropole : Narbo Martius (Narbonne).

La Gaule Narbonnaise et tout l'intérieur de la Gaule étaient ce que Tacite appelle *provincia inermis*, une province sans soldats ; Agrippa dans Josèphe (*de B.*, II, 28) compte dans l'intérieur de la Gaule 1200 soldats seulement.

XII. *Aquitaine* (Guienne et autres provinces jusqu'à la Loire), province sénatoriale : propréteur, Julius Cordus (Tac., I, 76).

XIII. *Gaule Lyonnaise* ou *Celtique* (pays au nord et à l'est de la Loire, jusques et non compris la Picardie, comprenant une grande partie de la Champagne, et la Franche-Comté), province de César : propréteur, C. Julius Vindex. Une cohorte urbaine y fut envoyée par Vespasien (V. ci-dessus p. 346).

Métropole : Lugdunum (Lyon).

XIV. *Gaule Belgique* (depuis les frontières de la Gaule celtique jusqu'au Rhin et aux frontières de la Rhétie), province de César sous le procurateur Pompéius Propinquus (Tac., *Hist.*, I, 58).

Métropole : Durocortorum (Reims).

A la Gaule Belgique se rattachaient les deux Germanies, haute et basse, dénomination qui, à cette époque, était celle de deux armées plutôt que de deux territoires.

L'armée de Germanie supérieure occupait sur la rive gauche le cours du Rhin depuis Brisach ou non loin de Brisach jusque vers l'embouchure de la Nava (Nahe) au-dessous de Bingen.

Elle se composait de cinq légions :

1° La quatrième surnommée Macédonienne (sa part dans les guerres contre Galba et contre Othon. Tac., I, 55 ; III, 22 ; IV, 24).

2° La 12e (IV, 24, 37).

3° La 18e (*duodevicesima*) (*Ibid.*, I, 55, 56 ; IV, 24).

4° La 21e surnommée *Gallica Rapax* (Tac., *Annal.*, I, 31, 64). Voyez, après la chute de Néron, sa marche avec Cécina par les Alpes Pennines ; sa part au combat de Bédriac, aux



luttes contre Vespasien et à la seconde bataille de Bédriac; son retour en Gaule et ses combats sous Céréalis (*Hist.*, I, 61, 67; II, 43, 100; III, 22; IV, 68).

5° La 22ᵉ marche aussi avec Cécina et combat contre Vespasien à Bédriac (Tacite, II, 100; III, 22).

Ces troupes étaient sous les ordres de Virginius Rufus (I, 8).

La Germanie inférieure comprenait tout le cours du Rhin depuis le point ci-dessus indiqué jusqu'à la mer; elle était commandée par Fontéius Capito (Tac., I, 8).

Elle était occupée par cinq légions :

1° La première, *Gallica*, en garnison à Bonn, où elle allait proclamer Vitellius; ses combats en Italie pour Vitellius; sa part aux deux batailles de Bédriac; les échecs qu'éprouvent, sous le commandement d'Hordéonius Flaccus, les détachements de cette légion, restés sur le Rhin (Tac., *Annal.*, I, 21, 37, 39, 44, 51, 65. *Hist.*, I, 55, 57; II, 57; III, 22; IV, 18, 19, 24, 35, 37. Inscriptions de Worms, Bonn et Mayence).

2° La cinquième surnommée *Alauda* (alouette); elle marche avec Valens, entre en Italie par les Alpes Cottiennes, soutient les mêmes combats que la précédente (Tac., I, 55, 60, 68; III, 22, 69; IV, 35).

3° La treizième, en garnison à Neuss (ses désastres dans la révolte des Germains. IV, 26, 62).

4° La quatrième, *Gallica Primigenia* : sa marche en Italie; sa part au combat de Bédriac; malheurs des détachements qu'elle avait laissés sur le Rhin (Tac., *Hist.*, I, 41, 55; III, 22; IV, 35, 36. Inscription à Worms).

5° La seizième (marche aussi contre Galba. I, 55; III, 22).

ILES DE L'OCÉAN.

XV. *Bretagne* (l'Angleterre jusque vers les frontières d'Écosse), province de César : Trebellius Maximus, proconsul.

Cinq légions :



1° La seconde *Augusta* (Tac., *Hist.*, I, 60 ; III, 22, 44. Dion, LV, 23).

2° La sixième (Dion, LV, 23 ; Ptolémée, II, 3. Inscriptions trouvées en Angleterre. (Orelli, 3,388).

3° La neuvième (*Ibid.*, I, 10).

4° La quatorzième ; mais celle-ci, après avoir combattu avec succès une révolte en Bretagne (*Annal.*, I, 70 ; XIV, 34), venait d'être appelée par Néron en Italie.

5° La vingtième, commandée par Roscius Cœlius (*Ibid.*, I, 60. Dion. *Ibid.*).

Trois de ces légions, la deuxième, la neuvième et la vingtième se joignent aux troupes de Vitellius, et combattent plus tard pour Antonius (III, 22).

PROVINCES HISPANIQUES.

XVI. *Espagne Tarraconaise* ou *citérieure* (toute la partie de la Péninsule bornée au midi par le Douro, l'Estramadure et l'Andalousie), province de César : Serv. Sulpitius Galba, proconsul. Après lui, Flavius Rufus (Tac., *Hist.*, I, 8, 76).

Métropole : Tarraco (Tarragone).

Chefs-lieux de juridiction : Tarragone, Carthagène, Cœsar-Augusta (Saragosse), Clunia (Corogne), Asturica (Astorga), Lucus (Lugo en Galicie), Bracœ (Braga).

Dixième légion, plus tard appelée dans les Gaules contre Civilis (Tac., IV, 68 ; Josèphe, *de Bello*, II, 28).

En outre, Galba, proclamé en Espagne, leva dans ce pays une légion, *Sexta Hispanica* ou *Galbiana*, qu'il amena à Rome : elle fut employée également contre Civilis (Tac., I, 6 ; III, 44 ; IV, 68 ; V, 14).

XVII. *Lusitanie* (le Portugal au midi du Douro, et l'Estramadure), province de César : propréteur, M. Salvius Otho.

Trois lieux de juridiction : Emerita Augusta (Merida), Paca (Badajoz), Sacalabis (Truxillo).

XVIII. *Espagne Bétique* ou *ultérieure* (Andalousie), province du Sénat : propréteur...

Lieux de juridiction : Gades (Cadix), Corduba (Cordoue), Astigita (Écija), Hispalis (Séville).

PROVINCES LIBYQUES.

XIX. *Mauritanie Tingitane* (empire de Maroc), province de César : procurateur.... (Tac., I, 11).

XX. *Mauritanie Césarienne* (partie occidentale de la régence d'Alger), province de César : procurateur, Luceius Albinus auquel Galba donna en outre le gouvernement de la Tingitane (Tac., I, 11 ; II, 58).

XXI. *Numidie* (partie est de la régence d'Alger), province sénatoriale : propréteur....

XXII. *Afrique* (royaume de Tunis), province sénatoriale: proconsul, Clodius Macer (Tac., I, 7, 11) ; et après lui (69), C. Vipstanus Apronianus (Tac., I, 76) ; en 69 ou 70, L. Calpurnius Piso, tué en 70 (*Idem*, IV, 38, 48-50).

Métropole : Carthage.

Une légion occupant la Numidie et l'Afrique : *Tertia Augusta* (Voy. Tac., II, 97 ; IV, 48, et de nombreuses inscriptions trouvées dans la régence d'Alger).

XXIII. *Afrique nouvelle* (portion du royaume de Tripoli).

PROVINCES ORIENTALES.

XXIV. *Égypte* (jusque vers Syène et Éléphantine), province de César : préfet, Tibère Alexandre (Tac., *Hist.*, I, 11).

Métropole : Alexandrie.

Deux légions : *Tertia Cyrenaica*, et *Vigesima secunda* (Tac., *Hist.*, V, I) : celle-ci prit part à la guerre des Juifs (*Ibid.*, V, I).

XXV. *Syrie*, province de César : proconsul, Licinius Mucianus (Tac., *Hist.*, I, 10).

Métropole : Antioche.

Deux légions :

1° *Duodecima gemina* : avait fait la guerre de Jérusalem sous Cestius et marcha depuis encore sous Titus contre Jérusalem (Tacite, v, 1 ; Josèphe, vii, 1, 3).

2° *Sexta gemina ferrata* : marche vers l'Italie sous Mucien (Tac., ii, 83).

XXVI. *Judée ou Palestine*, province de César : un procurateur sous les ordres du gouverneur de Syrie. Mais à l'époque de la mort de Néron, Vespasien occupait cette province en combattant contre les Juifs avec trois légions :

1° *Quinta gemina macedonica*, qui acheva cette guerre sous Titus et fut depuis envoyée en Mysie (ou plutôt Mésie) (Josèphe, *de Bello*, vii, 15 (5, 3).

2° *Decima gemina* : elle était sur l'Euphrate en 66, elle fait la guerre de Jérusalem sous Vespasien et Titus en 67-70 ; après le siége, elle occupe Jérusalem (Jos., *de Bello*, vii, 3 (1, 3).

3° *Quinta decima gemina* (Tac., v, i) : après la guerre de Judée, envoyée en Pannonie (Jos., vii, 15 (5, 3).

ASIE MINEURE.

XXVII. *Chypre*. province sénatoriale : préteur....

XXVIII. *Cilicie* (avec la Lycaonie et une partie de l'Isaurie), province de César : procurateur....

Métropole : Tarse.

XXIX. *Cappadoce* (partie nord de la Caramanie), province de César sous un procurateur. Vespasien y mit depuis un proconsul.

XXX. *Galatie* (comprenant la Pisidie), elle répond à la partie nord-ouest de l'Anatolie actuelle.

Métropole : Gordium.

XXXI. *Pamphylie et Lycie*.

XXXII. *Bithynie* (comprenant aussi la Paphlagonie et une partie du Pont), province sénatoriale : proconsul....

Métropole : Nicomédie.

XXXIII. *Pont* (partie nord-est de l'Asie Mineure, pachalicks de Siva et de Trabezoun), province césarienne : propréteur....

XXXIV. *Asie* (partie est de l'Anatolie).

Métropole: Éphèse. Province sénatoriale : proconsuls : (en 68), Fonteius Agrippa ; en ..., T. Plautius Silvanus Ælianus ; en 71, T. Claudius Éprius Marcellus.

PROVINCES GRECQUES.

XXXV. *Thrace* (partie est de la Roumélie), province césarienne : procurateur sous les ordres du gouverneur de Mésie....

XXXVI. *Macédoine* (partie ouest de la Roumélie), province sénatoriale : propréteur.....

XXXVII. *Achaïe* (à peu près toute l'ancienne Grèce), province sénatoriale sous un proconsul ; mais depuis quelques années déclarée libre par Néron (cette concession fut bientôt retirée par Vespasien).

XXXVIII. *Ile de Crète,* à laquelle était jointe la Cyrénaïque sur la côte africaine, province sénatoriale : propréteur ou questeur.....

Métropole : Gnossos.

La liste des légions existantes à l'époque de la chute de Néron dans les trente-huit provinces serait donc celle-ci :

1. *Prima Gallica,* dans la Germanie inférieure.
2. *Prima Italica,* levée par Néron en Italie.
3. *Prima adjutrix sive classicorum,* également formée par Néron avec les matelots de Misène.
4. *Secunda Augusta* en Bretagne.
5. *Secunda auxiliaria* ou *adjutrix,* levée par Céréalis dans la Gaule pour combattre Civilis (Dion, LV, 23 ; Tac., *Hist.*, IV, 68), envoyée depuis en Pannonie.
6. *Tertia Cyrenaica,* en Égypte.
7. *Tertia Augusta,* en Afrique.
8. *Quarta Macedonica* (ou *Scythica ?*) dans la Germanie supérieure.

9. *Quarta Flavia*, levée par Vespasien et envoyée en Syrie (Dion, LV, 23).

10. *Quinta Alauda*, dans la Germanie inférieure.

11. *Quinta gemina* (*Macedonica?*) alors en Judée.

12. *Sexta Augusta*, en Bretagne.

13. *Sexta gemina ferrata*, en Syrie.

14. *Sexta Hispanica*, levée par Galba en Espagne.

15. *Septima Claudia*, en Mésie.

16. *Septima gemina Galbiana*, levée par Galba en Pannonie.

17. *Octava Augusta*, en Mésie.

18. *Nona*, en Bretagne.

19. *Decima fretensis*, en Espagne.

20. *Decima gemina*, alors en Judée.

21. *Undecima Claudia*, en Dalmatie.

22. *Duodecima*, dans la Germanie supérieure.

23. *Duodecima gemina* (*Fulminata*), en Syrie; plus tard en Judée.

24. *Tredecima*, dans la Germanie inférieure.

25. *Tredecima gemina*, en Pannonie.

26. *Quatuordecima*, en Bretagne.

27. *Quintadecima primigenia*, dans la Germanie inférieure.

28. *Quintadecima gemina Apollinaris*, alors en Judée; après la guerre de Judée, en Pannonie.

29. *Sextadecima*, dans la Germanie inférieure.

30. *Duodevicesima*, Germanie supérieure.

31. *Vicesima*, en Bretagne.

32. *Una et vicesima rapax Claudiana*, Germanie supérieure.

33. *Duo et vicesima primigenia*, en Égypte.

34. *Duo et vicesima* (?), dans la Germanie supérieure.

Plusieurs de ces légions, créées pour les besoins de la guerre civile, ne subsistèrent pas longtemps après elle. Sous Sévère, Dion (LV, 23) ne compte que trente légions. Et auparavant, au temps d'Hadrien, on comptait le même nombre. (Spartian., *in Hadr.*, 15.)



APPENDICE C

Tome I, p. 269, 292, 319, 320, 363.

GÉNÉALOGIE DES EMPEREURS. — GALBA, OTHON, VITELLIUS.

§ 1.

FAMILLE SULPITIA (GALBÆ).

(Voyez Suétone, *in Galba*, 2 et suiv. Borghesi, *Annal.*, xx, p. 253 et suiv.)

La famille des *Sulpitii* était très-ancienne et très-illustre à Rome. On compte des consuls de ce nom en 541 et 552 de Rome. Nous nous bornons à la branche qui a porté le surnom de Galba, et aux personnages de cette branche dont la série nous est connue.

Le surnom de Galba fut donné au premier qui le porta, ou parce qu'en Espagne il fit incendier une ville ennemie au moyen de torches enduites de *galbanum* (sorte de résine); ou parce qu'étant malade, il portait aux poignets des emplâtres ou cataplasmes enveloppés de laine et qu'on appelait *galbeum*; ou parce qu'il était très-gras, ce qu'exprime le mot *galba* dans la langue gauloise; ou, dit-on, au contraire, parce qu'il était maigre, comme un certain ver appelé *galba*, qui naît dans le chêne vert (Suétone, *in Galba*, 3).

Parmi ses descendants, nous connaissons :



Premier degré. — Quintus Servius Sulpitius Galba, consul en 610 de Rome, l'homme le plus éloquent de son temps.

Deuxième degré. — Son fils, Servius Sulpitius Galba, consul en 646.

Troisième degré. — Publius Servius Sulpitius Galba, lieutenant de Jules César dans les Gaules, préteur en 700, consul en ..., proconsul d'Asie en 708 : ayant échoué auprès de César dans sa demande d'un second consulat, il conspire avec Brutus et Cassius, et plus tard est condamné par les triumvirs.

Quatrième degré. — C. Servius Sulpitius Galba, préteur en ..., historien.

Cinquième degré. — Servius Sulpitius Galba, consul subrogé en 749 ; contrefait ; plaisant (Martial, I, 42) ; raillé par Auguste qui disait : *ingenium Galbæ male habitat* (Macrob., II, 4, 6) ; orateur médiocre, plaide cependant beaucoup ; épouse d'abord Mummia Achaïca, arrière-petite-fille de L. Mummius Achaïcus, qui avait pris Corinthe, et de Q. Lutatius Catulus Capitolinus ; en secondes noces Livia Ocellina. De la première il a :

SIXIÈME DEGRÉ

C. Servius Sulpitius Galba, consul en 22 de l'ère vulgaire, mort en 36. (Inscription Gruter, p. 101.)	S. Sulpitius Galba, qui fut empereur (V. t. I, p. 267) : il avait épousé Lépida, mais l'avait perdue de bonne heure, ainsi que les deux enfants qu'il avait eus d'elle.	Sulpitia.

Le nom de Sulpitius Galba ne se retrouve plus dans l'histoire.

§ 2.

FAMILLE SALVIA (OTHONES).

(Suétone, *in Othone*, I.)

Ancienne famille de Ferentinum en Étrurie, honorée en cette ville.

PREMIER DEGRÉ. — Marcus Salvius Otho, fils d'une affranchie ou du moins d'une femme de basse naissance; protégé, comme l'avait été Galba, par Livie, femme d'Auguste; devient sénateur et préteur.

DEUXIÈME DEGRÉ. — L. Salvius Otho, bien apparenté par sa mère (et, disait-on, fils de Tibère); consul en 33 et 52; proconsul d'Afrique; revêtu de plusieurs charges extraordinaires; flamine des Frères Arvales sous Caligula; mention d'un sacrifice d'actions de grâces qu'il fit en cette qualité pour la découverte d'une prétendue conspiration (Marini, *Atti*, etc., *Tab.* VI). Sa fortune diverse sous le règne de Claude. Sa statue au mont Palatin, dédiée par le sénat. D'Albia Terentia, femme d'une grande naissance, il eut :

TROISIÈME DEGRÉ

Salvius Otho Titianus, consul en 52 et 69, à ce que l'on croit. Rôle qu'il joua dans la guerre civile (Voir t. I, p. 310, 350). Quoique frère de l'empereur Othon, il fut épargné par Vitellius. Il figure comme Frère Arvale en 60 et 63. (Marini, *Tab.* XV, XVI, XVII, XVII *bis*, XVIII, XXI.) Il eut pour fils :

QUATRIÈME DEGRÉ

Salvius Cocceianus (Voir t. I, p. 312, 331), épargné par Vitellius : plus tard Domitien le fit périr. (Plut., *in Othon*. Suét., *in Domit.*, 10. Tac., *Hist.*, II, 58. Inscr. de l'an 63. Marini, *ibid.*)

M. Salvius Otho, empereur. (Voir ci-dessus, t. I, p. 291 et s.)

Une fille fiancée dans son enfance à Drusus, fils de Germanicus.

§ 3.

FAMILLE VITELLIA.

(Suétone, *in Vitell.*, I, 3.)

Famille de Nucérie, fort obscure, malgré une généalogie complaisante, dressée pour elle au temps de sa faveur sous Auguste.

PREMIER DEGRÉ. — ... Vitellius, affranchi savetier, disait-on, à Nucérie.

DEUXIÈME DEGRÉ. — ... Vitellius, son fils, fait fortune au moyen des confiscations; d'une prostituée, fille du boulanger Antiochus, il a :

TROISIÈME DEGRÉ. — Publius Vitellius qui vient de Nucérie à Rome, devient chevalier romain et procurateur d'Auguste.

QUATRIÈME DEGRÉ

Aulus Vitellius, meurt consul en 32.	Quintus Vitellius, exclu du sénat par Tibère.	Publius Vitellius, ami de Germanicus; il poursuit ses meurtriers, et meurt lui-même accusé.	Lucius Vitellius. (V. t. I, p. 320.) Sa femme Sextilia meurt peu avant son fils l'empereur (Tac., *Hist.*, II, 64; III, 67). Elle aurait été empoisonnée par lui, selon Suétone, *in Vitel.*, 14.

CINQUIÈME DEGRÉ

Aulus Vitellius, empereur (V. t. I, p. 315). Ses deux femmes : 1° Petronia qui divorce d'avec lui, et épouse Dolabella; 2° Galeria Fundana (parente de Galerius Trachalus, consul en 69?) (V. Suét., *in Vitel.*, 6. Tac., *Hist.*, II, 60, 64 et ci-dessus, T. I, p. 326, 328).	Lucius Vitellius, frère de l'empereur, consul avec son frère en 48. (V. sur lui, p. 367.) (Sur sa femme Triaria, Tac., *H.*, II, 64, t. I, p. 329.)

SIXIÈME DEGRÉ

N. Vitellius Petronianus, fils de l'emper. et de Petronia, mort probablement avant l'avénement de son père. Selon Suétone, celui-ci l'aurait fait mourir.

N. Vitellius, surnommé à l'avénement de son père Germanicus; presque muet; tué par l'ordre de Mucien à l'âge de six ou sept ans. (Tac., *Hist.*, I, 59; II, 59; III, 64; IV, 80.)

(Vitellia?) Une fille qui épouse d'abord Valerius Asiaticus, puis dotée et remariée par Vespasien. (Suét., *in Vesp.*, 14.)

g(

pat
abe

épo

° P

Ro

ode
art
fan

Hérodiade
ép.
1° Hérode
son oncle
2° Antipat

iamne IV
ép.
Archélaüs,
Démétrius.

grippinus.

APPENDICE D

GÉNÉALOGIE DES HÉRODES.

Je crois devoir donner en détail la généalogie de cette famille qui est tellement mêlée à l'histoire des derniers temps du peuple juif et des premiers jours de l'Église chrétienne, qui a été un des grands auxiliaires de la puissance romaine en Orient, un des grands agents de la persécution antichrétienne et par suite un témoin involontaire de la puissance et de la divinité du christianisme.

Presque tous les détails du tableau ci-contre ont été empruntés à Josèphe (Voyez principalement *Antiquités*, XVII, 1, — XVIII, 7) (6, 4) [1].

Je vais énumérer ici les noms des principaux personnages avec quelques indications chronologiques ou autres qui n'ont pu entrer dans le tableau :

1° Antipater, gouverneur de l'Idumée sous le roi des Juifs Alexandre.

2° Antipater, son fils, sert la cause des Romains, est fait par César citoyen romain et maitre de la Judée sous la prépondérance romaine, Josèphe, *Antiquités*, XIV, 15 (an 49 avant l'ère vulgaire). Il meurt empoisonné en 43.

3° Ses deux fils, Phasaël et Hérode, gouvernent sous lui l'un la Judée, l'autre la Galilée. Après sa mort, alliés d'abord à César, puis à Cassius, meurtrier de César, puis à

1. Les numéros (I, II, III, etc.) que je mets à la suite des personnages de même nom n'indiquent pas qu'ils aient occupé le même trône, ils servent seulement à les distinguer.



Antoine qu'ils gagnent à prix d'argent, ils sont nommés tétrarques de toute la Judée sous la souveraineté du grand prêtre Hyrcan (an 40, Josèphe, XIV, 15, 23). Une invasion des Parthes (39) les renversa ; Phasaël se donna la mort. Mais Hérode réfugié à Rome y est déclaré roi par les triumvirs (38, Josèphe, 25) et avec l'aide des Romains parvient à se rendre maître de Jérusalem.

Son règne est bien une des plus effroyables périodes de l'histoire. Cet Iduméen, à peine Juif, et penchant au besoin vers le paganisme, par-dessus tout courtisan de Rome et d'Auguste ; bâtissant hors de la Judée proprement dite des théâtres et des temples payens ; dans la Judée, au contraire, relevant le temple de Jérusalem avec une magnificence inouïe ; mais cela après avoir ouvert le tombeau de David pour s'emparer des trésors qu'il contenait ; assurant la liberté de la nation juive dans les différentes contrées de l'empire au moyen des décrets qu'il obtenait de l'empereur, mais dans son propre royaume opprimant ses sujets, Juifs ou non; opprimant surtout sa propre famille, effroyable famille dont les haines et les instincts homicides dépassent toute croyance; ayant à la fois jusqu'à neuf femmes, mais adorant surtout Mariamne, fille du grand prêtre Hyrcan jusqu'au point de la faire périr par jalousie (an 28); faisant aussi périr ses fils nés de Mariamne, après les avoir fait juger comme conspirateurs par un tribunal romain ; véritablement fou de débauche et de haine, quoiqu'il fut en même temps politique habile : et enfin témoin involontaire de la divinité du Christ, lorsqu'il accueille les mages, s'effraye des révélations qu'ils lui apportaient et fait massacrer les enfants de Bethléem (an 4 avant l'ère vulgaire, laquelle est selon la plupart des savants trop reculée de quelques années). Il meurt cette année même. Il était né en 74 avant l'ère vulgaire.

4° Phéroras son frère, tétrarque, meurt en l'an 5 avant l'ère vulgaire. — 5° Salomé leur sœur, meurt en l'an 10 après l'ère vulgaire. Tous deux affreusement mêlés aux intrigues de la famille d'Hérode. — Antipater, Alexandre



et Aristobule fils d'Hérode et de Mariamne, sont tués par leur père (dansles années 5 et 4).

6° Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, après la mort de son père est nommé par Auguste, non pas roi, mais ethnarque de la Judée, en même temps que ses deux frères Hérode Antipas et Philippe sont déclarés tétrarques, l'un de la Galilée et de la Pérée, l'autre de la Batanée. C'est à la nouvelle de la mort d'Hérode que la sainte Famille repartit d'Égypte pour revenir dans la Terre sainte, mais, craignant la royauté d'Archélaüs, alla non en Judée, mais en Galilée (Matth., II, 19-23). Peu d'années après, Archélaüs, dénoncé à Auguste par ses sujets qu'il opprimait, fut destitué et exilé à Vienne dans les Gaules. La Judée fut alors déclarée province romaine (an 6 de l'ère vulgaire) (Josèphe, XVII, 13).

Archélaüs avait épousé Glaphyra, fille d'un Archélaüs roi de Cappadoce et veuve d'Alexandre son frère, puis de Juba, roi de Libye (Josèphe, *ibid.*).

7° Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. C'est lui qui épousa la célèbre Hérodiade, fille de son frère Aristobule, après l'avoir enlevée à son frère Hérode. De là les reproches de saint Jean-Baptiste et son supplice (Marc, VI, 17; Josèphe, XVIII, 5). Peu après, accusé par son neveu Agrippa, il est détrôné par Caligula, envoyé avec Hérodiade en exil à Lyon, où il meurt (an 34 de l'ère vulgaire (Josèphe, *de Bello*, 9).

8° Philippe, fils d'Hérode le Grand et d'une Cléopâtre, est tétrarque de la Batanée (an 3 avant l'ère vulgaire), meurt en 33, après l'ère vulgaire. Il avait épousé Salomé, sa nièce, fille de la célèbre Hérodiade, et n'en eut pas d'enfant. (Voir sur lui, Luc, III, I.)

9° Tigrane, fils d'Alexandre et petit-fils d'Hérode le Grand, deuxième roi de la grande Arménie, puis accusé sous Claude, est conduit à Rome et y est condamné à mort en 36 après l'ère vulgaire (Tacite, *Ann.*, VI, 40 ; Josèp., *Antiq.*, XVIII, 5).

10° Aristobule, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode le Grand, épouse Jotapé, fille de Sampsiceranus, roi d'Émèse,



et en a une fille sourde de naissance appelée Jotapé comme sa mère (Josèp., *Antiq.*, XVIII, 5, 4).

11° Hérode, fils d'Aristobule, devint en 41, roi de Chalcide, meurt en 48. — Epouse Mariamne, petite-fille de Joseph, frère d'Hérode le Grand, et après elle, Bérénice, sa nièce (Josèphe, *ibid.*).

12° Hérode Agrippa, dit Agrippa le Grand, né en l'an 10 avant l'ère vulgaire, d'Aristobule, fils d'Hérode le Grand. J'ai dit ailleurs (*les Césars*, tome Ier, *Appendice* D), quelque chose de ses romanesques aventures, sa disgrâce, sa prison et sa condamnation à mort sous Tibère, dont la mort le sauva; sa faveur sous Caligula, sa coopération à l'avénement de Claude; le premier de ces princes l'avait fait roi de Traconite (an 37), le second le fait roi de Judée (41); ses richesses, sa prodigalité; le premier parmi les Juifs, il donna des jeux de gladiateurs, non dans la Terre-Sainte, mais à Béryte. En 44, il persécute l'Église chrétienne et meurt frappé par l'ange du Seigneur, au moment où, vêtu de ses habits royaux, il haranguait le peuple et était entendu avec des acclamations frénétiques (*Actes*, XII; Josèp., *Antiq.*, XIX, 8). Il avait épousé Cypros, petite-fille de Salomé, sœur d'Hérode le Grand. (Voy. Josèph., *Antiq.*, XVIII, 5-8 ; XIX, 4-8).

13° Hérodiade, mentionnée plus haut, qui épousa son oncle Hérode, puis, lui vivant, son autre oncle Hérode Antipas; mère de Salomé, et meurtrière de saint Jean-Baptiste (Matth., XIV, 3; Marc, VI, 17; Luc, III, 19; Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5-7; *de Bello*, I, 28 ; II, 9). Elle meurt en exil.

14° Salomé, sa fille, épousa successivement ses parents Philippe et Aristobule.

15° Le second mari de Salomé Aristobule, fils d'Hérode, roi de Chalcide, devient lui-même roi de la petite Arménie, en 54.

16° Bérénice, fille d'Agrippa le Grand et de Cypros, née en 28, épouse d'abord Marc, fils d'Alexandre, alabarque (magistrat des Juifs à Alexandrie), puis son oncle Hérode,

roi de Chalcide, puis Polémon, roi de Cilicie (V. Josèphe, *Antiq.*, XIX, 5; XX, 5 et ci-dessus tome Ier, p. 340,341 et la note). C'est devant elle et son frère Agrippa que comparut saint Paul (*Actes*, XXV, 13 et s.). Je discute à l'endroit noté ci-dessus la question de savoir si c'est elle qui fut la Bérénice aimée de Titus.

17° Agrippa, frère de la précédente, né en 27, roi de Chalcide en 49, de Traconite en 53, d'une partie de Galilée en 54, toujours par la grâce de Claude, très-ami de la famille Hérodienne. C'est pendant cette dernière royauté que saint Paul comparaît devant lui et le gouverneur Festus en 60, et entend ce mot « qu'il eût pu être mis en liberté si par son appel à César il n'eût appartenu à la juridiction impériale » : *Dimitti poterat homo hic nisi appellasset Cæsarem* (*Actes*, XXVI, 32). J'ai raconté en détail son rôle de pacificateur et d'ami des Romains pendant la guerre des Juifs, comme aussi celui de Bérénice (V. tome I, p. 177 et s., 194 et s.). Il meurt sous Vespasien.

18° Mariamne, fille elle aussi d'Agrippa le Grand, née en 39, épouse Julius Archélaüs, puis, après un divorce, Démétrius, alabarque d'Alexandrie (Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5; XIX, 9 ; XX, 7 ; *de Bello*, II, 11).

19° Drusille, sœur des précédents, née en 38, épouse Aziz, roi d'Arménie, qui se fait Juif pour l'épouser ; — puis Félix, affranchi de l'empereur Claude et procurateur de Judée, épris de sa beauté, lui fait persuader par un magicien de divorcer et de l'épouser, quoique païen (Josèphe, *Antiq.*, XX, 7). Elle périt dans l'éruption du Vésuve, en 79.

20° Alexandre, petit-fils d'Hérode le Grand. Son fils Tigrane, que Néron fit un instant roi d'Arménie, épousa une Jotapé, fille d'un roi de Comagène, et fut nommé par Vespasien roi d'une petite île sur les côtes de Cilicie (Josèphe, *Antiq.*, XX, 7).

21° Aristobule, petit-fils d'Hérode de Chalcide, gouverne aussi ce royaume (Josèphe, *de Bello*, VII, 7).

22° Bérénice, fille du second Agrippa et que j'identifie-

rais volontiers avec l'amie de Titus. — Voyez le passage auquel je renvoie ci-dessus et Josèphe, *Antiq.*, XX, 5.

23° Agrippa, troisième du nom, fils de Drusille et du procurateur Félix, périt avec sa mère dans l'éruption du Vésuve en 79 (Josèphe, *ibid.*).

APPENDICE E

Tome I, p. 379.

ACTE CONSTITUTIF DU POUVOIR DE VESPASIEN.

Nous donnons ici, dans le texte et la traduction, le fragment qui nous est resté de l'acte constitutif du pouvoir de Vespasien. Tout le monde sait que ce texte, gravé sur une table de bronze, haute de 9 palmes, large de 5 palmes, et épaisse de 3 doigts (Gruter, 242; Orelli, t. I, p. 567), existe dans la basilique de Saint-Jean de Latran, et que le tribun Rienzi, au moyen âge, s'appuya de ce débris de l'antiquité romaine pour revendiquer l'antique liberté. Rienzi savait bien mal l'histoire!

On a voulu voir dans cet acte la *lex Regia* dont parle Justinien dans les *Institutes* : mais le mot *lex Regia* n'a pu s'introduire que longtemps après l'époque de Vespasien, et « la loi *Regia* » de Justinien est bien plutôt une façon de parler vague et banale, équivalente à ce qu'on appelait en France « la loi fondamentale de la monarchie ».

Cet acte, du reste, n'est pas simplement, comme on l'appelle souvent, un sénatus-consulte. Il est qualifié *lex* et toutes ses formes supposent l'intervention du peuple. Le peuple, sans doute, n'est intervenu que sur le papier, ou représenté sur les marches du sénat par une trentaine de licteurs. C'est ainsi qu'on procède souvent en matière de suffrage universel. Le sénat seul délibérait; et encore, en fait d'élection impériale, comment délibérait-il? Pour cette fois, Tacite rend compte de la délibération dans des termes qui indiquent bien que la formule de l'acte était

déjà consacrée par l'usage. *At senatus cuncta principibus solita Vespasiano decernit* (*His.*, IV, 3). Cette délibération eut lieu dans les derniers jours de décembre 69.

TEXTE.

....Foedvs ve cvm qvibvs. volet. facere liceat ita. vti licvit. divo Avg. T. Ivlio Caesari. Avg. Tiberioqve. Clavdio Caesari. Avg. Germanico.

Vtiqve ei. senatvm habere. relationem facere. remittere. senatvs. consvlta. per relationem discessionemqve facere liceat. ita vti licvit divo Avg. Ti. Ivlio Caesar. Avg. Ti. Clavdio. Caesari Avg. Germanico.

Vtiqve cvm ex voluntate avctoritateve. ivssv mandatuve eivs. praesenteve eo senatvs. habebitvr. omnivm rervm ivs. perinde. habeatvr. servetvr. ac. si. e. lege senatvs edictus esset. haberetvrqve.

Vtiqve qvos. magistratvm. potestatem, imperivm. cvrationemqve cvivs. rei. petentes senatvi. popvloqve. romano. commendaverit. qvibvsqve suffragationem svam dederit. promiserit eorvm. comitiis qvibvsqve. extrà ordinem. ratio habeatvr.

Vtiqve ei fines. pomerii. proferre. promovere. cvm. ex. repvblica. censebit. esse. liceat. ità vti licvit. Ti. Clavdio. Caesari. Avg. Germanico.

Vtiqve qvaecvmqve. ex. vsv. reipvblicæ maiestate. divinarvm. hvmanarvm. publicarum. privatarvmque. rervm. esse censebit. ei agere. ivs. potestasqve sit vti divo Avg. Tiberioqve Ivlio Caesari Avg. Germanico.

Vtiqve. qvibvs. legibvs. plebeive scitis scriptvm fvit ne divo Avg. Tiberivsve Ivlivs Caesar. Avg. Tiberivsqve Clavdivs Caesar Avg. Germanicvs tenerentvr iis legibvs. plebeive scitis. imp. Caesar Vespasianvs. solvtvs sit. qvaeqve ex qvâqve. lege. rogatione. divvm Avg. Tiberivmve Caesarem Avg. Tiberivmve Clavdivm Caesarem Avg. Germanicvm. facere oportvit ea omnia imp. Caesari Vespasiano. Avg. facere liceat.

Vtiqve qvaecvmqve antè hanc legem rogatam. acta. gesta. decreta. imperata. ab. imperatore Caesare. Vespasiano. Avg. ivssv mandatvve. eivs a qvoqve svnt ea perindè ivsta rataqve sint ac si popvli. plebisve ivssv. acta. essent.

SANCTIO.

Si qvis hvivsce. legis. ergà. adversvs leges. rogationes. plebisve scita. senatvsve consulta fecit. fecerit sive quatenvs ex lege rogationeve. plebisve scita s. ve. c. facere oportebit non fecerit. hvivs legis. ergo id. ei. ne. fravdi esto, neve qvit ob eam rem, popvlo dari. debeto. neve cvi de. ea. re. actio. neve indicatio neve qvis. de. ea re. apvd. se agi sinito.

TRADUCTION.

« .... Qu'il lui soit permis de faire alliance avec qui il voudra, ainsi qu'il a été permis au dieu Auguste, à Tibérius Julius César Auguste, et à Tibérius Claudius César Auguste Germanique.

« Qu'il lui soit permis de convoquer le sénat, de faire ou d'envoyer rapport au sénat, de faire adopter des sénatus-consultes, après rapport et division, ainsi qu'il a été permis au dieu Auguste, à Tibérius Julius César Auguste, à Tibérius Claudius Auguste Germanique.

« Que, lorsque le sénat aura été convoqué par sa volonté, son autorisation, son ordre, sa délégation, ou en sa présence, le sénat exerce et maintienne dans sa plénitude le droit qu'il aurait, s'il eût été convoqué et réuni en vertu de la loi.

« Que, toutes les fois qu'il aura recommandé au sénat ou au peuple un candidat pour une magistrature, charge, commandement ou administration quelconque, qu'il lui aura donné ou promis son suffrage, il soit, dans les comices, tenu compte, hors rang, de ladite candidature.

« Qu'il lui soit permis, lorsqu'il le jugera dans l'intérêt

de la république, de changer ou reculer les limites du pomœrium, ainsi qu'il été permis à Tibérius Claudius César Auguste Germanique.

« Qu'il ait droit et pouvoir d'agir en toutes choses, divines ou humaines, publiques ou privées, comme il lui paraîtra de l'intérêt et de la dignité de la république, ainsi qu'il a été permis au dieu Auguste, etc......

« Que l'empereur César Vespasien soit dispensé de toutes lois ou plébiscites, dont il a été écrit que le dieu Auguste, etc...... ne seraient point tenus, et que tout ce qu'en vertu d'une loi ou rogation quelconque le dieu Auguste, etc..... étaient autorisés à faire, l'empereur César Vespasien Auguste soit également autorisé à le faire.

« Que tout ce qui, avant la proposition de la présente loi, aurait été accompli, décrété et ordonné par l'empereur César Vespasien Auguste, ou par une personne quelconque, sur son ordre ou sa délégation, soit légal et ratifié comme s'il eût été fait par l'ordre du peuple ou de la *plebs*. »

SANCTION.

« Si quelqu'un, en vertu de la présente loi, a fait ou vient à faire quelque chose contraire aux lois, rogations, plébiscites ou sénatus-consultes, ou à cause de la présente loi, ne fasse pas ce qui a été ordonné par une loi, rogation, plébiscite ou sénatus-consulte, (nous voulons) que ce fait ne puisse lui être imputé à délit, et que pour ce fait il ne puisse être obligé à payer amende au peuple : qu'il n'y ait par suite de ce fait aucune poursuite ni jugement, et qu'aucun (juge) ne permette qu'on porte plainte devant lui à raison de ce fait. »

APPENDICE F

Tome I, p. 127 et s.; II, p. 87 et suiv.

TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM.

Les plans et les dessins sont en général la meilleure de toutes les descriptions. Aussi sommes-nous heureux d'offrir à nos lecteurs une réduction du plan de Jérusalem que publie M. de Vogué dans son bel ouvrage *le Temple de Jérusalem*. J'ai à le remercier de l'autorisation qu'il m'a donnée à cet effet comme du secours que m'a fourni son travail imprimé, si complet et si nouveau, et des conseils que sa science complaisante m'a si abondamment donnés. Aujourd'hui, plus que jamais, la science archéologique se fait (et comment peut-elle mieux se faire?) par voies et par chemins. Elle est aidée par la vapeur et par la semi-civilisation des Turcs; mais elle n'en rencontre pas moins encore bien des obstacles, Turcs fanatiques ou Bédouins pillards, qu'elle a le mérite d'affronter et de vaincre. La littérature paresseuse, qui reste au coin de son feu, et ne se débat qu'avec des livres, doit au moins à cette science jeune et militante un tribut de reconnaissance qu'elle lui paye, je pense, de grand cœur.

Ce plan, auquel je me suis permis d'ajouter certaines indications que je conviens n'être qu'approximatives, mais qui pouvaient être de quelque intérêt pour le lecteur, ce plan me dispense de longues dissertations. Dans les notes du second volume j'ai déjà donné une partie des mesures et des indications topographiques que nous fournit Josèphe. Il me suffit de revenir sur un petit nombre de points.

I

PÉRIMÈTRE DE JÉRUSALEM.

Il faut renoncer à expliquer les mesures que donne Josèphe du périmètre de Jérusalem et de ses différentes enceintes. Selon lui, l'enceinte de Sion (l'enceinte de David, l'ancien mur) s'étendait au nord depuis la tour Hippicos jusqu'au portique occidental du temple, à l'ouest depuis cette même tour jusqu'à la porte des Esséniens en passant par Bethso, puis en remontant au nord-est vers la fontaine de Siloé, la piscine de Salomon et Ophel jusqu'au portique oriental du temple ; dans ce parcours elle comptait soixante tours. D'après le plan, ce périmètre, facilement reconnaissable, peut s'évaluer à 2,400 mètres environ. Ce serait donc en moyenne 40 mètres d'écartement d'une tour à l'autre. Je dis en moyenne, car on comprend que l'écartement des tours ne devait pas être toujours le même, et on a retrouvé deux tours de cette enceinte, côté nord, distantes seulement de 25 mètres.

Quant au mur d'Acra, Josèphe le prend de la porte Gennath, située à l'angle entre Acra et Sion jusqu'à la tour Antonia, et il compte quatorze tours. En l'évaluant sur le plan à 600 mètres environ, ce serait pour chaque tour un écartement à peu près égal au précédent, 42 ou 43 mètres ; mais il faut dire qu'ici la délimitation donnée par Josèphe est beaucoup moins positivement déterminée, et par suite le tracé du plan moins certain que pour Sion.

Enfin le mur extérieur de Bézétha, au nord-ouest de la ville, commençait à la tour Hippicos, remontait au nord jusqu'à la tour Pséphina, puis passait en vue du tombeau d'Hélène, traversait les grottes royales, arrivait jusqu'à la tour angulaire située près du monument du Foulon, et venait rejoindre l'ancienne muraille (c'est-à-dire le mur du temple), auprès de la vallée du Cédron. Ce mur de Bé-

zètha comptait (selon Josèphe) quatre-vingt-dix tours, larges chacune de 20 p. et distantes entre elles de 200 coudées. Ce serait une longueur totale de 1,800 coudées, ou 45 stades (9,000 mètres). Mais cette mesure est inadmissible d'après Josèphe lui-même, puisque, un peu plus loin, il compte le périmètre entier de Jérusalem pour 33 stades (6,600 mètres) seulement. Voy. *de B*, v, 13 (4).

De plus, cette mesure même de 33 stades, qui serait insuffisante pour justifier les premières assertions de Josèphe, paraît encore trop forte aux investigateurs les plus récents. Il est vrai que William (*Holy city*) et d'autres ont cherché à la justifier en donnant à la ville neuve ou Bézétha une très-grande extension au delà de la ville actuelle vers l'ouest et vers le nord, et de cette manière en effet ils arrivent ou à peu près au compte de 33 stades. Mais d'autres parties du récit même de Josèphe, l'absence de tout débris d'antiquité dans l'espace de terrain où on suppose que Bézétha se serait étendue, ont donné aux derniers voyageurs la conviction que la Jérusalem d'Agrippa ne s'étendait pas au delà de la Jérusalem d'aujourd'hui. Le mur de Bézétha (le troisième mur de Josèphe) aurait de cette façon 1,800 mètres environ de pourtour, ce qui donnerait en admettant avec Josèphe le nombre de quatre-vingt-dix tours, 20 mètres (40 coud.) seulement d'écartement entre les tours. Ce peu d'intervalle entre les tours pourrait se justifier par le désir qu'eut Agrippa de donner une grande puissance à ce rempart qui défendait Jérusalem du côté le plus attaquable. Mais elle serait incompatible avec les 10 mètres (20 c.) de côté que Josèphe donne à chacune de ces tours.

Ne nous attachons donc pas aux mesures de Josèphe. Par la seule étude du terrain et des vestiges subsistant encore, les différentes enceintes de Jérusalem se trouvent assez exactement délimitées. D'après le plan ci-joint, on peut apprécier approximativement l'enceinte extérieure de la ville, ainsi qu'il suit :



Mur de Sion (en laissant de côté la partie intérieure entre Sion et Acra)	1900 m.
(Le mur d'Acra étant tout intérieur ne doit pas entrer en ligne de ce compte.)	
Mur extérieur de Bézétha.	1800
Mur oriental du temple qui se trouvait border la ville (mesuré par M. de Vogué)	464
	4164 m.

C'est-à-dire environ 22 stades, que l'on peut porter à 25, à cause des sinuosités de la muraille dont il n'existe plus de traces.

Si, d'après cela, nous n'admettons pas le chiffre de 33 stades de Josèphe, nous admettrons moins encore celui de 50 stades d'Hécatée d'Abdère (Josèphe, *c. Apion.*, I, 20 ; Eusèb., *Præpar.*, IX, 4), celui de 40 stades de Timocharès, historien d'Antiochus Épiphane, et du Juif Aristée (Eusèb., *Præpar.*, IX, 40). Ces trois derniers se trompaient d'autant plus qu'ils écrivaient avant l'augmentation de la ville par Agrippa; mais avaient-ils seulement vu Jérusalem ?

Eusèbe qui l'avait vue, qui n'avait pas d'intérêt patriotique à exagérer la grandeur de Jérusalem, et qui de plus s'appuie sur un arpenteur syrien, est celui qui s'approche le plus de la vérité. Il compte 27 stades. (*Præpar. evang.*, IX, 35, 36.)

L'enceinte de Jérusalem depuis Agrippa serait donc à peu près identique à son enciente actuelle, sauf probablement un peu plus d'extension vers le midi sur les croupes de Sion et vers Ophel.

L'enceinte actuelle a été mesurée par Deshayes à 2,100 ou 2,200 toises, par Manndrell à 1,955. 2,000 toises feraient 20 stades. M. de Saulcy compte 3,900 m.

II

DU TEMPLE.

(Voir tom. II, p 127 et suiv.)

L'échelle du plan ci-joint ne permettait pas d'indiquer en détail les différentes parties du temple. Nous avons seulement indiqué les principales par des lettres, dont nous donnons ici l'explication.

A. Cour des Gentils (voyez ci-dessus p. 129). On y pénétrait par les différentes entrées indiquées sur ce plan, deux au midi, quatre à l'ouest, une au nord, une à l'orient. Celle du nord était ou à peu près de plain-pied. Parmi celles de l'ouest, l'une donnait sur un pont, l'autre sur une chaussée qui traversaient la vallée de Tyropœon. Les autres entrées, à cause de l'élévation du sol du temple au-dessus de ce qui l'avoisinait de trois côtés, n'étaient abordables qu'au moyen de degrés.

B. Cour des Femmes (voyez p. 130) ainsi appelée, non qu'elle fût exclusivement réservée aux femmes, mais parce que les femmes (Israélites, s'entend) pouvaient pénétrer jusque-là et pas plus loin. Elle communique par trois portes avec la cour des Gentils.

C. Porte de Nicanor ou Belle porte (p. 131), conduisant, au moyen d'un perron, de la cour des Femmes dans la cour des Enfants d'Israël.

D. Cour des Enfants d'Israël et cour des Lévites. La cour des Enfants d'Israël n'a qu'une largeur de 11 coudées en avant de l'exèdre de la porte de Nicanor. Au delà, séparée par une barrière, est la cour des Lévites ; au milieu de cette cour, entre la porte de Nicanor et l'entrée du lieu saint, se trouve l'autel. Le plan n'a pu reproduire ces détails.

E. Le Lieu Saint contenant : 1° le vestibule, 2° le Saint,

3° le Saint des saints. Des chambres attenantes au Saint et au Saint des saints jusqu'à la hauteur d'un double étage l'entourent par le nord, l'ouest et le midi (voyez p. 132).

F. Tour Antonia, bâtie par les Hérodes à l'extrémité nord-ouest de l'enceinte du temple. J'en ai parlé plusieurs fois, tome I, p. 199, t. II, p. 93.

G. Tour des Pastophories formant l'angle sud-est de l'enceinte extérieure du temple. C'est la partie la mieux conservée de la construction hérodienne. Ce serait là, selon le pèlerin de Bordeaux, le pinacle du temple où le démon transporta Notre-Seigneur.

Dans tout ceci, nous partons de la supposition que l'enceinte extérieure du temple, telle qu'elle exista depuis Hérode le Grand, est identique au Haram-ech-Chérif (noble sanctuaire) actuel, enceinte sacrée des musulmans.

On peut dire que cette supposition est aujourd'hui une certitude.

On sait en effet que l'enceinte du temple a été longtemps fermée aux voyageurs chrétiens par la défiance des autorités et l'hostilité des populations turques. Ces deux obstacles ont cependant fini par céder, et aujourd'hui l'enceinte sacrée s'ouvre sans trop de difficultés aux investigations des chrétiens. Nous pouvons donc espérer arriver, en ce qui touche la connaissance des lieux saints de l'Ancien Testament, à une certitude que les explorateurs les plus patients n'auraient pu atteindre autrefois, — ou plutôt nous y sommes arrivés par le travail de M. de Vogué. Le premier, à ma connaissance, il a pu examiner, mesurer, dessiner avec toute l'exactitude moderne ce que jusqu'ici on n'avait pu qu'entrevoir d'une terrasse voisine, ou soupçonner sur le dire de quelque musulman. Nous prenons donc ici son travail pour guide.

Pour commencer, il essaie de déterminer la surface du temple extérieur et son périmètre d'une manière qui concilie et le texte de Josèphe et la tradition judaïque et l'état actuel des lieux.

Ce périmètre, dessiné par le périmètre actuel du Haram-ech-Chérif, plate-forme quadrilatère et presque rectangulaire, donnerait pour les quatre faces les mesures suivantes :

Face N.	311	mètres.
— E.	464	—
— O.	470	—
— S.	280	—
Total.	1525	mètres.

Les investigations antérieures, moins exactes parce qu'elles ne pouvaient être qu'approximatives, mais qui allaient en se rapprochant de la vérité, donnaient : Williams, 1639 mètres ; — Dr Schultz, 1,557 ; état-major anglais, 1,553.

La surface totale serait donc de 13 hectares 80 ares environ.

Au premier coup d'œil, les textes semblent contredire cette mesure. Josèphe, *Antiq.*, XV, 14 (II, 3), parle du temple au temps d'Hérode comme d'un carré d'un stade de côté. Ailleurs il donne au mur qui soutient le portique de l'est 400 coudées (ou un stade) de longueur (et non de hauteur), ce qui serait absurde ; τετρακοσίων πηχῶν τούς τοίχους ἔχουσα. *Antiq.*, XX, 7 (9, 7). Les rabbins à leur tour (*Mischna*, Traité *Middoth*, 11) donnent au temple cette même forme carrée en faisant le côté de 500 coudées (ce qui n'est pas trop éloigné de la description de Josèphe). Enfin, Ézéchiel (XLII, 16, 20), selon la version grecque, compte le côté du temple à 500 coudées (πηχέις). (L'hébreu et la Vulgate lisent, au lieu de *cubitus*, *calamus*, mais cette mesure serait immense, le *calamus* valant six coudées.) Nous devrions donc, d'après les mesures que ces trois autorités nous fournissent, compter pour le circuit du temple 800 à 1,000 mètres, et pour sa surface 4 ou 6 hectares seulement.

Mais cette contradiction apparente entre les textes écrits et la situation des lieux sera facilement résolue par les passages suivants de Josèphe :

Hérode, dit-il, dans la quinzième année de son règne, répara le temple (intérieur) et augmenta l'enceinte qui l'environnait (le temple extérieur) ; il la rendit double de ce qu'elle était, l'entourant d'un mur avec des frais immenses et une magnificence inimitable. On en a pour témoins les grands portiques qui existent autour du temple et la forteresse qui touche au temple du côté du nord. *De Bello*, I, 16 (21, 1).

Ailleurs : ces portiques étaient larges de 30 coudées, et leur circuit, en y comprenant la tour Antonia, était de 6 stades. — *Ibid.*, v, 14 (5, 2).

Cet agrandissement de l'enceinte du temple par Hérode est également constaté par les rabbins. « Le temple, dit le Talmud, dépasse les 500 coudées, mais ce qui dépasse n'est pas saint. » *Piské Thissapott, Commentaire de Middoth,* § 5. Et en effet, cet agrandissement hérodien faisait partie de la cour des Gentils.

La difficulté se résout donc d'une manière évidente en attribuant la mesure d'un stade ou de 500 coudées en carré à l'ancien temple tel qu'il existait avant Hérode, et en acceptant l'enceinte actuelle du Haram-ech-Chérif comme celle du temple doublé par Hérode, et porté, selon Josèphe, à 6 stades de périmètre. En effet, la superficie a dû se trouver, après le travail d'Hérode, de 13 ou 14 hectares au lieu de 6 ; et les 6 stades de périmètre (si l'on compte des stades hébraïques de 218 mètres) ne s'éloignent pas trop des 1,525 mètres mesurés par M. de Vogué. De même, si nous suivons le compte des rabbins qui donnent 500 coudées de côté à l'ancien temple, le temple doublé aura 3,000 coudées de périmètre, et en comptant la coudée hébraïque à 525 millimètres, nous arriverons à une mesure de 1,575. Une pareille approximation, à tant de siècles de distance, équivaut à une entière conformité.

Ajoutons, comme surcroît de preuve, que les quatre



angles du temple sont bien déterminés par Josèphe et s'accordent avec ceux du Haram-ech-Chérif. — Au nord-ouest, l'angle de la forteresse Antonia est déterminé par le serayah actuel. — Au sud-ouest, vers la ville inférieure et la vallée de Tyropœon, on reconnaît la naissance de l'arche du pont qui, passant au-dessus de cette vallée, conduisait de Sion dans la galerie méridionale du temple bâtie par Hérode. — Au sud-est, la tour des Pastophories (en grec : base du portique), d'où les prêtres annonçaient le commencement et la fin du sabbat (Josèphe, *de Bello*, IV, 34 (9, 12), nous est indiquée par une construction en angle d'ancienne architecture, laquelle est encore debout ainsi que la très-grande partie du côté sud de l'enceinte extérieure. — Enfin l'angle nord-est est dessiné par la vallée du Cédron et par une tranchée qu'on a crue être la piscine Probatique, mais qui n'est probablement qu'une partie du fossé nord du temple. Il faut se rappeler que le temple étant du côté du nord, au niveau ou en contre-bas du sol voisin, avait eu besoin d'en être séparé par un fossé, tandis qu'ailleurs l'élévation naturelle suffisait.

Parmi les travaux si importants de M. de Saulcy, je ne connaissais encore en composant cet ouvrage, que son *Voyage dans la Terre-Sainte*. Depuis ont paru son *histoire d'Hérode le Grand* (Hachette, 1867), auquel il refuse bien justement le titre de Grand et ses *Derniers jours de Jérusalem*, 1866. J'ai utilisé de mon mieux dans cette édition les trésors d'érudition classiques et topographiques contenus dans ces volumes.

III

SUITE DES OPÉRATIONS DU SIÉGE.

(Tome II, p. 85 et suiv.)

Je rappelle ici les principaux faits du siége de Jérusalem, avec les indications topographiques propres à aider à les suivre sur le plan.



6 avril. — Position des troupes romaines à Gabaath-Saül, à 30 stades de Jérusalem (Josèphe, v, 6 (2, 1) (p. 86).

8 avril. — Reconnaissance de Titus (Josèphe, *ibid.*).

10 avril. — *Premier campement de Titus* sur la hauteur de Scopos (Chefat), à 7 stades au nord de Jérusalem et au delà de la vallée du Cédron (Josèphe, v, 8 (2, 3) (et ci-dessus p. 87).

12 avril. — *Deuxième campement* (p. 106), à 2 stades en avant de la tour Pséphina, laquelle occupait l'angle de l'enceinte d'Agrippa le plus saillant vers l'ouest (Josèphe, v, 12 (3, 5).
Une légion était campée à 2 stades en avant de la tour Hippicos. La 10e sur le mont des Oliviers.

13-22 avril. — *Première attaque* (p. 107, et Josèphe, v, 17 (62) vers le tombeau du pontife Jean, contre Bézétha. Le tombeau du pontife Jean ayant été plus tard le point d'attaque des Romains contre Sion (V. Jos., v, 19 (7, 3), 25 (9, 2), 30 (11, 4), sa position se trouve déterminée en dedans de Bézétha, vers l'angle que formaient les deux murailles d'Acra et de Sion, un peu au midi du Golgotha. Josèphe nous apprend de plus qu'il était voisin de la piscine Amygdalon (Birket Hamman el Batrak).

23 avril. — *Troisième campement;* après la prise de Bézétha, il fut placé au lieu appelé Camp des Assyriens dans le nord de Bézétha, occupant de là tout l'espace jusqu'à la vallée du Cédron, et se tenant à une portée de trait du mur septentrional d'Acra. V. p. 108, et Josèphe, v, 19 (7, 3).

.... — *Deuxième attaque* (p. 109, et Josèphe, v, 19 (7, 3); 23 (7, 4) contre Jean et contre Simon : Jean se défendant du haut de l'Antonia, du mur nord du temple et du monument du roi Alexandre (*ubi?*) ; Simon, maître de l'entrée d'Acra, auprès du tombeau du pontife Jean, et occupant le mur d'Acra tout entier jusqu'à la porte (Gennath ?), d'où l'eau arrivait à la tour Hippicos. L'hélépole est dirigée contre la tour du milieu du mur nord (d'Acra ?).

28 avril. — Acra ayant été prise par le côté du nord, *quatrième campement* (momentané), en dedans d'Acra, dans le marché des marchands de laine de Bézétha, des marchands de cuirs et de vêtements, et dans les rues étroites voisines du mur (lequel ?) (p. 109, et Josèphe, v, 24 (8, 1).

2 mai. — Acra reprise un moment par les Juifs, puis de nouveau par Titus ; celui-ci en détruit la muraille nord jusqu'à la tour Antonia, met des troupes dans les tours du mur sud (ou plutôt ouest ?) et pense à attaquer le troisième mur (Sion), Jos., v, 24 (8, 2). Titus avait repris son campement au camp des Assyriens.

9-26 mai. — *Troisième attaque* (p. 115) contre Jean et les zélateurs dans Antonia et dans le temple, contre Simon et les Iduméens dans Sion. Quatre chaussées : une, dressée par la 5e légion contre Antonia, vers le milieu de la piscine Strouthios ; une autre, à 20 coudées de la précédente, par la 12e légion ; une, par la 10e légion, contre le mur nord de Sion, près de la piscine Amygdalon ; et enfin, la dernière, par la 15e légion, à 30 coudées de la précédente, vers le monument de Jean. Voy. Josèphe, v, 25 (9, 2), 30 (11, 4).

31 mai-2 juin. — Travail de circonvallation (voy. p. 118 et s.) partant du camp des Assyriens, à travers Bézétha et jusqu'à la vallée du Cédron, de là se dirigeant au sud par le mont des Oliviers jusqu'au rocher Péristéréon, placé au dessus de la vallée de Siloé ; puis au couchant à travers la vallée, et de l'autre côté de la vallée par le tombeau d'Ananus, le camp de Pompée ; puis au nord par l'Ερεβίνθων οἶκος, le monument d'Hérode, voisin de la piscine des Serpents (Birket Mamillah ?) ; de là à l'est, pour rejoindre le camp des Assyriens (Jos., v, 31 (12, 2).

4-26 juin. — *Quatrième attaque* contre Antonia — quatre chaussées — Josèphe, v, 32 (12, 4) (p. 126).

.... — Après la prise d'Antonia (30 juin), cinquième attaque contre le temple. — Quatre chaussées formées avec les

débris de la tour Antonia: la première contre l'angle nord-ouest du temple intérieur, — la seconde contre l'exèdre (vestibule) nord du temple intérieur, — la troisième contre le portique ouest du temple extérieur aboutissant au côté sud d'Antonia, — la quatrième contre le portique nord aboutissant au côté est d'Antonia (Josèphe, VI, 13 (2, 7) (p. 127, 139 et s.).

18-24 juillet. — Sortie des Juifs repoussée. Incendie des portiques nord et ouest du temple par les Juifs (p. 139).

2 août. — Achèvement des chaussées (p. 140).

4 août. — Nouvelle sortie des Juifs (p. 142) repoussée; prise et incendie du temple.

14-31 août. — Construction des chaussées contre Sion (p. 158).

1er septembre. — Prise de Sion (p. 159).

APPENDICE G

Voyez tome II, p. 257 et s., 264 et s., 281, 287 et s.

APOLLONIUS DE TYANES.

TÉMOIGNAGES SUR APOLLONIUS.

Le plus ancien, si je ne me trompe, est celui d'Épictète, qui, sans qualifier autrement la personne d'Apollonius, cite un conseil de lui (conseil d'hygiène ou d'ascèse ?) : « En été, remplis ta bouche d'eau fraiche et la rejette sans l'avaler. » (*Apud Arian.*, IV, 13.)

Lucien le cite comme un imposteur célèbre « dont les habitants de Tyanes savaient par cœur *toute la tragédie* » (*Alexander seu Pseudomantis*, p. 476).

Apulée le nomme comme magicien célèbre (*in Apolog. secunda*).

Sa vie avait été écrite avant Philostrate par Méragène (v. ci-d. p. 265). Elle le fut aussi à une époque inconnue par Soterichus (Suidas, *in Eudoc.*). Vopiscus avait l'intention de l'écrire (*in Aureliano*). Philostrate, auteur de la *Vie des Sophistes* (le même que l'auteur de la *Vie d'Apollonius ?*), parle plusieurs fois d'Apollonius. Il raconte sa querelle avec Euphrate (*Vita Dionis*). Ailleurs il dit : « Apollonius, qui a surpassé en sagesse le genre humain, compte Scopelianus sophiste (c'est-à-dire rhéteur) comme une merveille (*Vit. Scopeliani*). — « La mère d'Alexandre Péloplaton, rhéteur de Séleucie, très-belle femme, préféra l'amour d'Apollonius à tout autre, par goût pour la sagesse, et parce que c'était le plus divin des hommes, un



dieu plutôt qu'un homme. Aussi Alexandre passait-il pour le fils d'Apollonius. » (*Vit. Alex. Pelopl.*)

Ici se place dans l'ordre chronologique le roman de Philostrate que nous analyserons un peu plus loin.

J'ai cité dans le texte le témoignage d'Eunape, et les hommages rendus à Apollonius par Aurélien et Caracalla. T. II, p. 292-293.

J'ai cité aussi le passage de Dion au sujet de la connaissance surnaturelle qu'Apollonius aurait eue du meurtre de Domitien (*Ibid.*, p. 287).

Selon Porphyre « une hirondelle lui révèle par son chant qu'un âne, chargé de blé, est tombé aux portes de la ville et que le blé est répandu à terre » (*de Abstinentia*, III, 2). « Apollonius (est-ce celui-ci ?), dans la vie de Pythagore, dit que la mère de ce philosophe était Pythaïs, petite-fille d'Ancaïus, gouverneur de Samos, et que, selon un poète de Samos, son père serait Apollon. » (Porphyre ou Malchus de Tyr, dans la vie de Pythagore.)

Eusèbe, *Contra Hieroclem*, parle en détail d'Apollonius. Dans sa *Préparation évangélique*, il cite un passage remarquable d'Apollonius sur l'unité divine et sur l'inutilité des sacrifices sanglants (IV, 13).

Lactance, de même qu'Eusèbe, parle de la tentative de Philostrate et d'Hiéroclès pour opposer Apollonius au Christ comme d'une folie impie (*Instit.*, V, 2, 3).

Saint Cyrille (*in Julian.*, III) juge de même les efforts de Philostrate.

Saint Jean Chrysostome dit que ce sont mensonges et illusions (*Hom.* III, *in Indam.*).

Saint Jérôme s'exprime en ces termes :

« Apollonius, magicien selon le vulgaire, philosophe selon les Pythagoriciens, entra dans la Perse, traversa le Caucase, le pays des Albains, des Scythes, des Massagètes, pénétra dans les plus opulents royaumes de l'Inde, et enfin, ayant franchi le large fleuve appelé Physon, arriva chez les Brachmanes afin d'entendre Hiarchas qui, assis sur un

trône d'or et buvant à la source de Tantale, expliquait à un petit nombre de disciples la nature, le mouvement des astres, la marche des jours. Ensuite, passant par chez les Élamites, les Babyloniens, les Chaldéens, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes et les peuples de la Palestine, il revint à Alexandrie et alla jusqu'en Éthiopie, pour voir les gymnosophistes et cette fameuse table du soleil qui est au milieu des sables. Il trouve partout quelque chose à apprendre, et il apprenait toujours, pour s'améliorer toujours. Philostrate a raconté au long son histoire en huit livres. »

(*Epistola ad Paulin.* 50.)

Saint Augustin (*Ep.* 102, § 8) n'admet pas le caractère historique du livre de Philostrate, *nullo fideli auctore* (Ep. 49). Cependant, dit-il ailleurs, Apollonius vaut bien Jupiter (*Ep.* 138, § 18).

Isidore de Péluse, d'après lequel Philostrate se plaignait qu'Apollonius eût été, par une calomnieuse invention de ses ennemis, accusé de sortiléges (I *Ep.*, 389).

Sidoine Apollinaire ne connaissait la vie d'Apollonius que par un extrait fait par Tascius Victorianus, d'après Nicomachus, qui lui-même avait fait un extrait de Philostrate. Sidoine avait, d'après ces extraits, rédigé une vie d'Apollonius qu'il envoya à Léon, conseiller du roi Alaric (*Ep.* VIII, 3).

Photius traite les fables de Philostrate d'impertinentes, et son livre d'inutile (*Cod.*, 24 et 44).

Suidas en dit autant.

On cite une image d'Apollonius d'après une monnaie de cuivre et une pierre de jaspe vert. (Saxii *Onom. Harles.*)

Des monnaies *contorniatæ* portent APOLLONIVS TYANEVS (une tête laurée et barbue) — et au revers STEFAN NIKA (Stéphane a vaincu), — un cocher conduisant un quadrige. Havercamp, p. 152 ; Eckhel, VIII, p. 292.

II

ANALYSE DU LIVRE DE PHILOSTRATE.

Reste à donner une courte analyse du livre de Philostrate pour apprécier quel rôle il veut faire jouer à son héros, et quelles idées il lui prête. Voici l'ordre chronologique des événements, autant qu'on peut l'établir :

An 4 avant J.-C. Naissance d'Apollonius à Tyanes (Philostr., I, 5). Protée était apparu à sa mère qui lui demanda: Qui enfanterai-je ? Moi, répondit le dieu (I, 4).

An 10 ap. J.-C. Son père le mène à Tarse et de là il va à Tyr (I, 7).

An 16. Apollonius embrasse la loi de Pythagore, et se condamne aux cinq ans de silence exigés.

Vers l'an 21. Son séjour à Antioche où, après son temps d'épreuve, il ouvre une école.

Son voyage à Ninive (I, 14-20).

..... Révoltes en Cilicie et Pamphylie, apaisées par Apollonius (I, 11). Il réforme la ville d'Éphèse. Il n'avait encore que sept disciples (I, 12).

Vers 43. Son voyage à Babylone (I, 21). Il y voit le roi des Parthes Vardane (I, 16, VIII, 3).

Vers 44. Il en repart au bout de vingt mois (*Ibid.*).

Vers 46. Voyage dans les Indes avec Damis (II, 21, III, 50).

Il y voit les Brahmanes (III, 6, 9).

C'est ici que l'imagination de Philostrate se donne carrière. Ce voyage d'Apollonius aux Indes sous la conduite ou en compagnie de Damis aurait été l'origine des plus hautes idées philosophiques d'Apollonius, mais il faut dire alors qu'elles sont nées au milieu de prestiges bien bizarres. On ne s'imagine pas les merveilles que rencontre Apollonius dans son voyage aux Indes. Les singes lui sèment du poivre sur les montagnes. Les brames lui montrent deux

tonneaux pleins, l'un de pluie, l'autre de vent, et dont ils font de temps à autre des cadeaux à leurs amis. Quand les brames se frottent d'un certain onguent et frappent la terre de leur canne, la terre se met à onduler comme l'Océan, et ces vagues terrestres les envoient à une hauteur de deux coudées où ils restent quelques instants suspendus. Quand ils veulent prendre leur repas, un tapis de verdure s'étend de lui-même sous leurs pieds; les plats et le pain arrivent sans qu'on les apporte, les trépieds et les cruches vont et viennent à l'appel des convives ; un échanson d'airain leur verse à boire. Le repas fini, quand ils veulent dormir, la terre se forme sous leurs corps en lits moelleux. A la vue de ces merveilles, Apollonius, dira-t-il plus tard, a admiré, mais n'a ni interrogé, ni loué, ni approuvé, ni imité (V, 12).

Vers 47. Retour à Babylone après quatre mois d'absence (III, 5,58).

.....Séjour en Asie et en Grèce (IV) (Antioche, Ionie, Ilion, Lesbos, Athènes). Apollonius prèche à Éphèse contre les danses, les flûtes, les efféminés (IV, 2). Peste d'Éphèse (voy. ci-d. p. 258).

C'est à cette époque que le grand prêtre d'Éleusis lui refuse l'initiation à cause de sa qualité de magicien. Il répond qu'il en sait plus long que le grand prêtre sur les mystères et qu'un autre grand prêtre l'initiera plus tard (III, 18).

Vers 51. Lettre de l'empereur Claude à Apollonius (Ep. 53).

61. Apollonius assiste aux jeux olympiques (IV, 24).

62. Il va à Lacédémone et en Crète (IV, 34). — Il fait reprendre aux Lacédémoniens leurs anciennes mœurs.

66. Apollonius vient à Rome. (Remarquez que c'est vers le temps du dernier séjour de saint Pierre et de saint Paul dans cette ville, où Néron sévit contre les philosophes). Averti du danger qu'il court en cette ville, il n'en continue pas moins sa route pour y aller ; mais sur trente-quatre disciples, trois seuls osent rester avec lui. « J'ai vu, dit-il,

bien des bêtes en Afrique ; je veux voir combien a de griffes et de dents la bête qui règne dans Rome (IV,35-38).»

Arrivé à Rome où l'étrangeté de son habit de lin surprend tout le monde, il convertit à sa doctrine le consul Télésinus, obtient de lui d'habiter les temples, instruit les prêtres, réforme le culte (39, 46), relève à Rome le zèle religieux (41).

Éclipse accompagnée d'un coup de tonnerre qui fait dire à Apollonius : Quelque chose de grand sera et ne sera pas. A ce moment, en effet, la foudre tombait sur la table où Néron était assis et brisait la coupe qu'il portait à sa bouche (43).

Apollonius étant accusé devant Tigellin préfet du prétoire, au jour du jugement le libelle d'accusation se trouve en blanc. Après un entretien secret où ses réponses confondent Tigellin, celui-ci le met en liberté (43).

Résurrection d'une jeune fille. Philostrate lui-même la raconte avec quelque doute (45).

Correspondance d'Apollonius avec Musonius accusé, auquel il propose de le délivrer miraculeusement, mais qui refuse confiant en sa défense (46).

Exil en masse des philosophes. Apollonius part pour les colonnes d'Hercule afin d'étudier la philosophie de ce pays-là (47).

67. Apollonius en Afrique, pendant que Néron, par suite d'une erreur de date, célébrait en Grèce les jeux olympiques (V, 10, 11 ; VI, 7).

68. Apollonius en Sicile (V, 1, 13). Il aide au soulèvement des provinces contre Néron (V, 3). Il va en Achaïe et à Athènes (IV, 18, 19).

69. En Égypte, il est consulté avec grand honneur par Vespasien (V, 10).

Il visite l'Égypte et l'Éthiopie, s'entretient avec les gymnosophistes (V, 15 ; VI, 4,). Vénération des Égyptiens pour lui. Ils s'écartent sur son passage comme devant les porteurs de choses sacrées. Il fait suspendre l'exécution d'un

condamné et ce condamné se trouve être innocent. « Toute la haute Égypte, dit Philostrate, était pleine d'esprits religieux et d'hommes portés à l'admiration (V, 24). »

70. Lettre d'Apollonius à Titus après la prise de Jérusalem (VI, 29).

Il rencontre Titus à Argos (VI, 14) ; conseils et oracles qu'il lui donne.

Séjours en Phénicie, Cilicie, Ionie, Grèce (VI, 33-35).

82. Édit de Domitien contre les eunuques mentionné par Philostrate (VI, 42). Supplice des Vestales, de même (VIII, 5).

90. Édit de Domitien contre la vigne, mentionné également (VI, 42).

92. La vénération excitée par Apollonius, que l'on adore, à qui l'on adresse des prières pour qu'il fasse trouver des trésors, allume la jalousie de Domitien, « ce roi qui sait tout », disait Apollonius (VI, 39 ; VII, 11, 14).

Il est accusé et emprisonné. Dans sa prison il demande à un tribun pourquoi il est arrêté : « Parce qu'il y a des gens qui t'adorent et que tu es soupçonné de vouloir te faire passer pour dieu. — Et qui m'a adoré ? Moi-même à Éphèse, quand j'étais enfant et que tu nous as délivrés de la peste (VII, 21). »

Il était venu librement en Italie, sachant par son omniscience que l'ordre avait été envoyé au proconsul d'Asie de l'arrêter. Ses amis d'Italie lui conseillaient de fuir en Sardaigne. Il a répondu qu'il saura braver tous les périls et que du reste, grâce à sa puissance surnaturelle, il peut leur échapper à tous.

Le préfet du prétoire Ælianus (qui depuis contribua à l'assassinat de Domitien) s'intéressait à lui, mais cependant a été obligé de faire arrêter lui et son fidèle Damis.

Ses entretiens dans la prison. Il encourage les autres prisonniers, les décide à prendre de la nourriture et à supporter la captivité à l'exemple de Saturne et de Mars (26).

Sa comparution devant Domitien qui lui fait couper la



barbe qu'il portait comme philosophe et le met parmi les plus grands criminels (34).

Il existait une lettre suppliante d'Apollonius à Domitien. Philostrate la traite d'apocryphe parce qu'elle était longue et écrite en dialecte ionique, et qu'Apollonius d'ordinaire écrivait brièvement et dans un autre dialecte. Il convient cependant qu'il avait employé ce langage dans son testament (35).

Au bout de deux jours, Ælianus l'envoie dans une prison plus douce (*libera custodia*). Les prisonniers l'embrassent et le regrettent comme un père (40).

Damis, libre, est par lui envoyé à Pouzzoles en l'avertissant de se tenir sur le rivage en face de l'île de Calypso et qu'il verra bientôt son maître (41).

Nouvelle comparution d'Apollonius devant l'empereur. « Qui jugera, demande Apollonius, entre mon accusateur et moi? — L'empereur. – Et qui jugera entre l'empereur et moi, car je lui prouverai qu'il est criminel envers la philoso phie ? » (VIII, 1, 2.)

Sa fermeté et les applaudissements de l'auditoire forcent Domitien à l'absoudre en remettant à un autre jour à avoir un entretien avec lui. Apollonius rend grâce, mais en même temps s'élève contre les délateurs. Puis il ajoute : « On ne peut rien sur mon âme, ni même sur mon corps, » et il disparaît (VIII, 5).

Son Apologie, critiquée par les uns, jugée authentique par Philostrate. Elle a donc été antérieurement composée à celui-ci (VIII, 6).

Après la disparition d'Apollonius, Domitien veut le faire rechercher. Mais Damis et Démétrius qui attendaient leur ami à Pouzzoles le voient tout à coup devant eux. Démétrius doute s'il est vivant. Apollonius lui tend la main pour lui faire voir qu'il n'est pas un fantôme. « Touche-moi et persuade à Damis que je ne suis pas mort. »

93. Il passe en Grèce. Effet qu'il y produit.

Cependant les prêtres de Trophonius lui refusent à cause

de sa qualité de magicien l'entrée de la caverne sacrée (VIII, 19). Il s'empare des clefs et y entre de force. On conservait une réponse à lui écrite par le dieu.

Il assiste aux jeux olympiques (*Ibid.*).

95. Deux ans après, il va dans l'Ionie (VIII, 24). Les rhéteurs sont abandonnés pour lui.

96. C'est là que d'Éphèse il est témoin du meurtre de Domitien à Rome (VIII, 25. Dion Cassius, LXVII *in fine*). (Apollonius, d'après la date assignée à sa naissance, devait avoir alors cent ans.)

Il écrit à Nerva qui lui demande de venir le trouver. Il refuse en disant: « Prince, nous vivrons longtemps ensemble dans un pays où nous ne commanderons à personne et où personne ne nous commandera. » Il lui écrit en même temps une longue lettre politique qu'il fait porter par Damis. Damis parti, il disparaît (VIII, 28).

On ne sait ni où ni quand il est mort. Il est apparu à un jeune homme qui doutait de l'immortalité de l'âme. Philostrate a parcouru presque toute la terre sans voir nulle part son tombeau. Son portrait empreint d'une fraîcheur presque juvénile se garde à Tyanes. Cette ville est tenue pour sacrée et les empereurs (Sévère et Caracalla) l'ont déclarée exempte d'impôts.

Telle est la chronologie fort incertaine de ce roman. Il est, du reste, loin d'être en tout d'accord avec l'histoire.

Ainsi Philostrate croit Agrippine noyée dans le naufrage de son vaisseau (voyez au contraire Tacite, *Annal.*, IV). — Il suppose Babylone toujours subsistante et peuplée, tandis que selon Strabon, elle était déserte (Strabon, XVI. Plin., *H. N*, VI, 26). — L'éclipse de soleil qui, selon Philostrate, coïnciderait avec le séjour d'Apollonius à Rome et avec le consulat de Télésinus (66) ne peut être au contraire que de 64, 65 ou 67.

Nous savons du reste quelles sources Philostrate a pu avoir à sa disposition. Outre la tradition populaire et les récits conservés dans les temples, il avait les lettres d'Apollonius



recueillies par l'empereur Hadrien, son testament, son apologie devant Domitien, sa vie par Méragène et un livre par Maxime d'Égée sur les faits qui s'étaient passés dans cette ville. Mais il avait surtout les mémoires de Damis singulièrement intitulés (Δέλτος τῶν ἐκφατνισμάτων, *Tabulæ purgamentorum præsepii*, ou peut-être ἐκφαντισμάτων *revelationum*). J'ai parlé ailleurs de l'origine de ces mémoires.

Hiéroclès appelait Maxime, Méragène, Damis et Philostrate les quatre évangélistes d'Apollonius (Eusèbe, *in Hieroclem*).

Philostrate traite fort mal Méragène et le déclare très-ignorant. Cela me ferait croire volontiers que le livre de Méragène était le plus véridique de tous.

Du reste, Philostrate n'hésite pas à dire qu'avant lui Apollonius était très-mal connu et que son livre a pour but de présenter son héros sous un aspect tout nouveau. « Apollonius, cet être plus divin que Pythagore, qui a, comme lui, cultivé la sagesse et vaincu les tyrans ; qui a vécu en un temps peu éloigné de nous, quoique pas tout à fait récent, n'est pas encore connu des hommes comme un disciple de cette sagesse qu'il a si philosophiquement et si sainement pratiquée (φιλοσόφως καὶ ὑγιῶς)... On le loue, mais l'un pour une cause, l'autre pour une autre. Quelques-uns, à cause de ses rapports avec les Mages de Babylone, les Brahmanes des Indes, les *Gymnoi* d'Égypte, le croient magicien, le jugent mal et le calomnient.... Je n'ai pas cru, ajoute-t-il, devoir supporter l'ignorance du vulgaire ; j'ai voulu montrer quelle était la philosophie d'Apollonius et comment il a mérité de passer pour un être voisin des *démons* et des dieux. » (δαιμόνιος καὶ θεῖος, 1, 2.)

L'accusation de magie est celle en effet contre laquelle Philostrate cherche le plus à défendre son héros. C'était de magie qu'il était accusé devant Domitien, et il s'en défend dans son apologie. Philostrate l'en défend aussi (IV, 39). Euphrate aussi lui reprochait le crime de magie, et c'est

pour ce fait que le temple d'Éleusis et celui de Trophonius lui furent fermés (I, 2 ; V, 12 ; VII, 39).

III

RAPPORTS DE CETTE HISTOIRE AVEC L'ÉVANGILE.

J'en ai déjà indiqué quelques-uns dans le texte et on a pu en remarquer d'autres dans le cours de cet appendice. Je réunis au hasard quelques rapprochements de ce genre :

1° Expulsion de démons. — La peste d'Éphèse. — Le vampire fiancé à Ménippe (Voy. ci-d. p. 258). - Dans saint Luc (VIII, 28) le démon dit à Notre-Seigneur Jésus-Christ : Je vous prie, ne me torturez pas (δεόμαι σε μή με βασανίσῃς) ; et de même dans Philostrate (IV, 8), le spectre (le vampire) « semblait pleurer et priait qu'on ne le torturât pas » (καὶ ἐδεῖτο μη βασανίζειν αὖτο). — Un jeune homme se raille d'Apollonius. Celui-ci lui répond : Ce n'est pas toi qui m'insultes ainsi, mais le démon qui te possède. Cris de désespoir du démon ; il jure de n'entrer plus désormais dans aucune âme ; Apollonius le réprimande et lui ordonne de sortir dès qu'il verra tomber une statue qu'il désigne. La statue s'ébranle et le démon part (comparer avec Luc, VIII, 27, 34). — C'est au milieu du repas de noces de Ménippe qu'Apollonius est survenu pour le délivrer de son vampire. A sa vue, les serviteurs et les plats ont disparu ; le tout n'était qu'une illusion du démon. Ce fait était connu à Corinthe, mais raconté d'une manière vague. Philostrate l'a lu plus exactement dans Damis (IV, 25). — Guérisons de possédés et de malades par le brahme Iarchas dans les Indes (III, 38, 39).

2° Connaissance des langues (1, 19).

3° Continence virginale, abstention des viandes, etc. — « Il vit sans commerce avec une femme, dépassant ainsi le

mot de Pythagore qui dit qu'il faut s'abstenir de celle d'autrui » (I, 13). Il prêche l'abstention des viandes, l'usage du vêtement de lin (par suite de la même répugnance pour tout ce qui est animal), les longs cheveux (I, 32).

4° Autorité de sa parole, — sentences brèves, tranchantes comme le diamant (*adamantinæ*). Il n'interroge pas; le sage, dit-il, doit parler comme un législateur (I, 17). (*Erat enim docens eos sicut potestatem habens.* Matth., VII, 29; Marc, I, 22; Luc, IV, 32.)

5° Connaissance des pensées secrètes. — Elle est donnée à Apollonius par le brahme Iarchas qui sait tout, voit le secret des âmes et lui promet de lui donner la sagesse absolue (III, 16, etc.).

6° Estime de la pauvreté. — Il prie les dieux que les sages soient pauvres, que les riches usent honnêtement de leurs richesses (IV, 40). Il remercie les dieux de ce qu'il a peu et sait se passer de ce qui lui manque.

7° Attaques contre l'idolâtrie, sinon contre le polythéisme. — Il blâme partout les sacrifices sanglants; il oppose à cet égard à la sagesse égyptienne celle qu'il a, dit-il, recueillie dans les Indes (V, 25). Il reproche à un marchand d'idoles de vivre des dieux (V, 20); attaque les fables des poètes, qu'il trouve indécentes et auxquelles il préfère les fables d'Ésope (V, 14); raille les amours des dieux et des déesses (VI, 11). Ses conversations à ce sujet avec le chef des *Gymnoi* éthiopiens, Thespésius : il critique les idoles à têtes d'animaux de l'Égypte : « Il vaudrait mieux avoir des temples sans images, enseigner les rites et laisser l'imagination se figurer les dieux sous la plus belle forme possible; elle fera mieux que tout artiste: vous, au contraire, vous ne faites qu'enlaidir les dieux. » Seulement Thespesius l'embarrasse en attaquant les rites helléniques et lui reprochant les enfants que l'on fouette jusqu'au sang sur l'autel de Diane. « C'est, dit Apollonius, que la Diane scythique veut du sang et mieux vaut encore fouetter que tuer. » — « Comment donc les Lacédémoniens,

qui excluent si sévèrement les étrangers, ont-ils admis une déesse étrangère et aussi barbare ? » — Apollonius s'embrouille. — Thespesius finit par conclure que, si l'on veut juger en vertu du bon sens et de l'équité, on arrivera à abolir les rites de toutes les nations : ainsi les mystères d'Éleusis, ceux de Samothrace, les Dionysiaques, le culte du Phallus. Mieux vaut donc, sur ces points-là, suivre la règle de Pythagore et garder le silence. — Apollonius y consent (VI, 19, 20).

Ailleurs il fait chasser des prêtres mendiants qui recueillaient des aumônes dans l'Hellespont pour faire cesser, disaient-ils, les tremblements de terre. Lui-même, grâce à sa puissance surnaturelle, les fait cesser sans frais (VI, 41).

Malgré ces rapprochements, chacun sent bien que l'imitation évangélique est beaucoup plus ici à la superficie que dans le fond des idées. Il serait même difficile d'extraire du livre de Philostrate l'énonciation de la doctrine philosophique ou religieuse qu'Apollonius avait cherché ou plutôt que Philostrate cherchait à faire prévaloir.

Comme de raison du reste, pour opposer cet enseignement au christianisme, il fallait lui donner une origine toute différente. C'est vers l'Inde, où ni l'un ni l'autre n'est probablement jamais allé, qu'Apollonius ou son panégyriste tourne ses regards.

Ce n'est cependant pas qu'Apollonius ne soit Grec et Grec de cœur. Il est plein de ce nationalisme exclusif et obstiné des Grecs de l'empire romain qui avaient du reste si peu défendu leur indépendance nationale. Il visite pieusement tous les sanctuaires de la Grèce sans s'occuper jamais de la religion romaine (IV, 24). Invité aux *Panionia*, il remarque, parmi les noms qui sont en tête de l'invitation des noms romains comme Fabricius, Lucullus, etc., et il s'indigne que des Grecs, écrivant au nom de la communauté ionique, s'affublent de ces noms barbares (IV, 5). — Son culte pour Palamède (*passim*). — Achille se plaint à lui de ne plus être honoré en Thessalie et lui ordonne

d'éloigner de lui un de ses disciples qui est Troyen d'origine et même descendant de Priam. Apollonius s'informe à son tour d'Achille si Hélène est réellement venue à Troie, si lui et Patrocle sont enterrés ensemble, si les Néréides viennent à leur tombeau, etc.

Mais, malgré ces préoccupations et ces puérilités helléniques, ce n'est pas en Grèce qu'Apollonius place l'origine de sa philosophie. Il a conversé avec les Mages de Babylone, et les déclare sages, sinon en toutes choses, au moins sur beaucoup de points. Il admire aussi les *Gymnoi,* mais il les trouve aussi inférieurs aux Indiens qu'ils sont supérieurs aux autres Égyptiens ; et, comme le chef des *Gymnoi* répond par une critique de la magie et de la magnificence indienne, Apollonius se met à lui raconter ses débuts dans la philosophie : « La philosophie a fait apparaître devant lui ses différentes sectes, comme des femmes pleines de séduction et d'attrait. Mais, seule, la doctrine pythagoricienne l'a charmé par son austérité, sa gravité, sa sévérité virginale. Il l'a choisie ; puis il a voulu remonter à la source d'où elle est sortie, car elle a été corrompue par les Athéniens qui y ont mêlé le platonisme. Il a eu dès lors la pensée de s'adresser aux *Gymnoi.* « Mais « quoi ! lui a dit son précepteur, si tu étais lié avec un « jeune homme d'une grande famille, croirais-tu te con- « cilier son amitié en démentant sa haute naissance, et en « lui supposant une origine vulgaire ? De même pour la « philosophie. Son lieu de naissance est dans l'Inde, sous « un soleil plus pur, sous un ciel plus chaud, aux sources « de la vie, plus près des dieux. » Apollonius y est allé, et en effet a trouvé là la sagesse supérieure.

On comprend en effet qu'il fallait faire venir de loin la doctrine par laquelle on prétendait combattre et remplacer le christianisme, né au sein de l'empire romain et de la civilisation hellénique.

Ce remplaçant du reste était singulier ; ce qu'il y a de plus clair en fait de doctrine dans le livre de Philostrate



n'est que de la physique, et de la physique absurde. Les entretiens que, dans les Indes mêmes, Apollonius aurait eus avec son initiateur, le brahme Iarchas, se réduisent à dire que « le monde est un animal mâle et femelle (III, 34) ; que Dieu en est le père (35) ; qu'après le Dieu suprême une foule de dieux sont répandus dans l'air, dans la mer, sur la terre, sous la terre ; que la terre est plus grande que la mer, puisqu'elle la contient, mais moindre que la substance humide qui, à son tour, contient la terre » (37). Ils font ensemble de l'astrologie, de la divination (42, 44).

J'ai déjà dit comment la souffrance et la mort volontaire, acceptées par un Dieu pour le salut des hommes, étaient un degré d'héroïsme trop haut pour que Philostrate pût l'admettre même en imagination, et comment il épargne à son dieu manifesté sur la terre la torture et le supplice. Un autre trait de la pensée évangélique que ni Apollonius en pratique ni même Philostrate en théorie ne pouvaient guère admettre, c'est l'humilité et l'indulgence chrétienne. Le sage, personnifié et déifié en Apollonius, continue à être ce qu'il a été dans toute l'antiquité, orgueilleux de sa vertu et sans compassion pour la faiblesse d'autrui. Il n'est pas venu, lui, pour les pécheurs, mais tout au plus pour quelques justes comme lui. « Les dieux prennent soin d'abord de ceux qui philosophent ; après eux, de ceux qui ne pèchent pas ; mais des pécheurs ils n'ont nul souci » (II, 39). — Apollonius, à Babylone, prie le soleil qui, ce jour-là, est son dieu : « En quelque lieu de la terre qu'il te plaise de m'envoyer, fais que je ne sois connu que des gens de bien, que je ne connaisse pas les méchants, et n'en sois pas connu » (I, 31). — Il ne veut pas parler à un homme coupable d'un meurtre involontaire (VI, 5). — Un gouverneur romain vient à Égée pour le gagner par des présents et mettre à profit sa puissance surnaturelle : « Avec la vertu, lui dit Apollonius, on obtient tout ; moi qui suis vertueux, je puis tout obtenir, mais je ne recom-

manderai pas aux dieux un coupable comme toi ; les dieux ne peuvent que te renvoyer à Némésis » (I, 12).

« Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs [1], » est le mot de Notre-Seigneur. Je viens pour les sages et pour eux seuls, est toujours le mot de la philosophie païenne, même quand elle a le christianisme sous les yeux et qu'elle s'efforce de l'imiter pour le combattre.

N. B. L'antiquité nomme un grand nombre d'autres Apollonius qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci :

Un Apollonius péripatéticien, contemporain de Plutarque (Plut., *de Pietate erga fratres*).

Un médecin, disciple d'Hérophile (*Id. Quæstion. natur.*).

Un stoïcien, contemporain de Caton (*Id., in Catone*).

Un autre, fils de Molon, rhéteur, maître de Cicéron (*Id., in Cæsare* et *in Cicerone*).

Un autre, Tyrien, auteur de la vie de Zénon (Diog. Laert. *in Zenone*).

1. Matth., IX, 13. Marc, II, 17. Luc, V, 33.

FIN DES APPENDICES.

TABLE

QUATRIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES BARBARES.

CHAPITRE XII

MOUVEMENT CONTRE ROME.

CHAPITRE XIII

RÉTABLISSEMENT DE LA FORTUNE ROMAINE.



CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAÏQUE

CHAPITRE XIV

DÉCHIREMENTS DE JÉRUSALEM.

CHAPITRE XV

SIÈGE DE JÉRUSALEM.

§ 1

Prise de la ville.

§ 2

Prise du temple.



§ 3

Prise de Sion.



CHAPITRE XVI

DERNIERS COMBATS.



CHAPITRE XVII

SITUATION DU PEUPLE JUIF.

SIXIÈME PARTIE

ÉTAT DES ESPRITS.

CHAPITRE XVIII

LES HÉRÉSIARQUES.



CHAPITRE XIX

IMPOSTEURS PAIENS.



CHAPITRE XX

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE CES MANIFESTATIONS.



CHAPITRE XXI

DE L'ÉGLISE.

APPENDICES



Abbeville. Imprimerie Briez, C. Paillart et Retaux.



